N° 702 38e Année Tome CXCVIII 15 Septembre 1927

MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Étranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

BULLETIN FINA CIER

Les séances de cette quinzaine n'ont certainement pas été des plus brillantes ; néan-
oins, comparativement à celles qui précédèrent, il y a eu un peu plus d'animation et
s échanges en plus grand nombre.

Il semble bien, selon toutes probabilités, que l'on ne puisse guère s'attendre à la
ntrée de la clientèle, avant que ne soit résolue la question de la stabilisation légale ;
rtains pessimistes inclinent même à croire qu'il faudra en attendre le retour jus-
'après les prochaines élections. Toutes ces appréciations contradictoires ne reposent
e sur la façon d'envisager les événements, pour en tirer des pronostics que maintes
is l'avenir se charge de renverser ; vivons alors au jour le jour, disent ceux qui ne
nt ni optimistes, ni pessimistes, et n'entreprenons que des opérations à très courte
héance. Malheureusement, cette façon d'opérer plonge le marché du terme dans le
us grand état de léthargie, or on sait qu'il est le meilleur animateur de celui du
mptant. Comme preuve à l'appui, il n'est qu'à considérer l'excellente tenue de nos
ntes, depuis que la spéculation s'exerce sur le 3 o/o perpétuel et le 5 o/o amortissable.

Aux emprunts étrangers, les Fonds Ottomans sont fermes, l'Unifié gagne un peu de
rrain. D'après certains bruits sans confirmation officielle, on procéderait à un échange
es coupons 4 o/o arriérés depuis 1922 contre un certificat funding de 2 livres 1/2 5 o/o,
mboursable en 30 ans

Redressement des établissements de crédit, particulièrement du Crédit Lyonnais et
 Comptoir d'Escompte. Quelques bons achats, pour compte du portefeuille, d'actions
 nos grands chemins de fer.

Valeurs de navigation franchement lourdes, fléchissement à peu près général des
leurs de métallurgie et de mines métalliques. Les charbonnages ont évolué aux
entours de leurs cours précédents. Aux valeurs diverses, maintien des bonnes dispo-
itions de Gradis, Agence Havas, Compteur et Matériel d'Usines à Gaz.

Au marché en Banque, les Pétroles ont eu un marché calme. Les mines d'or et les
rritoriales, d'abord indécises, ont été par la suite recherchées par l'arbitrage, et les
iamantifères ont donné lieu à de nombreux rachats du découvert. Valeurs de soie
rtificielle soutenues, meilleure tendance des Nitratières et valeurs de Phosphates. Quel-
ues dégagements en titres caoutchoutiers sont sans influence sur leurs cours, qui restent
n bonne tendance.

LE MASQUE D'OR.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France Marc Texier.

UN ROMANCIER DE LA TERRE

EUGÈNE LE ROY

—

J'ai connu Eugène Le Roy sur ses vieux jours, dans cette pittoresque cité de Montignac dont le charme l'avait conquis, et où son buste va bientôt faire revivre sa figure originale et puissante.

Au physique et au moral, il était pleinement l'homme de son œuvre. Robuste et sain, il était, selon l'expression de chez nous, « bien planté » comme un chêne du Périgord. Avec sa grande barbe de patriarche, son regard droit et franc comme la barre énergique qui paraphait sa signature, il incarnait à merveille cette forte race de terriens qu'il a magnifiée dans ses ouvrages. De même qu'eux, il fut dur à la peine, simple dans ses goûts, modeste dans ses ambitions, tenace dans ses idées, sensible pour son prochain, et toute sa vie, sa plume, telle la charrue du laboureur qui creuse inlassablement son sillon dans les mêmes champs, fut vouée au culte du terroir. Par-dessus tout, il avait au suprême degré ce sens pratique, cet esprit d'observation minutieuse, ce robuste bon sens nuancé de fine bonhomie, qui caractérisent le paysan périgordin (1). Autant que la terre du Périgord, il aimait le laboureur qui la féconde et qu'elle nourrit. Il les a chantés l'un et l'autre avec un lyrisme sobre de poète qui ne puise son inspiration que dans la réalité, et avec la ferveur ardente

(1) J'écris *périgordin*, et non *périgourdin*, comme Le Roy lui-même.

et un peu farouche du démocrate épris de justice et d'égalité.

Il naquit le 29 novembre 1836 à Hautefort, où son père, de race bretonne, était régisseur du comte de Damas. Cette origine à demi celtique explique peut-être ses dons d'imagination, et surtout la mélancolie poignante, désespérée, de certaines de ses pages. Cette dualité d'origine est d'ailleurs moins réelle qu'elle ne le paraît, car le Périgord et la Bretagne se ressemblent singulièrement, par leurs paysages tourmentés, par la tristesse de leurs landes grises, où éclate au printemps l'or des genêts et des ajoncs. Les deux races se ressemblent aussi par leur caractère mélancolique, leur attachement aux traditions anciennes, et ce fonds superstitieux qui entretient les vieilles légendes que l'on se raconte le soir au coin de l'âtre. On en pourrait trouver la preuve dans la facilité avec laquelle s'acclimatent chez nous les familles bretonnes venues pour travailler nos champs abandonnés.

La profession de son père, qui mit Eugène Le Roy à même d'approcher les châtelains d'Hautefort, explique qu'il ait dépeint, avec autant d'exactitude que les paysans, les seigneurs d'autrefois. Ainsi, aucune particularité des mœurs locales n'échappera à son regard. Mais c'est la chaumière qui aura sa préférence, c'est la vie des humbles, des simples, qu'il décrira le plus souvent, avec tout son esprit d'observation et avec toute la passion de son cœur, qui ira parfois jusqu'à la révolte, quand il s'agira de défendre les faibles et les opprimés. Cette oppression, le sentiment s'en impose à lui sous la forme d'une vision qui s'est dressée devant ses yeux dès son enfance : l'image du château d'Hautefort, qu'il a si bien évoquée dans *Les Gens d'Auberoque* et dans *Nicette et Milou*. Toute sa vie, il est resté hanté par le souvenir du lourd et puissant manoir qui écrase la petite bourgade. Il y voyait le symbole des temps maudits où des seigneurs orgueilleux et cruels opprimaient le pauvre monde des métayers,

journaliers, bordiers, artisans et petits bourgeois. Il y a constaté la triste ou lâche résignation des uns, la fière indépendance des autres. De là une des caractéristiques de son œuvre : une pitié indulgente pour les malheureux au front courbé par une longue oppression, la sympathie et l'admiration pour ceux de 89, de 1830, de 48 et de 70 qui se sont dressés, tel cet immortel *Jacquou le Croquant*, pour la conquête de la justice et de la liberté.

Plus tard, les hasards de sa carrière de percepteur l'ont successivement conduit aux quatre coins de la Dordogne : dans le Périgord blanc, dans la Double, et surtout dans le Périgord noir, qui l'avait tellement conquis qu'il a voulu y vivre ses derniers jours et y dormir son dernier sommeil.

Ainsi, il n'est aucun des sentiments, des états d'âme et des paysages périgordins dont Eugène Le Roy ne fût imprégné. Enfant, il a rêvé à nos légendes; il a écouté dans le « cantou » les vieux qui racontaient, en pelant des châtaignes, les contes du « Lébérou », de la « Dame blanche », de la « Chaoucho-Vieillo », de la « Chasse-Volante »; il a frémi au récit des sinistres exploits de « l'Aversier », ou adversaire, c'est-à-dire le diable; il a entendu les gais lurons raconter, en raclant les épis de maïs contre une queue de poêle, des fariboles assaisonnées de gauloiseries, ou proposer à l'auditoire intrigué de naïves devinettes. Il a écouté les commérages des femmes qui bavardent sur le pas de leur porte, ou qui s'attardent chez la voisine, sous prétexte de lui « emprunter » une pelle de braise, ou de chercher un oison égaré. Il a assisté aux longues flâneries du dimanche, devant les portes des églises; au brouhaha tumultueux des foires où l'on « s'accorde » en se disputant; au joyeux tohu-bohu des « votes »; aux défilés des pèlerinages et des processions, telle cette scène si vivante des Rogations, dans *L'Année Rustique*, où l'on voit le prêtre en surplis et bonnet carré, levant « les bras au ciel comme le défunt Moïse », égrener ses litanies

parmi les haies d'épines, les luzernes et les sainfoins, sous le gai soleil de Floréal qui fait cligner les yeux. Il a observé les amoureux qui se tiennent par le petit doigt, les soirs de printemps, ou qui, en énoisant, se passent le « cacalou » (noix naine) en attendant de manger les châtaignes parfumées de raves, que l'on arrose de piquette ou de vin clairet. C'est ainsi qu'il est devenu un incomparable romancier de mœurs, et un peintre exquis de l'amour. Dans la Comédie Humaine que forme son œuvre, nous retrouvons tous les types familiers de notre pays, mais les premiers rôles sont tenus par les galants et leurs amoureuses : Jacques et Lina, de *Jacquou le Croquant*, Jean Rudel et Nicette, de *Nicette et Milou* : idylles chastes et suaves, que la force et la délicatesse des sentiments imprègnent d'une exquise poésie.

Quant à nos paysages, il les a sentis et fixés avec une intensité qu'aucun écrivain dit « régionaliste » n'a jamais égalée. Il les a tous décrits, à tous les moments de la journée, à toutes les époques de l'année. *L'Année Rustique*, qui ne veut être qu'un hymne à notre terre, le récit des « Travaux et des jours » des paysans périgordins, sans aucune affabulation romanesque, est à cet égard son œuvre la plus significative. Mais, qu'il s'agisse de ses romans ou de ses nouvelles, on découvre, en tournant chaque page, un aspect nouveau de notre Périgord : vallée riante où s'étire un cours d'eau paresseux et où la brume du matin fume comme un encens; « retouble » où la bergère paît ses moutons en tricotant des bas; « combe » endormie sous l'ombre dense des noyers; pics couronnés par les ruines d'un vieux castel; coteaux rocailleux du *Pays des Pierres;* châtaigneraies et garrissades qui s'allongent sur le bleu sombre des horizons mélancoliques du Périgord Noir. Tantôt, il nous fait suivre les « sendarels » (sentiers) qui sillonnent nos collines, ici à l'ombre des chênes, sur le tapis violet et vert de bruyère, de fougère et de mousse; là à travers les pierres grises d'où jaillissent les

genièvres rabougris et les ajoncs aux fleurs d'or, parmi les parfums de la lavande, du thym et du serpolet. Tantôt ce sont les chemins creux bordés d'aubépine, où les filles rieuses reviennent de la fontaine, la « seille » sur la tête, dans cette attitude qui gonfle la poitrine et cambre les reins. Puis nous écoutons avec lui le tic-tac berceur du moulin qui enjambe le clair ruisselet, dont il fait une « écluse » qu'un « rat d'eau traverse en laissant après lui un long sillage, cependant qu'un martin-pêcheur passe d'une rive à l'autre comme une flèche empennée de bleu »; ailleurs, c'est le laboureur qui fend la glèbe fumante, dans l'allégresse des matins clairs; c'est la douceur calme de l'étang qui rêve sous les joncs et les nénuphars; c'est la magnificence des moissons qui ondulent sous la brûlante caresse du soleil de Messidor; c'est la flûte des grenouilles et le cri-cri des grillons dans la sérénité des nuits bleues baignées de clair de lune; c'est le charme discret et mélancolique des jours de Brumaire, où « les vapeurs diaphanes atténuent les lignes des cimes boisées, les arêtes des côteaux dénudés, et les fondent sur l'horizon incertain, avec un ciel d'un bleu d'opale ».

Mais notre Virgile du Périgord n'y est pas toujours resté. Dans sa jeunesse, il parcourut la France, s'engagea dans les chasseurs d'Afrique, comme le héros de *Mademoiselle de la Ralphie,* fit les campagnes d'Italie, alla en Angleterre, et fut enfin nommé surnuméraire des contributions indirectes en 1860 et percepteur en 1863.

Les souvenirs de cette époque de sa vie ont aussi marqué son œuvre d'une empreinte profonde. C'est l'âge où l'intelligence et le cœur s'épanouissent, celui où en général on se reporte le plus volontiers. Quand Eugène Le Roy évoque ses souvenirs d'alors, il se prend à peindre des personnages qui ressemblent comme des frères au jeune homme qu'il a été : Georges Lefranc des *Gens d'Auberoque*, Kerado, de *La Belle Coutelière,* Damase, de *Mademoiselle de la Ralphie.* C'est dans ces personnages qu'il a mis

le plus de lui-même, et c'est dans les pages qu'il leur a consacrées qu'on trouve ses plus pénétrantes analyses de l'amour.

En 1870, il s'engagea et fit vaillamment son devoir. La guerre finie, il résida, comme percepteur, dans diverses localités et notamment à Montignac, où il se pénétra des souvenirs révolutionnaires qui y étaient restées vivaces, et où il consacra ses loisirs à compulser les vieilles archives. Révoqué au 16 mai pour sa fidélité à la République, il devint, quelques années plus tard, percepteur des amendes à Bordeaux. C'est là qu'il se mit à écrire et composa deux modestes plaquettes : *La Société Populaire de Montignac pendant la Révolution* (1888), *Recherches sur l'origine des noms et la valeur des particules dans l'ancien comté de Montignac* (1889). En 1880, il avait écrit un petit pamphlet électoral contre un candidat bonapartiste : *Pierre Chabrol aux paysans du Périgord Noir.*

S'étant ainsi fait la main, il écrivit ensuite son premier roman : *Le Moulin du Frau,* qu'il fit paraître en 1891 dans *L'Avenir de la Dordogne.*

C'est donc à 45 ans qu'il débuta comme écrivain, et à 52 ans comme romancier. Contrairement à nos éphèbes de cénacle, à nos « moins de 30 ans » ou « moins de 20 ans », qui décrivent la vie avant de la connaître, c'est à l'heure grave de la maturité et même au seuil de la vieillesse, qu'Eugène Le Roy se révéla à lui-même, avant de se révéler au public. Son œuvre a lentement germé en lui. Pourvu seulement d'une instruction primaire, ce n'est que peu à peu, au hasard des livres rencontrés, qu'il s'est fait une culture livresque qui s'est progressivement étendue : d'abord avec quelques classiques, puis avec les moralistes (2) et les écritures saintes (3), puis avec des ouvrages

(2) Vers la fin de sa vie, il publia, à l'usage de ses amis (en laissant bonnement des pages blanches pour leurs réflexions), mais sans les livrer au commerce, des extraits des maximes de Marc-Aurèle, Epicure, Sénèque, Epictète.

(3) Il aimait discuter et critiquer les textes sacrés. C'est ainsi qu'il a

techniques, des archives (4) et enfin, mais seulement sur le tard, par la lecture et l'étude de romanciers contemporains. Le livre de chevet de ce grand autodidacte fut la vie elle-même. C'est dans le contact de la nature, des choses et des gens parmi lesquels il a vécu, que s'est amassé le trésor de ses observations, de ses réflexions, de ses émotions. Longtemps, il ignora son génie et ce qu'il était capable de produire. Il l'aurait peut-être ignoré toujours sans cet éloignement à Bordeaux, qui provoqua la commotion spirituelle d'où devait résulter son activité littéraire. Il eut la nostalgie du Périgord; ayant cessé d'y vivre, il se mit à en rêver; il le revit, embelli encore par la magie de l'absence, dans le maussade bureau où il alignait des chiffres. Puis, un beau jour, l'idée lui vint de fixer son rêve, de laisser son cœur s'épancher.

Ce caractère à la fois tardif et spontané de son œuvre explique la plénitude à laquelle il atteignit d'emblée. Si son premier coup fut un coup de maître, c'est parce que, selon la comparaison célèbre, il produisit son roman comme un arbre produit ses fruits, quand les sucs de la terre, les rayons du soleil, les pluies du ciel, se sont lentement conjugués, au rythme des saisons.

Le Moulin du Frau, publié d'abord en feuilleton dans *L'Avenir de la Dordogne*, tomba heureusement sous les yeux d'un homme de haute culture et de goût sûr : M. le sénateur Dusolier. Tout de suite, il décela le chef-d'œuvre et obtint qu'il fût publié dans *Le Temps*. Eugène Le Roy était dès lors connu, bientôt célèbre.

Il publia ensuite *Jacquou le Croquant* (1899), *Nicette et Milou* (1901), *Les gens d'Auberoque* (1902), *Au Pays des Pierres* (1906), *L'Année Rustique en Périgord* (5),

écrit un volumineux ouvrage intitulé : *Etudes critiques sur le Christianisme*, qui n'a pas été édité. Quelques extraits en ont paru en 1902 dans une revue : *La Parole républicaine.*

(4) Il publia en 1901 un *Inventaire sommaire des papiers et généalogie de la famille Bouret, de Gaulejac.*

(5) Parue dans *Le Petit Centre* et éditée à 150 exemplaires par l'imprimerie Castanet, de Bergerac.

Mademoiselle de la Ralphie (6), tout cela un peu au hasard des journaux, des périodiques et des éditeurs qui s'offraient à lui, car si son génie le poussait à écrire, il resta toute sa vie le contraire d'un écrivain professionnel. Alors que tant d'autres se préoccupent d'abord — je ne leur en fais d'ailleurs pas un crime — du placement de l'ouvrage qu'ils ne « livrent » qu'ensuite, Le Roy n'écrivit ni pour l'argent, ni pour la gloire, mais en vertu d'une force interne analogue à celle qui fait jaillir l'eau de la source. Les succès de librairie le laissaient indifférent (7) comme les récompenses dites honorifiques : il refusa le ruban rouge, mais avec discrétion, n'étant pas de ceux qui cherchent dans un tel geste une publicité plus grande que celle qu'ils affectent de dédaigner.

Son inspiration ne tarit qu'avec sa mort (8). Comme le paysan périgordin célébré par Montaigne, qui « ne se couche que pour mourir », jusqu'à sa dernière heure il écrivit, et laissa un roman posthume, *L'ennemi de la Mort*, qui fut publié par les soins pieux des deux fils qu'il laissait, et une étude du christianisme, mentionnée plus haut, où s'épanouissent les préoccupations philosophiques qui percent si souvent dans le reste de son œuvre. Il s'essaya aussi dans la poésie, et composa quelques vers de facture naïve, mais d'un souffle âpre et large, que publia un petit journal local aujourd'hui disparu, *Le Sarladais* (9).

(6) A noter enfin quelques nouvelles qui n'ont pas été éditées : *La Damnation de Saint Guynefort*, *Histoire de voleurs*, *Jehan Delord*, *La Légende de Sauvebœuf*, *La Main de cire*, un *Carnet de route d'une excursion de 15 jours en Périgord* (1901) ; toutes ces nouvelles ont paru dans le *Peuple Républicain* de Montignac, de 1907 à 1910.

(7) Jamais il ne consentit à sacrifier rien d'essentiel pour complaire aux éditeurs et au public. C'est ainsi qu'un éditeur lui ayant demandé quelques modifications au *Moulin du Frau*, il écrivit au sénateur Dusolier : « Comme je ne voulais à aucun prix châtrer mes meuniers, je lui répondis, à l'époque, qu'ils resteraient tels que je les avais conçus, républicains et libres-penseurs paysans. »

(8) Le 5 mai 1907.

(9) Il les recueillit, mais sans les éditer, sous le titre modeste de « Bribes et Rogatons ».

Ainsi son œuvre, pour avoir été tardive, n'en fut pas moins abondante. On songe au chêne du rêve de Booz,

> Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu,

et qui symbolisait la fécondité miraculeuse du vieillard biblique. Le cerveau de ce patriarche des lettres restera de même jusqu'au bout merveilleusement créateur.

Sa mort fut sereine, simple et belle comme son œuvre et comme sa vie. S'il éprouva l'angoisse qui perce dans ses deux derniers romans, il n'en laissa rien paraître et s'éteignit sans se plaindre. Fidèle jusqu'au bout de ses idées, il voulut des obsèques civiles, sans fleurs ni couronnes, ni discours. Le seul ornement qu'il réclama fut un symbole de sa foi de républicain et de patriote : pour monter à sa dernière demeure, dans ce cimetière de Montignac d'où l'œil embrasse les horizons du Périgord Noir qu'il a immortalisés, l'engagé volontaire de 70, le révoqué du 16 mai, voulut un drapeau tricolore autour de son cercueil.

§

La vie d'Eugène Le Roy se confond tellement avec son œuvre que nous avons, en résumant l'une, rencontré l'essentiel de l'autre. Je voudrais cependant en souligner encore quelques traits, et en dégager certains autres.

D'abord ce naturel, cette simplicité, qui font que son œuvre coule de source, comme la confession sincère d'un cœur riche et d'une âme droite. S'il a bien dépeint notre terre et les paysans de chez nous, c'est parce qu'il fut lui-même un terrien. Qu'il apparaisse dans ses ouvrages comme acteur ou comme témoin , il a toujours un accent de vérité, de réalité vécue, sentie, qu'aucun des réalistes ou des naturalistes les plus célèbres n'a sans doute dépassé. Son œuvre est avant tout la transcription fidèle de toute une vie d'observation, la description de ce qu'il a vu, la confidence de ses réflexions, de ses rêves, de

ses sentiments, et le témoignage de sa conscience. De là, cette impression de sécurité, de communion totale, que l'on éprouve à le lire. On ne rencontre, dans son œuvre, ni les ficelles dont tant d'auteurs ont besoin pour mouvoir leurs pantins, ni ces artifices, des jeux de rhétorique et d'esprit qui sont à un ouvrage ce que la toilette, les fards et les bijoux sont à une beauté factice. Selon la notation célèbre, ce n'est pas l'auteur, mais l'homme que l'on trouve, et non pas seulement l'homme en général — nous verrons bientôt qu'il y est tout de même — mais d'abord et avant tout Eugène Le Roy, Périgordin, parlant des Périgordins qui vécurent un peu avant lui (son œuvre se situe presque tout entière au début de la première République et aux premiers temps de la troisième). De là cette saveur de terroir qu'il a soulignée au seuil même de son œuvre, dans l'épigraphe du *Moulin du Frau* (10). Chacune de ses pages est piquée, truffée, parfumée de locutions périgordines, comme nos gigots sont piqués d'ail, nos poulets et nos dindes farcis de truffes par les gourmets. On y voit la bergère qui « touche » ses brebis; les badauds sont des « badaurels », les chemins de traverse des « écoursières », les omelettes des « pascades », le pariétaire le « traoucomur » (perce-mur), le tailleur y est le « sartre », et le barbier le « frater », les gens qui portent bonheur ou malheur sont « jovents » ou « maljovents »; pour exprimer : « ce n'est pas de luxe », il écrit : « ce n'est pas de gloire », et d'une femme qui mène son mari, il n'écrit pas qu'elle porte les culottes, mais qu'elle « coupe le farci ». Tout cela sans pédantisme patoisant, sans obscurité non plus, comme autant de rappels discrets et sûrs de couleur locale, qui situent l'action et les personnages. Ne risqueraient-ils de se perdre dans les nuées de l'abstraction, s'ils n'étaient ainsi rattachés au sol qui les a vus naître? Quand il choisit d'ail-

(10) « Ce livre est purement périgordin; celui qui n'aime pas l'ail, le chabrol et l'huile de noix peut le fermer, il n'y comprendrait rien. »

leurs de la sorte le mot patois, de préférence au français, c'est aussi par souci d'art, parce qu'il a une saveur archaïque, une valeur imagée, une sonorité qui charment l'oreille, l'œil ou l'esprit.

Il note aussi nos particularités locales, nos manies, comme celle de donner des « chaffres » ou sobriquets; nos vieux instincts ataviques, comme la haine des gardes, qu'a légitimée sans doute leur rôle d'âmes damnées des seigneurs, tels Laborie de *Jacquou le Croquant* et Malivert de « La Gent Agrafeil » (dans *Au Pays des Pierres*), mais qu'explique aussi cet amour du braconnage qui, aujourd'hui encore, s'accommode si mal du temps « privé » ou prohibé, et des gendarmes; aucune des coutumes des Périgordins ne lui échappe, qu'il s'agisse du « chabrol » de l'énoisage ou du meurtre quasi rituel du cochon, non plus que leur façon particulière de se comporter dans les diverses circonstances de la vie : à la messe, à la foire, dans les « votes », aux fêtes comme la Saint-Jean, la Saint-Roch ou la « gerbebaude », dans les mariages, où l'on porte aux « novis » le « tourin » abondamment poivré et accompagné des allusions que l'on imagine; il décrit les scènes champêtres, du troupeau d'oies qui piaulent derrière le gros jars, aux bœufs roux qui soufflent une vapeur épaisse par leurs naseaux dilatés; les costumes masculins et féminins : mouchoir de tête, jupe de futaine, chemise de drap, veste de droguet ou d'étoffe burelle; les intérieurs, les repas; il rapporte les plaisanteries traditionnelles, comme celle qui consiste à dire à une jeune fille un peu trop délurée : *Drolo, cha tu faran bien de te fa embouïssouna* (ma petite, tes parents feront bien de te faire embuissonner), parce que sa vertu est fragile, comme la tendre écorce des arbustes que l'on entoure de ronces pour les protéger; il prodigue enfin les vieux proverbes périgordins où s'exprime, sous une forme concise, toujours imagée ou piquante, la sagesse populaire. Les unes sont des constatations climatériques : *annado de fé,*

annado de ré (année de foin, année de rien) ; d'autres enseignent la persévérance :

Il ne faut pas laisser de semer pour la crainte des pigeons;

d'autres, la prudence :

Grands seigneurs, grands chemins,
Sont très mauvais voisins.
La peur garde les vignes.

ou une méfiance un peu irrévérencieuse :

Qui croit sa femme et son curé
Est en hasard d'être damné.

Ne crois pas ribaud pour jurer
Ni jamais femme pour pleurer,
Car toujours ribaud jurer peut,
Femme pleurer quand elle veut.

Mais là où il excelle le plus, c'est dans la description des paysages et des paysans du Périgord. J'ai déjà noté la puissance évocatrice de ses peintures. Sa plus grande originalité, peut-être, est l'art instinctif avec lequel il fond dans une même tonalité harmonieuse, il chante, dans un même hymne d'amour, la terre et les terriens du Périgord. Ses descriptions ne sont pas, comme chez les romantiques, des thèmes d'exaltation lyrique à côté du sujet; ni même, comme chez les réalistes, des cadres dus à un souci d'exactitude ou d'explication. Les êtres et les choses se confondent naturellement dans son œuvre comme dans son cœur. Un large souffle, d'essence panthéiste, les anime d'une même âme : c'est par exemple le laboureur et ses bœufs qui, d'abord cachés par la brume, semblent sortir « comme voilés d'une légère buée, du tréfonds de la terre », ou encore l'évocation des « beaux jours où, sous le soleil clair, la nature riait dans sa robe verte; où la sève de vie montait sous l'écorce des arbres et circulait dans les veines des êtres animés ». Le paysan est le fils, ou plutôt l'époux de la terre, à laquelle il est marié pour la vie, qu'il aime « d'une passion jalouse, comme toutes les

grandes passions ». Elle le tient, comme Jacquou, ou comme Rudel de *Nicette et Milou,* qui ne veut pas devenir médecin, et quand d'aventure il la quitte, comme Nélie Nogaret du *Moulin du Frau,* tôt ou tard elle le reprend corps et âme. Il la veut sans partage et souffre, quand il est un pauvre métayer errant, d'être obligé de la quitter pour chercher un autre domaine, après une brève possession qui n'est qu'une sorte de « fornication terrienne ». Pour les paysans du siècle dernier que décrit Le Roy, cette aspiration à posséder la terre sans partage est, avec les souvenirs d'oppression que j'ai notés plus haut, la grande cause de leur hostilité contre les nobles, le clergé et les bourgeois « absentéistes » qui la détiennent sans la mériter, puisqu'ils ne la fécondent pas de leur amour et de leur travail. « La terre au paysan », telle est leur revendication opiniâtre et farouche; c'est l'aboutissement nécessaire de la grande Révolution, dont le calendrier symbolique sonne clair et franc au seuil de chaque chapitre de *L'Année Rustique.* Aujourd'hui, cette conquête de la terre par l'agriculture est, dans notre région, à peu près réalisée. Nul doute que cet avènement des petits propriétaires ruraux n'eût été salué par Le Roy comme un des plus grands bienfaits de la République.

Ils mènent, au contact de la terre, la vie simple, honnête et pure rêvée par Rousseau. Comme le philosophe du *Contrat Social,* Le Roy croit à la vertu de la nature. Pour lui, la terre purifie, la ville corrompt. Si la petite Nicette est restée si adorablement douce et chaste, c'est qu'elle n'a pas quitté son village; tandis que l'autre enfant trouvé, le grand Milou, est devenu un assassin endurci parce qu'il a flairé dans les bouges de Périgueux, avec le relent des plaisirs malsains, l'odeur du crime qui les procure. Vivent donc « les gros sabots, le labeur à soi seul sous le clair soleil, l'air pur, la nourriture frugale mais saine, la maison rustique où la famille vit seule, et la liberté qui est le sel du travail ». Sans doute, le paysan

pauvre est souvent malheureux. Sans doute aussi, il a ses petitesses. Mais s'il lui arrive d'être intéressé, méfiant, superstitieux, ses défauts, comme ses malheurs, viennent de l'iniquité sociale, de l'injuste condition qu'on lui a faite. Dans l'esprit de Le Roy il suffit, pour l'émanciper, et le rendre bon comme le sont la plupart de ses héros, de laisser faire la nature et d'obéir à ses lois. Il étend aux animaux eux-mêmes le respect, l'amour de ce que la nature a créé. Voyez par exemple avec quelle émotion il parle de l'alouette prise au lacet de l'oiseleur : « Ton petit cou délicat passe dans le nœud coulant et tu te débats convulsivement : ton bec s'ouvre et se ferme avec angoisse, tes plumes se hérissent, un léger frémissement agite ton corps frêle... et c'est fini; plus jamais on n'ouïra ton joyeux *tire lire lire...* » Cette foi dans la nature, cet amour qu'il a pour elle, est ce qui explique le mieux la haute et grave inspiration, la saveur d'éternité de l'œuvre d'Eugène Le Roy.

Comme tous les vrais amoureux du terroir, il avait une âme d'érudit et se complut toute sa vie à fouiller les archives officielles ou privées, à scruter les us et coutumes du Périgord. Quand on a la passion de son pays, on veut le connaître dans son passé comme dans son présent, ressusciter ses légendes et son histoire, parler son idiome, expliquer ses coutumes, décrire, aussi bien que ses paysages et ses habitants, ses monuments, sa faune et sa flore. De là cette saveur archaïque du style de Le Roy, ces recherches étymologiques, ces tableaux d'histoire locale qu'il se plaît à retracer : épisodes de la guerre de Cent ans (11), des guerres de religion (12), de la vie féodale et monastique (13), auxquels la précision et l'exactitude du récit donnent une couleur et un relief saisissants. Son œuvre forme d'ailleurs un cycle à l'aide duquel on

(11) *Jehan Delort.*
(12) *La Gent Agrafeil* dans *Au Pays des Pierres.*
(13) *Dom Gérémus; La Damnation de Saint Guynefort.*

pourrait retracer toute l'histoire du Périgord, de 1789 aux débuts de la troisième République : voici la veille de la Révolution et la Révolution elle-même dans *Dom Gérémus* et *Roquejoffre, la Société populaire de Montignac;* la Restauration et la première moitié du XIXe siècle avec *Jacquou le Croquant, Le Moulin du Frau, Mademoiselle de la Ralphie, L'ennemi de la Mort;* le second Empire et les débuts de la troisième République avec les *Gens d'Auberoque,* la fin de *Jacquou le Croquant* et du *Moulin du Frau.*

De là aussi cette précision historique avec laquelle il décrit un vieux château ou une vieille masure, comme un architecte doublé d'un archéologue, les plantes et les fleurs comme un naturaliste, les instruments et le labeur des artisans comme le feraient le forgeron, le laboureur ou le menuisier eux-mêmes, et discute une bataille du moyen âge comme un capitaine, le droit féodal ou ecclésiastique comme un noble ou un clerc.

§

Cet amour du terroir, cet archaïsme, cette érudition, risqueraient de devenir fastidieux, sauf pour des spécialistes ou des Périgordins périgordinisant, si Eugène Le Roy n'était qu'un érudit, un écrivain étroitement régionaliste. Mais comme au contraire son œuvre a une valeur romanesque et profondément humaine, comme il a un don magnifique de création et de vie, les caractères locaux et spéciaux de ses livres n'en font que mieux ressortir ces qualités plus larges, par l'atmosphère de réalité vécue qu'ils créent autour des personnages.

Cet ouvrier littéraire qui n'avait appris son art à aucune école savait, de main de maître, nouer une intrigue, conduire une action, camper des personnages animés d'une vie intense. Tantôt, comme dans *Le Moulin du Frau* où il se borne à raconter la vie humble et paisible d'une famille de meuniers, l'action est réduite au minimum, et

l'on a un pur roman d'analyse et de mœurs rustiques; tantôt comme dans *Jacquou le Croquant*, le roman, d'allure historique et sociale, est traversé d'un souffle d'épopée; tantôt, comme dans *Les Gens d'Auberoque, La Belle Coutelière, Mademoiselle de la Ralphie*, ce sont des romans d'amour qui se déroulent dans le cadre minutieusement décrit, avec un réalisme saisissant, des bourgades périgordines; tantôt, comme dans le pur chef-d'œuvre qu'est l'histoire de la petite Nicette, c'est une fraîche idylle, toute parfumée de poésie champêtre et frémissante de tendre passion; tantôt, comme dans *L'Ennemi de la Mort* c'est la narration pathétique des efforts d'un homme de bien qui veut affranchir des malheureux rongés par la fièvre et accablés de misère, et qui finalement succombe sous les efforts conjurés de la méchanceté, de la misère et de l'ignorance. Mais toujours le récit, qu'il soit analyse, épopée, idylle ou drame, confinant parfois au mélodrame, empoigne le lecteur, qui ne peut s'empêcher de lire tout d'une haleine l'œuvre commencée. Eugène Le Roy possède au suprême degré cette qualité maîtresse de romancier, qui est de fixer et de retenir l'attention, de charmer l'esprit et d'émouvoir le cœur.

Sa psychologie tantôt délicate et nuancée, tantôt âpre et profonde, a créé des types qui, pour être d'abord régionaux, n'en sont pas moins de tous les temps et de tous les pays. Jacquou, Nicette, Hélie Nogaret et tant d'autres, sont des personnages aussi vrais, aussi éternels que ceux d'un Stendhal ou d'un Balzac.

Bien qu'il s'apparente à l'école réaliste, Eugène Le Roy répugne à décrire les mauvais instincts et les passions viles. Non qu'il les écarte systématiquement de ses œuvres, ou ne sache pas les dépeindre. Il a trop le souci de la vérité et il est trop bon observateur pour n'écrire que de fades romans pour bibliothèque rose. Dans ses ouvrages comme dans la vie, on trouve des seigneurs orgueilleux et cruels, des faux nobles, pires que les autres, comme les

Nansac de *Jacquou le Croquant*; des parvenus, des mauvais riches égoïstes et vaniteux comme Mme Chaboin des *Gens d'Auberoque*; de mauvais prêtres, fanatiques et fourbes comme ceux qui persécutent le bon curé Bonal, de *Jacquou le Croquant;* des tyrans de village, comme l'officier de santé Rudel, le bourreau de Nicette, qui saigne les paysans, au propre et au figuré, met à mal les filles et traverse la vie comme un *porc-singlar* ou sanglier; des usuriers, des avares, comme ce personnage des *Gens d'Auberoque* qui ferme les fenêtres afin qu'en mangeant les châtaignes on ne distingue pas les bonnes des mauvaises, et qui, pour se nourrir, va chez les voisins manger de la pâtée pour les bêtes, en feignant de se passer une fantaisie; il y a des valets du pouvoir, esclaves et tyrans à la fois, et des politiciens sans scrupules; il y a des sots, des bandits comme Milou ou le garde-chasse Malivert; il y a enfin des malheureux, plus à plaindre qu'à blâmer, que l'oppression, l'ignorance et la misère ont dégradés, comme les pauvres paysans de la Double, qui, dans *L'Ennemi de la Mort,* martyrisent leur bienfaiteur.

Mais c'est à regret que Le Roy montre l'envers de l'âme humaine; c'est surtout sans jamais songer à pimenter ses ouvrages en faisant appel aux mauvais instincts. Sa prédilection va aux braves gens, honnêtes et droits, qui sont à peu près toujours ses héros principaux : les meuniers du *Moulin du Frau,* laborieux, réfléchis, sobres et serviables; Jacquou, qui prêche la révolte, mais en enseignant l'honnêteté et le respect de la vie humaine; Nicette et la Belle Coutelière, avec leurs fiancés qui sont dignes d'elles; le docteur Charbonnel, de *L'Ennemi de la Mort;* et toute une foule de personnages secondaires, simples et bons comme la nature telle qu'il la conçoit.

Démocrate ardent, épris de liberté et de justice, c'est surtout dans le peuple que Le Roy situe les braves gens qu'il se plaît à dépeindre. Sans cesse il exalte la vie libre et simple des paysans, des artisans, et quand son cœur

généreux se laisse gagner par la colère, c'est contre leurs oppresseurs, qui lui fournissent, comme on a pu le voir, presque tous les « repoussoirs » que je viens de noter. De là, ce souffle de révolte, ces aspirations égalitaires qui l'apparentent aux philosophes du XVIII[e] siècle et, plus près de nous, à Hugo, à Michelet, à Tolstoï. On peut y retrouver aussi l'influence d'un terroir où ont germé la libre fantaisie et la large tolérance d'un Montaigne, les aspirations généreuses d'un La Boëtie, l'ardente charité d'un Fénelon, sans parler de deux Montignacois dans l'ambiance desquels il a vécu : les poètes démocrates Clédat et Lachambeaudie. Mais il sait se garder des exagérations systématiques et l'on trouve dans son œuvre des nobles sympathiques (toujours, il est vrai, parmi ceux qui n'ont pas quitté la campagne), comme le chevalier Galibert et sa sœur, qui est une sainte, dans *Jacquou le Croquant*, et de bons prêtres, comme leur ami le curé Bonal — il est vrai qu'ils sont paysans autant que prêtres et sentent un peu le fagot.

Simple et parfumée comme une fleur des champs, savoureuse comme un fruit de la terre, l'œuvre de Le Roy, par son honnêteté foncière, peut être mise entre toutes les mains. En même temps qu'elle analyse et décrit magistralement l'âme humaine, elle exalte les grands sentiments qui la meuvent. Nous avons montré son amour de la nature, de la justice, de la liberté, son ardente pitié humaine, et les suaves analyses de l'amour que l'on trouve dans presque tous ses ouvrages. L'amour, pour lui, n'est pas un simple plaisir, une fantaisie ou un passe-temps. Il est la grande loi de l'univers, l'attraction irrésistible et exclusive qui lie à jamais les deux êtres qui se sont donnés l'un à l'autre. Il remplit toute la vie, ou bien en meurt comme Nicette, la Belle Coutelière, la mère de Jacquou, frappée à mort par la condamnation de « son homme ».

L'âme grave et vibrante d'Eugène Le Roy se complaît

également dans l'analyse des autres sentiments profonds et éternels, notamment l'amour de la famille, de la patrie, et le sentiment de la mort. Rien ne peut dépasser, par la puissance de l'émotion, les scènes qu'ils lui ont inspirées : la prière à la Vierge, de la mère de Jacquou, pour sauver son homme traîné en cour d'assises; l'attitude et le langage de la vieille pucelle huguenote de la *Gent Agrafeil,* gardienne du foyer et des vieilles traditions ancestrales; l'adjuration du meunier Nogaret à son neveu, pour qu'il vienne lui annoncer sur sa tombe le retour à la France des provinces perdues; la mort de la mère de Jacquou, de Nicette, du Petit-Pierre de la *Gent Agrafeil* sont autant de pages d'anthologie.

Peintre, poète et philosophe de la nature, conteur savoureux et érudit du terroir, âme d'apôtre, romancier probe, sincère, faisant en quelque sorte pousser la vie dans ses œuvres comme le paysan fait pousser le grain dans ses champs, analyste délicat et profond de l'âme humaine, écrivain naturel, simple et direct, Eugène Le Roy a sa place parmi les plus grands. Ceux qui ne le connaissent que par ouï-dire s'imaginent une de ces gloires locales incapables de franchir les limites de leur petit coin. En réalité, s'il fut d'abord un écrivain régionaliste, il a, sans le chercher peut-être, trouvé sous l'écorce périgordine de ses héros la sève éternelle de l'humanité, et élargi aux dimensions de l'univers les horizons familiers de sa chère province.

YVON DELBOS
député de la Dordogne,
ancien ministre de l'Instruction publique.

UN THÉATRE NATIONAL EN FRANCE

PAUL FORT
ET LES CHRONIQUES DE FRANCE

—

Lorsque l'annonce des représentations de *Louis XI, curieux homme*, parut à l'affiche de l'Odéon, il y eut un certain émoi dans le monde littéraire qui ne cesse de témoigner son estime à l'œuvre désintéressée du prince de la poésie. Depuis longtemps, les amis de Paul Fort — et en tête Gémier, et Lugné-Poe avec qui le poète fonda le Théâtre d'Art — frappés par la vie magnifique des dialogues qui composent la majeure partie du *Roman de Louis XI*, souhaitaient de voir le chantre des *Ballades Françaises* consacrer une part de sa prodigieuse imagination à la littérature dramatique. Un heureux essai de jeunesse et le succès des fragments de ce *Roman*, animés par le jeu scénique, ne semblaient cependant point convaincre le poète, hautainement enfermé dans sa tour chryséléphantine. Et voilà qu'au lendemain de la Guerre, alors que le théâtre restait envahi par une production périmée, Paul Fort renonçait tout à coup à son attitude qui semblait immuable.

Un nouveau dramaturge était né, il s'annonçait un dramaturge nouveau : on ne voulut point l'admettre. Lui-même avait baptisé sa pièce : *Chronique de France* ; mais ce titre paraissait une jolie fantaisie archaïque d'artiste et non point la qualité d'un style neuf comme le prétendait l'auteur. « J'ai écrit une chronique et non un drame », répétait-il. Mais *la chronique* n'existant pas dans le catalogue du genre dramatique français, ce fut un drame que

la critique (1) voulut juger : elle ne le trouva point, et, vexée, elle refusa à l'œuvre le droit d'être scénique, car la Dame à la férule de plume n'aime point à recevoir de leçon, même d'un maître.

Ah! si Paul Fort avait écouté les conseils que, peut-être, lui soufflait malicieusement Molière, quelle délicieuse *Critique de Louis XI, curieux homme*, aurions-nous pu avoir! Sans doute, eussions-nous retrouvé, dans le salon d'une moderne Uranie, Lysidias, poussé par les gloussements de Climène et les *Tarte à la crème* ! du Marquis, Lysidias au teint bilieux et à l'âme ulcérée par l'envie, déchiquetant à belles dents l'œuvre d'un confrère : *Ceux qui possèdent Aristote et Horace voient tout d'abord que cette comédie pèche contre toutes les règles de l'art* ! Et, sans faire étalage de la protase, de l'épitase et de la péripétie, il eût cependant trouvé que l'exposition était inexistante d'un sujet inexistant, et que, par un lien inexistant, on arrivait à un dénouement inexistant.

Mais il se fût trouvé, bien sûr, un Dorante en veston qui, les mains dans les poches, lui aurait répondu : *Vous êtes de plaisantes gens avec vos règles dont vous embarrassez les ignorants et nous étourdissez tous les jours. Il semble, à vous ouïr parler, que ces règles de l'art soient les plus grands mystères du monde et cependant ce ne sont que quelques observations aisées que le bon sens a faites sur ce qui peut ôter le plaisir que l'on prend à ces sortes de poèmes; et le même bon sens qui a fait autrefois ces observations les fait aisément tous les jours sans le secours d'Horace et d'Aristote. Je voudrais bien savoir si la grande règle de toutes les règles n'est pas de plaire, et si une pièce de théâtre qui a attrapé son but n'a pas suivi un bon chemin. Veut-on que tout un public s'abuse sur ces sortes de choses, et que chacun n'y ait pas soin du plaisir qu'il y prend?*

Eh bien ! en dépit des ratiocinages du critique Lysidias,

1. A l'exclusion d'André Antoine et quelques autres qui surent y voir clair.

une fois encore, le succès est allé au bon sens de Dorante. Devant les spectateurs *Louis XI, curieux homme* a triomphé ; malgré la bouderie des « gens de métiers », *Ysabeau* a connu la même fortune, et c'est bien cette double victoire qui changea les rires jaunes en francs sourires, dès la répétition générale, lorsque *Les Compères du roi Louis* parurent à la Comédie-Française. Force était de plier bagage aux empêcheurs de danser en rond. Qu'elle fût ou non construite suivant les règles de l'art, le public français acceptait que *la chronique* fût un spectacle, il le prouvait et les aristarques, de gré ou de force, devaient bien l'admettre.

Le public français acceptait la chronique ! Et c'est tout à sa louange d'avoir montré qu'il n'était point inférieur en compréhension aux auditoires anglais, allemands ou espagnols ; car, en apportant une nouveauté à la scène française — la critique ne l'a pas vu, tant pis pour elle ! — Paul Fort adaptait à notre goût une forme déjà ancienne, ayant fait ses preuves et ayant droit de cité : elle occupe la place prépondérante de l'Œuvre shakespearien.

Dans Shakespeare, Victor Hugo s'est arrêté au mélange du comique et du tragique, du sublime et du burlesque ; Musset a exalté la franche disposition des scènes et de la Scène ; les uns ont vu l'horrible grandeur de *Macbeth* et du *Roi Lear*, d'autres le mystérieux de *La Tempête* et du *Songe d'une Nuit d'été* ; mais nul avant Paul Fort n'a compris et utilisé l'agencement spécial de ces pièces que les éditeurs de 1623, Isaac Jagard et Ed. Blount, nomment *Histoires* et que la littérature a accoutumé de désigner sous le titre de *Chroniques dialoguées*.

Parmi les pièces de Shakespeare, ces chroniques dialoguées sont au nombre de dix : *Le Roi Jean*, *Richard II*, *Richard III*, les deux parties d'*Henri IV*, *le Roi Henri V*, les trois parties d'*Henri VI* et *Henri VIII*, toutes empruntées à l'histoire d'Angleterre. Nous rangerons, malgré leur sujet, *Macbeth* et *le Roi Lear* dans les drames, à côté de *Hamlet*, *Roméo et Juliette*, *Le Marchand de Venise* et

Othello, laissant le qualificatif de *tragédie* aux œuvres puisées dans l'histoire ancienne. En y joignant les comédies, les proverbes, les contes dramatiques et les féeries poétiques, voilà, classé par genres bien définis, tout l'Œuvre du grand poète anglais, génie universel de la Scène.

De prime abord, le mépris, qui va jusqu'au parti pris, de la règle des trois unités, la nique faite à la construction théâtrale classique qui réjouissait tant nos gilets rouges de 1830, semblent dominer tout ce théâtre, et, chaque pièce portant la livrée du maître, il semble bien subtil d'établir de telles distinctions. Chroniques et drames se ressemblent si l'on ne s'attache qu'à la diversité grouillante de vie des scènes, à la multiplicité de la matière théâtrale traitée, et surtout à ce perpétuel changement de lieu qui séduisit Musset, cet enfant admirable du Shakespeare comique ; mais à la réflexion, quelle différence !

Alors que, dans le drame, une action dominante sert de base à tout l'édifice scénique, — vengeance du père outragé et lâchement assassiné d'Hamlet ; malheurs domestiques du Roi Lear ; antagonisme du Juif et du Chrétien dans le *Marchand* ; jalousie d'Othello ; amours contrariées de Roméo et Juliette ; arrivisme criminel de Macbeth, — la chronique, elle, se contente de prendre à l'histoire anglaise un chapitre culminant et de l'animer sous les yeux du spectateur, puisant son intérêt dans l'unique développement des faits historiques, sans rechercher bien souvent d'autres liens que la chronologie pure.

Un tel abîme sépare la conception, l'ordonnance, la réalisation de deux pièces comme *Hamlet* et *Richard III* qu'elles ne semblent point sortir du même cerveau créateur.

Dans *Hamlet*, l'emprunt fait à l'histoire légendaire danoise n'est qu'un prétexte sur quoi s'échafaude le drame, rien de plus. C'est le point de départ, l'étincelle première, mais le sujet est tout de l'imagination du poète qui pourrait le transporter dans le lieu qui lui plairait, dans le temps

qui lui semblerait le plus convenir à son action sans en diminuer l'intérêt. *Hamlet* est un conte dont l'affabulation, le développement appartiennent au conteur qui les créa de toutes pièces ; les personnages sont des marionnettes sentimentales dont tous les fils tiennent dans la main qui les agite à son gré. De l'exposition au dénouement, les faits sont mathématiquement groupés pour concourir à une fin voulue. Voilà *le drame !*

Dans *Richard III*, au contraire, Shakespeare ne cherche point à créer ; Dieu et les hommes s'en sont chargés pour lui. De l'admirable monologue de Glocester, qui sert de prélude à l'action, à la tirade de Richemond, qui est l'apothéose de la pièce, ce sont des hommes avec leurs tares et leurs vertus, si étroitement mêlées qu'on ne peut tout d'abord les déceler, c'est toute une humanité, si vraie qu'elle en devient invraisemblable, que le Poète transporte dans le cadre de toile du théâtre. L'auteur n'a point choisi un petit fait historique pour s'en faire un piédestal, c'est un bloc d'histoire soulevé sur ses épaules de géant pour le hausser aux yeux du monde. Il ne s'agit plus d'un conte habilement édifié dont toute l'architecture appartient au conteur qui en ménage les proportions et la disposition : quelqu'un est passé d'abord et a taillé dans la conscience universelle le monument colossal qu'il faut réduire aux dimensions du microcosme théâtral. Voilà *la chronique !*

En somme, pour tenter de nous résumer par un axiome, *le drame* raconte une histoire, et *la chronique* raconte l'histoire.

Il ne s'agit point ici d'opposer dans une lutte sans merci les deux genres, mais, qu'il nous soit permis de le dire, la chronique — au sens noble du mot — est le plus populaire des deux. Née à une époque où les illettrés ne pouvaient se pencher sur un livre d'histoire, dans notre siècle où les affairés n'ont plus guère de loisirs pour de telles préoccupations de l'esprit, la chronique dialoguée est le moyen le

plus sûr de prolonger dans les âges le grand dogme national et l'idée de patrie.

Et, bien avant Shakespeare, d'autres s'étaient servis de cette forme théâtrale pour éduquer et animer les masses. Qu'est-ce à tout prendre, si nous analysons l'œuvre des tragiques grecs et latins, qu'est-ce que *l'Orestie*, les *Iphigénie*, *Andromaque*, *Les Sept devant Thèbes*, *Les Perses*, les *Œdipe*, *Antigone*, *Octavie* ? Des chroniques ! Et, par leurs sujets choisis dans l'histoire de leur peuple, par le besoin ressenti par eux de transmettre, en ces magnifiques leçons orales que peuvent être les jeux du Théâtre, l'amour des hauts faits et l'abhorration des crimes illustrant les annales de leur pays, Sophocle, Eschyle, Euripide, Sénèque sont avant tout des chroniqueurs.

Et que sont nos *mistères* du moyen âge, si ce n'est des chroniques, des chroniques sacrées dont l'audace et l'esprit critique allant en s'affirmant pouvait être quelque jour l'embryon de la véritable chronique française ?

Hélas ! le mensonge de la Renaissance est venu, emportant avec lui le mistère et la cathédrale gothique et donnant à l'esprit national, pour successeur, le fameux goût de l'antique imité dont le poids écrasa pendant des siècles notre art et notre littérature. Voilà pourquoi resta sans lendemain une tentative comme celle de Montchrestien, imité par Schiller, osant dans sa tragédie *L'Ecossaise* raconter les malheurs de sa contemporaine Marie Stuart, ancienne reine de France.

Il semble d'ailleurs que cet état de choses soit le résultat d'un ordre venu d'en haut. Le Roi, certes, n'eût point aimé à se rappeler et à voir rappeler à sa cour des époques où les grands féodaux, batailleurs sans vergogne, osaient faire front à la majesté du Trône. La noblesse mise en échec par Louis XI, épuisée par les guerres d'Italie, jugulée par Richelieu, embourgeoisée en quelque sorte par Louis XIV, n'était plus qu'un docile troupeau mené par la houlette royale : il n'eût point été politique de lui remémorer, sous

couleur de chanter leurs vertus, que ses aïeux avaient été bien souvent très près de faucher les trois lys.

La mythologie, l'histoire grecque et romaine ne servant que de thème à l'antagonisme de la passion et de tous les autres sentiments humains ; les grandes envolées sublimes de Corneille, les pathétiques périodes de Racine, agréments destinés à une société avant tout policée et honnête, cela n'était point nocif et, quelles que fussent les allusions faites par similitude à l'histoire contemporaine, l'attaque n'était pas directe : le masque antique déguisait tout ! A quelles excuses se croit obligé Racine dans sa préface de *Bajazet* pour faire admettre sa témérité : avoir pris un sujet dans l'histoire turque de son époque. Ah ! Shakespeare, comme tu devais rire dans ta tombe !

En tout cas, et quelle qu'en soit la raison, la France n'a point de chronique et tous les autres pays de l'Europe en ont peuplé leur littérature théâtrale. Alors que l'Espagne a vu chanter le Cid, son héros, par Guilhem de Castro ; que l'Allemagne a Schiller et Gœthe ; l'Angleterre, tant de « chroniqueurs », de Shakespeare à Tennyson ; que les Pays-Bas, la Pologne, l'Autriche, la Russie ont connu ces épopées historiques, la France est venue jusqu'au XXe siècle sans qu'un de ses auteurs ait osé s'attaquer à des figures comme celles de Charlemagne, Philippe-Auguste (1), saint Louis, Henri IV ; et Jeanne d'Arc, la sainte de la patrie française, a été réduite à inspirer Schiller et à se voir bafouer par le grand Will.

Si le poète Du Belloy a écrit un *Siège de Calais*, dont le titre nous est parvenu grâce à une petite émeute de la Comédie-Française, la Révolution passa, l'Empire passa sans qu'un dramaturge national se fût révélé chez nous, et c'est ainsi que notre théâtre se présenta devant le grand mouvement romantique.

Et ce fut le célèbre manifeste : *la préface de Cromwell* !

(1) Tout récemment, le poète Fagus nous a donné un admirable *Mistère royal de Philippe-Auguste*.

Victor Hugo bouleversait toutes les vieilles lois du théâtre au nom sacro-saint, pour l'école nouvelle, de Shakespeare, mais, en réalité, le fond même du théâtre romantique est-il différent de la tragédie classique ? Ici et là, le même artifice sert de *deus ex machina*, et c'est une pauvre histoire d'amour qui est à la base du drame comme à celle de la tragédie. Il semble que si l'auteur ne présente pas à son public une femme aimée au moins par deux hommes — Victor Hugo va même forcer la dose en en prenant trois : *tres para una*! — il semble que si toute l'action théâtrale ne développe pas ses festons autour du mirliton de cette action accessoire, de cette intrigue, nul intérêt ne pourra être pris à la pièce représentée.

Nos grands tragiques du XVIIe, dans un cadre antique, animaient le débat des vertus et des passions, sans souci de la vérité historique ; nos romantiques, malgré leur esprit révolutionnaire, ne firent qu'appliquer ce principe à leurs œuvres en modernisant le décor, emprunté au moyen âge ou à la Renaissance par amour du pittoresque. Voilà tout ! L'exactitude historique, recherchée dans le moindre accessoire, était bannie du sujet, tout autant qu'elle le fut chez Corneille, Racine ou Voltaire.

Que reste-il d'une grande figure comme celle de Richelieu après *Marion de Lorme* ? La vision d'une litière portée par vingt-quatre hommes et d'où tombe le fameux : « pas de grâce ! » ; et le roi Louis XIII ne laisse qu'une ombre falote traversant ce drame de l'amour malheureux, juste le temps de donner au spectateur le souvenir d'un souverain débile et sans volonté. Charles-Quint devient un pauvre amoureux transi chantant des sérénades sous les fenêtres d'une belle trop cruelle pour lui, et François Ier une sorte de Don Juan sans consistance, grand trousseur de filles et insulteur de vieillards, ce qui ne suffit pas, certes, à expliquer la place occupée dans l'histoire par ces deux monarques.

Malgré la magie du verbe, la magnificence des images, le

feu d'artifice des rimes hugoliennes, voilà cependant quelles misères sont habillées par notre grand poète national, et tous ses imitateurs et ses rivaux ne feront pas mieux. Quels pauvres fantoches de paille et de son que la *Maréchale d'Ancre* de Vigny, le Charlemagne de Bornier, le général Hoche ou la *Charlotte Corday* de Ponsard, la Catherine de Médicis de Louis Bouilhet, la *Madame de Maintenon* du bon Coppée !

Il faut une histoire d'amour pour que vivent chacun des mélodrames du Père Dumas, il en faut une pour toutes les pièces de Sardou, et Hervieu, dans sa *Théroigne de Méricourt*, pas plus que Lavedan, dans *Varennes*, n'échappent à la règle commune. Au besoin même, on travestira un personnage historique, on lui enlèvera tout caractère et, comme dans *le Procès de Jeanne d'Arc* de Moreau, on trouvera un Bedford amoureux de la Pucelle de France.

Ne soyons pas trop sévères cependant pour tous ceux qui ont préparé la voie, malgré leur manque d'audace. Le cadre historique, l'apparition d'une grande figure appellent des sentiments qui fleurent moins le parfum d'alcôve que nos pauvres petits adultères des actuels boulevards. De temps en temps, une grande flamme jaillit malgré son affabulation romanesque. La confession de la Dubarry dans *la Chienne du Roi* de Lavedan ne manque pas d'allure ; la scène des triumvirs, de *Charlotte Corday*, est une des meilleures choses de Ponsard, et *l'Aiglon* de Rostand, s'il n'est pas à proprement parler une page de l'histoire de France, est presque de bout en bout l'une des plus magnifiques épopées rimées sur Napoléon.

Peut-être pourra-t-on faire surgir quelques tentatives plus ou moins heureuses, comme *la Mort du Duc d'Enghien* de Léon Hennique et les drames sociaux plus qu'historiques de Romain Rolland, mais avant Paul Fort, aucun dramaturge n'avait osé écrire une œuvre large et puissante reposant uniquement et uniment sur l'histoire de notre pays, aucun surtout n'aura avant lui émis la belle prétention de

ne point sortir de la route tracée et de ne pas se laisser tenter par un autre sujet que celui des chroniques.

Paul Fort est un obstiné ; erreur ou vérité, il est le prêtre sans défaillance du dogme auquel il se consacre ; ce bel entêtement nous a valu *les Ballades Françaises*, il nous vaut *les Chroniques de France*, il vaudra à ceux qui viendront plus tard un formidable monument qui projettera longtemps encore son ombre sur l'histoire littéraire de France. Comme les romantiques, Paul Fort est un fervent de Shakespeare, il possède jusqu'à la moelle la substance littéraire du grand poète anglais et, non content de l'avoir scrupuleusement étudié et analysé, non content d'avoir tressé la plus jolie guirlande fleurie au *Gentil William*, c'est en s'inspirant de la partie la moins connue en France de l'œuvre shakespearien qu'il eut l'idée de commencer la série des chroniques françaises.

Au lendemain du terrible drame qui se joua sur notre terre de France, après avoir vu l'honneur et la liberté de notre race mis en jeu, il lui parut qu'un devoir incombait à la littérature et au théâtre, celui de retremper le peuple dans les mâles vertus de son origine. Le civisme est fait d'abord de la connaissance et de l'amour des ancêtres, et ce n'est pas dans le petit manuel d'histoire primaire tout entaché d'erreurs, de mensonges, de parti pris, de niaiseseries qu'un Français peut connaître le véritable passé de sa nation. Demander à chacun de nous de revoir à l'âge mûr les faits brièvement étudiés au jeune âge, entourés des commentaires nécessaires à leur compréhension, c'est être bien exigeant ; voilà ce que le théâtre peut réaliser en montant les chroniques de Paul Fort, les chroniques de ceux qui voudront aider le prince des poètes dans la tâche formidable qu'il s'est assignée.

Plus facilement que l'historien, par son amour du grand, du beau, des sentiments épiques et des idées larges, le poète se dégage de l'esprit de parti et sait parler à la foule, et c'est à lui qu'il appartient de corriger l'histoire et de répa-

rer les injustices commises en son nom envers de grands hommes méconnus ou sciemment dépréciés. Paul Fort nous l'a montré en réhabilitant avec une finesse adorable, une psychologie des hommes et des événements rarement constatée, le grand roi de France Louis XI, l'un des plus fervents ouvriers de la patrie française.

Le Roman de Louis XI assit dans le monde littéraire la personnalité de l'auteur des *Ballades Françaises* : est-ce par reconnaissance que le poète prit pour patron son héros? En tout cas, la première œuvre théâtrale de Paul Fort fut une chronique tirée par lui du *Roman de Louis XI.* L'œuvre est vaste par son sujet et par ses proportions, puisqu'elle comporte deux parties formant chacune une pièce : *Louis XI, curieux homme*, joué à l'Odéon, et *les Compères du Roi Louis* à la Comédie-Française.

Bien que les représentations d'*Ysabeau* viennent se placer chronologiquement entre les créations des deux parties de Louis XI, les deux pièces forment un tout indivisible, — l'œuvre ayant été écrite quasiment d'un seul jet, sous la même inspiration. C'est *la Vie et la Mort de Louis XI, roi de France*, qu'elle retrace, le premier acte de *Louis XI, curieux homme*, rappelant le début du règne, le dernier acte des *Compères* l'agonie du grand prince, et les principaux personnages des deux pièces en dehors du roi étant les mêmes : le Téméraire, Commines, Olivier le Dain, Tristan l'Ermite, le Cardinal de La Balue.

Pour ceux qui étudieront après nous l'œuvre théâtrale de Paul Fort, *Louis XI* restera le prototype des chroniques françaises. Point d'intrigue, point d'action accessoire, mais l'étude d'un haut personnage historique ramené à ses proportions humaines avec toutes ses qualités et aussi toutes ses petitesses et tous ses vices, les uns expliquant et complétant les autres. C'est un portrait aux touches délicates, bien éclairé et mis en valeur et qui se détache haut en couleurs et admirable de relief sur le clair obscur des hommes et des faits de l'époque.

Un seul trait fulgurant traverse dans ses deux parties toute la chronique, une seule action — et ici action prend son exacte signification du point de vue humain comme du point de vue dramatique — sert de support à tous les épisodes qui se développent autour d'elle comme un lierre nouant son étreinte autour du tronc puissant qui devient son tuteur.

Cette action unique, c'est l'établissement du Pouvoir royal avec toutes ses conséquences : la lutte contre les grands seigneurs, le Téméraire en particulier ; l'alliance tacite du roi et de son peuple ; la suprématie du monarque sur ses vassaux arrachée pied à pied, de gré ou de force, la fin justifiant tous les moyens employés pour arriver à ce dénouement radieux, l'aurore du royaume de France, l'union faite sous le nimbe éblouissant de la couronne de toutes les forces disséminées par le pays dans chacune des grandes provinces féodales.

Sur cet axe principal, comme les fils embrouillés de la quenouille, s'enveloppe toute une série de petits drames adventifs, étroitement unis les uns aux autres et concourant tous, imperceptiblement parfois, mais sûrement, à la marche de la pièce. L'amourette qui eût occupé la place primordiale dans le drame romantique n'est plus qu'une petite fleur bleue étoilant de vive couleur la gerbe imposante des événements ; c'est un parfum de fraîcheur respiré un instant, le temps de se reposer entre deux scènes politiques largement tracées, quelques répliques ou souvent même un simple jeu de scène, et c'est plus que suffisant pour nous rappeler que nous voyons évoluer et vivre des hommes devant nous. L'anecdote ne s'enfle point, elle ne cherche pas à détourner l'attention de l'auditeur, elle s'efface devant le caractère du personnage central et devant le sujet mis en action. Comédie, drame, farce, tragédie s'unissant, les acteurs se donnent la main et forment une ronde autour d'un gigantesque feu de la Saint-Jean dont les reflets éclairent fugitivement des visages destinés à n'être qu'entrevus. Et

cela est d'une vie intense, éberluante, poignante; le métier de l'auteur est tel qu'il n'est même plus décelé et qu'on l'oublie, tant l'œuvre devient, acceptée dans son ensemble, le jet brutal et libre d'une magnifique inspiration.

Chacune des scènes de Shakespeare a son décor propre et n'est fixée ni dans l'espace, ni dans le temps; Paul Fort n'a pas cru nécessaire d'aller jusque-là ; respectant les besoins de la scène moderne, il opère une sélection des faits qu'il classe afin de les grouper et de les unir en un seul lieu à chaque acte. Le perpétuel changement est une fatigue pour l'auditoire, il est aussi une lourde charge pour le théâtre qui réalise le rêve du poète et c'est pourquoi, dans *Louis XI*, un récit dialogué mettra en scène les réjouissances données par Monsieur Louis de France en l'honneur de ses victoires au Roussillon, et une ballade pleine de truculence et de verve rabelaisienne suffira à dresser devant nous les horreurs et l'héroïsme du siège de Beauvais. Une seule fois Paul Fort cédera aux indications shakespeariennes en nous transportant dans les marais glacés de Nancy pour nous montrer dans toute son ampleur — c'est là un des points culminants du poème — la défaite du grand Bourguignon et sa fin lamentable.

Est-ce l'absence du roi à ce tableau ou la difficulté de réaliser la monstrueuse bataille qui sembla un écueil? mais la Comédie-Française a laissé de côté cette page épique et c'est grand dommage. Ce fut une faute plus grave encore à l'Odéon de supprimer l'acte central d'*Ysabeau* à la représentation, car la pièce, en se resserrant autour de la formule drame, a perdu de sa clarté et de son importance. Hélas ! il est pénible — mais fatal — que de telles mutilations soient souffertes par de grandes œuvres. Les budgets de théâtre ont des limites ; et la *Comédie-Française* et l'*Odéon*, en l'occurrence, firent généreusement leur devoir.

Encouragé par le succès de son premier spectacle (1) et

(1) L'honneur revient à M. Paul Gavault d'avoir monté avec tout l'éclat désirable la première œuvre dramatique de Paul Fort.

par celui remporté en librairie, — sans souffler, Paul Fort, profitant du long entr'acte qui sépare les deux parties de *Louis XI*, avait composé trois nouvelles chroniques : *L'Or*, *Ysabeau* et *Le Camp du Drap d'Or*. Toutes trois sont des satellites tournant autour du foyer principal formé par la chonique de Louis XI.

Dans *L'Or*, c'est un précurseur du grand roi, Philippe le Bel, qui nous est peint, c'est l'indication des premiers ressauts de l'énergie royale en butte aux difficultés soulevées par les grands seigneurs et par les associations secrètes et religieuses, rivales aussi du pouvoir. Dans *Ysabeau*, l'arrogance des féodaux est arrivé à son apogée ; de complicité avec la reine de France, l'aïeul du Téméraire va livrer la France aux Anglais, cependant que le malheureux Charles VI se débat contre les affres de la folie. Dans *Le Camp du Drap d'Or*, Louis XI est passé, il laisse encore en la personne de Madame Anne de Beaujeu, Louis-Onzette, son ombre se projeter sur le royaume, mais ses successeurs vont épuiser la grande force qui leur est léguée dans d'inutiles guerre, au risque de ruiner l'édifice patiemment dressé.

Peu à peu, l'œuvre se développe ! Tandis que nous préparions cette étude, une suite était donnée à *Ysabeau* avec *La Prédiction de Merlin* où Paul Fort étudie la décrépitude de la reine bavaroise et l'apparition de Jeanne d'Arc, et un *Guillaume le Bâtard* reconstituait, avec ses causes obscures, l'un des événements les plus caractéristiques du moyen âge : la conquête de l'Angleterre par les Normands. Enfin, pour compléter cet ensemble, dans *Ruggieri*, une petite chronique en un acte, l'ébauche d'un portrait de Catherine de Médicis est la prémisse d'une étude de plus grande envergure promise à notre espoir et consacrée à cette reine qui compensa le dédain de son mari en tenant le sceptre pendant le règne de ses trois fils.

Dans leurs grandes lignes et par l'allure générale de leur composition et de leur style, ces chroniques sont bien bâties sur le type de *Louis XI*. Là nous avons trouvé que l'éta-

blissement du pouvoir royal constituait le sujet capital de l'œuvre. Dans *L'Or*, l'état lamentable des finances du Royaume ; dans *Ysabeau*, la lutte entre les ducs de Bourgogne et d'Orléans ; dans *Le Camp du Drap d'Or*, celle de Louise de Savoie et d'Anne de Beaujeu pour donner à Louis XII le successeur rêvé par elles ; dans *La Prédiction de Merlin*, l'avènement de Charles VII et sa marche triomphale contre l'Anglais ; dans *Guillaume le Bâtard*, le but poursuivi par Hildebrand et le pape de châtier l'Angleterre sombrant dans l'hérésie, suffisent à offrir une charpente solide à l'affabulation dramatique de chaque pièce. Toujours, Paul Fort étudie avant tout le jeu subtil des raisons d'Etat et la trouble comédie des politiques gravitant autour du pouvoir. Cependant, cette grande unité constatée dans l'œuvre, par l'intérêt de chaque situation, par le pittoresque des détails, par le choix des personnages et du cadre, la richesse d'invention de l'auteur se révèle telle qu'aucune redite n'est à craindre, aucune monotonie à redouter : chaque chronique de France est une pièce originale différente des autres. Il en est de cet ensemble dramatique comme d'une colonnade gothique dont tous les piliers se ressemblent, alors que chacun d'eux est différent des autres par le détail de son architecture et de sa sculpture.

Paul Fort se laisse guider dans le plan de ses pièces par son inspiration et c'est bien la meilleure méthode que puisse revendiquer un poète. Tantôt, serrant de près la manière shakespearienne (*Louis XI*, *Guillaume le Bâtard*), il nous conduit, changeant de lieu à chaque acte, à travers un sujet vaste par ses proportions et sa durée ; tantôt, comme dans *Ysabeau* ou dans les trois actes médians du *Camp du Drap d'Or*, il se rapproche de la formule drame, ayant découvert dans l'histoire une intrigue naturelle ; quelques jours lui suffiront pour exposer et nouer son action et lui donner une conclusion ; un seul décor sera nécessaire aux deuxième, troisième et quatrième actes du *Camp du Drap d'Or*, un seul à toute la chronique pour la *Prédic-*

tion de Merlin et *L'Or*. Dans cette dernière pièce, il donne même satisfaction aux classiques unités de lieu, de temps et d'action, sur lesquelles il renchérit, puisque l'événement étudié se déroule strictement dans le laps de temps pris par le jeu théâtral de la chronique : les chutes de rideau n'étant plus uniquement que des repos accordés aux spectateurs que lasserait l'audition d'un acte durant plus de deux heures.

Dans le drame romantique, les héros principaux sont presque toujours des fictions de l'auteur ; chez Paul Fort, les personnages d'imagination sont au second plan, synthèse pour la plupart du peuple avec ses aspirations, son amour, ses haines, ses malheurs et son bon sens marqué d'ironie et d'observations drolatiques : c'est le trio des artisans de *Louis XI, curieux homme*, le Guillaume Bische des *Compères*, formidable figure dressée sur un nom découvert au hasard dans les grimoires de l'époque, le duo rabelaisien des moines d'*Ysabeau*, les capitaines de *L'Or*, Longuepête, l'homme aux canards de *Guillaume le Bâtard*. Reflet de l'âme populaire, ils ont l'âpre philosophie des petits, la rudesse de langage, mêlée à la peur des coups, des bourgeois et de la plèbe, et, par leur situation dans l'action plus encore que par leurs répliques, ils jouent à la fois le rôle des clowns et des bouffons de Shakespeare et celui des gens du peuple chargés par Will de commenter l'époque étudiée dans un carrefour de Londres.

C'est dans le dessin de ces personnages que la verve savoureuse du prince des poètes peut s'en donner à cœur joie ; un bon rire est apporté par eux au public sans que celui-ci se doute être en présence de ses état de conscience. Mais ce n'est point de ces seuls acteurs que Paul Fort réclame l'intermède comique ; peignant des rois et des princes, il n'oublie pas qu'il peint des hommes, des caractères : Louis XI par moment s'apparente à Harpagon, François Ier est un étourdi comme Lélie, Ysabeau ne serait pas désavouée par Célimène, et la petite Anne de Boleyn et

la reine Marie d'Angleterre du *Camp du Drap d'Or* sont, comme Agnès, des ingénues chez qui s'éveille déjà la rouerie féminine.

Molière n'a point hésité à nous faire rire avec les uns ; Paul Fort n'hésite point, le cas échéant, à nous faire rire avec les autres. Comique et tragique, drame et farce, ces éléments, nous l'avons dit, sont tous dans la chronique, mais non juxtaposés par l'arbitraire, ils se mêlent, s'enchevêtrent, s'amalgament, et telle scène, s'achevant dans l'horreur ou la mélancolie, aura été acheminée vers son dénouement par des situations touchant parfois au burlesque.

C'est d'ailleurs dans ce jeu des oppositions brutales que l'auteur des *Chroniques de France* triomphe, c'est là surtout qu'il s'approche et même devient l'égal du grand modèle qu'il s'est proposé. Quoi de plus shakespearien que l'acte de *Louis XI, curieux homme*, où le vieux Philippe de Bourgogne mourant et à demi gâteux se débat entre les ambitions de son fils Charles de Charolais et de son neveu Louis de France, tandis que serpente autour des principaux personnages la farandole grimaçante et joyeuse des bouffons du duc ? Quoi de plus shakespearien que le banquet des *Compères*, tragiquement terminé par la crise de haut mal de Louis XI, l'hallucination du roi évoquant les fantômes de ses victimes ou la scène magistrale de La Balue assistant au conseil royal dans sa cage de fer et continuant à jouer son rôle de conseiller sous la menace d'un archer qui le vise perpétuellement avec son arme ? Et la mort de Louis XI ou la tragique partie de quilles de François Ier dans *Le Camp du Drap d'Or* ! Et, dans *Ysabeau*, l'acte du *Bocage de la Reine* avec son monologue à la large bouffonnerie du moine Dom Roger, si proche de la scène de Sosie ! La scène finale de *L'Or* ! La folie épique d'Edith au Cou de Cygne dans *Guillaume le Bâtard* ! La présence continue d'Ysabeau impotente et podagre, grotesque épouvantail dressé au milieu de la Scène et dominant toute l'action de

la *Prédiction de Merlin* ! Quel théâtre ! quel théâtre superbe, énorme, prenant le spectateur aux entrailles et le conduisant haletant, partagé entre les larmes, le rire, l'épouvante, dans les méandres du sujet ! Des antithèses, des renversements de scène, des coups de théâtre, tout est là ; le meilleur fabricant à la Sardou ne pourrait faire mieux et ce n'est pas parce que l'auteur paraît, avec sa malicieuse ingénuité, ne pas le faire exprès et escamote son talent avec son génie qu'il faut ne pas se découvrir devant l'un des plus habiles et des plus subtils novateurs de l'art dramatique moderne.

« Pas de beaux vers ! » s'était écrié le poète en préfaçant son *Roman de Louis XI* ; pas de répliques à l'emporte-pièce ! pas de scènes trop admirablement graduées ! semble tenté de nous dire l'auteur dramatique des *Chroniques de France*. Mais, de même que sous la pensée du barde inspiré les nobles alexandrins s'envolent au gré du hasard, la belle réplique et la grande scène s'imposent à l'inspiration de l'homme de théâtre sans qu'il ait fait le moindre effort apparent pour les découvrir : l'important est de bannir du cerveau créateur l'artifice des règles trop savamment élaborées. Le génie a des ailes et son vol n'a point besoin d'être décomposé !

Paul Fort s'était pour ainsi dire forgé une langue adaptée à ses ballades ; obéissant au même désir d'être personnel, il a composé un style intermédiaire entre le réalisme pur et le lyrisme trop souvent boursouflé pour écrire ses chroniques. Style des chroniques et style des ballades sont d'abord semblables, et cela s'explique puisque *Louis XI* est issu presque entièrement du *Roman de Louis XI* et que nous retrouvons dans la pièce des pages intégralement reproduites du livre. Prose, prose rythmée, vers libre, vers classique y alternent pour la joie de l'auditeur comme dans les Ballades. Mais, en poussant plus avant son travail, dans ses nouvelles chroniques, le poète a préféré l'instrument souple et varié d'une prose poétique, libre d'allure et de rythme. De

temps en temps seulement, pour accrocher la pensée du spectateur à une idée, un alexandrin isolé s'envole de la masse des phrases, et, fait curieux, c'est le plus souvent pour une réplique familière, une de ces répliques que les poètes dramatiques rapprochent de la prose, que Paul Fort choisit le vers de douze syllabes, de même qu'il l'avait désigné pour être *l'instrument narratif*, dans *Le Roman de Louis XI*.

Et, lorsque le besoin s'en fait sentir, le poète lyrique réapparaissant tout à coup, de la prose insensiblement cadencée surgit une belle série de stances classiques dont le mètre est souvent l'octosyllabe de nos vieux poètes du moyen âge. Une des plus remarquables pages de cette venue est la scène d'*Ysabeau* où le roi Charles VI, s'évadant de sa folie, retrouve peu à peu sa grandeur, tandis que les trompettes bourguigonnnes buccinent dans le lointain. Les stances montent, grandissent, s'enflent, éperdues de souffle et de puissance, comme si le Roi, de degré en degré, gravissait les marches de son trône, et la tirade s'achève par cette phrase répétée trois fois : « Je suis le roi ! Je suis le roi ! Je suis le roi ! » magnifique alexandrin ternaire de la plus pure veine romantique ou parnassienne !

Cette recherche de style, Paul Fort, coquettement, l'apporte à la moindre notation scénique : une description de décor scrupuleusement établi dans son plus infime détail, un mouvement de personnages, une entrée, un caractère, un costume, autant de tableaux véritables, tracés d'une plume alerte et élégante, guides précieux pour les interprètes et le metteur en scène d'abord, moyen de redonner l'illusion scénique ensuite à l'amateur qui relira la chronique au coin du feu. Car, Paul Fort ne l'a point oublié, une pièce de théâtre, si elle est faite avant tout pour être entendue, ne peut émettre la prétention à l'œuvre d'art qu'à la condition de trôner avec honneur dans une bibliothèque, et la suite des *Chroniques de France* constitue déjà un fort beau répertoire au théâtre *dans un fauteuil* inauguré par Musset.

Voilà l'œuvre théâtrale du prince des poètes et nous nous excusons d'avoir si modestement pu en faire étinceler les beautés dans cette dissertation. A un moment où le théâtre se cherche, sentant le péril qui le menace s'il ne sort pas de l'ornière creusée depuis des années par le sujet banal du ménage à trois, la comédie dans le boudoir et le drame dans l'antichambre, le généreux idéal des *Chroniques de France* et de leur auteur s'élève comme un phare éclairant de ses rayons un avenir radieux. C'est la résurrection du spectacle noble qui nous est promise, le moyen de lutter contre l'envahissement des plaisir primaires engourdissant dans la paresse le cerveau des peuples latins, créateurs de tous les arts. Dès leur apparition, les chroniques ont connu le succès et, si les directeurs hésitent — les poètes ont souvent des idées dispendieuses — qu'ils fassent leur *mea culpa* et n'accusent pas le public, bouc émissaire trop facilement choisi par eux pour expliquer leur esprit de routine, de lucre et de veulerie. Que d'autres écrivains suivent, selon leurs moyens et leur inspiration, la voie indiquée par Paul Fort ! Une régénérescence du théâtre est certaine si l'effort commun est tenté. Mais quoi qu'il en soit, le nom restera de celui qui a voulu, qui a osé, qui a réussi à composer à lui seul un cycle dramatique national dans la littérature française.

LÉON UHL.

LE BANC DE PIERRE

—

Le pilier du portail de notre humble maison
Du côté de la route étaie un banc de pierre.
Ce n'est que du granit pour la froide raison,
Mais je n'y songe point sans mouiller ma paupière.

Je m'y retrouve, enfant, par les soirs bleus et doux,
Espérant je ne sais quel idéal passage,
Au chant clair des crapauds qui flûtaient dans les trous,
Tandis que s'étoilaient le ciel et le village.

Mon père pilonnait le beurre près du puits
D'un rythme égal, dans la baratte centenaire;
Ma mère préparait les légumes, les fruits
Pour le proche marché de Tarbe ou de Bagnères.

Derniers travaux du jour sous les astres cléments,
Derrière mon repos, présences rassurantes!
Après l'école stricte et ses livres pesants,
Vous laissiez mon esprit suivre sa vive pente!

A l'inverse des beaux landaus qui, le matin,
Descendaient, plus légers qu'au fil de l'eau les barques,
Ma neuve illusion partait, le jour éteint,
Pleine de ravissants et puérils monarques.

Frères de mes désirs, alezans presque ailés
Dont, sur le cou, tintaient d'allègres grelotières,
J'évoque avec regret vos nobles fronts stellés,
Vos balzanes de neige et vos allures fières!

Au déclin de septembre, ayant, de Gripp à Pau,
Voituré tout l'été podagres et mondaines,

Je souhaitais pour vous un automnal repos
En des prés ombragés d'aunes et de bourdaines.

Mais, accoués, vers les foires de Maubourguet,
Il vous fallait courir, fouettés de dures verges,
A peine détendant vos boulets fatigués
Aux arrêts des cochers sur le seuil des auberges.

Aujourd'hui, prolongé d'un nuage étouffant,
L'automobile court, vole, rugit, écrase,
Ensanglantant la route, empoussiérant le banc
D'où mon enfance vous suivait en une extase!

★

Infiniment, j'aimais le mouvement des foires.
Le matin, au grand trot, maquignons et bouchers,
Dont le vent ballonnait la blouse bleue ou noire,
Défilaient, fustigeant d'un geste dérisoire
Quelque bardot traînard, pauvrement harnaché.
Venaient des bateleurs dans les roulottes peintes,
Avec un ours paterne et des singes taquins,
A la ronde ameutant la colère des chiens,
Des marchands d'orviétan, des chanteurs de complaintes
Dont plus d'un air naïf m'est resté, des forains
Aux brimbalants bazars, des gueux et des gitanes,
Pieds nus, l'œil effronté, vendant paniers et mannes,
Tout un monde bizarre, insolite et suspect
A qui je préférais les bonnes paysannes
Portant d'un air rêveur, assises sur leurs ânes,
Des coqs et des canards bruyants aux jaunes becs.
Des vaches aux lourds pis et qu'on n'avait pas traites
Marchaient péniblement derrière des charrettes,
Hagardes, en souci des veaux naguère nés,
Dans leurs parquets mouvants nullement étonnés.
De grands bœufs accouplés ou tenus à la longe
Hochaient des fronts massifs, pleins d'on ne sait quel songe.
Leurs campènes battant sous de larges colliers,
En tête des troupeaux s'avançaient les béliers
Et suivaient, corne basse, œil mi-clos, pêle-mêle,

Les jaunâtres brebis et les blanches agnelles.
A l'instar de saint Jean-Baptiste, je voulais
Dans mes bras retenir le plus frêle agnelet!
Mais l'enfance sait-elle emprisonner son rêve?...
Le flot vivant jusqu'à midi roulait sans trêve,
Puis, hors quelque attardé d'un village lointain,
On n'apercevait plus sur la route déserte
Qu'un minable idiot dérobant le crottin
Aux moineaux envolés dans la charmille verte.
Tout refluait, le soir : des claquements, des cris!
Des chevaux avoinés pour d'absurdes paris
Galopaient, ventre à terre, épouvantaient des femmes
Qui, soudain, se signaient, ne sentant plus leurs âmes.
Moi-même, j'en gardais les genoux tout tremblants!...
Mais, spectacle plus doux, en des chars nonchalants,
Emplis d'une rumeur trompeuse de bataille,
De belles filles au teint vif faisaient semblant
D'éloigner les assauts des rustiques galants
Qui leur baisaient la bouche et leur pressaient la taille.

★

Grandes foires de Tarbe, avant la Saint-Martin!
De mon banc, tiède encor d'un clair soleil d'automne,
J'attendais l'émouvant passage des gitonnes,
Vers l'Espagne montant par la fourche d'Aspin.

Des hommes basanés, au parler guttural,
Rudement convoyaient leur troupe qui s'effare,
Et leurs hennissements, en sauvage fanfare,
Longtemps se prolongeaient dans l'écho vespéral.

Afin d'en adoucir l'accent désespéré,
Je rêvais que, des rocs brûlés de canicule,
Elles nous reviendraient, portant, superbes mules,
Des outres de vin pourpre et des raisins sucrés.

★

Banc de pierre, tiré sans doute du torrent,
Qui, sur toi, bondissait comme une chèvre blanche,

Le souvenir te touche avec sa main d'enfant,
Et voilà qu'une source adorable s'épanche.
Mais comment, par l'enchantement des mots,
Evoquer ce beau crépuscule des Rameaux
Tout embaumé de violiers et de jacinthes,
Où, dans un joyeux bruit de clochettes qui tintent,
Je vis s'avancer un troupeau
De chèvres, si nombreux qu'il eût rempli cent pintes!
Le chevrier n'avait houlette ni pipeau,
Mais un bleuâtre parapluie en bandoulière.
Au passage, il héla mon père
Assis, — par quel hasard! — auprès de moi
Et lui parla d'une voix franche,
Si bien selon mon vœu que j'étouffais d'émoi :
« Achète donc la chèvre blanche!
Nulle n'est moins sauvage et n'a de meilleur lait! »
Parmi l'obscur troupeau, qu'elle était éclatante!
Mon père de répondre : « Elle est trop salissante!... »
Navré, je me pendis soudain à son gilet,
Je le priai, d'une voix suppliante,
Mais, impuissant à le fléchir,
Je lui dis qu'une chèvre noire
Pourrait contenter mon désir.
A ce dire, je voulais croire!...
Ainsi, j'eus une bique à la sombre toison.
J'aimais bien ses yeux clairs et ses tétines douces.
Au moindre appel, quittant les plus friandes pousses,
Elle accourait comme un mouton.
En secret, pourtant, regrettais-je
La Belle à pelisse de neige!...

JOSEPH POMÈS.

COLERIDGE

PÈRE DU ROMANTISME ANGLAIS

LES ANNÉES D'OR DU POÈTE

—

I

La première chose que fit Coleridge, une fois installé à Nether Stowey, fut de remanier, en vue d'une seconde édition, le volume qu'il avait publié l'année précédente à Bristol (1796). Il en retranchait quelques pièces, et en ajoutait de nouvelles, notamment une *Ode à l'année qui finit,* qui est, en quelque sorte, le testament politique de sa jeunesse, et ou, après avoir encore une fois pris à partie son vieil adversaire Pitt, « le vaniteux et sanguinaire enfant de l'orgueil », il adressait un adieu au monde et exprimait avec le sentiment d'une conscience pure sa résolution de ne demander de quoi vivre qu'à l'exploitation de son pauvre lopin de terre. A vrai dire, malgré la plaisanterie de Lamb (« quelles sont les connaissances de Votre Honneur en agriculture? » l'interrogeait celui-ci), s'il exagère en se déclarant jardinier expert, au bout de quelques semaines de séjour à la campagne, et en assurant au Révérend Estlin que « les callosités de ses mains témoignent de leur activité », il ne laisse pas de retourner son sol *à la bêche* pour l'ensemencer de blé, et y faire pousser des pommes de terre et un certain nombre de légumes. Il a, en plus des deux cochons dont il parlait à Poole, des canards et des oies, et il lui est facile de se croire, avec de la bonne volonté, à la tête d'une entreprise agricole enviable, peut-être, suffisante certainement pour un homme de modestes besoins comme lui.

La maisonnette d'un étage qu'il habite se dresse au pied des collines boisées de Quantock, et à cinq ou six milles de la mer, dans un site agréablement pittoresque, sillonné de rivières courant à travers des vallonnements, tantôt tapissés de fougères et tantôt hérissés de mûres. On y accède sur le devant, par trois marches qui s'ouvrent sur une étroite terrasse, bordée d'un mur bas, comme on en voit dans certains villages de Normandie. Point d'ornement sur sa façade, percée d'une porte à auvent et de quatre fenêtres, deux au rez-de-chaussée, deux au premier. Non loin, un ruisseau à l'eau claire et douce à boire module tout le long du jour les trois notes de sa petite chanson. Mais c'est le dos, surtout, du cottage qui est joli, avec sa source jaillissante, son jardin ombragé d'un tilleul formant bosquet, et son potager. Coleridge a une servante, Nanny, car sa femme, qui allaite encore Hartley, ne pourrait sans excès de fatigue se livrer aux soins domestiques, surtout que Charles Lloyd, dont la santé s'est améliorée, a repris pension chez son précepteur. Il n'y séjournera que peu de temps, il est vrai, et bientôt Coleridge sentira sa solitude lui peser. Quoi qu'il ait dit, il a besoin de vivre sinon en société, du moins au milieu d'un cercle d'amis attentifs, capables de fournir à son esprit, toujours en activité, de constantes occasions d'extérioriser ses pensées ou de donner corps aux mille rêveries qui le traversent. Aussi s'efforce-t-il de décider Telwall à venir vivre auprès de lui. En attendant, il invite Cottle, puis Lamb — qui lui rendra visite en juillet, avec sa sœur — et il va lui-même voir en juin, à Racedown, dans le Dorsetshire, William Wordsworth, dont il a probablement fait la connaissance à Bristol, en 1795.

C'est le coup de foudre qu'il avait reçu, lors de sa rencontre avec Southey, qui se renouvelle. Mais la première fois, une partie seulement de sa nature — la moins profonde, sans doute — s'était enflammée. Il y a dans les idées politiques de la jeunesse, surtout quand elles sont géné-

reuses, une beauté du diable qui passe assez vite. Quoique Wordsworth soit républicain, ce n'est pas pour ses opinions que Coleridge se sent tout de suite étroitement en sympathie avec lui. Il est revenu de son enthousiasme pour l'idéal démocratique, et la fidélité qu'il lui garde encore n'a plus de racines que dans sa philosophie religieuse. Quand il n'avait vu en Wordsworth que l'homme qui avait vécu en France et qui avait assisté aux séances des Jacobins, il s'était borné à déplorer avec lui que son pays combattît l'idéal révolutionnaire. Personne n'eût été capable, après Southey, d'exalter ses rêves de réformes sociales. Le poète — d'ailleurs déçu par les excès démagogiques et les guerres de conquête de la Révolution — qui s'est retiré à la campagne afin de se consacrer tout entier à son art, voilà ce qui séduit Coleridge en Wordsworth. Déjà, à Cambridge, il avait lu ses *Descriptive Sketches*, et il avait été frappé par l'observation à la fois intelligente et sensible dont ils témoignaient. Sa conversation, toute nourrie de ce qu'on pourrait appeler une philosophie du paysage, plus peut-être que de la nature, acheva de le conquérir. Il discernait dans les propos de Wordsworth cette faculté de perception des éléments poétiques que contiennent les plus humbles choses, dont il était doué lui-même, indépendamment de son sens profond du mystère de la vie. Mais c'est par le contraste que ses pensées présentaient avec les siennes que Wordsworth le révéla à lui-même ou qu'il éveilla son énergie créatrice encore somnolente. Wordsworth ne l'eût peut-être pas aussi fortement impressionné, s'il ne s'était découvert avec lui que des affinités. Comme il avait trouvé en l'esprit doctrinaire de Southey l'antithèse vivante du génie utopique de ses vingt-trois ans, il rencontra dans la belle santé morale de Wordsworth un équilibre ou une cohésion qui lui fit comprendre le parti qu'il pouvait tirer lyriquement de la fluidité décevante de ses méditations, de son instabilité même et de l'inaptitude de son âme à s'accommoder à la réalité... Loin qu'elle l'encourageât à persévérer dans la

forme éloquente ou discursive où son imagination s'était exprimée d'abord, l'attitude sérieuse de Wordsworth — qui devait prétendre que « tout grand poète est un professeur » — le détourna à jamais du didactisme. « Je ne puis écrire sans un corps de pensée », avait-il affirmé à Southey dans une lettre datée de décembre 1794. L'idée que se faisait Wordsworth du devoir qui incombe à l'écrivain, tant en vers qu'en prose, le convainquit d'avoir erré jusqu'ici en puisant dans son indignation des injustices sociales la plupart des sujets de ses poèmes. Comme un homme, en entendant chanter le rossignol, s'aperçoit qu'il s'efforçait en vain, en sifflant de l'imiter, Coleridge se rendit compte de s'être grossièrement trompé en pratiquant un genre de poésie aussi peu conforme que possible à son tempérament véritable, quand il eut causé quelques heures avec Wordsworth. Non que celui-ci parlât beaucoup. C'est un silencieux, au contraire, presque un taciturne, avec quelque chose de la rudesse d'un pasteur de campagne mal équarri, sinon d'un paysan. Coleridge fait la plupart des frais de la conversation, et Wordsworth ne cesse de l'écouter, avec une gravité attentive, que pour placer quelques mots rares, mais dont il a pesé le sens et qui attestent l'originalité de sa manière de voir et l'habitude de la réflexion. Il donne l'impression de la puissance, surtout aux regards de Coleridge chez qui tant de tranquillité un peu massive provoque une certaine confusion de sa pétulance. « Les dieux aiment la profondeur et non le tumulte de l'âme », a dit Wordsworth. Point d'intelligence moins livresque, en outre, que celle de ce solitaire qui a passé le meilleur de son temps à observer les choses et les hommes de son entourage, et tandis que Coleridge émaille ses propos de citations littéraires ou philosophiques, il met une sorte de coquetterie bourrue à ne jamais puiser dans le trésor des autres, comme s'il possédait un fonds de richesses personnelles suffisant pour s'en dispenser. Il entretient de soi Coleridge sur un temps mesuré, sans humilité ni vantardise, avec l'assurance

de cette catégorie d'hommes contre qui s'émousse l'ironie et qui dédaignent ou négligent, par surcroît, de détacher d'eux leurs pensées pour les examiner comme si elles ne leur appartenaient point.

Sa conception de la poésie lui a été révélée, en une seconde, dans la fulgurance d'un éclair, alors qu'il se promenait sur une route de la campagne anglaise, et sa certitude impose, appuyée qu'elle est déjà de réalisations. A la vérité, comme il a perdu la foi religieuse de ses jeunes années, il hésite encore sur le caractère qu'il veut donner à la glorification ou à l'exaltation des phénomènes de la nature, dont il a poursuivi l'étude avec minutie, presque en savant; et c'est Coleridge, en célébrant l'omniprésence de Dieu, qui le met sur la voie de découvrir une vie spirituelle aux plus petits comme aux plus grands objets de la création, et de s'aviser que chacun de ses objets traduit à sa manière le langage divin. L'idée que la nature est un être réel, un organe de Dieu parlant à l'homme, appartient en propre à Coleridge, qui l'avait d'ailleurs exprimée dans ses *Religious Musings*, et Wordsworth la lui empruntera, s'il l'amplifiera magnifiquement. Il éprouve, du reste, pour Coleridge une admiration qui n'est pas moindre que celle que celui-ci lui inspire, et le geste qu'il fait de quitter Racedown, dès le mois de juillet pour venir habiter à Alfoxden House, à trois milles de Nether Stowey, témoigne en quelle estime il tient la société de son nouvel ami. Sa sœur Dorothy Wordsworth l'accompagne. Cette jeune fille de vingt-six ans, d'une année sa cadette, est elle-même un être supérieur. Il la pourrait appeler « Ma Sensibilité », comme Louis XIV appelait Mme de Maintenon « Ma Raison ». Elle réagit avec une délicatesse presque maladive, tant elle est vive et subtile, en présence des spectacles quotidiens de la nature, ou sous l'influence des sentiments et des idées qu'on exprime devant elle, et elle tient un journal, ou plutôt un *memorandum* où elle consigne ses impressions et où son frère puise des trésors dont il enrichit ses poèmes.

C'est Lucile de Chateaubriand, mais avec quelque chose de plus campagnard ou de plus animal, dans son ardeur passionnée et son raffinement même. « Exquisite », la qualifie Coleridge que sa sensibilité enchante. *Her taste is a perfect electrometer* (son goût est un électromètre parfait), s'écrie-t-il avec un enthousiasme qui s'exprime assez plaisamment. Il exulte de la voir vibrer si intensément au contact des plus fugitives et légères variations des sons et des lumières. Avec naïveté, en langage direct, et sans les apprêter ni les farder, elle traduit ses sensations, dont la fraîcheur tient du miracle, et si Wordsworth, en se les attribuant, les revêt du symbolisme grave de sa pensée, Coleridge s'en voudrait de courir le risque de les profaner, en faisant plus que de vérifier, grâce à elles, l'exactitude de ses propres expériences.

We are three people, but only one soul, nous sommes trois personnes, mais nous ne sommes qu'une âme, s'écrie Coleridge, qui a définitivement renoncé à retourner la terre de son champ ou de son potager, et qui passe presque tout son temps chez les Wordsworth, d'où les ormes lui cachent la vue de son petit cottage dans lequel reposent en paix « son bébé et la mère de son bébé »... Car Sara ne prend point part aux conversations de Samuel, de William et de Dorothy qui, souvent, partent ensemble pour de longues promenades, et gravissent les contreforts des Quantocks ou cheminent par les courbes profondes des combes, en débattant ardemment les questions qui les préoccupent. Cette femme simple — bien qu'elle ait peut-être rimé naguère, comme le prétend Lamb — ne se passionne pas pour de telles questions, et elle n'éprouve, au surplus, aucune jalousie à l'égard de l'espèce de fille sauvage, très brune (au teint de bohémienne, a dit Quincey), point jolie, d'ailleurs, et bégayante, dont fait tant de cas son mari. C'est avec un sourire indulgent, mais nuancé d'ironie, qu'elle souhaite bon voyage au trio, quand il s'en va en excursion...

Elle le sait bien, Coleridge n'est pas un homme d'amour. Tout ou à peu près tout ce qu'il a connu de la volupté, c'est elle qui le lui a dispensé. En dehors du lit conjugal, il n'est plus de chair que pour exalter les images que son imagination réclame et qu'il identifie à ses rêves, mais dont il s'enrichit avec indolence et de façon passive. Celles qu'il pourrait recueillir dans les bras de Sara sont trop chastes pour participer au délire de sa sensualité. Il ignore la passion ; et comme à son défaut il n'associe pas, par une sorte de perversion esthétique, les joies de la vue, de l'odorat et de l'ouïe aux plaisirs voluptueux, il n'élève jamais ces plaisirs à la hauteur des impressions dont l'univers animé l'affecte, en lui apparaissant comme une infinité d'autres univers perceptibles jusque dans leurs plus infimes détails. Il faut bien le dire : faute que le don de la femme ait répondu aux exigences de son esprit, ou qu'il ait relevé de ce monde idéal que lui décèle le chant d'un rossignol, le parfum d'une rose ou les couleurs changeantes du ciel, Coleridge n'y trouve qu'un assouvissement ; et, pas plus que les satisfactions du boire et du manger, il n'unit celles de l'instinct sexuel à ses extases panthéistes. C'est dans le pur domaine de la vie immatérielle qu'il creuse, pour parler comme Baudelaire, « une niche » à l'âme féminine désincarnée, s'il orne cette niche des splendeurs que lui fournit la nature avec profusion. Aussi est-il permis de croire que, sans avoir eu à son égard l'ombre d'une intention coupable, sans même s'être rendu compte du caractère exceptionnel des sentiments qu'elle lui inspirait, il a aimé Dorothy avec le meilleur ou le plus rare de ses facultés, et en lui refaisant chaque jour une figure nouvelle à la ressemblance de ses méditations. L'eût-elle, pour sa part, autrement chéri, cette jeune fille qui, après l'avoir trouvé laid « trois minutes » et l'avoir décrit pâle, mince, avec une bouche large, des lèvres épaisses et de vilaines dents, s'émerveille de ses beaux yeux intelligents qui expriment toutes les émotions de sa pensée en activité ? Il se peut.

Mais son innocence virginale la défend d'être troublée, si même, après s'être laissé emporter à des manifestations de sympathie trop vive par sa nature impétueuse, elle se guinde, parfois, tout à coup, et trahit de l'embarras ou de la confusion en se rappelant son sexe et sa condition de jeune fille. Elle joue — comme une enfant — un jeu sublime avec Coleridge, ainsi qu'avec son frère, et c'est en réalité un frère qu'elle voit en ce compagnon (d'ailleurs marié) que le ciel a conduit sur son chemin. « Sa conversation déborde d'âme, d'intelligence et d'esprit » (*teems with soul, mind and spirit*), écrit-elle, et elle se loue qu'il soit si bienveillant, *si gai* — il apparaît même à Wordsworth farceur et bruyant — et qu'il ait si bon caractère. Il vient d'écrire une pièce que lui a demandée Sheridan pour le théâtre de Drury Lane, et qu'il intitulera d'abord *Osorio*, puis *Remorse*, quand elle lui aura été refusée, le négligent Sheridan, qui n'avait même pas daigné lui en accuser réception, l'ayant laissée s'égarer on ne sait entre quelles mains. Il s'y révèle déjà hanté de surnaturel, d'un surnaturel qu'il confond encore avec le fantastique alors en vogue, et renouvelé des romans d'Anne Radcliffe et de Lewis, l'auteur du *Moine*. Le sentiment de l'invisible transparaît cependant dans son drame, mêlé à des paysages de rêve, et si les efforts d'Alvar, l'un des principaux protagonistes de ce drame, pour éveiller l'étincelle du remords dans la conscience de son frère qui croit l'avoir fait assassiner, procèdent de péripéties mélodramatiques, ils ne mettent pas moins en action, de façon parfois saisissante, le ressort psychologique.

On peut s'en rendre compte par les lettres, récemment publiées, qu'il écrivait à cette époque à William Lisle Bowles, Coleridge est déjà conscient de la nécessité pour le romancier ou le poète de donner au surnaturel une base de vérité spirituelle, s'il ne veut pas décevoir la curiosité qu'il a excitée. « L'intérêt, écrit-il, s'évanouit complètement dès que l'aventure est terminée, et le lecteur, une fois parvenu au terme du récit, cherche en vain la substance

du charme qu'il a subi. » Il est désappointé et il éprouve une sorte de dégoût qui tient à ce que ce charme n'était que de nature physique, et ne contenait aucun élément moral.

Dorothy, à laquelle Coleridge fait en même temps qu'à Wordsworth la lecture d'*Osorio*, l'écoute avec attention, et les moindres réactions de la jeune fille le renseignent mieux que les applaudissements et les critiques du public sur les qualités et les défauts de cette œuvre.

On est en octobre. Parmi les rochers de « la plage sonore de Kilve » où l'on revient s'asseoir de préférence, et devant les eaux jaunes du canal de Bristol, sur lesquelles tranche d'une teinte plus vive la toison cuivrée des collines prochaines, un échange, sinon une fusion s'opère entre Coleridge et les Wordsworth, qu'il faut mettre au nombre des événements qui influèrent le plus sur les destinées de l'esprit. Il n'est cependant question d'autre chose que de poésie. Thelwall, qui s'est établi temporairement dans le voisinage de Coleridge, se laisse lui-même gagner par la fièvre des trois inséparables, et s'il ne prend pas part à leurs discussions transcendantes, il renonce, du moins, à y introduire la politique.

« Citoyen John, lui dit Coleridge, un jour qu'il lui faisait visiter avec Wordsworth un vallon sauvage à proximité d'Alfoxden, voilà un bel endroit pour causer haute trahison. »

« Dites plutôt, citoyen Samuel, répondit Thelwall, que c'est un lieu capable de vous faire oublier la nécessité de commettre le crime de haute trahison. »

Un espion que Pitt, alarmé de savoir tant de républicains ensemble, avait dépêché à Nether Stowey, s'était bientôt lassé de sa surveillance. Ce qu'il avait pu surprendre de la conversation de ces dangereux perturbateurs de l'ordre social, en les accompagnant dans leurs promenades, l'avait convaincu qu'ils ne nourrissaient d'autre dessein que de « mettre en vers tout le district des monts Quantocks »,

et il était reparti pour Londres, fort mécontent de l'insuccès de sa mission, avec un mépris accru pour les rimeurs, incapables de fomenter d'autres séditions que contre l'autorité de la syntaxe.

A la vérité, c'était de tout autre chose que d'une révolution purement formelle qu'il s'agissait pour Coleridge et Wordsworth. Si le motif fut en apparence insignifiant, qui les détermina à écrire en collaboration — celui de payer les frais d'un petit voyage qu'ils firent à Linton, dans la partie nord du Devonshire — ils obéissaient à un mobile autrement grave en associant leurs génies pour composer les *Lyrical Ballads*. Pour la première fois, rompant avec la tradition qui régnait sur la poésie anglaise depuis l'âge dénommé classique, deux écrivains en vers entreprenaient, en effet, de définir, en les illustrant par des exemples, les deux sortes de lyrismes auxquels il faut ramener tous les autres, ou qui les contiennent tous.

Mais reportons-nous à la *Biographia Literaria* où Coleridge analyse son œuvre en critique et l'explique avec une éblouissante lucidité, en précisant les intentions qui la suscitèrent, et qui, manifestement, résultent de la réaction — que j'ai indiquée plus haut — de sa personnalité à l'égard de celle de Wordsworth.

Durant la première année que M. Wordsworth et moi fûmes voisins, notre conversation tourna fréquemment autour des deux points cardinaux de la poésie ; le pouvoir d'exciter la sympathie du lecteur par une soumission fidèle à la vérité de la nature, et le pouvoir de susciter l'intérêt de la nouveauté en modifiant les couleurs de l'imagination... La pensée se présenta à nous (auquel des deux, je ne me le rappelle pas) de la possibilité de composer une série de poèmes de deux sortes. Dans les uns, les incidents et les agents [qui les provoqueraient] seraient, en partie au moins, surnaturels, et l'objet que l'on se proposerait d'atteindre consisterait à exciter l'émotion par la variété dramatique des sentiments qui accompagneraient naturellement de telles circonstances, en les supposant réelles. Réelles, celles-ci le seraient, d'ailleurs, en ce sens qu'elles l'ont toujours été pour tout être humain qui, par

suite d'une erreur de ses facultés de perception, s'est cru à un moment quelconque sous l'empire d'une puissance surnaturelle. Dans les poèmes de l'autre classe, les sujets seraient empruntés à la vie ordinaire : les caractères et les incidents seraient ceux qu'on peut rencontrer dans tout village et dans son voisinage, là où il existe une âme méditative et sensible pour les rechercher, ou pour les remarquer quand ils se présentent. Cette idée fut le germe des *Ballades lyriques*, et il fut entendu que mes efforts tendraient à représenter les personnages et les caractères surnaturels ou du moins romantiques, de telle manière, cependant, que j'y fisse passer de notre nature intérieure un intérêt humain, et une apparence de vérité suffisante pour obtenir en faveur de ces fantômes de l'imagination *cette suspension volontaire et momentanée de la non-croyance, qui constitue la foi poétique.*

Il n'importe, ici, de se demander si Wordsworth a bien rempli la partie du programme qui le concernait, c'est-à-dire s'il a su toujours se borner, comme il se l'était proposé d'abord, à donner le charme de la nouveauté aux choses quotidiennes, et à exciter dans l'intelligence des sensations égales en intensité à celles que peut provoquer le surnaturel, en l'éveillant au sentiment de la beauté que le monde déploie devant elle... Mais que le poète de l'*excursion* soit devenu plus didactique que suggestif, en vieillissant; qu'à la fin de sa glorieuse carrière il ait chu de la familiarité naïve dans la trivialité puérile, et de la sereine méditation du sage à des considérations de moraliste radoteur, cela n'infirme aucunement l'excellence de son point de départ. Lui et Coleridge ont saisi d'emblée les deux aspects, essentiellement différents, sous lesquels la poésie se révèle à l'artiste, et lui apparaît dans son intégralité. Nulle équivoque possible en la matière. Objective (ou réaliste), et subjective (ou d'imagination), les modifications qu'elle exige que le poète fasse subir à la vie en l'interprétant ne peuvent relever que du plan mental ou du plan affectif, étant entendu que ce qui est vrai pour l'esprit de l'adage célèbre: *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu,*

l'est encore plus pour le cœur. Prendre pour modèle la nature ou pour sujet d'étude sa propre nature, se regarder aimer et souffrir, et regarder vivre les êtres et les choses, plonger dans la conscience et projeter dans ce dédale ténébreux la lumière de l'analyse, Wordsworth, en adoptant tout ou partie de ce programme, se plaçait, pour reprendre l'expression de Coleridge — à l'un des deux points cardinaux de la poésie. Restait l'autre. Tout prédisposait Coleridge à l'occuper. L'inspiration qui lui désignait pour thème lyrique le surnaturel, et qui le persuadait que l'intérêt de ce surnaturel ne pouvait être que psychologique, il la puisait dans son génie métaphysique, qu'une sensualité vive, mais diffuse, incitait à se représenter les aspects de la vie de façon visionnaire, dans une atmosphère spectrale. Notons-le, du reste, une poésie objective d'essence réaliste relève particulièrement du caractère de la personnalité morale de son auteur. La manie de prêche dans laquelle donnera Wordsworth en témoigne assez. C'est le contraire pour une poésie subjective. Elle dépend surtout du tempérament de qui la crée. En effet, en intellectualisant la sensibilité de celui-ci, elle la hausse à des régions qui la soustraient aux influences du monde extérieur, et lui permettent de se manifester dans sa pureté, en toute indifférence, en toute ignorance plutôt, de ce qui n'est pas elle-même et son désir ou son plaisir. L'exclusion apparente de toute réalité des poèmes que va écrire Coleridge résulte de son détachement de la vie pratique, et de son embarras des lois ou de son ennui des devoirs de conduite prescrits par les hommes... Non qu'il n'ait souhaité (avec l'ardeur que nous apportons à vouloir ce que nous pouvons le moins) de tenir honorablement son rôle d'homme et surtout de remplir sa mission divine. Il a une conscience, et qui parle haut. Mais de lui obéir est son souci, ce n'est pas sa joie. Coleridge est un génie spéculatif, non un esprit moral. Aussi bien, l'époque où il conçoit *Le Dict de l'Ancien Marin* (*The rime of the Ancient Marinere*) et où il produira *Kubla Khan*,

Les trois Tombes et la première partie de *Christabel*, est-elle aussi celle où il se passionne pour la lecture de Berkeley. Ce philosophe l'enthousiasme alors à ce point qu'il donnera son nom au fils qui lui naîtra le 30 mai 1798, comme il avait donné le nom d'Hartley à celui qu'il avait eu en 1796. Or, que professe Berkeley ? Que nous n'avons pas d'autres idées que des idées particulières, se réduisant toutes, même les plus générales, à des idées de qualités sensibles, fournies par les sens. Nous ne connaissons rien que nos propres sensations (tout l'être des corps est d'être perçus : *esse est percipi*). Expliquer nos idées comme venant du monde extérieur que nous ignorons, c'est expliquer l'obscur par le plus obscur (*obscurum per obscurius*). Elles ne peuvent nous venir que d'un esprit, qui est Dieu. Berkeley fait donc des sensations le truchement des idées, ou, si l'on préfère, il pose le principe de l'idée-sensation, en supprimant du même coup la matière. Ne croire qu'à celle-ci, c'est être matérialiste. Croire à elle et à Dieu, c'est par impossibilité de séparer la matière de Dieu, tomber dans le panthéisme. Il n'y a rien entre Dieu et nous, ou il n'y a entre les idées divines et nous que nos sensations qui nous permettent d'en connaître. Jamais Coleridge, même quand il étudiait Spinoza, n'avait trouvé, avant d'avoir lu le *Traité sur les principes des connaissances humaines*, un philosophe dont la doctrine répondît aussi parfaitement que celle de Berkeley à sa croyance dans l'idéalité du monde. Son génie spéculatif découvrit dans le spiritualisme absolu du grand Irlandais le terrain le plus favorable à l'éclosion de l'œuvre que lui proposaient son imagination ardente et son tempérament sensible.

II

Les circonstances qui ont présidé à la naissance du *Dict de l'Ancien Marin* nous sont connues. C'est au cours d'une promenade de Nether Stowey à Dulverton que le sujet de

cet immortel poème fut suggéré à Coleridge à la fois par le récit que lui fit son ami Cruikshank d'un songe où il avait vu un vaisseau-fantôme, et par la relation d'un voyage au cap Horn de Shelvocke que lui rapporta Wordsworth, et où il était question d'un albatros abattu par des marins dans l'espoir que son meurtre améliorerait le mauvais temps. Commencé au début de l'automne de 1797, *Le Dict de l'Ancien Marin* était terminé quelques semaines plus tard, en novembre, raconte Dorothy, « par un beau soir très étoilé, tandis que brillait le croissant de la lune ». Ce n'est point pour en expliquer le miracle que j'ai cru devoir mentionner certains des éléments qui entrèrent ou que l'on prétend qui entrèrent dans sa composition, car, selon une autre version, Coleridge aurait puisé l'idée de son poème dans les *Epîtres de saint Paulin à Macarius*, et il paraîtrait, en outre, que Wordsworth lui aurait inspiré la pensée morale qui s'en dégage. Mais ne venait-il pas lui-même d'écrire, avec *Osorio*, le drame du remords, et n'était-il pas encore sous l'obsession de ce sentiment qu'il avait longuement analysé ? Rien qui soit susceptible, en effet, de justifier de façon positive la vérité spirituelle ou l'allégorie constituée d'une suite d'états psychologiques que Coleridge a réalisée dans l'*Ancien Marin* et dont la suggestion musicale et la suggestion picturale sont si inextricablement liées qu'il est impossible de les séparer et même de les concevoir indépendamment l'une de l'autre.

Placé sous le signe lumineux d'une citation de Thomas Burnet dont voici la première phrase : *Facile credo, plures esse naturas invisibiles quam visibiles in rerum universitate*, le poème de Coleridge, qui se compose de sept chants, — chiffre fatidique ! — s'ouvre au moment où arrivent les gens d'une noce dans un port d'Angleterre. Passent trois galants invités à la fête. Sur l'un d'eux, le matelot « à longue barbe grise » (d'où a-t-il surgi ? on ne sait) fixe son regard qui luit. L'invité voudrait s'éloigner. En vain. Il est retenu par un charme indéfinissable, sans plus de force

qu'un petit enfant. Résigné, il s'assied sur une borne, et le vieux loup de mer commence son récit.

L'équipage était joyeux, le temps beau, le navire sortit allègrement du port et fila cap au sud jusqu'à la ligne, favorisé par un bon vent. Chaque jour, après avoir monté de plus en plus haut dans le ciel, le soleil éblouissant plongea dans la mer. A ce moment de la narration du marin, les musiciens accordent leurs instruments ; le basson prélude. Le cortège nuptial s'est mis en marche, et la fiancée, rose comme une rose, a fait son entrée dans la salle. Un suprême sursaut de révolte agite l'invité, mais il ne peut que se frapper la poitrine dans son impuissance, et l'homme aux yeux de basilic poursuit son histoire. La rafale a enveloppé le navire dans ses ailes géantes, puis, après l'avoir entraîné irrésistiblement vers le sud, l'a abandonné au pied de falaises de neige au milieu de glaces « aussi vertes que l'émeraude », ébranlées de craquements terribles, pareils à des rugissements. Mais voici qu'à travers le brouillard survient l'albatros. L'équipage l'accueille au nom de Dieu, comme s'il était une âme chrétienne, car la brise du sud enfle maintenant les voiles du navire qu'il accompagne à travers la brume et les glaces flottantes. Il répond avec docilité à l'appel des marins et descend du ciel jouer avec eux ou prendre sa nourriture de leurs mains. Fatalité! Obéissant on ne sait à quelle instigation maligne, le vieux marin, frappé de stupeur aussitôt son acte criminel accompli, a ajusté le neuvième jour son arbalète et a tué l'albatros. L'équipage s'inquiète: la brise va-t-elle durer, maintenant que l'oiseau propice n'est plus ? En réponse à leur question, moins pitoyable qu'intéressée, les vapeurs qui voilaient la lumière se dissipent insidieusement. Pareil à la tête même de Dieu, le soleil reparaît. Et tous les marins, alors, de s'écrier ensemble, complices désormais du meurtrier: « On a bien fait de tuer un de ces oiseaux qui amènent avec eux le brouillard ! »

Mais l'expiation va commencer pour eux comme pour le vieux marin. Soudain le calme les surprend. Les voiles

s'efflanquent le long des mâts. Seules les voix des matelots, qui parlent pour secouer leur torpeur, rompent le silence appesanti comme un linceul sans limite sur la mer brûlante. De l'eau, de l'eau partout, et pas une goutte à boire. La nuit, à la surface de l'Océan qui bout comme des huiles de sorcière, des lueurs infernales de toutes les couleurs dansent et l'on voit ramper des créatures visqueuses. Un des esprits du pays des brumes et des neiges a suivi le navire par neuf brasses de fond (des marins l'ont appris dans leurs rêves) et c'est lui qui châtie ainsi l'équipage. On décide, pour faire retomber la faute sur le coupable, de suspendre à son cou le cadavre de l'albatros. Loin, cependant, que le péril soit conjuré, les souffrances des matelots s'aggravent. Leurs lèvres se racornissent comme du parchemin, leurs yeux deviennent vitreux... Mais le vieux marin a distingué un point mouvant dans l'espace. Ce point grossit. Le vieux marin se mord le bras. Il suce son sang pour retrouver la voix qui s'étrangle dans sa gorge sèche, et il s'écrie : « Une voile ! Une voile ! » Les matelots exultent. C'est un bâtiment, en effet, qui, sans vent ni marée, fait route dans la direction de leur navire, s'approche et bientôt dresse sa forme étrange entre le soleil et eux. Un vaisseau-squelette ! A travers sa carcasse, on aperçoit une couple de figures apocalyptiques : La Mort et la Vie dans la Mort ou la Survie, sa compagne, au teint plus livide que celui d'un lépreux. Les deux créatures de cauchemar jouent aux dés. Leur enjeu, c'est le vieux marin. Il échoit à Survie qui siffle trois fois pour marquer sa victoire, et le vaisseau-fantôme s'évanouit dans les ténèbres de la nuit qui tombe brusquement, sans crépuscule. A l'horizon monte le croissant de la lune, et — présage funeste — une étoile luit dans sa corne inférieure. C'est l'heure marquée par le destin. L'un après l'autre, tous les compagnons du vieux marin s'abattent sur le pont comme frappés d'un coup de massue. Le vol de leurs âmes frôle en passant son oreille, avec le frémissement même de la corde de son arbalète...

J'ai peur de toi, ancien marin ! s'écrie à cet endroit du récit l'invité qui se figure qu'un esprit lui parle J'ai peur de ta main décharnée, de la couleur brune de ta peau, de la forme étirée et maigre de ton corps côtelé comme le sable des grèves. J'ai peur de ton œil qui luit...

Mais le vieux marin le rassure. C'est bien un vivant qu'il a devant lui. Un vivant... Seul, tout seul entouré des cadavres de ses compagnons, au milieu de la mer immense, il voudrait prier... Hélas! son cœur est aussi aride que la poussière. Un vivant... Tous ces hommes si beaux, que la corruption épargne, fixent sur lui leurs regards chargés de malédiction. Pendant sept jours et sept nuits, ces regards le tiennent enfermé dans un cercle que la mort seule pourrait rompre. Mais la mort ne veut pas l'affranchir. Il souffre et quand le soir vient, il envie les astres qui évoluent au-dessus de sa tête et vont se plonger dans la mer. Au delà de l'ombre du navire, il contemple les grands reptiles qui, d'un noir de velours, bleus ou d'un vert lustré, couverts d'écailles éclatantes, nagent et dansent parmi les flots. Heureuses bêtes ! s'exclame-t-il. Un élan d'amour jaillit de son cœur pour ces monstres, et au moment même où il les bénit, l'albatros que ses camarades avaient attaché à son cou se détache et s'enfonce au plus profond des eaux, avec la lourdeur du plomb. Alors, Marie, mère de Dieu, fait descendre sur lui du ciel le bienfaisant sommeil. En rêve, il voit les eaux du bord se remplir de rosée, et à son réveil la pluie se met à tomber. Du reste, il n'a plus soif. Sa gorge s'est rafraîchie pendant qu'il dormait. Il se sent léger, léger comme le vent qui chante dans le gréement, comme les voiles qui, flasques la veille, se redressent pareilles aux feuilles rajeunies des arbres, après l'orage. Et voici avec un soupir les matelots morts se détendre, puis se redresser pour accomplir la manœuvre. Le timonier saisit la barre... « J'ai peur de toi, ancien marin », essaie encore une fois l'invité. Mais encore une fois le vieux loup de mer apaise sa conscience : Ce ne sont pas, dit-il, les matelots ou leurs

âmes en peine qui agissent, mais des anges qui ont emprunté leurs corps, car leurs regards restent fixes, et de leurs bouches entr'ouvertes, quand ils retombent au pied du mât, tout un chœur suave s'exhale, composé de chants d'oiseaux, de mélodies, de concerts harmonieux d'instruments... Grâce à l'intercession de ces esprits, le génie du pays des brumes et des neiges, vengeur de l'albatros, a consenti, en exigeant, toutefois, que réparation lui soit faite, à ramener le navire jusqu'à la ligne. Sous le souffle du tout puissant esprit, le navire, après avoir oscillé un court moment, comme s'il hésitait, a fait un bond si brusque, en avant, que l'ancien marin s'est évanoui. En songe, tandis que le navire poursuit sa course, il entend deux voix, l'une sévère qui l'accuse, l'autre très douce, qui invoque la pénitence qu'il a déjà subie, celle qu'il subira encore, et son repentir... Il se réveille au milieu de la nuit. La lune brille au plus haut du ciel. Les matelots-spectres sont debout sur le pont et fixent leurs yeux de pierre sur leur camarade qui ne peut détacher d'eux ses regards. Mais soudain, ô joie, il reconnaît son rivage natal, la tour du phare, la ligne des collines qui dominent le port, la vieille église. Le navire franchit la barre ; il entre dans la baie, aussi unie et claire qu'un miroir sous la lumière argentée de la lune. Des formes teintes de pourpre s'y reflètent aussi. L'ancien marin se retourne : ses compagnons sont de nouveau étendus sur le pont, mais au-dessus de chacun de leurs cadavres, un séraphin se dresse, enveloppé d'une clarté céleste, faisant vers le rivage un signe avec la main. Pour venir au-devant du navire dont l'aspect a frappé par son étrangeté ceux qui l'ont aperçu les premiers, une embarcation a été lancée à la mer. C'est le canot du pilote. Son mousse l'accompagne et l'ermite de la forêt a pris place à côté de lui. Mais comme ils vont accoster, des profondeurs de la mer une rumeur s'élève, de plus en plus effroyable. Un abîme se creuse, où le navire s'engloutit. Seul, l'ancien marin surnage, privé de sens, au milieu des remous. Recueilli par le canot, il se ranime,

remue les lèvres pour parler et empoigne les avirons. Le pilote a défailli à sa vue, le mousse a éclaté de rire comme un fou, et c'est à peine si l'ermite lui-même a pu dominer son émotion. « Absous-moi, absous-moi, saint homme ! » tels ont été les premiers mots de l'ancien marin, à peine débarqué. « Qui es-tu donc ? » lui a demandé l'ermite en se signant. Et pour la première fois, le meurtrier de l'albatros a raconté son histoire en confession. Depuis, à de certaines heures, une angoisse affreuse le torture. Où qu'il soit, il faut qu'il trouve l'homme désigné pour l'entendre. Son visage s'impose à lui. Il le reconnaîtrait dans une foule. Il faut qu'il l'instruise du crime qu'il a commis, et ce n'est qu'à cette condition qu'il retrouve la paix pour un temps, ou que pour un temps il assoupit le feu qui lui brûle le cœur... A présent, l'invité est libre de s'en aller. Une rumeur mêlée de musique sort de la salle où la noce achève son festin, comme pour le convier de prendre place à la fête. « Adieu ! Adieu ! lui dit le vieux loup de mer. Et sache que seul prie bien celui qui aime d'un amour égal l'homme, l'oiseau et la bête. » Mais l'invité s'est détourné de la salle pleine d'allégresse. Hagard, il est parti à l'aventure, et c'est plus triste et plus pensif qu'il s'est réveillé le lendemain.

Je ne crois pas avoir trop longuement résumé la ballade de Coleridge. Il n'était pas superflu de donner de ce chef-d'œuvre, à défaut d'une traduction qui l'eût trahi en le dépouillant de sa merveilleuse parure musicale, un argument assez détaillé pour qu'on pût se faire une idée de l'abondance et de la qualité de ses richesses. Mais il ne s'agit pas, ici, d'une réussite poétique ordinaire ou qui prend sa place à côté d'autres, de valeur égale et de même nature. *Le Dict de l'Ancien Marin*, où se trouvent réunis tous les caractères du génie lyrique de Coleridge, et sur lequel il était indispensable à ce titre de s'arrêter, révèle, en outre, un aspect nouveau de la plus haute activité spirituelle de l'homme. Jamais encore, en effet, artiste, par un effort de son

imagination à se placer sur le plan idéal, n'était aussi heureusement parvenu à se composer un monde à la ressemblance de sa personnalité, avec des éléments empruntés au nôtre. Jamais encore poète n'avait si bien réalisé son désir de *vivifier* les rêves de sa pensée religieuse et philosophique, ou de *rationaliser*, selon cette pensée même, les phénomènes de la vie. En réalité, Coleridge dans l'*Ancien Marin* accomplit ce prodige de créer en quelque sorte de toutes pièces une mythologie et de nous la présenter de telle manière que nous la fassions nôtre, le temps du moins (mais que pouvait-il ambitionner de plus?) que réclame la lecture de son poème. Point de plus étonnant simulacre que ce poème. C'est proprement une incantation qu'il opère par ses moindres détails et par l'atmosphère tout entière qui l'enveloppe, sans qu'il ait prétendu nous donner pour vrai son surnaturel.

Et d'abord, où sommes-nous ? Dans un havre. Mais à quelle époque ? Point de réponse précise à cette indiscrète question. Il n'y a qu'anachronismes dans la ballade de Coleridge. Tandis qu'on a l'impression, par ce qu'on devine de la noce champêtre qui festoie à la cantonade et par le caractère des instruments de musique qui jouent des airs de danse, de se trouver au XVIIIe siècle, c'est avec une arbalète, arme dont on n'usait guère après le XVIe, que l'Ancien Marin tue l'albatros... Au surplus, si un phare se dresse à l'entrée du port, ce qui en situe la fondation environ le temps des premières grandes découvertes maritimes, d'où vient qu'un ermite le hante, de ceux dont les petits oratoires s'élevaient au pied des chênes dans les forêts celtiques ? Mais que sont allés chercher dans les mers australes ces marins qui semblent n'y avoir suivi les traces de personne ? Sont-ce « des marchands ? des pirates ? ou des savants navigateurs ? » se demande M. Jules Douady (*La mer et les poètes anglais*), dont je me trouve reprendre, en partie, l'ingénieux interrogatoire. On l'ignore. Jamais, au surplus, navire n'a été en butte comme le leur

à une aussi étrange et sournoise hostilité des éléments. Ces éléments, à quelles puissances capricieuses le Dieu des chrétiens dont l'existence se révèle, d'ailleurs, par l'intervention de la Vierge Marie, au moment où la pluie se met à tomber, les a-t-il donc abandonnés ? Et ne relèvent-elles pas d'une cosmogonie païenne, tant par le mystère des lois qui les régissent que par l'arbitraire des arrêts qu'elles rendent au nom d'une morale inique ? Infernales, elles ne sauraient l'être, puisque on pèche en les offensant, et cependant leurs royaumes sont habités par des monstres comme les cavernes des démons, et c'est aux dés que les suprêmes délégués de leur justice, Mort et Survie, jouent le sort de leurs victimes. Toutefois, si elles font ce qu'elles veulent des corps de ceux qui les ont offensées, et si elles peuvent les préserver même de la pourriture, elles ne sauraient disposer de leurs âmes. Au sujet de celles-ci, les anges reprennent leurs droits. Enfin, en tuant l'albatros, il faut que l'Ancien Marin ait commis plus qu'un acte de cruauté, il faut qu'il se soit rendu coupable d'un véritable crime, c'est-à-dire qu'il ait frappé dans la bête innocente un homme, selon la croyance brahmanique à la transmigration des âmes, pour encourir un si épouvantable châtiment. Le bouddhisme, toutefois, nie l'efficacité de la prière, et nous voyons que c'est dans la prière que le malheureux cherche son salut... J'abrège, car il n'est pas une ligne du troublant poème de Çoleridge — où le sillage du navire, ainsi qu'il l'a remarqué lui-même, est décrit à rebours — qui ne soulève une objection, ou n'appelle un commentaire. Mais, comme l'a écrit encore M. Douady, « l'espèce de glose marginale qui, strophe par strophe, l'accompagne, fortifie l'impression de mystère physique et de mystère moral » qui s'en dégage. On dirait qu'elle fut rédigée, cette glose, « par quelque moine du moyen âge, contemporain de l'ermite exorciste, mais dont la cellule abritait maint volume de science défendue... » Telle est, du reste, la magie de l'art qui a présidé à l'élaboration du *Dict de l'ancien Marin* que

tout y paraît plausible, en dépit des singularités dont il abonde. Non seulement le réalisme de sa narration nous en fait admettre le caractère surnaturel, mais la force et la beauté des images sous lesquelles ce réalisme s'impose à nous ne nous laissent pas assez maîtres de notre émotion pour échapper à l'espèce de délire qui nous gagne. Le poète se garde bien de s'adresser à notre raison pour nous rendre complices de sa fantasmagorie. Il ne demande qu'aux instincts les plus primitifs de notre nature d'approuver le choix des matériaux dont il se sert pour sa construction spirituelle. C'est à la sensation exaltée, procédant par bonds successifs, qu'il abandonne son imagination. Il identifie étroitement sa pensée à cette suggestion picturale et à cette suggestion musicale qu'il poursuit de pair, comme je l'indiquais plus haut, et — quoique empruntant la forme du récit — il réalise ce que les Anglais appellent *absolute poetry* ou ce que M. Paul Valéry désignait tout récemment du nom de *poésie pure*, en corrigeant le pléonasme des Parnassiens qui avaient les premiers parlé de *poésie poétique pure*. Les contemporains accueillirent avec indifférence le poème de Coleridge. Mais d'abord l'élite se montra perplexe à son égard. On blâma ce qui en faisait précisément l'originalité. Southey, qui ne découvrit rien de plus dans *L'Ancien Marin* que le fantasmagorique alors en vogue, le considéra comme « la tentative d'un Hollandais pour arriver au sublime allemand » (les Hollandais étant à l'époque tenus par les Anglais pour les provinciaux de l'Europe). Après Lamb, qui regretta qu'il eût dédaigné d'atteindre le vrai, Wordsworth reprocha à Coleridge l'imprécision de son personnage principal. Il trouvait que l'Ancien Marin n'avait pas un caractère assez distinct, et qu'au lieu d'agir, il subissait constamment l'influence d'événements extérieurs à lui. Plus tard, loin de reconnaître à de telles critiques l'ombre d'une justification, Coleridge devait regretter que sa ballade contînt une morale. Il eût voulu qu'elle en fût aussi dépourvue que, dans les *Mille et Une Nuits*, le

conte du marchand qui s'assied pour manger des dattes sur la margelle d'un puits, et qui, en en jetant les noyaux, crève par mégarde l'œil du fils d'un génie qui exige sa mort pour ce motif. Mais sa conviction d'avoir réussi à créer une poésie plus réelle que la réalité, en interprétant métaphysiquement les phénomènes de la nature, ne laissa pas d'être ébranlée par l'unanimité qui se fit contre son œuvre, et dans la seconde édition qu'il en publia, il lui accola ce sous-titre : *Rêverie d'un Poète*, pour montrer que son intention n'avait pas été de donner pour normale la représentation anormale qu'il avait tentée de la vie en l'écrivant. Incertitude toute superficielle cependant. Au fond, Coleridge demeurait persuadé que la poésie n'a que faire de prouver ou de poursuivre un but d'édification — si même elle est susceptible de fournir aux âmes inquiètes l'apaisement qu'elles réclament, et de leur permettre de dégager une règle de conduite de la méditation où elle les plonge. A plus forte raison se refusait-il à croire qu'elle doive obéir à la logique, et, littérature de plaisir (au sens le plus élevé du mot), tendre vers les fins de la littérature d'utilité. Aussi bien, la vraie antithèse de la poésie est-elle pour Coleridge la science, comme elle le sera pour Edgar Poe. A l'opposé de l'homme du verbe, et des idées et des sentiments que le verbe exprime, il place l'homme des faits. Il est convaincu qu'à l'exactitude des méthodes de celui-ci, qui ne saurait s'entourer de trop de précautions dans ses recherches expérimentales, l'intuition synthétique du poète supplée. Lorsqu'il se sera élevé au-dessus de lui-même et qu'il se sera placé au centre des œuvres de Shakespeare pour étudier la création lyrique dans un génie plus fécond que le sien, il montrera cette intuition prenant possession de l'âme universelle après l'avoir pressentie. Mais il sait déjà à l'époque où il compose *L'Ancien Marin* et où il va écrire des poèmes encore plus dépourvus de substance ou plus aériens, comme *Kubla Khan* et *Christabel*, que c'est à la condition d'atteindre à cet état où ses

rêves deviennent la seule réalité véritable, que le poète peut se constituer au dedans de lui-même un univers idéal avec les mondes minéral, végétal et animal. « O Wordsworth ! nous ne recevons que ce que nous donnons ! » s'écriera-t-il un peu plus tard dans une ode intitulée *Dejection* (Abattement). Et cela revient à dire que, pour le poète, il y a union de sa nature et de la nature ou, en d'autres termes, que les êtres et les objets dont la terre et le ciel lui paraissent peuplés ne sont que la projection des formes mêmes de son existence. Son âme et l'âme des choses ne sont qu'une. « Nous recevons la lumière réfléchie comme une lumière prêtée », énoncera encore Coleridge, dans la pièce *A William Wordsworth*. Dès qu'on distingue, par le pouvoir de l'intelligence, l'objet de l'émotion qu'il a suscitée, on empêche le miracle de se produire. On anéantit l'imagination qui, seule, replace l'homme dans l'état d'innocence où il se trouvait avant d'avoir goûté le fruit défendu, alors qu'il éprouvait les phénomènes de la vie comme des phénomènes de sa propre vie. Donner de la réalité aux choses célestes, ou diviniser la matière, par une action combinée des influences du dehors et des propriétés de notre être, tel est donc l'accomplissement suprême du lyrisme. Tout effort pour juger, tout recours à la raison ne peuvent que contrarier cet accomplissement. Macaulay l'a dit :

La poésie produit une illusion sur la vue de l'esprit comme la lanterne magique produit une illusion sur la vue du corps. Et de même que la lanterne magique n'agit jamais mieux que dans une chambre noire, la poésie n'atteint jamais aussi complètement son but qu'aux époques obscures de l'humanité. A mesure que la lumière du savoir envahit son domaine, que les grandes lignes de la certitude deviennent de plus en plus précises et définies et les formes de la possibilité de plus en plus distinctes, les couleurs et les contours des fantômes suscités par le poète achèvent de pâlir et de s'évanouir. Il nous est impossible d'unir les avantages incompatibles de la réalité et de l'illusion, le clair discernement de la vérité et l'exquise jouissance de la fiction.

Coleridge sait cela. Il sait que le poète n'a de chance d'obtenir « cette suspension volontaire et momentanée de la non croyance qui constitue la foi poétique », et de pouvoir continuer — à une époque de science — de produire l'illusion que les hommes réclameront toujours de lui, qu'en se recréant un monde où règnera de nouveau l'obscurité dont il a besoin pour interpréter la vie.

Loin de comprendre le poème comme une démonstration, ou seulement comme l'illustration d'une vérité, Coleridge le conçoit comme une impression indistincte, et il laisse cette impression se rythmer d'elle-même, en incorporant une image à chacune des idées qui la composent. Se replonger au moment de la création d'une telle espèce de poème dans l'extase où sa nécessité mystérieuse s'est en quelque sorte imposée à nous, rien de plus difficile, évidemment. L'harmonieux amalgame des facultés spirituelles et des puissances émotives que cette création exige, n'est sans doute possible que dans une nature d'élite, autant habituée à penser qu'à sentir, et il ne saurait s'agir de *hasard* proprement dit pour en expliquer le prodige. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, une inspiration délirante ne produirait sur l'écran où son ombre se dessinerait que le désordre d'une gesticulation dépourvue de toute valeur suggestive. Elle échouerait à épanouir ce rayonnement, comme d'une apparition intérieure, qui emprunte sa force à un principe lucide s'il n'émane d'une pure conception de l'intelligence. Mais l'étonnant, chez Coleridge, c'est que la part de volonté qui intervient dans le phénomène de cette « transformation magique » qu'est la poésie pure, pour parler comme M. Henri Bremond, part dont Edgar Poe — le premier disciple conscient de Coleridge—n'a pas laissé d'exagérer l'importance, se réduit à presque rien. Si l'on peut encore trouver trace, dans *L'Ancien Marin*, de cet « histrionisme » que l'auteur du *Corbeau* a malicieusement analysé dans *La Genèse d'un Poème*, c'est surtout grâce à une faculté exceptionnelle, comparable à celle qui permettrait aux fakirs d'entrer en

transe à leur gré, que Coleridge a réussi à se replacer, en écrivant *Christabel*, dans cette bienheureuse condition, qui est la condition même du rêve, où l'esprit s'épanouit ou développe son activité dans la plus complète indifférence aux lois qui régissent les rapports des hommes, et aux lois universelles. Point d'autre poète, si ce n'est William Blake — il composa sous une dictée étrangère son *Milton et Jérusalem*, par série de trente vers, — qui ait créé aussi complètement que Coleridge en dehors du contrôle de la raison, en s'abandonnant à cet « automatisme psychique » que les surréalistes voudraient convertir en procédé.

La plupart des écrivains ont connu dans la fièvre de ce qu'on appelle l'inspiration ces moments où, laissant une impression confuse développer les puissances qu'elle renfermait, — sans entreprendre de la définir ou d'en extraire la notion d'une cause extérieure à eux, — il leur a été donné de voir ce fait d'âme se formuler de lui-même par une conception à son image. Eh bien, ce qui était pour ces écrivains l'exception était pour Coleridge la règle. Plus favorisé qu'eux, il s'évadait ou se libérait à son gré de la réalité (il vaudrait mieux dire de la convention) et « rêveur éveillé » comme il s'est qualifié lui-même, se souvenait sans doute moins aisément des données de l'expérience qu'il ne les oubliait...

De là, plus encore que la fascination qui se dégage de *L'Ancien Marin*, le sentiment d'ineffable que procure *Christabel*. C'est en pensant à ce dernier poème que Walter Peter a pu dire que la façon même paraît brutale dont les fantômes de Shakespeare nous introduisent dans le monde surnaturel, quand on la rapproche de la manière, d'une délicatesse impondérable, avec laquelle Coleridge insinue ses inventions spirituelles dans notre sens le plus intime (*in our inmost sense*). Point dans *Christabel* d'élément merveilleux comme dans *L'Ancien Marin*. C'est « un enchantement en pleine lumière » que parvient à réaliser ici

Coleridge, par on ne sait quelle suggestion si puissante en sa subtilité que Shelley s'évanouit, paraît-il, la première fois qu'elle s'exerça sur lui. Apparent dans le récit du meurtrier de l'albatros, le miraculeux flue, comme d'un courant souterrain, dans l'histoire de la confrontation de la pure jeune fille avec la perfide sorcière déguisée en princesse, ou plutôt il développe autour de cette histoire une atmosphère de fluidité musicale, irréductible à l'analyse. Un indéfinissable sentiment d'angoisse, un sentiment d'attente mystérieuse tourmentent voluptueusement le lecteur de ce poème inachevé — ceux mêmes qui durent tourmenter Coleridge quand il le conçut, — sous l'impression d'assister à la lutte de l'esprit du mal contre l'esprit du bien, dans un déroulement d'images de songe vaporeuses et pourtant précises. L'obsession de la puissance magnétique que dégage la fausse Géraldine, la peur du danger que court la vierge innocente, plus précieuse à nos yeux du bonheur en suspens sur elle, une suave mysticité, enfin, voilà ce qui constitue l'unité organique de cette œuvre, sans composition proprement dite, et que l'on comprend que Coleridge n'ait pu conduire à sa fin, faute, après l'avoir quittée, de lui être revenu quand il était encore possible de se retrouver dans l'état de grâce où il en avait reçu la visitation... Plus tard, le docteur Gillman a prétendu que Coleridge lui aurait exposé de quelle manière il entendait terminer *Christabel.* Je crois plutôt que si, comme il l'a affirmé un an avant de mourir, il avait encore, comme il l'avait toujours eu, le plan tout entier de ce poème présent à l'esprit, l'idée ou *la substance* qui le constituait était trop *delusive,* selon l'expression anglaise, c'est-à-dire trop décevante ou trop illusoire pour pouvoir être saisie par la volonté, à l'aide des procédés habituels à l'intelligence. Claire à ses regards intérieurs, elle s'obscurcissait aussitôt qu'il la voulait tirer de son subconscient pour la soumettre comme un enchaînement de circonstances ou un assemblage de faits au contrôle de sa mémoire et à l'examen de sa raison. Ainsi voyons-nous au

matin s'évaporer, d'autant plus vite qu'elles furent plus arachnéennes, les architectures tissées par nos rêves pendant la nuit. Celles-là seules demeurent qui furent édifiées à l'aide matériaux grossiers. Né d'une impression qui s'extériorisa d'elle-même en scènes ou en tableaux d'une beauté fragile, à travers un voile d'irréalité transparent, le poème de *Christabel* n'offrait pas la consistance qui eût permis d'y pratiquer une greffe. Tel était, du reste, l'avis de Lamb qui, cette fois excellent juge, devait recommander à Coleridge de ne point reprendre son chef-d'œuvre interrompu (1).

Conserverait-on le moindre doute, cependant, à l'égard de l'étrange faculté dont était doué Coleridge, et qui lui permettait de composer ses poèmes impalpables et néanmoins cohérents, dans une sorte d'isolement somnambulique de la pensée, que les circonstances qui présidèrent à la création de *Kubla Khan* suffiraient à les dissiper, car c'est tandis qu'il dormait que cette vision s'est matérialisée dans son esprit en prenant d'elle-même la forme rimée et rythmée.

Voici comme il a rapporté lui-même ces circonstances :

Pendant l'été de 1797 (2) l'auteur, alors en mauvaise santé, s'était retiré dans une ferme solitaire entre Porlock et Linton, dans la partie du Devon et du Somerset qui touche à l'Exmoor. Par suite d'une légère indisposition, un calmant lui avait été ordonné, qui eut pour effet de l'endormir dans son fauteuil même, comme il était en train de lire la phrase suivante, ou une phrase à peu près pareille dans le *Pèlerinage de Purchas* : « Ici, le Khan Kubla commanda qu'on lui bâtît un palais avec un jardin splendide. Et ainsi dix mille carrés de terre fertile furent enclos dans un mur. »

L'auteur resta environ trois heures plongé dans un profond

(1) *Christabel*, restée inachevée comme *les Trois Tombes*, se compose en tout de deux parties. La première écrite en 1797 à Nether Stowey, la seconde, trois ans plus tard, à Keswick, dans le Cumberland, au retour du voyage que fit Coleridge en Allemagne.

(2) Coleridge, qui écrit ces lignes en 1816, se trompe sur la date où il composa *Kubla Kahn*, et qui est, en réalité, 1798.

sommeil, au moins des sens externes, et pendant ce temps il est persuadé qu'il n'a pas dû composer moins de deux à trois cents vers, si toutefois il lui est permis de parler de composition, alors que toutes les images lui apparaissaient comme des objets réels, en produisant parallèlement les expressions correspondantes, sans qu'il eût aucune sensation ou conscience d'effort.

A son réveil, il lui sembla avoir gardé un souvenir distinct du tout, et prenant sa plume, son encre et son papier, il se mit immédiatement et avec ardeur à transcrire les vers qui sont ici conservés. Il en était là, quand il fut par malheur appelé au dehors par quelqu'un qui venait pour affaires de Porlock, et qui le retint pendant plus d'une heure, Lorsqu'il rentra dans sa chambre, à sa grande surprise et à son grand désappointement il s'aperçut que, quoiqu'il eût gardé une espèce de souvenir vague et confus du thème général de sa vision, à l'exception de huit ou dix vers ou images éparses, tout le reste avait disparu comme ces images sur la surface d'un cours d'eau dans lequel on a jeté une pierre, mais hélas ! sans se reformer comme elles.

Ici, sans doute, est ce en partie sous l'influence de l'opium (le calmant dont il parle devait être un dérivé du pavot) que Coleridge a laissé son imagination développer à la fois musicalement et picturalement les efflorescences en germe dans la phrase qui l'avait frappé. On se tromperait, néanmoins, en attribuant aux efforts de la « drogue », la merveille de son invention poétique (3). Le fait a été reconnu : au lieu d'exciter les puissances créatrices, l'opium les paralyse. Quant il écrivait *L'Ancien Marin*, la première partie de *Christabel* et *Les Trois Tombes* — qui décrivent un cas d'auto-suggestion dans le cadre des environs de Nether Stowey — Coleridge ne prenait d'ailleurs pas de laudanum. C'est pour y trouver une atténuation aux maux physiques dont il souffre, puis pour leur demander l'oubli de ses peines morales qu'il recourt aux stupéfiants. Par la suite,

(3) A propos de *Kubla Kahn*, je ne saurais trop vivement recommander la lecture de l'étude que M. René Lalou a consacrée à ce poème, en en donnant une très heureuse traduction dans *La Revue Européenne* (1er mai 1926). M. René Lalou partage mon avis : il ne croit pas que « l'hallucination hypnagogique » dont *Kubla Khan* résulte ait été purement passive.

ils n'ont fait que le remettre artificiellement, et sans le bénéfice qu'il en tirait, dans cet état extra-lucide qui était pour lui l'état lyrique par excellence. Ils lui ont procuré l'illusion ou lui ont présenté le mirage des félicités spirituelles dont il jouissait sans effort et qui s'extériorisaient d'elles-mêmes en chefs-d'œuvre d'une *ethereal* beauté. Mais bientôt, après avoir éloigné de lui ses richesses et les avoir placées hors de toute atteinte de son art, ils l'ont privé même du plaisir de les voir se développer devant lui. Une dépression profonde succède infailliblement, en effet, à l'excitation psychique que provoque tout d'abord l'opium. La subtile euphorie qu'il suscite est de courte durée. Faute à lui d'observer les conditions infiniment délicates et compliquées qu'énumérait M. Nguyen-Te-Duc au cours d'un récent ouvrage intitulé *Physique et Psychique de l'Opium*, l'opiomane tombe au bout d'un temps plus ou moins long dans cette sorte de torpeur analysée par Quincey et que Laurent Tailhade a opposée pathétiquement à la béatitude dont elle est la cruelle rançon. Passée la période élévatoire ou révélatrice durant laquelle il entre ou croit entrer dans la compréhension totale de son être et de l'univers, l'intoxiqué descend par un escalier de plus en plus ténébreux jusqu'aux profondeurs suprêmes de la nuit.

Les brumes irisées, écrit Tailhade (4), les flottantes gazes, les vapeurs de kief épaississent leur rideau ; le brouillard qui prêtait à l'existence le charme des contours indéterminés devient un mur impénétrable, un cachot d'où le prisonnier ne s'évadera qu'au prix d'une exécrable douleur.

Nier que l'opium ait joué un rôle dans la vie de Coleridge, ce serait nier l'évidence. Mais loin qu'il faille voir une *cause* d'inspiration pour lui dans les excitants, il sied de tenir pour un *effet* de son caractère et du génie d'où est née une telle inspiration, l'usage que Coleridge en fit. Ce n'est point parce qu'il a bu du laudanum, qu'il est devenu

(4) *La noire idole*, article du *Mercure de France* du 1er février 1907.

un rêveur éveillé, c'est parce qu'il avait l'imagination chimérique ou spéculative qu'il a demandé à ce poison de stimuler son pouvoir visionnaire, quand il le sentait défaillant. Peut-être voulut-il abuser de ses dons magiques et demander continuellement à son esprit ce que celui-ci ne pouvait donner malgré tout qu'à des intervalles assez éloignés?... Un air aussi altier que celui de *L'Ancien Marin*, de *Christabel* et de *Kubla Khan* n'est pas toujours respirable, même pour l'être le plus sublime. Il eût fallu que Coleridge suppléât à l'inspiration par la volonté; qu'il se fît assez conscient du processus de sa création inconsciente pour le renouveler par le moyen de l'art. Or, la volonté — qui n'a pas d'existence en soi, qui n'est pas une fonction, comme Ribot le croyait encore, mais une modalité du caractère — lui manquait absolument. Chez Coleridge, les éléments qui entrent dans la composition de cette modalité sont si complexes qu'ils lui rendent très difficile le passage à l'acte ou la possibilité d'aboutir à une décision. Non seulement son excessive émotivité neutralise chez lui un enthousiasme qui semblerait devoir le porter à agir, mais la promptitude de son imagination impatiente à anticiper sur les événements et à en épuiser l'intérêt, l'empêche de s'arrêter à une détermination quelconque; enfin, la grande variété des apports intellectuels qui assaillent son jugement le troublent et l'empêchent d'opérer la distinction nécessaire à la mise en accord de l'acte avec une idée correspondante. Suggestionnable à l'excès, ils est aussi, il est surtout incapable de prendre une décision ou, l'ayant prise, de s'y maintenir, à cause de son éclectisme, de sa tendance à envisager immédiatement les divers aspects d'une même chose, ou de son impuissance à hiérarchiser pratiquement les valeurs de certaines notions en les faisant passer du domaine de l'absolu dans celui du relatif.

Quoi qu'il en soit, Coleridge qui, encore une fois, ne prend pas de laudanum alors, non seulement jouit d'une santé satisfaisante, mais se trouve dans les plus sereines

dispositions à l'époque de son séjour à Nether Stowey. En dehors de ces « histoires du monde des esprits » où s'exprime le meilleur de son génie, il compose avec une voluptueuse langueur, dans l'enivrement de la nature ou sous l'influence d'un éveil de souvenirs attendris et de sentiments tendres, une série de poèmes qui suffiraient à sa gloire et dans lesquels, à travers une brume de songerie, sa minutieuse observation se révèle à des traits précis, d'une délicatesse qu'il ne fut donné qu'à Keats d'égaler. Sans doute, n'atteste-t-il pas dans la dédicace à son frère, les vers à Lamb (*This lime-tree bower, my prison*), *Amour*, *Le Rossignol* et *Gelée de minuit*, la même puissance créatrice que dans *L'Ancien Marin*, par exemple. Ce sont à œuvres familières ou de « circonstance », selon la formule de Goethe, et qui font plus, en effet, un catalogue de ses sentiments et de ses sensations qu'elles ne les interprètent en termes de pensée, ou ne les harmonisent pour en dégager symboliquement — comme quand il s'était servi du merveilleux — une notion spirituelle du mystère.

Pour autobiographiques qu'elles soient, cependant, ces œuvres, où la nature est exactement réfléchie et les émotions du poète avec simplicité traduites, dépassent de loin l'anecdote et la description pour elles-mêmes, à cause de la qualité de leur impressionnisme et de leur sagesse méditative. L'inspiration qu'on a vue poindre dans les quelques pièces qu'il écrivit au lendemain de son mariage atteint, ici, à l'apogée. Ce n'est point l'hypnose shelleyenne, cette prise tyrannique de la sensation, si soudaine et si absolue qu'elle abolit chez le poète jusqu'à la conscience de soi, et fait qu'il s'identifie avec l'universel, mais une sorte d'ouverture de l'âme au large souffle de la vie, d'abandon, pour mieux dire, de l'être entier à l'écoulement du grand tout. Coleridge ne se précipite pas dans l'objet. Il se livre à sa séduction rêveuse; il s'y épanouit comme la méduse dans la mer où elle nage avec légèreté et dont elle semble épouser le rythme, de son gonflement de parachute, —

caresser les courants, de ses molles ombelles flottantes...

J'ai nommé Keats tout à l'heure. S'il est vrai que le *sensuous* poète d'*Endymion* eût été capable de concevoir *Le Rossignol* et d'évoquer, lui aussi, l'oiseau qui précipite en rapides roulades ses notes délicieuses, comme avec la crainte que cette nuit d'avril ne soit pas assez longue pour lui permettre d'exhaler le chant d'amour qui en est l'illumination, je doute qu'il se fût avisé de dire d'une nuit paisible que « son calme était tel qu'il troublait et inquiétait la méditation par l'étrangeté de son silence » (*Frost at midnight*). C'est que le registre des émotions de Coleridge, qui ne s'exaltent pas que sous l'influence de la joie, est plus étendu que celui de Keats. La prodigieuse activité sensorielle de ce dionysien, pour qui l'art est une fin en soi, se borne à recueillir d'extatiques impressions. Il n'y a point d'ombre au pied du temple parfait qu'il a dressé à la Beauté sur une terre de soleil. Coleridge, au contraire, dont la susceptibilité deviendra bientôt morbide, et que les réalités affectent comme des visions, découvre des motifs de tourment psychologique ou moral dans le plaisir même que les spectacles du monde lui procurent. L'âme, chez lui, quand elle ne se hausse pas jusqu'au rêve pour s'exprimer, ne s'abstrait jamais de la sensation, et ne peut se dispenser de répondre aux sollicitations dont les apparences terrestres assaillent à chaque instant l'ensemble de notions qui constituent sa conscience. Elle ne saurait oublier son origine céleste, au sens le plus chrétien du mot, et il n'est rien qui ne l'incite à de scrupuleux retours sur elle-même ou qui ne la pousse à soupirer après la sérénité qu'elle découvre dans l'œuvre de Dieu. Car Coleridge s'en voudrait de teinter cette œuvre harmonieuse des nuances de son humeur du moment, ou, en d'autres termes, de demander aux montagnes, aux champs, aux forêts, comme le feront la plupart des romantiques auxquels il a ouvert la voie, de compatir à ses chagrins. « Pas un bruit qui parle de la vie qui soit dissonant », écrira-t-il, et c'est sur le thème de l'action mo-

ale de la nature qu'il écrira *This Lime-tree bower, my prison,* ou sur celui de l'expérience qu'il composera *La Gelée de minuit*, cette méditation auprès du berceau de son enfant, qui est, en même temps, un rappel de sa propre enfance d'orphelin captif et malheureux. Se rend-il compte, à l'époque où il crée ces deux poèmes, qu'il est investi, par la qualité exceptionnelle de ses dons, d'une mission divine, et s'efforce-t-il d'accorder sa vie à l'excellence de tels poèmes qui doivent lui assurer l'immortalité? Il est permis de le supposer quand on voit l'essai de rapprochement de sa famille qu'il tente, d'abord, en dédiant à son frère George — qui a hérité de la charge de pasteur du Révérend Coleridge à Ottery Saint-Mary — la seconde édition de son premier volume de vers (mai 1797)...

Mais telle est, presque toujours, la destinée des esprits les plus originaux, et dont la postérité ne s'épuise point. Coleridge n'a eu, de son vivant, qu'un pressentiment de sa gloire. Ce créateur d'une poésie nouvelle est mort avant d'avoir vu se changer en fleuve la source qui avait jailli de sa merveilleuse inspiration, et qui, à travers Keats, Shelley, Poe et Baudelaire, a changé l'aspect du lyrisme en Angleterre et en France.

JOHN CHARPENTIER.

DE QUELQUES GROUPEMENTS DANS LES INSCRIPTIONS DE GLOZEL

—

On ne peut malheureusement espérer, par suite du trop long recul dans le temps, trouver un jour la pierre de Rosette des inscriptions de Glozel.

Mais si on arrive à les interpréter, ce sera vraisemblablement en partant de courtes inscriptions sur galets ordinaires ou ornés de figurations animales. Les tablettes d'argile, les *vases inscrits* présentent des assemblages trop complexes de signes trop nombreux pour qu'on puisse utilement commencer par eux. Les *vases inscrits* offrent cependant sur les tablettes l'avantage de faire connaître exactement le haut et le bas de l'inscription, qui, de plus, paraît ici fragmentée en membres de phrase. Enfin, par leur destination de vases funéraires, ils constituent *un support* au texte dont ils orientent la signification.

Quoi qu'il en soit, nous croyons qu'il faudra débuter par de courtes inscriptions, de deux ou trois caractères seulement. Depuis longtemps, nous en recherchons les analogies. Dans le 2e fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique*, *L'alphabet de Glozel*, nous avons juxtaposé dans les pages 4 et 5 deux galets gravés d'inscriptions assez semblables, quoique non identiques (fig. 1).

Mais si l'on décompose encore ces courtes inscriptions, on est frappé de la fréquence des assemblages **XT** et **TX**, qui peuvent n'être en réalité qu'un seul et même groupement, si l'on admet la disposition boustrophède dans l'écriture de Glozel.

On le trouve par exemple dans l'inscription qui est gravée sur le galet du *Renne marchant* (fig. 2) et sur un autre

galet, sans figure, mais de forme étrangement semblable au premier (fig. 3).

On le note dans l'inscription d'une petite lime en grès, encore inédite ; à l'état isolé, sur une pendeloque lancéo-

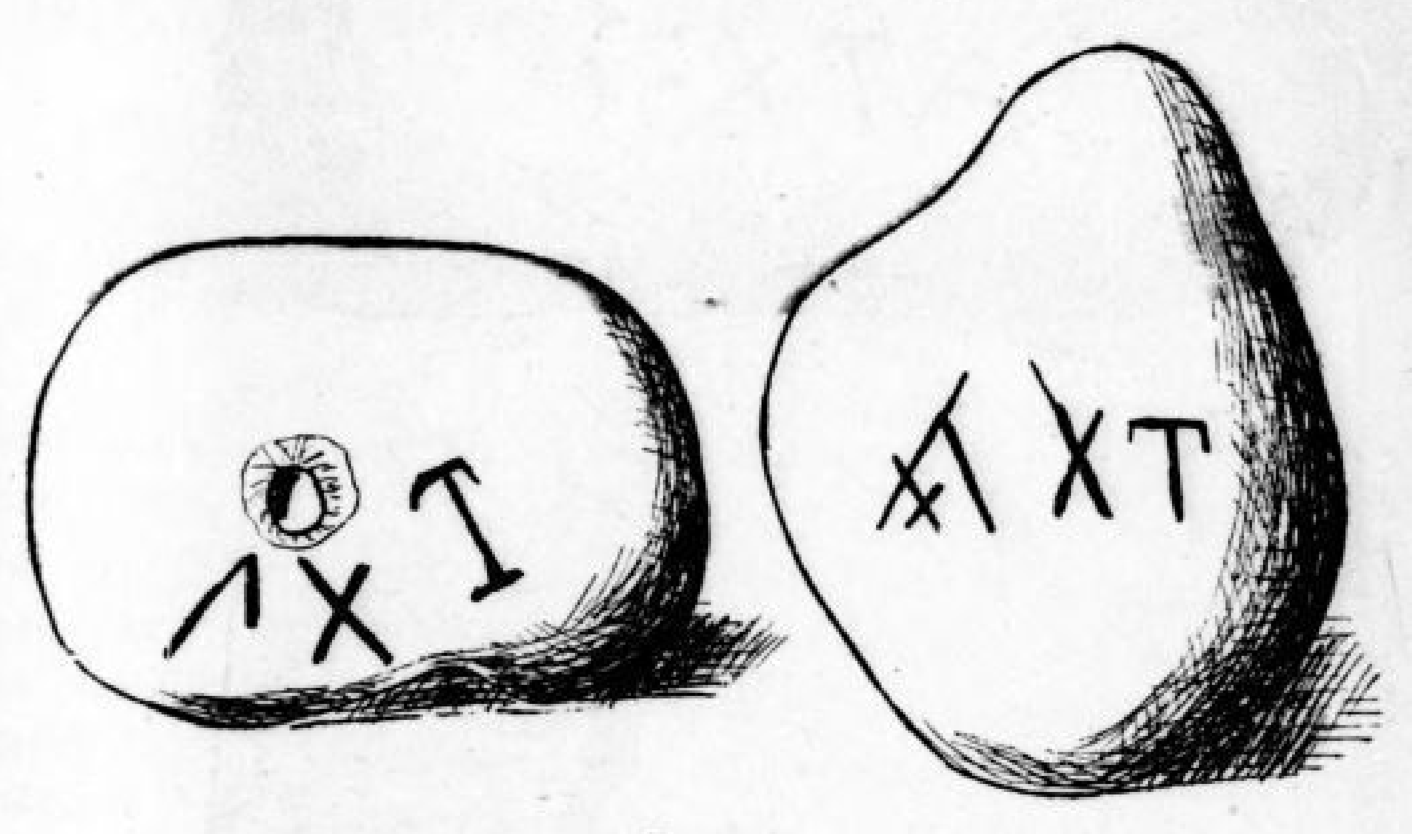


Fig. 1.

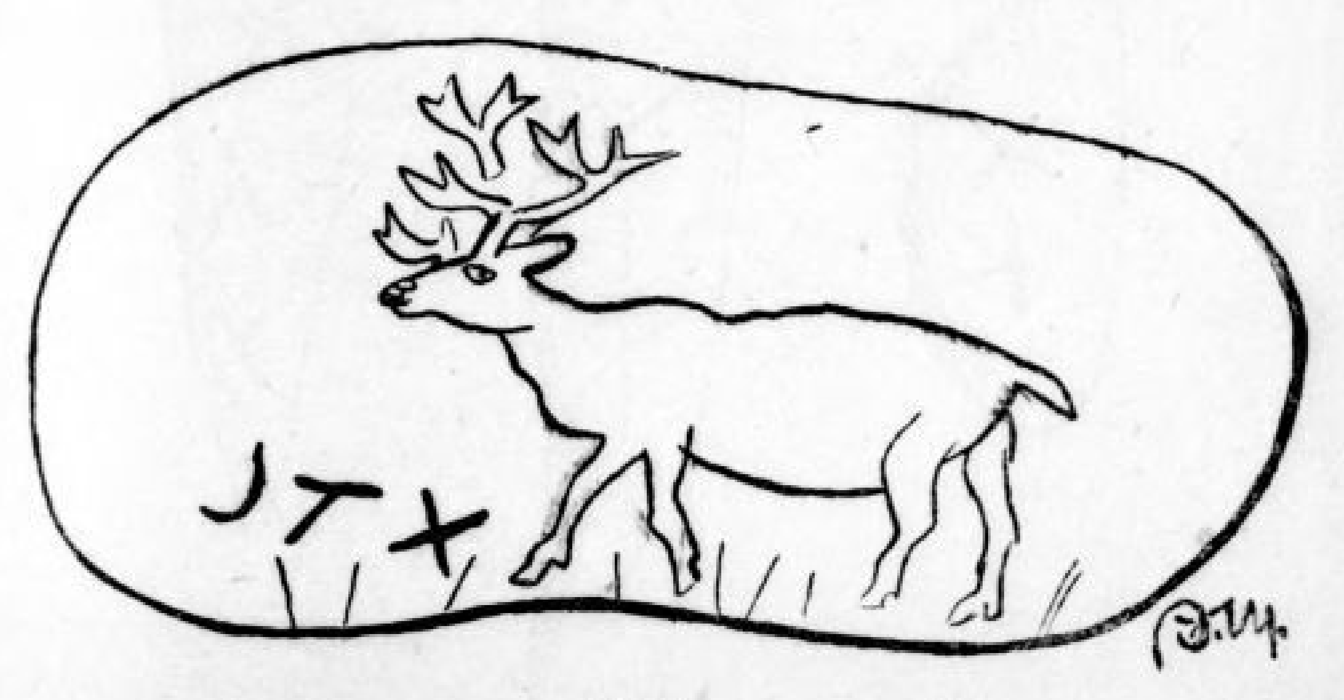


Fig. 2.

lée, en bois de cervidé, trouvée dans la 2e tombe, et sur un petit galet venant de la tranchée *Ouest* (fig. 4).

C'est encore des groupes fréquents que **TCX** et **CXT**, que le **C** soit à angle aigu ou de forme arrondie, tourné

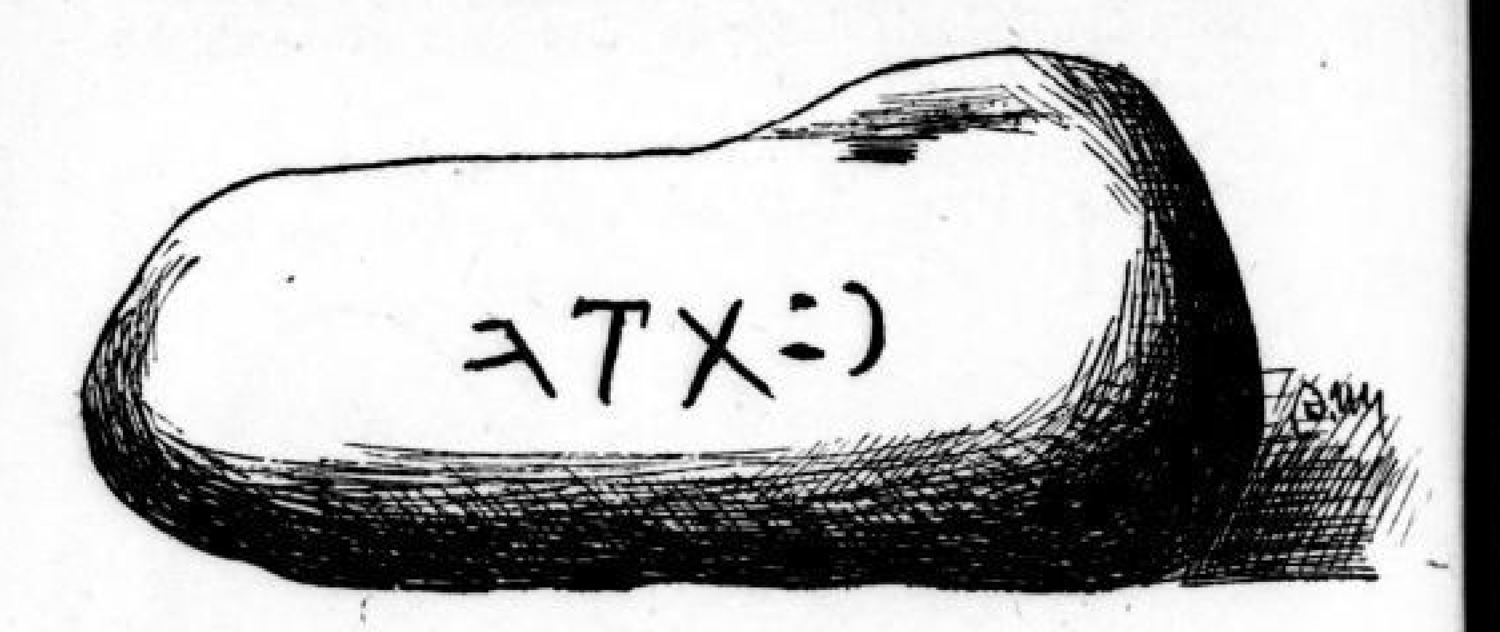


Fig. 3.

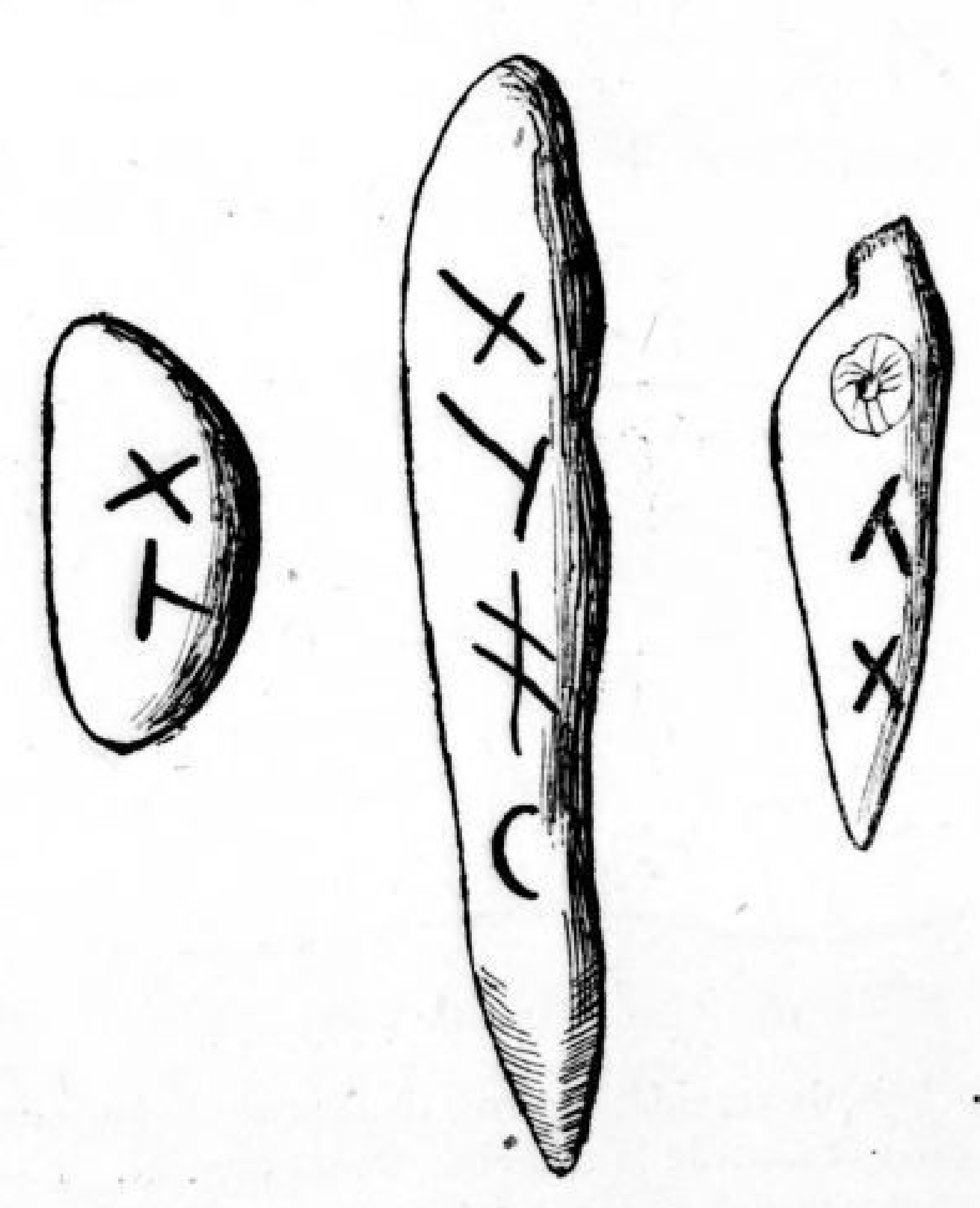


Fig. 4.

à droite ou à gauche, sur l'alignement ou en dehors (1) (fig. 5 et fig. 6).

Maintenant si nous examinons les deux inscriptions de la figure 6, nous voyons que la première est tracée au revers

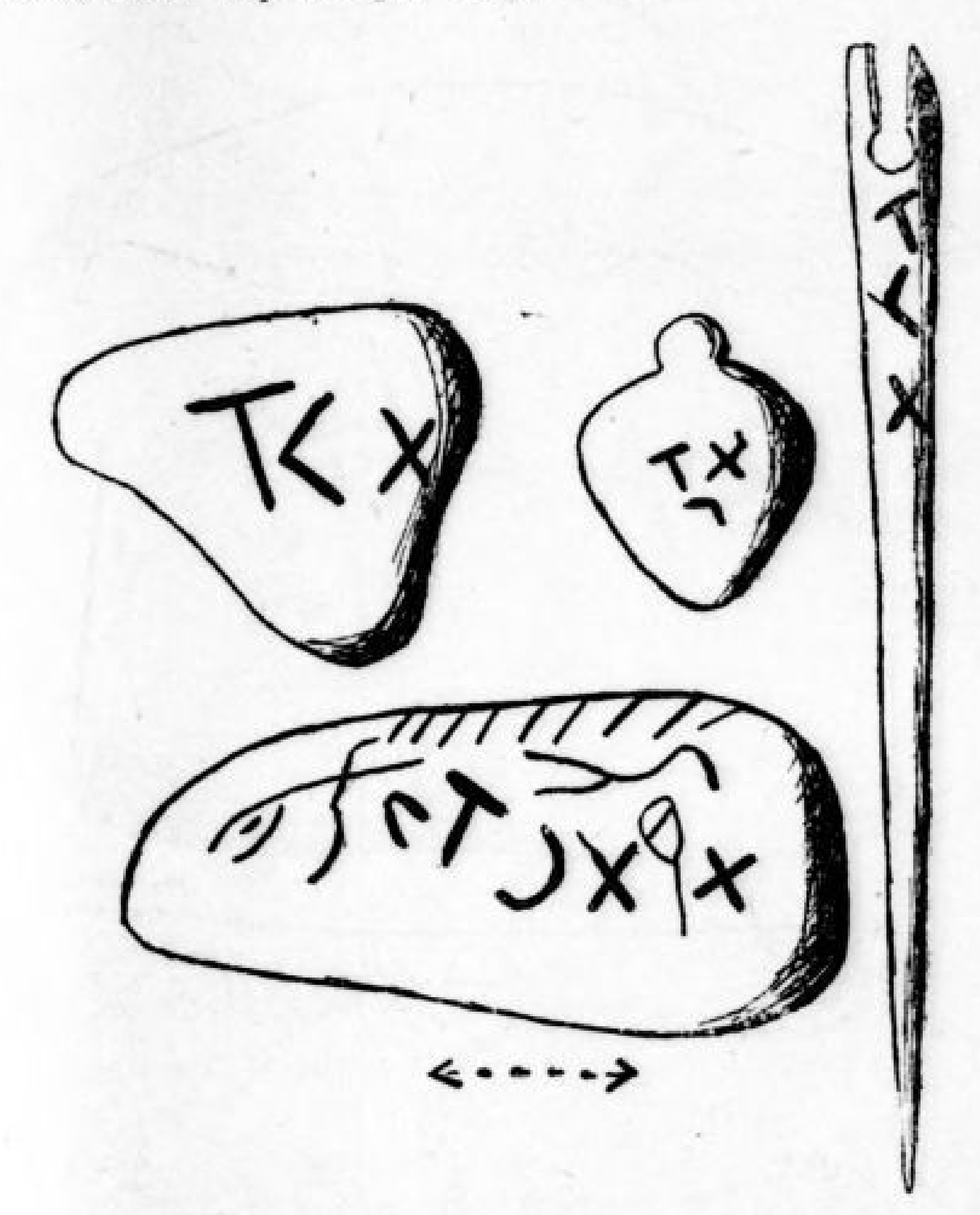


Fig. 5.

d'un galet où est représentée une scène d'allaitement et la seconde au-dessus d'une femelle de cervidé que suivent de jeunes faons (*il s'agit de renne vraisemblablement dans*

(1) « Les signes sont tournés sens-dessus-dessous, inscrits sur une ligne ou sur une autre, leur forme est renversée et la direction de l'écriture peut être dans l'un ou l'autre sens ou dans les deux sens alternativement, comme dans les inscriptions en boustrophédon... Toutes ces variations n'étaient rien pour les hommes, qui n'accordaient aucune signification au sens de la direction et qui pensaient que la forme seule, en quelque direction qu'elle soit, devait apparaître nettement. » *The Formation of the Alphabet*, Flinders Petrie.

les deux cas puisque les femelles portent des ramures). De ces scènes, supports des inscriptions, nous pouvons dégager deux idées qui leur sont communes : 1° l'idée d'*allaitement* ou d'élevage ; 2° l'idée de *cervidé* et plus particulière-



Fig. 6.

ment de *renne*. Or, nous retrouvons dans les inscriptions un même groupement de caractères, **CXT** ; car il semble bien, par la place restée libre à la fin de la ligne, que la

première a été tracée de gauche à droite et la deuxième de droite à gauche. Ce groupe de signes peut donc représenter soit l'idée d'*élevage*, soit l'idée de *renne*. S'il traduit l'idée de *renne*, ce serait encore lui qu'on retrouverait dans l'inscription du *renne marchant*, avec un ɔ et une interversion des deux derniers signes, comme nous allons en voir un autre exemple.

Il est en effet deux groupements, ƆHX et HƆX (fig. 7) qui paraissent présenter la même interversion de

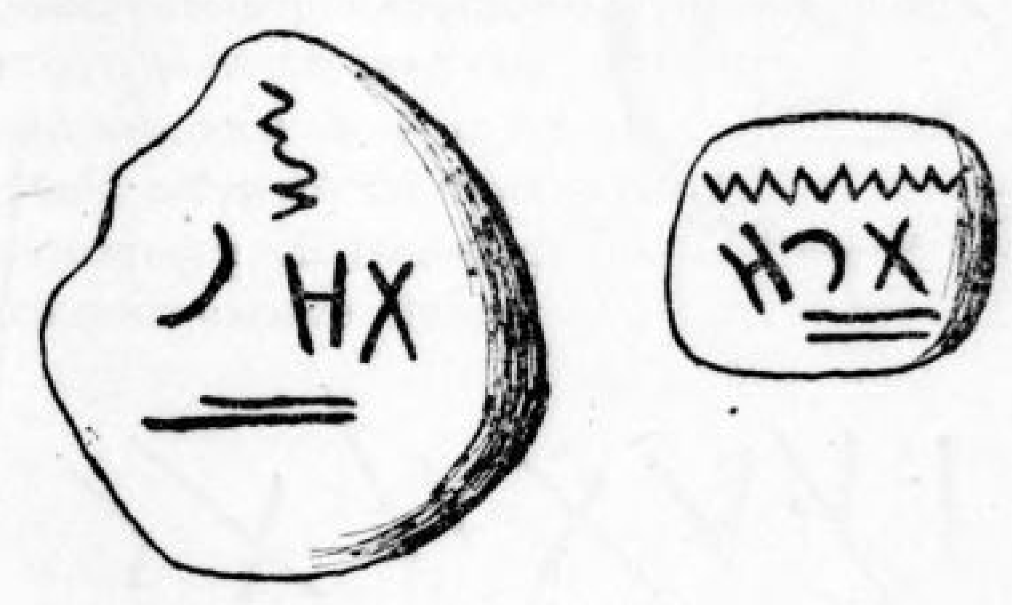


Fig. 7.

caractères. Le premier groupe se voit sur un galet inscrit de la première tombe, le deuxième sur un galet que nous ont livré les fouilles du 31 juillet dernier (2). Les deux

(2) Voici le RAPPORT OFFICIEL *de ces fouilles, exécutées le 31 juillet 1927 par M. le Prof.* DEPÉRET, *Doyen de la Faculté des Sciences de Lyon, membre de l'Institut; M. le Dr* ARCELIN, *Président de l'Association régionale de Paléontologie humaine et de Préhistoire; M.* BJORN, *conservateur du Musée Préhistorique de l'Université d'Oslo*.

« L'emplacement choisi par ces préhistoriens est un carré de terrain vierge compris entre les tranchées, à 3m. de distance de la plus rapprochée.

« Terre végétale intacte, enlevée par tranches à partir de la surface jusqu'à l'argile jaune. Au sommet de cette dernière, ont été trouvés plusieurs fragments de poterie de grès, habituellement à ce niveau.

« Plus bas, à 30 cm dans l'argile jaune, on a extrait : 1° de nombreux galets de roche noire *dont l'un contenait une inscription alphabétiforme ;* 2° une belle pendeloque en pierre, à pédoncule ; 3° un morceau D'OCRE ROUGE, comparable ceux du gisement de Solutré.

« M. Depéret a voulu ensuite fouiller sur la tranchée *Ouest*, qui s'est toujours montrée très riche en objets préhistoriques. 1° Il y a trouvé lui-même, après abatage d'une partie du talus, *parfaitement en place dans l'argile intacte*, un

traits qui soulignent les inscriptions (3) et la ligne dentée, verticale dans un cas, horizontale dans l'autre, qui les domine, établissent, sans conteste, la plus grande analogie entre ces groupements. Si bien que l'on peut se demander si l'*interversion des signes* n'était pas courante dans l'écriture de Glozel. Et ceci nous conduirait à admettre que les caractères étaient encore en partie idéographiques. *Les idéogrammes peuvent, en effet, être juxtaposés de bien des façons et signifier la même chose* sans présenter de groupements revenant exactement dans le



FIG. 8.

Inscription de Montespan-Ganties
(d'après M. G. Cazedessus).
FIG. 9.

même ordre, comme dans une langue possédant le syllabisme ou l'alphabétisme.

galet carré de roche noire avec une *gravure d'une tête de petit bœuf* ; 2° M. Bjőrn a trouvé, un peu plus en avant, un poinçon en os bien patiné, portant sur le manche une série d'encoches ; 3° un petit fragment d'os fossilisé a été extrait ensuite ; 4° en dernier lieu, on a exhumé une belle idole bi-sexuée, cassée, d'un type nouveau dont on ne possédait qu'un autre exemplaire, trouvé précédemment dans la tranchée *Ouest* également.

« Toutes ces pièces ont été recueillies dans un terrain argileux que ces préhistoriens sont unanimes à déclarer tout à fait vierge.

« Ce procès-verbal est reconnu exact par les préhistoriens soussignés

C. Depéret
Dr Arcelin
Anathon Bjőrn. »

(3) Deux traits parallèles soulignent également une courte inscription, gravée sur une rondelle en terre cuite, assez semblable aux précédentes (fig. 8) (voir page 18 du 1er fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique*).

D'ailleurs, si c'est dans les inscriptions des galets qu'on doit rechercher des possibilités d'interprétation, c'est également sur eux, croyons-nous, que les Glozéliens tracèrent les premiers caractères destinés à figurer la pensée. Et dans ce nouveau domaine de l'esprit humain ils ne furent encore que les *continuateurs* de leurs ancêtres de la Madeleine, comme le montrent les signes que l'on peut classer parmi les *Ascendances de l'alphabet néolithique* (4) et l'inscription de Montespan-Ganties (5).

En effet, des caractères linéaires se rencontrent sur des galets, qui ne se retrouvent sur aucune tablette d'argile (6). Ce sont des signes archaïques, qui avaient déjà disparu quand se constitua, sur l'argile plastique, l'écriture courante, mais qui pourront peut-être un jour, par leur parenté avec les caractères figuratifs, nous permettre d'entrevoir une autre possibilité d'interprétation (7).

Dr A. MORLET.

(4) *L'alphabet néolitique de Glozel et ses ascendances*, « Mercure », 1er juillet 1926.

(5) Voici un extrait de la lettre qu'a bien voulu m'adresser M. Cazedessus, le préhistorien à qui l'on doit tant de découvertes importantes : *Il y a notamment une sorte d'inscription sur les parois de la caverne de Montespan-Ganties. La voici* (fig. 9). *Ne dirait-on pas qu'elle est de Glozel même? Il y en a d'ailleurs d'analogues à la Madeleine, à la Cave et à Gourdan. Toutes, y compris celle de Montespan-Ganties, sont de l'époque magdalénienne. Allez, vous êtes dans le vrai.* »

(6) Voir fig. 1, 2, 4 et 5 de la *Formation indigène de l'alphabet de Glozel*, Mercure, 15 avril 1927.

(7) Malheureusement, *plusieurs* semblent n'être que de *simples marques de propriété*, sans signification pour nous.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS DE LINGUISTIQUE INDUSTRIELLE

C'est le courtisan langaige lanternoys. Par le chemin, je t'en feray un petit dictionnaire, lequel ne durera guères plus qu'une paire de souliers neufs.

RABELAIS, III, 47.

Quand, il y a cinq ans, je publiai dans le *Mercure de France* l'« Essai de Linguistique Industrielle » (1), — ouvrage devenu classique — je ne me doutais pas de mon imprudence.

Etudier la formation des vocables industriels, critiquer — parfois avec éloges — les mots artificiels qui nomment les sociétés ou les produits, paraissait pourtant ne devoir intéresser que les linguistes et les lettrés et ne pouvoir influer que très indirectement sur les commerçants et les industriels.

Or, après quelques injures d'inventeurs pointilleux (qui usent de la rectification comme d'une réclame peu coûteuse), je m'attirai deux ou trois affaires d'honneur. L'honneur du « nom » était en jeu: et sous menace de coups de rapière au travers du corps, je dus confesser à leurs pères la beauté des enfants les plus mal venus... Un entre autres... Oh ! ciel !...

Enfin, quelques fondateurs de sociétés et des inventeurs tenaces me supplièrent de les seconder dans leurs recherches, à tel point que je crus un moment qu'une brillante carrière de néolinguiste était ouverte à mes ambitions.

(1) *Mercure de France*, 1er juillet 1922.

Hélas ! je dus déchanter rapidement.

A part quelques inventions quasi mécaniques, orgueil de ma courte carrière, je constatai la pauvreté de mon esprit créateur et me contenterai désormais — je le dis pour modérer les enthousiasmes futurs — du rôle sans gloire et sans risque de l'historien.

§

Mais quoi ! d'avoir exercé le métier de créateur de mots — même pendant peu de temps — m'a démontré la difficulté de la tâche.

Fabriquer, pour nommer un produit, un procédé, une machine, une société, un mot court, harmonieux, bien dans le génie de la langue, qui rappelle par quelque côté les qualité de la chose ou le nom de l'inventeur, est une œuvre ardue, et si périlleuse dans ses conséquences que l'on doit quelque indulgence aux erreurs...

« Bren, bren, bren, disait Panurge (2), qu'est-ce que veult dire ce fol ? Je croys qu'il nous forge quelque langaige diabolique ! »

Ouais, maître Alcofribas, vous êtes bien prompt à la colère ! N'est-ce pas vous qui appelâtes « spyrathe » une « crotte de chèvre » et avez grécisé en « scybale » ce qu'en français tout cru vous n'hésitiez pas à traduire par « estront endurci ». Il est vrai que c'était pure malice...

§

Mais revenons à notre siècle.

A vrai dire, c'est plaisir que noter au jour la journée les images folles ou plates, jolies ou sottes, de nos fabricants de mots.

L'amateur de mots, qui s'attable par joie au dictionnaire et se grise de vocables comme le gourmet d'alcools fins, aime subodorer les dernières trouvailles de la cave aux sons.

(2) II, 6.

Par bonheur, ces années passées ont vu l'essor effarant de la sans-fil, florilège exceptionnel.

Cueillons, cueillons avant que la mort n'ait moissonné les éphémères.

§

Quittons donc la lyre pour la férule.

Gravement — comme docteur en chaire ou chat en braise — j'avais classé avec minutie les systèmes de fabrication de mots, à tel point que certains m'ont pris pour un grammairien très officiel, ce qui fera la joie de mes vieux jours et me permet maintenant de badiner sans scrupule, en riant derrière un si vénérable masque à lunettes...

N'hésitons donc pas à recourir à une méthode qui présente de tels avantages — outre celui de m'épargner toute nouvelle fatigue.

§

Bien entendu, nous mentionnerons, sans plus, les mots français, employés comme marques et qui ne sont pas des nouveautés linguistiques, de même que les marques en langue étrangère déposées par des Français ou des étrangers.

Accordons cependant un sourire au lait concentré « *Mont Blanc* » qui prétend dominer la concurrence de 4.810 mètres... exactement, d'après ses derniers relevés topographiques.

Quelques marques sont de simples mots français spécialisés.

J'aime la transparence nette et propre de la baignoire *Crystal*, à l'*y* coquettement archaïque ; les appareils *Vitebien* de M. Soumille ; l'heureuse *Cablepompe* ; le palan *Vaseul* ; la familière quincaillerie *Sapristi* ; l'encaustique *Ciretout* ; l'équivoque malicieuse de la marque *Essentielle* pour les distributeurs d'essence (non métaphysique) et même l'admiration bon enfant de Mme Moquet pour sa pâte à polir « *Bath !* »

Tout ceci est du français — même le dernier ! — du vrai, du compréhensif, où l'esprit se repose des coq-à-l'âne démentiels que nous voyons çà et là...

§

C'est en effet avec un succès variable que les inventeurs se sont à nouveau lancés dans l'aventure des dérivés et des composés.

Cueillons un peu au hasard :

La *soliditit* et l'antirouille *inertol* ; la machine à laver *luxia ;* le verre *nacra ;* les métaux *invaria* et *alliax ;* les graisses rimées : l'*énergol*, l'*énergicol* et l'*azurol* ; les mystérieux *ventex*, *gazex*, *toitex* et *durex* ; le *gypso*, le *benzox* et le *toilectro* ; les alliages *hélicium*, *kromacier* et *nickacier* ; le *mémobloc* (probablement pour *mnémobloc*) ; l'*azed*, à la fois apéritif et bougie d'automobile ; l'avertisseur d'incendie le *calovigil*...

Mais outre ces créations douteuses, il y a parfois des dérivations excellentes et de parfaites compositions.

Amateurs de sans-fil, écoutez chanter l'*audionnette*, la *radionette* et la *radiomuse* (la dixième sans doute). J'achèterai pour mes cuivres de la *polissette*, et aussi, sans savoir ce que c'est, des *berthonettes*, des *rotissettes* et des *pinsonnettes*. Je ne craindrai aucune fâcheuse surprise des *purgelettes* Roux...

Brillante et nette est la peinture *faïencine*. Quels jolis éclairages avec la *mazoline* ! Quelles graisses fluides et luisantes que la *lubroline* et la *tractoline* !...

Je suis intrigué par l'*atomiseur* Rex, qui, au mépris de l'étymologie et de la chimie physique, pulvérise le charbon jusqu'aux atomes. Je suis presque enrhumé à lire le nom, pimpant, frais et cristallin des appareils à froid *frigel*.

Le *filtrair*, l'*éjectair*, l'*anticémentite* et l'*antifuité*, l'*autorail*, le *fibromica*, l'*aspiromètre*, le *calcivore*, la *tribenne*, le *supergazeur*, l'*autochar* ne proclament-ils pas d'eux-

mêmes ce qu'ils sont et ne vous semblent-ils pas être depuis longtemps de la famille ?

Quel linguiste, quel amoureux du français hésitera à payer sa cotisation de membre honoraire du « Syndicat des camelots et vendeurs *à la Sauvette* » (3) ?

A LA SAUVETTE ! l'adorable création populaire du camelot qui fuit, narquois, devant l'agent débonnaire et averti !

Et ne manquons pas enfin de nous attendrir sur le charmant *Antipipi*, sécurité de la jeune maman.

§

Mais dériver, composer donnent des mots bien longs. Or nous savons que notre époque de vitesse n'a plus même le temps de prononcer les mots entiers.

D'où cet hôpital de vocables industriels, obscurs mutilés du travail.

Des mèches *perfor*, les ressorts télescopiques *telesco*, les courroies *excel* et les machines *excels*, les agglomérés *agglo*, la chaudronnerie *clem* de M. Clémang, les graisseurs *lub* et le fromage *Ponta* de Pontarlier.

Certains inventeurs se défigurent eux-mêmes. Nous comprenons cet héroïsme pour les noms difficiles : *Berstra* pour Bergstrasser et *Ugma* pour Ungemacht. Mais pourquoi M. Emile de Cauville, dit Decauville, appelle-t-il sa société *Emidecau* ? Et pourquoi M. Main se retourne-t-il comme un gant en *Niam* ?

Peu de noms harmonieux par le massacre des syllabes. L'Organisation Moderne prend bien un air champêtre avec *Or'mo*. Mais écoutez : le mastic bitumineux *Bitumastic*, la Société FRANçaise d'IMportation et d'EXportation *Francimex*, l'acier inoxydable *Antiox*. Le mot *forclum* n'est pas un neutre latin, mais la contraction de FORCE et LUMière, de même que *rolitho* est la syncope d'une imprimerie ROtative et LITHOgraphique. Les appareils de protection de Thomson-Houston sont des *protecthom* ; des signaux lumineux et

(3) Rue Marcadet, n° 169, Paris (XVIIIe).

sonores des *lumisonor*, et une société alsacienne fabrique la graisse *socal*, heureuse mère d'un dérivé, la *socaline*.

Plus hachés sont les mots *ap-el*, label pour APpareils ÉLectriques, et *dynac* pour DYNamos et ACcumulateurs.

Ce n'est encore rien.

Parmi les déformations haïssables, je classe en premier les défigurations orthographiques.

« Les *mots*, les pauvres *mots* ont de grandes douleurs », et celle-ci n'est pas la moins courante. Plus du quart des déformations sont des fautes d'orthographe, quelquefois amusantes, mais trop souvent stupides.

Voici le doseur d'huile le *dosuil*, l'enveloppe pliante de publicité l'*envlopliant*, les outils *dévorbois*, *quicoup* et *outicourb*; la légion des barbares velus marqués du signe K : la marmite *Kikui*, l'acier et les outils *Kilfo*, le moteur *Kiva*, le raccord *Kismetseul*, l'essoreuse *Kysèche*, la soudure *Kissoud*, les deux lutteurs populaires le palan *Forkosto* et l'embrayage double-muscle le *Kosto-duplex* !

Naïfs, le vaporisateur de couleur *Sanbros*, la suspension *Glispa*, le robinet *Fuypa*, l'outil *Serfor* et le collier *Sfix*.

Humoristiques enfin, l'incomparable *judognon* et les petits voyous le *lavoto* et le *farfouilloto* !

§

Les nouvelles sociétés aiment toujours à se désigner par leurs initiales, au grand dédain de certaines sociétés d'avant-guerre !

Il est de fait que la vogue du système a produit d'amusantes confusions.

On a vu pendant la guerre un ministère chercher longtemps où expédier une douzaine d'avions destinés au « SIAM », selon l'étiquette. Etait-ce la Section Interalliée d'Aviation Militaire ? Les Services Industriels d'Artillerie Maritime? Non, les avions étaient destinés tout simplement au Siam, là-bas, en Asie...

Doit-on rappeler l'amertume d'un grand industriel, mort

récemment, le fondateur de la maison Bréguet, M. Sciama, nom dont maintes gens cherchaient obstinément la signification ésotérique ?

Deux sociétés se sont rencontrées sur le même monogramme : la SEPT est la Société d'Editions et de Publications Techniques, et aussi la Société d'Exploitation des Procédés Tailleferre.

La Compagnie Générale Transatlantique, la C. G. T., n'a de commun que trois lettres avec la Confédération Générale du Travail, de même que la Société Française des Instruments d'Optique, S. F. I. O., n'est nullement affiliée, je pense, à la Section Française de l'Internationale Ouvrière.

Nous trouvons d'amusantes combinaisons : la SABA (Société d'Applications du Béton Armé), dont on trouve des traces fort anciennes dans l'histoire (I Rois, X, 1-13) ainsi que la SARA (Société des Automobiles à Refroidissement par l'Air), que nous souhaitons de voir vivre aussi 127 ans (Genèse, XXIII, 1) ; la SACI (Société Auxiliaire de Commerce et d'Industrie) et l'ŒDA (l'Omnium Electrique de l'Aube).

Mais le fin du fin est que l'acrostiche ait lui-même une signification synthétique : la CITÉ (Compagnie Industrielle de Travaux d'Edilité).

On atteint ainsi les sommets mystérieux et nébuleux de la Kabbale... qui deviendra un passe-temps pour les œdipes du Café du Commerce, dont les trouvailles seront certainement achetées très cher par les Sociétés... anonymes.

§

Quittons le français pour le latin. Et méditons une minute sur l'extraordinaire vogue du vocabulaire classique à une époque où la culture latine est si discutée et, — disons-le tout net, — pratiquement passée à l'état de souvenir ou de fétiche.

Vingt pour cent environ de marques sont extraites du

dictionnaire latin, sans même compter les créations néo-latines plus ou moins heureuses.

Notons patiemment, pour la gloire du génie antique, les mots latins qui persistent purs dans la langue d'affaire des Gaulois de l'an de Rome 2680.

Les constructions *Ædes*, les isolants *Alma*, l'appareillage électrique *Ars*, le métal léger *Avium* (littéralement : métal *des oiseaux*) ;

les radiateurs, les thermomètres et les alliages *Calor* ; le compresseur frigorifique *Calorfrigus*, le chauffrage central *Celer*, l'outillage *Cometa*, le bloc-notes, et les appareils de sans-fil *Corona* (avec un doublet barbare *Coronna*), les accessoires de cycles *Culmen* ;

le journal et les machines agricoles *Excelsior*, les cycles *Equator* ;

les lampes électriques *Fiat Lux*, employées dès l'origine des temps par un Auguste Client, les établissements *Fulmen* ;

les cycles *Gladiator*, le lait et les aciers *Gloria* ;

les gazogènes *Ignis*, les aciers et la ferblanterie *Invicta* ;

les appareils frigorifiques *Hiberna*, qui évoquent les durs quartiers d'hiver ;

les pompes *Junior* ;

les appareils électriques *Labor*, les chaînes *Leo*, les aciers de Longwy *Longovica*, les outils *Lotus*, les compteurs *Lumina* et les radiateurs lumineux *Lumencalor* ;

le haut parleur *Magnavox*, mot excellent, la marque *Magnis* (mais hélas ! ce n'est qu'un hachis des syllabes des mots *mag*asins réu*nis* !), les outils *Metallicus*, les accessoires *Minima* et *Moderna* ;

les appareils *Optima* ;

les pneumatiques *Palladium*, le chauffe-bains *Papyrus* (pourquoi, mon Dieu ?), les machines *Perla* (hypothétique bas-latin), les meules *Pulvis* et les appareils *Probus* ;

les innombrables *Rex*, adoptés plutôt sans doute pour leur brièveté impérieuse qu'à cause de convictions politi-

ques ardentes et qui désignent en effet, assez pompeusement, des pulvérisateurs, des robinets, des chaudières de blanchisseuse, un ciment et des fromages..., les plaques tournantes *Robur*, les écrémeuses *Robusta*, la peinture, peut-être rouge, *Ruber* ;

le classeur *Scripta*, les prudents *Securitas* (appareils de chauffage et compagnie d'assurances), les *Simplex* (motocycles et treuils), le trigonométrique *Sinus* (appareils électriques) ;

les tampons, la fonte, et les courroies *Tenax*, les poteaux *Tractus* ;

les gros outils *Ursus* ;

les appareils électriques *Vigor*, les machines-outils *Vindix*, les charrues *Vitis* et la meule *Vivax*.

Convenons que beaucoup de mots sont bien choisis parmi les plus euphoniques, les plus compréhensibles et que, souvent, ils sont appliqués avec discernement, voire avec malice.

§

Mais là ne se bornent pas les souvenirs classiques.

L'Olympe tout entier est actionnaire de nos sociétés anonymes.

Jupiter, gros capitaliste, place désormais sa pluie d'or dans les affaires de pétrole et d' « outils à main », alors que sa complice *Léda*, rendue prudente, est attirée par les appareils sanitaires. *Apollon*, sous le pseudonyme transparent d'Appolo, cherche l'inspiration dans les aspirateurs. *Saturne* profite des singularités de sa planète pour « désigner des réflecteurs de forme annulaire ». *Mars* « est dans les automobiles » et *Mercure* vend des meubles. Fidèle à son ancien métier, le *Cyclope* travaille les appareils de chauffage. *Vulcain*, dans ses Forges, fabrique, avec une sérénité toute métallurgique, deux outils, le *Pax* et le *Bellum* : symbole formidable ! mais son *Etna* n'est plus que la cheminée d'une usine de chaînes de vélocipèdes. Le *Phénix*,

déçu, est représentant en huiles. *Calypso* se console enfin du départ d'Ulysse et fait résonner à nouveau sa grotte de son chant, pendant que ses nymphes vendent des casseroles d'aluminium.

Le *Sphinx* ne se tracasse plus que de l'énigme de l'adhérence des courroies et *Archimède* s'absorbe dans les tarifs de l'acier en barre, plaques, fils et limes. Le *Styx* se protège par des barbelés électriques et le *Zéphir* paresseux se fait seconder par des turboventilateurs.

Lucifer, dédaigneux du paradis perdu, étudie les magnétos, pendant que, dans le ciel, les constellations dessinent de nouveaux symboles : *Arcturus* un fer à chauffer et *Véga* un aspirateur de poussières.

Enfin, *Chéops* a renoncé à construire de vaines pyramides pour se consacrer, plus pratique, aux coffres-forts en béton armé !

§

Mais une langue ne triomphe vraiment du temps que si elle en subit les atteintes, de même qu'une religion ne touche le cœur de ses fidèles qu'au temps des hérésies.

Et quelles hérésies le latin et le grec n'ont-ils pas dû subir !

Au vrai, les Latins seraient restés surpris devant *interlabor*, auraient souri devant *jurax*, mais auraient bondi devant *fulgator* (il faudrait *fulgitor*).

Ils auraient parfaitement compris *pulsator* (le violonneux) *pulsor* (je suis poussé) et *humector* (je suis mouillé), mais ce ne sont sûrement pas ces sens-là que leur attribuent les inventeurs modernes, qui doivent être simplement inculpés de contresens.

Il y a fort à parier que M. Clément, le bon fabricant de cycles, a voulu par *Conqueror* traduire ses rêves de conquête, sans se douter que le mot signifiait : *je me plains avec vous*, maigre consolation pour le client peu satisfait...

L'audacieux *Bilux* évoque une double lumière baudelai-

rienne. *Maxium* et *Estella* sont du jargon infâme, ainsi que le malheureux Apollon en Kilt sous le pseudonyme de *Phébusy* !!...

Stellor et *Stellar* se rachètent par leur euphonie ; l'alliage *Synovia* est pour les machines ce que la synovie est pour nos genoux.

Publicitor ; *mecanicia* ; *sodina* ; *oreum* et *areum* ; *opalina* et *magneta* ; *ruchor* ; *carburor* et *comburor* ; *francia* et *celtonia* ; *eiffelia* et *ondia* ne sont pas des mots latins, mais des sons, — des phonèmes, disent les linguistes dans leur argot, — plus ou moins évocateurs, plus ou moins harmonieux, et qui ne doivent être jugés que comme tels.

Une mention honorable à *Fac*, qui n'est pas un impératif laborieux, mais l'acrostiche de la « Fosse aux Chênes » ; à *Vix* qui évoque *à peine* le nom de l'inventeur Visseaux, et enfin à M. Campagne, qui, pour ses appareils de précision, rénove la coutume désuète de latiniser son nom sous l'égide vénérable du prodigieux *Campanella*.

Enfin, je donne la palme à M. *Fromus*, nom scientifique de M. Fromholt, fabricant d'ustensiles de pharmacie, que je vois si bien, près d'un crocodile empaillé, avec un chapeau pointu et une robe palpitante d'étoiles...

§

Le grec a moins de sectateurs, peut-être tout simplement parce que la lecture d'un dictionnaire grec demande un petit apprentissage.

L'alphabet ne donne plus que les transporteurs *Alpha*, les appareils électriques *Gamma* et les automobiles *Omega-Six*. La sans-fil nous vaut *Radios*. Les lampes électriques s'annexent les deux « luminaires », *Hélios* et *Sélènè*.

La composition est presque régulière dans *Oxylithe* (qui se traduirait strictement par *pierre acide* en voulant dire *pierre d'oxygène*), *holophane* (verre transparent dans toutes ses parties), *taxiphone*, *thiolite* (pierre de soufre pour *thiolithe*) et *radiophore*.

Mais que de barbarismes, assez peu excusables, dans l'enduit imperméable (on dit : hydrofuge !) la *lithosite*, la pile *Hydra*, les chaudières *Thermo* et *Therma*, le pénible *Technos* (type du mot faux savant) adopté à la fois par une revue et des appareils de précision ; les moteurs *micro-moto*.

§

Quant au japonais, il est représenté par la maison *Hara-kiri* et Cie, produits à base d'aluminium, et cet ensemble laisse rêveur, et un peu inquiet.

§

Et maintenant que notre cœur est blindé, lâchons la horde des hybrides, le défilé des martichoras gréco-latins, des blemmyes anglo-arabes, des catoblépas argomuches-catalans !

Lâchons les franco-latins : *buromnia*, *recivox* ; *velobloc*, *ferropile ! Velociment*, *oleopompe*, *parallux*, *laitonnium* ;...

Les franco-grecs : *spirogal* et *burodactyl* ; *autocément* et *pyrocément* ; *autofume* et *simpliphone* ; *metapolit et monotube* ; *microturbine et régulotherm* ;

Les gréco-latins : *electrosimplex*, *electroconsortium* et *electrolabor* ; *supermicro* et *radiodiffusor* ; *asol* et *sulphos* ; *supermicro* et *radiorex* ;

Les franco-anglais : l'*opticappel*, le *viandox*, le *self'or*, le *nivostop*, l'*ideal classic* et l'étonnante *Pinc' hat* (... pince à chapeau, tout simplement...) ;

Les latins et grecs anglais : *radiostar*, *radiohall*, *radio-standard*, *radiowatt* ; *starlithe*, *métabox*...

Vision d'horreur à la Mirbeau. Cruautés sans nom et sans forme de Torquemadas cubistes. Fantaisies sadiques de biologistes affolés par Wells. Enfer de Dante et de Gustave Doré.

Passons vite...

§

Oui, passons vite, mais ne restons pas sous le coup d'une si pénible impression. Par le jeu du classement, les mé-

chants sont venus après les bons, mais ne jugeons pas le bon grain par l'ivraie.

C'est un jeu trop commun que de se boucher les oreilles à tout néologisme, de critiquer à tort ou travers toute nouveauté, et d'affecter un purisme ignorant, qui n'a d'autre critérium que le parti pris et d'autre mérite que la réponse mécanique du dictionnaire.

Juger un mot est une affaire d'assises. L'avocat général est la tradition, forte de son expérience millénaire. L'avocat de la défense est la nécessité — mère des lois. Mais les jurés sont le goût, le tact, l'immense amour de la race, la délicatesse de la pensée et de l'oreille. Et c'est le jury — le juge populaire aux mille voix et aux mille oreilles — qui tranche en dernier ressort et se gausse des vains critiques et des faux puristes.

Accordons donc crédit aux novateurs ; encourageons-les — avec discrétion — par une indulgence, parfois amusée. Guidons-les si nous nous sentons du goût et de l'autorité. Mais surtout, pourchassons sans pitié les cacophonies barbares qui troubleraient la clarté aimable de notre génie et la sonorité amicale de notre langage.

RENÉ HUMERY.

GUILLAUME LE BATARD

OU

LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE

CHRONIQUE DE FRANCE EN CINQ ACTES [1]

—

ACTE III

SIGURD LONGUEPÊTE

Bayeux, en Normandie. Une grande salle du château de Guillaume le Bâtard. Au premier plan à droite, une porte; au second plan, une fenêtre ou baie dominant la cour du château. Deux issues à gauche communiquant avec un corridor. Au fond, large porte fermée sur une autre salle. On entend, à travers cette porte, au lever du rideau et ensuite par intermittences, des éclats de voix, un bruit de dispute.

SCENE PREMIERE

ONFROY PIED-DE-GEAI, le moine LANFRANC, puis SIGURD LONGUEPETE. ONFROY PIED-DE-GEAI, le calame aux doigts, est assis devant une table encombrée de parchemins. Entre par la porte de droite le moine LANFRANC.

LANFRANC, *désignant la porte du fond.* — Eh! bien, maître Pied-de-Geai, il n'en viendra plus, n'est-ce pas?

ONFROY. — Le ciel n'a jamais tant pissé sur le château de Bayeux.

LANFRANC. — Hein?

ONFROY, *saluant du bonnet.* — Oh! excusez, mon père — il pleut.

LANFRANC. — Messire le sénéchal va nous les entreprendre. Combien sont-ils?

ONFROY. — Aujourd'hui pas plus d'une trentaine. Seraient-ils cent qu'ils promettraient autant que zéro.

LANFRANC. — C'est-à-dire rien.

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 700 et 701.

ONFROY. — Ils me l'ont assez gueulé en passant. J'ai pris leurs noms.

LANFRANC. — Ecoutez. Ils font gros bruit, là derrière.

ONFROY. — Maquignons, bouviers, paysans, marchands, cela grouille et patouille.

LANFRANC. — Et dispute. Jésus-Maria! on les croirait dans une foire. (*Entre par une porte de gauche Sigurd Longuepête, campagnard normand, tenant un panier sous chaque bras.*) Hé! voyez donc, un encore.

ONFROY. — Un de plus, un de moins!

SIGURD LONGUEPÊTE. — J'apportons deux canards.

ONFROY. — Pour conquérir l'Angleterre?

SIGURD LONGUEPÊTE. — Oui, à c'que m'ont dit ma femme.

LANFRANC. — Du moins, il les apporte.

SIGURD LONGUEPÊTE. — Oui, curé, j'les apportons.

ONFROY. — C'est notre seigneur Lanfranc. Il faut dire : oui, mon père.

SIGURD, *les yeux écarquillés.* — Ah! ben! ah! ben!...

ONFROY. — Et saluer comme ça : oui, mon père.

Il ôte son bonnet et s'incline.

SIGURD. — J'pouvions point : T'nez, les v'là, mes canards.

ONFROY. — Veux-tu retirer ton bonnet?

LANFRANC. — Laissez, maître Onfroy. Prenez son nom.

ONFROY. — Ton nom?

SIGURD. — C'est des canards gros ventre.

ONFROY. — Ton nom!

SIGURD. — Des canards nourris de grains. Ça coûte.

ONFROY. — T'appelles-tu canard nourri de grains!

LANFRANC. — Voyons, mon fils, comment te nomme ta femme?

SIGURD. — Eh! ben, mais, Sigurd...

ONFROY. — Ton nom de Normandie.

SIGURD. — Longuepête.

LANFRANC. — Sigurd Longuepête?

SIGURD. — Oui, mon fils!

ONFROY. — Mon père!...

SIGURD. — J'suis d'Echauffour, et v'là mes canards. C'est des gros ventre.

Il soulève le couvercle des paniers d'où surgissent les canards.

LANFRANC, *lui montrant la porte du fond.* — Allons, va, mon fils, va parmi les autres. (*Longuepête n'ayant pas bougé, il le prend par le bras et le dirige en souriant malicieusement.*) Tu n'as pas trop couru, mais on t'attendait.

SIGURD. — Eh! bé! j'étions point v'nu en carriole comme les gros, ben sûr. J'étions v'nu sur mon pied, traînailli-traînaillo — i pleut pis qu'une vaque...

ONFROY, *dégoûté, les mains en l'air.* — Pleut pis qu'une vaque!

SIGURD. — Pis qu'une vaque, oui... avec mes deux canards. (*A Lanfranc.*) T'nez, pesez-moi ça. Sont-i point lourds?

ONFROY. — Laisse là tes canards.

SIGURD, *offensé.* — Nenni-da! J'les remettrons qu'à notre duc, si l'en a besoin pour conquérir la Gleterre. Si n'n'a pas besoin, j'les remportons.

LANFRANC, *le poussant vers la porte.* — Il en aura besoin.

SIGURD. — C'est des canards gros ventre. Ça coûte à nourrir.

LANFRANC. — Va, entre!

SIGURD. — Oui, grand-père.

Il entre dans la salle du fond. Grand bruit de voix. Mais aussitôt le moine Lanfranc referme la porte.

SCENE II

LANFRANC, ONFROY PIED-DE-GEAI, puis de nouveau SIGURD LONGUEPETE.

LANFRANC. — Je vais appeler, il en est grand temps,

messire le Sénéchal qui, de ruse ou de poigne, saura bien, en l'absence de notre sire Guillaume, leur arracher dons et promesses.

ONFROY. — Mais auparavant ne deviez-vous pas les tâter un peu?

LANFRANC. — Il est vrai. Qui paye la dépense doit être appelé à la consentir. Bah! vous me l'avez dit, maître Onfroy, ils refuseront tous, non moins que les autres! Nous serons contraints de les forcer à vouloir.

ONFROY. — Nos bourgeois de ville, nos petits barons l'autre semaine, avant-hier nos moinerons...

LANFRANC. — Comment?

ONFROY, *soulevant son bonnet.* — Oh! pardon, mon père... nos messieurs d'église...

LANFRANC. — Nous ont derechef tout refusé? qu'importe!

ONFROY. — Rien, personne ne donne rien.

LANFRANC. — Ils donneront bientôt. Et joyeusement. L'affaire est maintenant toute certaine.

ONFROY. — Quelle affaire?

LANFRANC. — Maître écuyer, reste-t-il un grain de cervelle sous votre bonnet bariolé? Depuis votre fuite d'Angleterre, j'en pourrais douter.

ONFROY. — Passer du château de Londres plein de fantômes à celui de Bayeux rempli de fous... oh! pardon, mon père (*il salue du bonnet*), eh! oui, cela me tourniboule.

LANFRANC. — Notre conquête est désormais assurée.

ONFROY. — Par qui?

LANFRANC. — Dieu!

ONFROY, *le bonnet en l'air.* — Oh! très bien.

LANFRANC. — Enfin, le Pape.

ONFROY. — Une bulle du Pape, ça ne dira pas grand' chose à des paysans.

LANFRANC. — Ils n'y entendraient goutte, c'est du latin. D'ailleurs la bulle est contre Harold. Non, je tiens une

missive plus substantielle et que m'apporta le seigneur Raoul de Mantes qui, la nuit dernière, nous vint de Rome aux éclats des fanfares, l'évêque de Worms attaché devant lui, au garrot de son cheval.

ONFROY. — Une missive?

LANFRANC. — Rédigée en bon français, écrite du style matois de notre compère Hildebrand, vrai homme de la terre, issu de croquants lui-même. Je suis tranquille, ces gens-là comprendront.

ONFROY. — Oh! ça, méfiez-vous! Quoi qu'il apporte, le seigneur Raoul... c'est un oublieux. Il nous aurait fort bien laissés entre les crocs de l'Harold diabolique, messire le Dragon et moi, et sans notre fuite de Londres plus légère que d'hirondelles...

LANFRANC, *se mettant à rire.* — Maître le Dragon! Ce gros majordome a-t-il deux façons de voler?

SIGURD LONGUEPÊTE, *réapparaissant avec ses deux paniers.* — I' s'moquont d'moi, j'revenons.

ONFROY. — Vas-tu bien rentrer, fils de canards!

SIGURD. — Nenni-dà! Vous êtes polis par ici. (*Saluant.*) Grand-père... J'attendrons là c'notre duc. J'étions fluet, j'tenions point de place. Hé, hé, c'est pas comme ces ch'tits-là. C'est des canards gros ventre. S'il n'en veut pas, j'les remportons.

ONFROY, *debout, désignant la porte.* — Messire Longuepête!

LANFRANC. — Non. Gardez-le. Il n'en viendra plus, l'heure de citation est passée. Dans un instant, maître Onfroy — lorsque vous entendrez nos pas — appelez-nous toute cette gueusaille et nous la groupez devant votre table. Et surtout ne laissez entrer personne d'autre. Ils s'impatientent. Je vais quérir le Sénéchal.

ONFROY. — Et, quand même, s'ils refusent de donner?

LANFRANC. — Nous prendrons!

ONFROY. — Mort de Dieu!... oh! pardon, mon père (*il salue du bonnet*), ce sera charité chrétienne...

Lanfranc, *au moment de sortir et contemplant Sigurd Longuepête.* — Au fait, mons Pied-de-Geai, nous avons le point de départ. Il suffit d'un qui accepte.

Onfroy, *se rigolant.* — Celui-là! pff!... avec ses canards!

Lanfranc. — *Ab uno disce omnes,* mon fils. (*Il sort.*)

SCENE III

ONFROY PIED-DE-GEAI, SIGURD LONGUEPETE.

Sigurd, *parlant vers le public.* — Ingeburge me disiont : Ecoute, écoute un peu, Sigurd...

Onfroy. — Qui ça, Ingeburge?

Sigurd. — Ma femme... Sigurd, me disiont Ingeburge, écoute, mon gars, écoute un peu. Nenni-dà! qu'est-ce que j'disions! Mais non, c'est moi qui lui disions : Ingeburge, ma femme, écoute un peu. J'lui aurions ben apporté à c't'homme pisqu'il est dans l'besoin...

Onfroy. — Quel homme?

Sigurd. — A c'notre duc. Ecoute un peu, ma femme : j'lui aurions ben apporté à c't'homme qu'est dans le besoin un plein panier d'pommes ou deux, mais all's sont toutes pourries c't'année.

Onfroy. — Il a trop plu?

Sigurd. — Nenni-dà! trop plu! oh! oh! oh... all's étions piquées d'l'abeille. Tiens! t'as pas honte! qu'a m'dit, t'as pas honte!

Onfroy. — Quoi? qui? l'abeille?

Sigurd. — Ingeburge, ma femme. T'as pas honte, salopiaud! Pourries ou pas pourries, fils de garce, t'as pas honte.

Onfroy, *se tenant la tête dans les mains.* — Pourries ou pas pourries...

Sigurd. — C'est-y un cadeau pour un homme qu'est dans le besoin, qu'a m'dit. T'as pas honte! Prends deux canards, mon gars. Portes-y l'y. Tu verras sa gueule.

l't'sourira. Faut faire grand, qu'a m'dit. Deux canards, pas moins. C'est pour conquérir la Gleterre.

ONFROY. — L'Angleterre.

SIGURD. — Oui, la Gleterre. Alors, voilà, nous v'la. Regardez-les sous le croupion. Sont-y beaux, mes canards?

ONFROY, *l'écartant.* — Allons, ça me suffit.

SIGURD. — Maint'nant, c'notre duc, i n'en auront p't'être pas besoin d'deux. C'ti-ci, c'est l'plus p'tit. J'pourrions p't'être vous vendre l'autre?

ONFROY, *prêtant l'oreille et se levant à demi.* — Tais-toi.

SIGURD. — Nourris de grains, ça coûte.

ONFROY, *se dirigeant vers la grande porte.* — Vas-tu bien te taire!

SIGURD. — C'est des canards gros ventre.

Irruption joyeuse des filles de Guillaume le Bâtard, Cécile, Adèle et Constance, les deux dernières traînant par les mains leur sœur Adelize toute rechigneuse. Elles franchissent la porte de gauche, et, dès son entrée, Cécile va coller son oreille contre la porte du fond.

SCENE IV

LES MEMES, ADELIZE, CECILE, CONSTANCE ET ADELE.

ONFROY. — Les filles du Bâtard! (*Se jetant vers elles.*) Damoiselles, on ne passe pas.

CÉCILE, *le bousculant.* — Tiens, toi! (*Se tournant vers Adelize.*) Veux-tu rire avec nous?

ADÈLE, *tirant sur sa sœur.* — Viens, Adelize! oh! qu'elle est lente maintenant avec son amour!

CONSTANCE, *même jeu.* — Comme un vieil âne traînant sa queue.

ADELIZE. — Laissez-moi!

CÉCILE, *prête à ouvrir la porte du fond.* — Viens les voir! Oublie ton Harold, ma fille.

ONFROY. — Damoiselles! damoiselles!

CONSTANCE, *le faisant tourniller.* — Place, écuyer!

CÉCILE. — Moi, je les guette depuis une heure. Ce que j'en ai vu passer des nez, des nez, des nez, des gros, des maigres, en poire, en pomme, en citrouille, en petite flûte, en bec d'oie, en bec de chouette, en pendeloque de dindon... Et tout ça renifle!...

ONFROY, *les mains en prière.* — Damoiselles! messire Lanfranc m'a défendu...

CONSTANCE. — Recule, gargouille!

CÉCILE, *vers Adelize.* — Allons, elle chigne à présent. Eh! non, grosse bête, viens rire, viens les voir! Oublie ton mignon.

ADÈLE. — Harold le Géant!

CÉCILE. — Il s'est enfui!

CONSTANCE. — Il ne reviendra plus.

ADÈLE. — Ou bien va-t'en à Londres sur un nuage.

CONSTANCE. — Pas la peine! on ira le tuer, lui et tous ses frères.

ADÈLE. — On va tuer tous vos frères, Wulfnoth! (*Elle se retourne et cherche.*) Tiens, il ne nous a pas suivies, cet insecte.

ADELIZE. — Les tuer?

CONSTANCE, *cérémonieusement.* — Oui, madame, quand nous serons reines en Angleterre.

ADÈLE. — Mais pas le seigneur Tostig. Il est avec nous.

CONSTANCE. — Il est ici, et il est beau!

ADÈLE. — On tuera le Wulfnoth! celui-là est trop laid.

ONFROY, *le bonnet en main, avec dignité.* — Damoiselles! votre papa sera très mécontent. Il faut vous en aller.

CONSTANCE, *hautaine.* — Notre papa?

ONFROY. — Monseigneur Guillaume... il vous grondera, et moi j'aurai du pied où je pense.

CONSTANCE. — Va-t'en, coq mouillé!

ADÈLE, *lui donnant un cou de pied.* — Prends!

ONFROY. — Ça y est.

Sigurd Longuepête, dans un coin, ouvre des yeux effarés.

CÉCILE, *l'oreille contre la porte.* — Notre père? Il est à la chasse. Messire Pied-de-Geai, depuis votre retour d'Angleterre, vous êtes un écuyer bien rétif.

ADÈLE, *nouveaux coups de pied.* — Vous n'êtes plus drôle. Soyez drôle.

ONFROY, *poursuivi.* — Moi? j'étais drôle?

CÉCILE. — Vous l'êtes encore.

ONFROY. — Moi? je suis drôle?

ADÈLE. — Il est drôle!

CONSTANCE. — Il est drôle!

ADÈLE, *vers Adelize qui sanglote.* — N'est-ce pas qu'il est drôle?

CONSTANCE, *pinçant Adelize.* — Veux-tu dire tout de suite qu'il est drôle.

Adelize jette un cri aigu. Longuepête se blottit derrière ses paniers immenses qu'il a posés à terre.

CÉCILE, *ouvrant tout au large les deux battants de la porte du fond.* — Regardez, les voilà!... Une! deux!.. Toute la volière!

On aperçoit un instant le groupe en tumulte des paysans, marchands, etc.

ONFROY, *se précipitant.* — Non! pas encore! non! ne les appelez pas! Je vous en supplie. J'aurais du pied au cul. Oh! excusez, damoiselles (*il lève son bonnet*). C'est parti comme c'est venu.

Adèle, Cécile et Constance rient aux éclats.

VOIX DANS LA SALLE DU FOND. — Le sire Guillaume veut nous étrangler! — N'est-ce pas assez de lui payer ses rentes? — On ne lui doit point d'aide pour aller outre mer!... — Maudits soient l'orgueil et l'ambition de ce duc! — Harold a raison!

CONSTANCE, *tirant sa sœur Adelize vers le tumulte.* — On parle d'Harold, viens donc ! Ça ne t'intéresse plus ?

ADELIZE, *suffoquant de rage et de larmes.* — Tu me fais mal ! tu me fais mal ! Laisse-moi !

Onfroy ferme la porte, malgré Cécile qui trépigne et le bat.

ADÈLE. — Bravo, les fidèles ! Ils ont maudit Harold.

ONFROY, *s'arc-boutant à la porte.* — Mais non, c'est le contraire ! Ils maudissent votre papa... votre excellent père.

CONSTANCE *à Adelize.* — Ils ont maudit Harold, ton fiancé ! Va le défendre !

ADELIZE, *frappant du pied.* — Qui vous dit que je l'aime encore ? Toutes, vous êtes jalouses ! Laissez-moi !

ADÈLE. — Jalouses, nous ? oh ! là là !

CONSTANCE. — Elle ne l'aime plus !

ADELIZE, *en pleine rage.* — Si ! je l'aime, je l'aimerai toujours !

CÉCILE. — La petite félone !

ADELIZE. — Jalouses ! jalouses !

ADÈLE. — Tostig est plus beau.

CONSTANCE, *à Adelize.* — Pourquoi n'épouses-tu pas celui-là ?

CÉCILE. — Il est marié !

ADÈLE. — Son Harold aussi est marié. Il a même deux femmes.

CÉCILE. — Non, madame Cou-de-Cygne n'est pas sa femme. C'est une... Dites-nous ce qu'elle est, maître Pied-de-Geai.

ONFROY. — Qui ? madame Edith ?

ADÈLE, CÉCILE ET CONSTANCE, *ensemble.* — Madame Cou-de-Cygne !

ONFROY. — Oh ! cou de cygne, vous savez ! Bien exagéré. A ce que j'en ai vu, elle a plutôt un cou de canard.

CÉCILE. — Un cou de canard ?

ONFROY. — Oui, tout rond, un peu noiraud.

TOUTES, *sauf Adelize, riant aux éclats.* — Un cou de canard! un cou de canard!

SIGURD LONGUEPÊTE, *dans son coin, étreint de ses bras les deux paniers.* — Vouliont-elles point m'prendre mes canards?

CÉCILE, *à Onfroy.* — Eh! bien, madame Cou-de-Canard? Dites-nous ce qu'elle est, madame Cou-de-Canard.

ONFROY. — Ce qu'elle est?

CÉCILE. — Pour Harold.

ONFROY. — Un friand morceau. Non! non! il l'a jetée hors de sa cuisine. Un mauvais morceau.

CONSTANCE, *à Adelize.* — Je sais ce quelle est, moi, c'est ta rivale.

ONFROY, *balayant le sol de son pied.* — Telle une charogne, il l'a repoussée ainsi, tenez, brrt!.. brrt!

ADÈLE. — Et comment est-elle faite, madame Cou-de-Canard?

ONFROY. — Anguleuse.

CÉCILE. — Hein?

ONFROY. — A la taille du roi des Angles.

ADÈLE. — Quoi?

ONFROY. — A la taille de messire Harold.

CONSTANCE. — Oui, une géante.

ONFROY. — Une géante, un peu maigre, le soleil et la lune sur la poitrine, et une taille, oh! une taille! mais pas de ventre.

CÉCILE, ADÈLE ET CONSTANCE. — Madame Cou-de-Canard n'a pas de ventre! (*Sigurd Longuepête, rassuré, sourit avec béatitude.*) Et c'est ta rivale! ta rivale!

ONFROY, *sentencieux.* — Et messire Raoul de Mantes qui l'a vue, accrochée au pilori du comte de Ponthieu, la langue sortant des paupières, les yeux hors de la bouche, non! la bouche sortant des yeux, les paupières au bout de la langue, je ne le dirai pas, m'a juré, brrt!.. qu'elle était folle.

CONSTANCE, *à Adelize.* — Alors, elle est comme toi!

Adelize bondit sur sa sœur. Elles s'empoignent aux cheveux. Bataille. Les canards se mettent à coin-couiner. Stupéfaction des quatre sœurs qui s'immobilisent. Mais, toute déchevelée, Adelize s'enfuit.

ADELIZE, *en courant.* — Jalouses! (*Elle sort.*)

CONSTANCE. — Vous avez entendu?

ADÈLE. — Oui. (*Couin-couin des canards.*)

CÉCILE. — Cela recommence.

ADÈLE. — Mais regardez donc, là-bas! (*Elle désigne Sigurd Longuepête.*) Onfroy, qu'est-ce que c'est que ça?

ONFROY. — Un de ces messieurs. (*Il soulève son bonnet.*)

CÉCILE. — Un quoi? un paysan?

ONFROY. — Et un marchand de canards. Il en a deux dans ses paniers.

CONSTANCE. — Des canards ici! pourquoi faire?

ONFROY. — Il vous le dira lui-même. Allons, seigneur, approchez. Faites la révérence et montrez-nous vos canards.

SIGURD, *à part.* — Vouliont-y m'les acheter? (*Haut, approchant doucement.*) C'est des canards gros ventre. Nourris de grains. Ça coûte.

ONFROY. — Salue! Ote ton bonnet! (*Mouvement de défense du paysan. Les deux paniers roulent au sol. Sigurd se jette à plat ventre sur eux. Les canards prisonniers coin-couinent éperdument. Onfroy pose un pied sur le dos de Sigurd.*) Et maintenant, seigneur Longuepête, vous direz à ces nobles damoiselles ce que vous entendez que l'on fasse de vos deux canards, solennellement offerts en ce jour par votre munificence au très redouté, très puissant et très majestueux sire Guillaume, duc de Normandie, leur excellent père. (*Nulle réponse. Il le frappe de son pied.*) Allons! dis-le!... Dis-le!...

SIGURD, *lamentable.* — C'est pour conquérir la Gleterre.

Rire inextinguible des trois filles du Bâtard. Constance et Cécile fouillent nerveusement dans les paniers. On aperçoit les becs jaunes des victimes.

CÉCILE. — Je tiens Edith!

CONSTANCE. — Je tiens Harold!

A ce moment un bruit de pas et de voix se fait entendre derrière la porte ouverte à droite.

ADÈLE, *regardant de ce côté.* — Messire Lanfranc! et le frère d'Harold, le seigneur Tostig!

ONFROY, *courant vers la porte du fond.* — Et le Sénéchal. S'il vous trouve ici!...

CÉCILE. — Eh! bien, quoi! le Sénéchal?

ONFROY. — J'aurai de son pied au cul — oh! pardon, damoiselles — et vous les oreilles tirées.

Fuite précipitée de Constance, Adèle et Cécile par la gauche. Sigurd Longuepête a ressaisi ses canards qu'il replonge dans ses paniers. Il se musse dans un coin, tout au fond de la salle.

SCENE IV

LANFRANC, GUILLAUME, fils d'OSBERN, sénéchal, TOSTIG, ONFROY PIED-DE-GEAI, SIGURD LONGUEPETE, puis RAOUL DE MANTES.

Le moine LANFRANC est entré le premier.

LANFRANC. — Eh! là, maître Onfroy, vous ne leur avez donc pas ouvert?... Où sont nos enflammés donateurs?

ONFROY. — C'est qu'il en est encore venu quatre ou cinq. (*A part.*) J'aime mieux dire ça. Le Sénéchal a le pied leste.

LANFRANC, *regardant une liste de noms sur la table.* — Vous mentez, seigneur Pied-de-Geai! Longuepête, voilà le dernier!

ONFROY, *soulevant son bonnet.* — Oh! pardon, mon

père... Je m'en confesserai. Les fillettes légères de notre sire le Bâtard sont venues papillonner autour de mon cœur et j'ai dû leur jeter mes coups de filets.

LANFRANC. — A présent, vous n'ouvrirez cette porte que sur mon signe!

Entrent Tostig et le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL, *un bras passé sous le bras de Tostig.* — Affligé? pourquoi? Vexé? pourquoi? Impatient? pourquoi? Pourquoi, je vous le demande? pourquoi? pourquoi?

TOSTIG, *rudement.* — Et pourquoi vos pourquoi, monsieur le Sénéchal? C'est jabotement de canard, bien inutile. (*Nouvelle inquiétude de Longuepête.*) Ai-je dit que j'étais affligé, vexé, impatient?

LE SÉNÉCHAL, *confidentiel.* — Fort bien, seigneur Tostig, vous ne l'êtes plus, et j'en suis aise. Ne sommes-nous pas au bout de notre affaire? Vous irez châtier, avec nous-mêmes, votre frère Harold, sacré roi par Stigand.

LANFRANC. — Roi national des Anglais, quelle folie!

TOSTIG. — Vous le teniez! Pourquoi l'avoir laissé partir?

LE SÉNÉCHAL. — Encore un pourquoi.

LANFRANC. — Son jurement sur des reliques de préparer les voies, d'assurer le trône à notre duc nous semblait bonne garantie...

LE SÉNÉCHAL. — Et ses fiançailles avec Adelize!

TOSTIG. — Oh! oui, quelle folie!

LANFRANC. — Il nous rendait votre frère Wulfnoth en otage.

TOSTIG. — Bel otage moribond.

LE SÉNÉCHAL. — Patience, vous dis-je! Nous descendrons en Angleterre... Nous avons tout maintenant...

TOSTIG. — Hors la présence du sire Guillaume, toujours à la chasse!

LE SÉNÉCHAL. — Ah! voyez, vous êtes impatient. Notre duc passe sur les chevreuils, les sangliers, les grouses

et les canards sauvages la rude et légitime colère où l'ont mis ses barons podagres, son clergé calculateur et ses bourgeois récalcitrants. Mais enfin nous possédons tout, nous avons de quoi les faire grouiller. (*Entre Raoul de Mantes.*) Tenez, j'en veux prendre à témoin cet agréable survenant. N'est-il pas vrai, seigneur Raoul? Nous possédons l'étendard de l'Eglise, gage indubitable d'une victoire décidée par le ciel, et qui les entraînera tous.

TOSTIG. — Quand vous combattrez! Ce n'est demain.

LE SÉNÉCHAL. — Ni ce soir évidemment. Autre gage, et du meilleur aloi (*s'adressant à Lanfranc*), n'est-il vrai, mon père?... nous tenons l'anneau véritable du Souverain Pontife, avec un cheveu, minime, j'en conviens, du fondateur de la Rome chrétienne.

LANFRANC, *dévotement.* — Un cheveu de saint Pierre. (*Onfroy salue.*)

TOSTIG, *à voix puissante.* — Quelques milliers de lances vaudraient plus qu'un cheveu du Christ! et à défaut de vos piques normandes, celles du comte de Flandre mon beau-père et du roi de Norvège mon ami, dont j'ai, moi, la promesse — en échange d'un peu d'or abandonnant vos coffres pour les leurs — d'aller tout détruire autour de Londres et dans Londres, et ce qui ne sera pas détruit, de me le remettre.

LE SÉNÉCHAL. — De le remettre à notre seigneur Guillaume.

TOSTIG, *brutalement.* — De nous le remettre. (*Un petit froid.*)

SIGURD LONGUEPÊTE, *à Pied-de-Geai, désignant Tostig.* — Mâtiche! i gueule bien, celui-là! Est-i grand! est-i fort! C'est-i l'seigneur Guillaume?

ONFROY, *excédé.* — Oui, c'est lui.

SIGURD. — J'lui portons mes canards.

ONFROY, *le retenant par un de ses paniers.* — Il te les demandera lui-même. Chut!... Veux-tu rester ici!

LE SÉNÉCHAL, *à Tostig.* — Et nous tenons la bulle con-

tre Harold et tous vos frères. Encore très bon, cela. Il ne nous manque plus rien.

Lanfranc. — Que de l'argent...

Le Sénéchal. — Eh! mais, nous allons en avoir!

Raoul de Mantes. — Nous en avons! — là! (*Il montre la porte du fond.*)

Lanfranc. — Il est là, en effet.

Le Sénéchal. — Il est là.

Tostig. — Là?... Mais quand l'aurai-je!

Raoul de Mantes. — Vous en aurez votre part, bientôt.

Lanfranc. — Et bientôt pourrez ameuter Flandre et Norvège contre vos frères démoniaques...

Tostig, *sauvagement.* — J'en ai grand'hâte! (*Geste d'impatience du Sénéchal.*)

Lanfranc *à Tostig et Raoul de Mantes.* — Laissez-nous agir, mes fils, et dans une heure nous revenez.

Raoul de Mantes, *se tournant vers Tostig.* — Au nom du duc Guillaume et devant vous, j'annoncerai, s'il vous plaît, cette bonne nouvelle à vos compagnons.

Tostig. — Certes! j'allais vous le demander.

Raoul de Mantes. — Allons. (*Sortent Raoul de Mantes et Tostig.*)

Sigurd, *du fond de la salle.* — Il part sans mes canards!

Onfroy. — Tais-toi!..

SCENE V

LES MEMES, hors RAOUL DE MANTES et TOSTIG.

Le Sénéchal. — Le Seigneur Raoul, depuis son ambassade, se donne bien de l'importace, ne trouvez-vous pas?

Lanfranc. — Certaine diablesse, dont la possession nous est recommandée par Rome, saura la lui faire perdre.

LE SÉNÉCHAL. — Que dites-vous! cette folle vierge que l'oublieux Harold a chassée de son cœur?

LANFRANC. — Oh! vierge... C'est lui, c'est ce Raoul qui, sur l'ordre de monseigneur Guillaume, nous ira, dans quelques jours, avant le départ de nos vaisseaux, l'arracher des mains de Ponthieu. Or, il aime furieusement cette démente qui pour lui ne ressent que de l'horreur. Déjà, d'une flèche inhabile, trop chargée du poids de la haine, elle voulut le tuer.

LE SÉNÉCHAL. — N'étaient-ils pas ensemble prisonniers de ce comte?

LANFRANC. — Ensemble, oui. Mais, je ne sais pourquoi, en raison de quelle entente secrète, le chancelier de l'Eglise lui paya sa rançon.

LE SÉNÉCHAL. — Exigeant de notre duc que ce même Raoul, neveu du roi Edward cependant, fût notre ambassadeur auprès du Saint-Père.

LANFRANC. — Aimez-vous cela?

LE SÉNÉCHAL. — Trop ami de Rome.

LANFRANC. — Et de mon compère Hildebrand.

LE SÉNÉCHAL. — Puisse la belle Edith, visant bien au cœur... dans l'avenir, nous débarrasser de l'ambitieux. (*A Pied-de-Geai.*) Ouvrez à nos donateurs, messire Onfroy. Mais d'abord l'homme aux canards.

ONFROY, *à Sigurd.* — Psst!.. avance un peu.

LANFRANC. — Le voici.

LE SÉNÉCHAL, *à Lanfranc.* — Il se nomme?

LANFRANC. — Longuepête.

ONFROY, *soulevant son bonnet.* — Sigurd Longuepête.

SIGURD. — D'Echauffour.

LE SÉNÉCHAL. — Bien. Est-ce de votre plein gré, monsieur Siegfried Longue... vous dites?

SIGURD. — Pête. Sigurd...

LE SÉNÉCHAL. — Il n'importe! Est-ce de ton plein gré que tu donnes tes canards?

SIGURD. — Ingeburge ma femme m'aviont dit : T'as pas honte....

LANFRANC. — Répondez, mon fils, à ce que vous demande le Sénéchal.

SIGURD. — Oui, grand-père.

LANFRANC. — Voyons. Donnez-vous ces deux canards...

SIGURD. — Gros ventre.

LANFRANC. — ... de votre libre consentement, sans arrière-pensée ni espoir de retour? (*Au Sénéchal.*) C'est bien là le fond de la question? (*Acquiescement du Sénéchal.*) Les donnez-vous enfin pour toujours?

SIGURD, *hésitant.* — Ben oui.

LE SÉNÉCHAL. — Tu ne les reprendras pas?

SIGURD, *plus hésitant.* — Ben non.

LANFRANC, *au Sénéchal.* — Je vous l'ai dit. *Ecce homo.*

LE SÉNÉCHAL. — Notre conquête d'Angleterre est maintenant assurée.

LANFRANC. — Vous en serez récompensé, mon fils.

LE SÉNÉCHAL. — Trente fois la valeur de tes dons tu recevras, pour t'être décidé le premier.

LANFRANC, *se signant.* — Ainsi le veut notre Seigneur Jésus-Christ.

SIGURD. — Trente quoi?

ONFROY. — Deux canards multipliés par trente : soixante canards.

SIGURD. — Soixante canards? j'aurons soixante canards?

LE SÉNÉCHAL. — Après la conquête d'Angleterre.

SIGURD. — Ingeburge ma femme, t'es qu'une bête. C'étiont pas deux canards qu'i fallait. C'étiont quatre ou cinq, six, sept... j'courons les chercher!

LANFRANC. — Deux suffiront, mon fils. Restez. Nous avons besoin de vous.

SIGURD. — Besoin de moi. I sont tous dans l'besoin ici. Demain j'louerons une carriole et j'leur-z-y apporterons tout mon poulailler.

Le Sénéchal, *après s'être un instant concerté avec Lanfranc.* — Ouvrez, maître Pied-de-Geai. Faites-les entrer, en leur intimant le silence.

Sigurd. — Soixante canards!... (*A Lanfranc.*) Seront-i gros ventre?

Lanfranc. — Ne ruinez pas votre duc, mon fils.

Onfroy, *ouvrant brusquement la porte.* — Silence! (*On aperçoit le même tumulte et l'on entend à peu près les mêmes phrases et exclamations que précédemment.*) Silence! Mouchez-vous. Entrez! Saluez! — Comme ça... (*Il ôte son bonnet.*) Eh! bien, voulez-vous saluer messire le Sénéchal? Haut les bonnets! Bas les bonnets! Et messire Lanfranc? Haut les bonnets! Bas les bonnets! Comme ça. Très bien.

Les paysans, maquignons, bouviers et marchands sont entrés, exécutant les gestes commandés par Onfroy. Ils se rangent en demi-cercle sur trois files que Pied-de-Geai ne cesse de passer en revue, tapant sur le ventre des uns, l'épaule des autres. Sigurd Longuepête reste isolé.

SCENE VI

LES MEMES, plus l'assemblée des VILAINS et des SERFS précités, puis les QUATRE FILLES DU BATARD, WULFNOTH, frère d'Harold et de Tostig, RAOUL DE MANTES, TOSTIG et ROLF LE DRAGON.

Le Sénéchal, *vers l'assemblée.* — Amis, compagnons, frères, issus de la seule noble, de l'invincible famille normande, tous venus courageusement et qui qu'en grogne à l'appel de votre duc, sous l'humide et noire calotte du ciel, vous êtes petit nombre aujourd'hui, mais petit nombre d'hommes sages. D'autres plus nombreux, admirant votre exemple, voudront imiter demain vos preud'homie, sagesse et bonne volonté.

Un paysan. — Ça commence ben.

Un marchand. — Attends la suite.

Le Sénéchal. — Car je sais, par l'un d'entre vous,

non des moindres, quel fut ici votre colloque plein d'esprit de justice et d'apaisement.

Un autre marchand. — Par l'un d'entre nous? que dit-il?

Un bouvier. — Que dit ce groin rose?

Un paysan. — I's'moquont d'nous.

Le Sénéchal. — Notre parlement sera, dans ces conditions, rapide et fort aisé. Je ne vous interrogerai mie, connaissant bien à présent le fond de vos cœurs. Vous avez de vous-même compris que le seigneur Guillaume, votre duc, se montre en ce jour benoîtement et triplement votre seigneur, et par son droit, et par les prévisions de fortune qu'il rêve pour chacun de vous, et parce qu'ayant besoin de chacun de vous, il a mis en chacun de vous toute sa confiance.

Un bouvier. — Qui donc a pu lui dire de telles baves?

Un maquignon, *préparant ses poings.* — Je voudrais bien le connaître!

Un paysan, *levant son bâton.* — Il aura de mon coudrier!

Le Sénéchal. — Vous avez compris que votre devoir était de lui faire vos offres et non d'attendre sa requête.

Un maquignon. — J'vas lui fourrer mon poing dans la goule pour y enfoncer un si gros mensonge.

Le Sénéchal. — Aussi, moi, Guillaume, fils d'Osbern, Sénéchal de Normandie, je ne vous veux, pour tenir la parole en votre nom, tant je suis édifié par votre sagesse, nul autre héraut et truchement que moi-même devant notre duc illustre et magnanime.

Un paysan. — Bran! Où veut-il en venir?

Un marchand. — Ecoutez-moi ce renard!

Un maquignon. — Nous sommes loups. Ce n'est pas lui qui nous croquera!

Le Sénéchal. — Je lui dirai : « Seigneur, inclinez votre chef auguste avec bonté. Regardez vos amis véritables. Je ne crois pas qu'il y ait au monde des gens plus

zélés que ceux-ci. Vous savez les aides qu'ils vous ont déjà fournies en d'autres temps, les services onéreux qu'ils vous ont faits? Eh! bien, messire, ils veulent faire davantage. Ils se proposent de vous servir au delà de la mer comme en deçà. Allez donc en avant, et ne les épargnez en rien. Tel qui jusqu'à présent ne vous a fourni que deux bons combattants à cheval, va faire la dépense du double... »

Toute l'assemblée vocifère.

PHRASES ENTENDUES. — Eh! non! eh non! nous n'avons point dit cela! — Cela ne sera pas! — Nous ne vous avons point chargé d'une telle réponse! — C'étiont un ogre! — J'y donnerai à sucer mon fouet! — Il s'en ferait un droit et une coutume pour l'avenir! — Il en grèverait nos enfants. — J'avions assez d'lui payer ses rentes! — Pus rien! i n'aura pus rien!

Longuepête va garer ses paniers dans un coin.

LA VOIX GLAPISSANTE D'UN MARCHAND. — Nous ne sommes pas tenus de l'aider à conquérir le pays d'autrui!

LE SÉNÉCHAL. — C'est ce que nous verrons! Il est votre seigneur!

D'AUTRES VOIX. — Notre seigneur bâtard! — Le gendre d'un tanneur! — La peau! La peau! La peau!... (*Nombre des plus courroucés font mine de battre du cuir en martelant l'invective*) : La peau! La peau!

ONFROY *donnant du poing ou promenant sa main sur les bouches vocifératrices.* — Gard' que ce soit vous qu'il batte comme cuir! Tiens, toi, pan! je t'en donnerai sur ta peau!

LANFRANC, *les bras étendus.* — Mes enfants, mes enfants, reprenez votre raison!

UN PAYSAN. — Eh! toi, curé, qué qu'tu touches pou' l'mett' en croix comme Jasus?

UN AUTRE. — C'est nous qui sons, sur ch'te croix! pisqu'y nous martyrisont!

LANFRANC. — Soyez vite raisonnables! Le seigneur Guillaume, s'il entrait...

DES MAQUIGNONS. — On s'en fout! — La peau! La peau!

LE SÉNÉCHAL. — Si vous lui manquez et qu'il arrive à ses fins, de par Dieu! il s'en souviendra. Prenez garde!

UN BOUVIER. — Va, continue, trace ton sillon, gros bœuf!

Rires et léger apaisement.

LE SÉNÉCHAL. — Montrez donc que vous l'aimez, et agissez de bonne grâce.

VOIX UNANIMES. — Non!...

LE SÉNÉCHAL. — Je vous croyais tous de bonne entente et consentement. Du moins je le supposais... On me l'avait dit...

LE MARCHAND GLAPISSEUR. — Qui vous l'a dit?

LE SÉNÉCHAL. — Eh! mais le premier qui nous fit ses dons et qui largement sera récompensé.

UN PAYSAN, *furieux*. — On vous a donné queuque chose?... pas moué!...

UN BOUVIER. — Ni moi!

LE MARCHAND. — Un de nous?

LE SÉNÉCHAL. — Sans doute.

LE MARCHAND *et plusieurs autres*. — Lequel?

LE SÉNÉCHAL. — Voyez-le.

Il désigne Longuepête, modestement tourné de profil et baissant le nez contre le mur du fond de la salle. Ruée indescriptible de tous les compères jusqu'à lui. Mais il s'échappe. Il tourne comme un cheval de cirque autour de Pied-de-Geai, de Lanfranc et du Sénéchal. On le poursuit et, de leurs fouets, les maquignons le flagellent tout en courant.

LES POURSUIVANTS. — Félon! — Traître! — Cochon! — Salaud! — Gâcheur! Fils de putain!

Enfin, Sigurd tombe à genoux au milieu de la horde, qui l'emprisonne sous une corbeille de poings, de fouets et de bâtons.

SIGURD, *les mains jointes.* — Hi! Aïe! Hi! C'est pas moi!

UN MARCHAND. — Qui donc alors, si c'est pas toi!

SIGURD. — C'est Ingeburge... Ingeburge ma femme...

PLUSIEURS ASSAILLANTS. — Sa femme?

SIGURD. — A preuve qu'all' m'aviont dit : T'as pas honte...

LE MARCHAND. — Enfin, qu'as-tu promis? Réponds! Je n'entends rien. Une ferme, un champ de blé?

TOUS. — T'as promis! — Qué qu'tas promis?

SIGURD. — Oh! ça, non! non! j'ai pas promis! non!... j'ai donné!

TOUS. — Donné? — Traître! — Félon! — Saligaud! Voleur!

Redoublement de buffes sur le dos de Sigurd.

LE MARCHAND, *écartant ces furieux, puis se croisant les bras, terrible comme la justice.* — Qu'as-tu donné?

SIGURD. — Deux... deux...

LE MARCHAND. — Le diras-tu?

SIGURD, *avec simplicité.* — Eh! ben, deux canards.

La horde se redresse déconfite, comme médusée. Soudain, entre des pouffements de rire :

UN MURMURE DE VOIX. — Deux canards?... (*Puis une rigolade générale.*)

LE SÉNÉCHAL, *d'un geste solennel, imposant le silence.* — Oui, deux canards, deux canards vivants...

SIGURD. — Gros ventre.

LE SÉNÉCHAL. — Qui, multipliés par trente fois son apport, trente fois le total de ses dons, lui feront soixante canards pour s'être décidé le premier.

PLUSIEURS VOIX. — Soixante canards?

LE SÉNÉCHAL. — Soixante canards que nous lui remettrons après la conquête d'Angleterre.

DES PAYSANS ÉBAHIS. — Soixante canards, qu'y dit, après ch'te conquête d'Angleterre?

Le Sénéchal. — Conquête maintenant fatale, résolue par le Ciel, assurée au nom du Christ par le Saint-Père de Rome!

Plusieurs voix. — Oui-dà! mais avec notre argent!

D'autres voix. — Ecoutez! — Non! — C'étiont des farces! — Laissez parler messire le Sénéchal!

Le Sénéchal. — Je me tais au contraire. (*A Lanfranc.*) Vous, mon père, veuillez lire, si bon vous semble, à de tels saints Thomas la lettre du chancelier de l'Eglise, approuvée, dictée même, par le pape. Elle leur est, je crois, destinée.

Plusieurs voix. — Une lettre du pape? A qui? à nous?

D'autres. — C'étiont des blagues... — Ecoutons!...

Lanfranc, *déroulant un parchemin.* — A la louange et à la gloire de Dieu-Roi, tous ceux qui, nés natifs de Normandie, voudront aider la fureur du Ciel et haut Seigneur Guillaume, fils bien-aimé de l'Eglise, à conquérir l'hérétique Royaume des Anglais, abominable au Christ et à son représentant sur la terre, et qui, par tribut de leur propre corps, impôts ou dons, se révéleront de bonne volonté les généreux soutenants d'une cause bientôt triomphante, seront au jour de la mort divinement récompensés, à tout le moins s'ils ont perduré dans leur sagesse pieuse et obéissance envers Rome, et si Dieu le veut à son Tribunal suprême, se verront grande et notable chance d'être comptés parmi ses élus.

Vaste murmure de déception.

Plusieurs des compères. — Ben oui... — Oui.... — Tu seras l'élu du bon Dieu. — Toi aussi. — Au jour de la mort...

Lanfranc. — En outre et temporellement, à qui prêtera son corps au métier d'homme d'armes, une portion de terroir, équipollente à cent acres de bonne terre cultivable, sera donnée sur le sol conquis au nom du Très Haut, par le seigneur Guillaume, duc de Normandie.

Plusieurs. — Cent acres de bonne terre? — Il a dit

cent acres de bonne terre? — Combien ça fait-y, ça!... — Oui! mais faut aller se frotter...

LANFRANC, *au milieu de l'attention générale.* — Passons maintenant aux simples donateurs. Ecoutez bien...

ONFROY. — Mouchez-vous.

LANFRANC. — Et comprenez bien. Tout d'abord au premier d'entre eux sera trente fois alloué la valeur de ses dons — ce qui vient d'échoir à messire Longuepête (*regards d'envie sur Longuepête qui, relevé, baisse de modestes paupières*); à chacun des dix premiers ensuite vingt fois la valeur de ses dons; à chacun des cent premiers ensuite, quinze fois la valeur de ses dons; les mille et deux mille qui suivront dix fois et cinq fois la valeur de l'apport.

UN PAYSAN. — J'comprenons point.

UN AUTRE. — J'comprenons ben.

LANFRANC. — Exemple : à qui donnera, depuis le second jusqu'au onzième, la récolte d'un verger, il sera rendu, je veux dire donné, trente récoltes de même valeur.

PLUSIEURS VOIX. — Trente?

LANFRANC. — Non! vingt... Pardon, mes fils. Trente, c'est...

SIGURD. — C'est moi, Longuepête. Ingeburge, ma femme....

ONFROY. — Clos ton bec!

UN PAYSAN. — Vingt? C'étiont déjà ça!

LANFRANC. — A qui donnera — l'Angleterre conquise — trois chevaux, soixante chevaux seront alloués; dix moutons ou dix bœufs, deux cents moutons ou deux cents bœufs; vingt aunes de drap, quatre cents aunes de drap reviendront au marchand...

LE SÉNÉCHAL. — Et ainsi de suite, à l'avenant, compères, selon l'ordre des remises.

LES MAQUIGNONS, MARCHANDS, BOUVIERS ET PAYSANS, *dans la plus grande effervescence.* — J'voulons être des dix premiers! — Moi aussi! — Des dix premiers! —

J'donnons cinquante agneaux. — Prenez mon nom! Gigloux! Prosper Gigloux! — Le mien! Onésime! — Le mien, Rolf! — Huit bœufs! — Quatre-vingts moutons! — Tous mes draps d'Limoux de cette année! — Sigurd Bouilhet! — Harold Flaubert! — Ma ferme de Saint-Wandrille! — C'est mes chevaux les plus trapus! Quinze chevaux! — Cent paniers d'œufs! — Trois cents d'pommes! — Moi! — Moi! — Moi!

LANFRANC. — Bien, mes fils, bien! Dieu est avec vous.

TOUS. — Moi! Prenez mon nom! Moi! Moi!

LE SÉNÉCHAL. — Allons, pas tous ensemble! Un peu d'ordre. Maître Pied-de-Geai, vous inscrirez les noms et les dons.

ONFROY. — Les noms sont inscrits.

LE SÉNÉCHAL. — Eh! bien, les dons. (*Une sonnerie de trompettes et de cornes retentit au dehors.*) Qu'est cela?

Onfroy court vers la fenêtre et lève les bras.

ONFROY. — Notre seigneur Guillaume revient de la chasse!

LE SÉNÉCHAL. — Venez, mes amis, venez l'accueillir. Et ne ménagez point vos poumons. Criez de toutes vos forces combien vous l'aimez.

TOUS. — Vive notre duc! — Vive notre seigneur Guillaume!

LANFRANC. — Vous le lui direz bien mieux dans la cour! En avant, mes fils, en avant!

Il pousse les dos et les épaules, cependant qu'Onfroy y va de son pied dans les mollets. Longuepête est retourné vers ses canards. Sort par la droite, et derrière le Sénéchal, l'assemblée tumultueuse des Donateurs. Onfroy ouvre la fenêtre.

CÉCILE, ADÈLE ET CONSTANCE *entrent en courant et poussant devant elles à coup de poing le malingre Wulfnoth, frère d'Harold et de Tostig.* — Papa! — Papa! — Papa! — Wulfnoth! allons! cafard! insecte! dépêchez-

vous, venez saluer notre papa! (*Wulfnoth fléchit et tombe à terre. Elles se précipitent vers la fenêtre.*) Papa! papa!

Sonnerie de trompettes, bruit d'armes. — Entrent par la gauche Raoul de Mantes et Tostig.

RAOUL DE MANTES. — Que nous dit-on? Messire Guillaume est de retour? (*Abordant le moine Lanfranc.*) Eh! bien, mon père?

LANFRANC. — C'est conclu. Notre lettre apocryphe a produit son effet. Maintenant tout le duché suivra.

TOSTIG. — Enfin! l'argent!

RAOUL DE MANTES. — Vous l'aurez.

TOSTIG. — Quand?

RAOUL DE MANTES. — Bien plus tôt. Venez, seigneur Tostig.

Sortent Raoul de Mantes et Lanfranc. Tostig va pour les suivre, mais Wulfnoth tend vers lui des mains implorantes.

WULFNOTH. — Mon frère, me laisserez-vous en otage plus longtemps... parmi ces démons sanguinaires... aux mains de ces harpies....

TOSTIG, *furieux.* — Ah! vous encore!

WULFNOTH *se dresse et va choir en pleurant sur la poitrine de son frère.* — Voyez comme je suis faible. Chaque jour, ils me battent.... Harold... Harold m'a délaissé!

TOSTIG, *le rejetant.* — Je ne vous connais plus. Arrière!

WULFNOTH *retombe au sol comme une loque.* — Je veux mourir! je veux mourir!

Tostig sur le point de franchir le seuil de la porte, est une fois encore arrêté : Sigurd Longuepête, un genou en terre, lui tend à bout de bras ses canards.

SIGURD. — Voilà. C'est pour conquérir la Gleterre.

TOSTIG. — Il n'y a que des fous ici!

En pleine rage, il saisit l'un après l'autre, et par le cou, les deux canards,

les étrangle et les jette sur les dalles, près de Wulfnoth; puis il sort furibond.

SIGURD, *désespéré.* — Mes canards! mes canards!

Entre avec majesté Rolf le Dragon.

ONFROY, *courant à sa rencontre et lui montrant les deux canards.* — Messire le Dragon, voyez-vous cela?..

ROLF LE DRAGON. — Quoi? cela?

ONFROY. — Cela!

ROLF. — Oui!

ONFROY. — Eh! bien, ne marchez pas dessus.

SIGURD, *s'arrachant les cheveux.* — Soixante canards de foutus! Soixante canards de foutus!

ROLF, *regardant en l'air comme s'il passait un vol de canards.* — Soixante canards?...

ONFROY. — Non! pas en l'air. Ici. (*Et dans un geste comminatoire*) Monsieur le majordome! ramassez! — Pour la cuisine!

Exclamations populaires au dehors, traversées de : Vive notre duc! — Vive notre seigneur Guillaume!

WULFNOTH, *sanglotant.* — Je veux mourir!

SIGURD LONGUEPÊTE, *sanglotant.* — Soixante canards!

Fanfare stridente des trompettes et

RIDEAU

PAUL FORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Joachim Rolland : *Le Théâtre comique en France avant le XVe siècle* (Essai bibliographique), Edit. de la Revue des Etudes littéraires. — Marcel Raymond : *L'Influence de Ronsard sur la littérature française (1550-1585)*, Libr. Honoré Champion. — *Œuvres poétiques complètes de Maurice Scève*, réunies pour la première fois par Bertrand Guégan, Garnier frères. — Léonce Raffin : *Saint-Julien de Balleure, écrivain bourguignon*, Libr. Honoré Champion. — Mémento.

Nous savons par expérience quel labeur nécessite le moindre essai bibliographique et qu'il faut, pour lui communiquer quelque valeur, se livrer, en province et à l'étranger, à des enquêtes interminables, lesquelles sont rarement favorisées par les gens en place qui devraient leur apporter leur concours. C'est pourquoi nous signalons avec grand plaisir ce **Théâtre comique en France avant le XVe siècle**, récemment publié par M. Joachim Rolland et qui n'est point, comme on pourrait l'imaginer, une étude, mais une bibliographie générale des productions scéniques sous les différentes formes qu'elles prirent du XIIe au XVe siècle.

M. Joachim Rolland ne nous présente pas son travail et n'en tire aucune conclusion. Il le divise en quatre parties, examinant, dans la première, les œuvres des jongleurs : *Le Dit de Marcol et de Salomon*, *Courtois d'Arras*, *la Châtelaine de Saint-Gilles*, etc..., celles de Rutebeuf et de Raymond d'Avignon ; dans la seconde les écrits où l'élément comique se mêle à l'élément religieux ; dans les troisième et quatrième, le théâtre comique des XIIIe et XIVe siècles.

Il fait précéder chacune de ces parties de références générales fort riches, latines, anglaises, françaises et surtout allemandes, et d'une iconographie empruntée aux sources manuscrites. Chaque production est analysée brièvement dans son thème et attribuée à

son auteur véritable autant que cela est possible. Nous apprenons ensuite quels manuscrits la contiennent en original ou en copies, quelle est la valeur de ces dernières, quelles éditions en furent faites au cours du temps, quels spécialistes la commentèrent, les dates et lieux de sa représentation.

Cette bibliographie, d'une extrême difficulté à établir, nous paraît dressée avec beaucoup de soin, de netteté et d'équilibre. Elle rendra de vrais services aux historiens et aux critiques. Elle permet de se rendre un compte assez exact du degré d'admiration que suscitèrent, lors de leur conception, tant d'œuvres aujourd'hui quasiment inconnues, même des lettrés. Bien évidemment, M. Joachim Rolland a été aidé dans sa tâche par les études antérieures de commentateurs, éditeurs et exégètes, mais la précision de ses descriptions témoigne qu'il a lui-même contrôlé leurs dires.

De même que M. Joachim Rolland, M. Marcel Raymond, sur le terrain particulier où il se place, avait eu des devanciers nombreux. **L'Influence de Ronsard sur la poésie française** (1550-1585) avait été généralement indiquée par les spécialistes du XVIe siècle, qui consacrèrent des ouvrages aux poètes de cour, aux écrivains de la Pléiade, aux humanistes et rimeurs de province. Mais M. Marcel Raymond, dans son remarquable et puissant travail synthétique, englobe toute la production poétique française, cherche de quels éléments chaque écrit particulier fut composé, quels en furent les sources d'inspiration et si quelques idées, quelques formes, quelques expressions doivent leur origine au grand Vendômois. En outre, M. Marcel Raymond recueille dans ces livres et opuscules innombrables les dédicaces, les louanges, les allusions même qui se rapportent à Ronsard et peuvent, en quelque sorte, témoigner, en même temps que de l'étendue de sa gloire, de la réalité de son empire sur les esprits.

Il est fort malaisé de discerner l'action d'un écrivain de génie sur un écrivain de second ordre, plus malaisé encore de saisir, entre Ronsard et Baïf, Ronsard et Desportes, Ronsard et Belleau, Ronsard et Du Bartas lequel subit l'ascendant de l'autre. Des comparaisons d'idées et de textes sont indispensables, et une connaissance minutieuse des œuvres respectives. La chronologie des pièces comparées doit être aussi établie avec certitude. Il semble

également nécessaire d'être renseigné sur la biographie des personnages dont on interroge les poèmes pour établir dans quelles conjonctures une influence intellectuelle put se manifester sur eux.

M. Marcel Raymond s'est donc livré, avec passion, à cette immense enquête. Il en est résulté deux gros volumes construits avec beaucoup de lucidité et d'ordre, dans un style lumineux, pittoresque même, rendu savoureux par de nombreux emprunts à la langue de l'époque.

L'auteur suit la courbe chronologique de l'existence de Ronsard, montre comment celui-ci fut lui-même amené à suivre les voies de l'humanisme, du pétrarquisme, de l'anacréontisme, etc.., et comment il communiqua aux différentes doctrines ou aux différents genres adoptés par lui sa personnalité, les renouvela, les fit siens, lutta contre mille adversaires et, triomphant, imposa ses innovations dans le domaine poétique.

La place nous manque pour entrer dans le détail de l'étude fort complexe de M. Marcel Raymond cherchant ses certitudes non seulement dans la littérature de cour, mais encore dans la multitude des élucubrations provinciales. Il précise quelles difficultés éprouva Ronsard à assurer sa suprématie. Les groupes savants du royaume, certains, l'école lyonnaise en particulier, doués d'une forte originalité, ne vinrent pas vers lui sans résistance ; mais quand cette suprématie fut assurée, le Vendômois fut à ce point imité qu'on lui déroba même l'esprit et la lettre de ses pamphlets.

Vers la fin de sa vie, c'est une armée véritable de ronsardisants que le poète, certain de son immortalité, furieusement vaniteux et se célébrant lui-même volontiers, commande sur toute l'étendue du pays ; mais cette armée ne le suit pas toujours sur les chemins où il veut la conduire. Il a déchaîné, cela semble incontestable, parmi les doctes, une vague de pédantisme. Tandis qu'il évolue et que, renonçant au latin, langue savante, il favorise la prédominance du français, langue vulgaire qui assure à son œuvre une plus grande diffusion, les doctes piétinent encore dans un humanisme diffus. D'aucuns, parmi ceux-ci, croient que c'est témoigner d'un profond génie que de déployer un furieux savoir et de se rendre inintelligible en poésie. Le type caractéristique de ces illusionnés, nous le trouvons dans la

personne de Jean-Edouard du Monin, qui ambitionna la succession de Ronsard et dont M. Marcel Raymond analyse les abstruses élucubrations.

L'influence ronsardienne, après la mort du poète (M. Marcel Raymond nous le précisera sans doute plus tard), devait s'exercer principalement sur les satiriques. Elle s'éteint au seuil du XVIIe siècle. A cette époque, seuls des curieux, comme Tallemant des Réaux, persistent à lire les *Odes* et les *Amours*. Boileau, dans l'*Art poétique*, accorde une estime médiocre à cette littérature d'un temps révolu. Dans sa VIIe *Réflexions sur Longin*, il exprime son jugement de la manière suivante :

Quelque éclat qu'ait fait un Ecrivain durant sa vie, quelques éloges qu'il ait reçus, on ne peut pas pour cela infailliblement conclure que ses ouvrages sont excellents. De faux brillants, la nouveauté du style, un tour d'esprit qui était à la mode, peuvent les avoir fait valoir ; et il arrivera peut-être que, dans le siècle suivant, ou ouvrira les yeux et que l'on méprisera ce que l'on a admiré. Nous en avons un bel exemple dans Ronsard et dans ses imitateurs, comme Du Bellay, du Bartas et Desportes qui, dans le siècle précédent, ont été l'admiration de tout le monde et qui aujourd'hui ne trouvent même pas de lecteur.

Parmi les contemporains de Ronsard qui n'obéirent point à ses directions, on doit surtout signaler Maurice Scève, dont M. Bertrand Guégan nous donne une édition des **Œuvres complètes**. Ce poète, un peu trop demeuré dans l'oubli, semble, hors la période de ses études, avoir mené une existence entièrement lyonnaise et avoir dominé, au moins jusqu'à l'heure de sa retraite, l'école savante et bien disante de cette ville. Il appartenait à une famille de magistrats municipaux et de commerçants fort riches et fort lettrés.

On a écrit, et spécialement Sainte-Beuve, beaucoup de balourdises sur sa carrière et sur ses poèmes. M. Bertrand Guégan, modestement, ne prétend apporter, sur cette carrière, que de simples notes recueillies au cours de quinze années. En fait, les 77 pages de biographie dont il accompagne les *Œuvres* fourmillent, de faits inconnus, empruntés tantôt aux archives communales lyonnaises, tantôt aux écrits du XVIe siècle. Rarement avons nous vu si mince espace nourri de tant de documents, présentés avec tant d'élégance de style.

Il ressort de cette biographie que Maurice Scève, préservé des

soucis matériels par son opulence, donna ses soins particuliers à l'étude et à l'amour. Tout d'abord, archéologue passionné, il rechercha et découvrit la tombe de Laure. Puis il abandonna l'archéologie pour la poésie. Pernette Guillet, gente blonde aux yeux céruléens, qui mourut jeune laissant un petit livre de *Rymes*, et qui, auparavant, ne lui fut pas cruelle, lui inspira les 449 dizains de *Délie*.

L'ayant perdue, Maurice Scève se retira dans la solitude où, peut-être converti à la foi huguenote, devenu mystique, il écrivit *Saulsaye, églogue* et le *Microcosme*. On ignore la date et les circonstances de sa mort.

Il se mêla activement à la vie intellectuelle, connut Marot et Du Bellay, plaça nombre de ses vers en tête de volumes du temps. Ronsard ne le goûtait qu'à demi. Maurice Scève ne rechercha point son amitié, ayant celle des plus clairs esprits de l'humanisme et professant des idées antipathiques aux membres de la Pléiade. Il fut, en fait, le chef de l'école lyonnaise, et Louise Labé et Pontus de Tyard furent ses disciples de prédilection. Il joua aussi un rôle actif dans sa cité natale, y présidant aux fêtes qui furent données lors du passage des rois.

M. Bertrand Guégan loue fort ses mérites de poète. Selon lui, Maurice Scève restaura l'églogue et introduisit en France le Sonnet. *Délie*, poème platonicien, et *Saulsaye*, sauveront son œuvre et lui vaudront sans doute des lecteurs que le *Microcosme*, poème philosophique et didactique, rebuterait quelque peu. A ces trois productions principales, M. Bertrand Guégan ajoute *Arion*, les poésies latines et diverses. Une exacte bibliographie et un glossaire terminent son livre.

Plusieurs des œuvres de Maurice Scève avaient eu de nos jours les honneurs de réimpressions partielles. Nos éditeurs contemporains se montrent moins attentionnés à l'égard des historiens qu'à l'égard des poètes. Sans doute ne songeront-ils pas à réimprimer les travaux de **Pierre Saint Julien de Balleure**, historien bourguignon. Sera-ce injustice ? Hélas ! nous ne le croyons point. M. Léonce Raffin a cru devoir consacrer une importante étude biographique, pleine de renseignements inédits, à ce personnage sorti d'une famille illustre pour ses prouesses guerrières et ses goûts intellectuels. En fait, son héros offre plus d'intérêt dans sa vie que dans son œuvre. Cette œuvre,

en partie inédite encore, consiste surtout dans le volume suivant: *De l'origine des Bourguignons et antiquité des Etats de Bourgongne* où, nous dit M. Léonce Raffin, Saint-Julien de Balleure témoigna de plus d'imagination que de véritable science. Dès lors, l'homme, si bon écrivain et si grand érudit soit-il, mérite une bien petite place dans l'histoire des esprits de la Renaissance.

Mémento. — Dans la collection : *L'Ame de la Femme*, viennent de paraître les *Œuvres de Louise Labé, Lyonnaise* (M. Seheur, éditeur), élégant petit volume, imprimé en noir avec titres et ornements en rouge. Une notice non signée, fort intelligente et de style savoureux, accompagne les *Sonnets*, les *Elégies*, le *Débat de Folie et d'Amour*, c'est-à-dire toute la production d'accent si passionné que ses amants inspirèrent, au cours de ses expériences amoureuses, à la belle Cordière. Cette édition, succédant à plusieurs autres en peu d'années, et aussi à maintes études biographiques, prouve que Louise Labé jouit d'une exceptionnelle faveur posthume. Sa légende galante, pourtant assez mal connue encore, et ses rimes ardentes la sauvent de l'oubli où l'école lyonnaise semble de plus en plus tomber.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Hélène Picard : *Pour un mauvais garçon*, André Delpeuch. — Pierre d'Arcangues : *La maison du soleil*, Plon. — Pierre Menanteau : *Ce joli temps de demoiselle...*, chez l'auteur, Poitiers. — Pierre Guédy : *Le Jardin sans clef*, Messein. — Léon Cordonnier : *Chants désespérés et Dernières Poésies*, Messein. — Pierre Chardon : *L'Epopée de l'Aile*, Sansot.

Pour un Mauvais Garçon, étrange cauchemar, évasion en pleine vie, nostalgies soumises, hallucinées, emprise de la « pègre », mise au point de lectures fébriles, exaltation de ce que le monde situe bas par incapacité d'atteindre à ce qui affranchit ou transfigure, il n'importe. Mme Hélène Picard, le cœur ému d'orgueil à la pensée qu'un Verlaine a vécu dans ces parages où l'infamie est innocente, où la bassesse ingénue échappe à la vilenie, situe parmi les bouges d'hôtels borgnes, de sordides marchands de vins, parmi les carrefours et les ruelles hantés des filles, le roman de son « mauvais garçon », enchantement et joie, misère haletante et souple, quoique brutale incarnation d'amour pour cette jeune femme, dès l'adolescence lassée des gestes convenus, des paroles et des pensées hypocrites de son milieu bourgeois. Avec une aisance éloquente, élancée au plus subtil

lyrisme parfois, d'autre fois arrêtée sans pesanteur à des fanges opaques, ce roman évolue, un peu long à mon gré, et se poursuit jusqu'au bout selon le dessein du poète, nettement concerté.

Un peu long, éloquent, parce que, s'il répugne au plaidoyer, habilement, merci Dieux ! esquivé, il abonde en détours où se blottit, pourtant visible, le monstre explication. Comme il est malaisé de ne mesurer toujours son éloignement du point d'où l'on est parti! Qu'on soit de goût, d'instinct, par calcul, par choix, truand, c'est le mieux du monde, c'est, comme tout autre, un état de fait n'impliquant en soi ni blâme ni louange. L'incessante quête du bonheur ou de l'amour comporte un prétexte suffisant à qui prétend s'en assouvir. La poésie est autre chose, l'héroïne de Mme Picard y trouve réconfort et soulas, soit ! Il n'appartient à personne de déplorer ce bienfait, pour futile qu'il apparaisse à la mesure de son destin suprême, lequel n'est point d'utilité pratique ou individuelle, mais d'élargissement pour la conscience, le cœur, l'intelligence de la race. Richepin, dans *la Chanson des Gueux*, Corbière lui-même en mainte page pauvre de ses hantants *Amours jaunes*, mais non jamais le divin Verlaine, ont dénaturé la portée insigne de leur noble labeur, pour n'en avoir envisagé qu'une signification ou trop proche ou vulgaire. Mme Hélène Picard, du moins, parsème son poème d'effusions, — oui, même à travers l'argot fumeux dont elle aime affecter l'accent guenilleux et canaille — sensibles ou brûlantes, de rappels souverains, ouvrant par rythme habile et choisi, par motif spontané et visions plus délicates, des fenêtres de lumière aux souffles ardents ou purs des espaces.

J'imagine, moins enflammé, l'état de grâce où vivent maints poètes de talent sans méprise, mais qu'entravent des liens d'habitude, des facilités de vie auxquelles ils sont demeurés à tout âge fidèles, et que ne soulève aux cieux d'azur aucun élan durable. Ce sont artisans d'un goût incontestable, travailleurs assidus, soigneux, dont la besogne dûment accomplie est satisfaisante à leurs lecteurs comme à eux-mêmes. On les quitte avec regret; les reprendra-t-on ? Des équivalences s'établissent d'eux au souvenir de tant d'autres. Il faut les louer et les plaindre, leur prodiguer une juste estime. M. Pierre d'Arcangues vante le charme, l'éclat de beauté de **la Maison du Soleil**. Peut-on plus qu'il

n'est se montrer sensible à la nature, aux grands et purs sentiments vitaux, au calme des solitudes bienfaisantes et du doux rêve qui transfigure ? Même absent de ces Pyrénées, de cette terre de Labourd, qui lui sont chères par-dessus tout au monde, il se recueille, au milieu du tumulte des grandes villes, et se clôt dans un jardin odorant que le songe, avec ses deux figuiers, ses deux rosiers, sa pelouse, — et aussi, bien qu'il n'en fasse pas mention, avec ce gracieux catalpa, édifiant pour la joie de qui passe le long du mur en juillet ses panicules fleuries — agrandit en vaste domaine. Il y jouit des joies paisibles de la famille, un bonheur souriant l'enveloppe. Quel doux prestige de vie, et, comme il est un lettré parfait, délicat, exempt de prétention, ses vers chantent avec tendresse, avec précision, exquisement. Qu'exiger davantage ?

Titre délicieux, printanier, frais, léger, quasi-aérien, **Ce joli temps de demoiselle**... signifie à la perfection les poèmes qu'il annonce. Voici (je pense) un début chatoyant de mille promesses lucides. C'est la joie de chanter, le caprice des rythmes, la spontanéité, nulle recherche, d'images de grâce impromptue et vivace. Non que la mélancolie, les pensers funèbres ne hantent le cerveau du poète, M. Pierre Menanteau ; trop d'amis sont morts, il a subi les heures sombres, mais, quand l'homme ne s'en mêle pas, la vie offre tant d'extases, d'éblouissements, de beautés ! O divine jeunesse, clochettes émues du printemps, heures précieuses de pureté et de tendresse, de malicieuse juvénilité et de confiance, comment ne vous point chanter ? Et le chant de M. Menanteau s'élève, frêle et discret à plaisir :

Encore ce jeu de mélancolie !
Il donne à ton corps la courbe fragile
D'une branche jeune où pèse la pluie,
D'un svelte rameau qui se croit fragile.

Encore ce jeu de mélancolie !

Il y a des fleurs qui ne fanent pas,
Des rires mouillés pareils à des larmes ;
Fais que ta gaîté ne se fane pas,
Que son éclat brille au milieu des larmes.

Encore ce jeu de mélancolie,
Ces demi-aveux de feinte discrète !

J'aime la pudeur qu'on nomme ironie,
Les plaisirs légers, la tristesse en fête.

Ce titre encore qui par sa simplicité et sa force expressive, ravit: **le Jardin sans Clef**. L'auteur ? Pierre Guédy. Le livre entr'ouvert au hasard sur ce poème, *Midi* :

Le soleil, brandissant ses lanières de feu,
A flagellé la ville, et la poussière roule...

Je me sens saisi de confiance et d'intérêt. La lecture ne m'a point déçu. Voici un beau livre, des vers pleins et forts, des images énergiques, souvent neuves, un rythme nettement assuré. Des poèmes sont dédiés à des artistes du vers, que j'estime ; cela n'est pas indifférent, induit à imaginer des parentés d'âme. Telle réminiscence baudelairienne, aussi de la « jeunesse blanche », des souvenirs d'enfance qui font songer à Rodenbach; tout cela m'est sympathique, et même ces essais un peu insistants de cadences fantaisistes « *à la mémoire de Lamme Goedzack* », *Humoresque*, *Parade* (qui ne sont guère cependant ce que je préfère dans ce livre), mais davantage *Danse*, *Sept Villes*, *A Emile Zola* et, pour avoir compris celui-là et l'aimer, toute cette partie réunie sous la rubrique *Terre*, la plus originale du recueil, serrée, méditative, précise et de sagesse fervente : cette foi en l'humanité, cette certitude envers la terre maternelle et constante, elle le sait :

Quand j'aurai défoncé l'unique horizon vierge,
Assumant le pouvoir de ma fécondité,
Je serai l'arbre en fleur que le printemps submerge,
L'herbe et le grain qui marche et le Dieu de l'Eté.

Mes bras, rameaux ouverts aux larges fleurs du torse,
Eveilleront le jour en syllabes d'oiseaux...

Jadis, peut être et aux temps romantiques certes, avec Sully-Prudhomme encore, les cerveaux des « poètes-penseurs » édifiaient des poèmes aux architectures dogmatiques qu'ils désignaient impérieux à l'effroi des foules subjuguées. Aujourd'hui, non. Les meilleurs se sont fondus aux palpitations profondes des atmosphères ou du sol, et en eux avec simplicité le chant suprême presque ingénument s'élucide. L'ironie de Laforgue a dérouté toute affectation ; Rimbaud a initié aux rites où se célèbre de soi le subconscient; ainsi se relie à son exemple l'élan très pur de M. Pierre Guédy.

« Qui dira les torts de la rime ? » Nul poète n'a plus diversement, n'a plus expressivement, plus *richement* rimé au sens vrai, essentiel de cette nécessité absolue en matière de prosodie française, que le grand poète Verlaine. Il n'y a pas chez lui de rime indifférente, négligée (sinon à dessein,ce qui revient à ne l'avoir pas négligée), hasardée ni surtout banale. Que reprochait-il à ce « bijou d'un sou » ? Assurément la facilité qu'il offre, ou du moins sa fausse apparence, à vulgariser l'apparence aussi de quelque chosequ'on prendra pour des vers ou pour un poème. Je ne nie point certes que **Chants Désespérés et Dernières Poésies** (*Le Livre de la Douleur, de l'Amour et de la Mort*) ne décèlent en l'âme, en la pensée de M. Léon Cordonnier, une puissance véritable de sentiment, une gravité du sens et de l'idée, mais ne gagnerait-il pas à s'exprimer, simplement, en une bonne prose ? Certes, il est persuadé que, s'appliquant à rimer avec soin par des syllabes appuyées sur la consonne, il rime richement, ou que sa rime existe. Non. Et si Banville va trop loin en insistant pour que la rime éveille toujours un effet de *surprise*, il convient à tout le moins que par la souplesse, l'ingéniosité inventive, ses rappels sonores, son effacement par moments, elle soit douée d'une existence autre que mécanique et formelle, comme c'est le cas dans ces vers-ci. Le problème de la rime, au surplus, n'a-t-il point toujours été mal posé, puisqu'on l'envisage toujours comme formée de deux sons répercutés d'un vers à un autre, mais indépendants, séparés de l'arabesque que la pensée ou le sentiment dessine de l'un à l'autre, et qui est précisément ce qui les justifie, les nécessite d'autant plus impérieusement que c'est d'eux aussi que ce dessin ou cette arabesque tire son origine, puis sa signification, sa substance rythmique et sonore ? Eléments d'un même prestige, conditions qui s'engendrent, s'ordonnent les unes par les autres, fondues non moins que distinctes.

« Poètes d'hier et d'aujourd'hui », **L'Epopée de l'Aile**, par Pierre Chardon, Edition Sansot, L.-H. Alexandre, 7, rue de l'Eperon, cette page de couverture à un « poème en six parties », dialogué entre le poète, la Muse et Elle, « la Source, l'attente », — « l'Aurore », du familier, du pathétique simple, intime, l'amour de la poésie, de la nature surtout, de la grâce et de la tendresse; non, ce n'est pourtant du Francis Jammes, mais un ouvrage

conscieneieux de sérénité mélancolique et de beaucoup de bonne volonté.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

ROMANS EXOTIQUES ET COLONIAUX (2e partie). Paul Morand : *Bouddha vivant*, Bernard Grasset. — Pierre Goemaere : *Le pèlerin du Soleil*, Albin Michel. — Jean Marquet : *La jaune et le blanc*, Editions du Monde Moderne. — Panaït Istrati : *Codine*, F. Rieder, — Jean-Toussaint Samat : *Mangamasch, la fille aux yeux bleus*, Renaissance du Livre. — Jean Psichari : *Le crime de Lazarina*, Editions du Monde moderne. — Jehan Cendrieux : *Alghâdir ou le Sexe-Dieu*, E. Fasquelle. — Edouard de Keyser : *Faramouz ou le protecteur des amants*, E. Flammarion. — Mémento.

M. Paul Morand n'a point démenti les prévisions que j'avais faites, à propos de *Rien que la terre*. Il ne lui suffit plus de nous éblouir par la virtuosité de son impressionnisme : il veut nous donner à réfléchir ou à méditer. Le héros de son nouveau livre, **Bouddha vivant**, est un jeune prince d'Orient qu'un Français très *up to date* ou « du dernier bateau », et quelque peu sceptique, mais à cause de cela même intelligent, rend curieux de connaître le génie de l'Occident, dont l'automobile lui a donné un avant-goût. Jâli quitte son royaume de Karastra, et après avoir confronté à Marseille la civilisation asiatique à la civilisation européenne, mène la vie d'étudiant à Cambridge, prêche la doctrine du renoncement à Hyde Park et dans les bois de Meudon, mais achève de se convaincre à New-York de l'irréductibilité de l'orgueil des Blancs, c'est-à-dire de la profondeur du mépris qu'ils professent ouvertement pour les races de couleur, et rentre dans son pays remplacer sur le trône son père, qui vient fort à propos de mourir... Abandonné à lui-même par notre compatriote qu'une péritonite a brusquement emporté, Jâli avait un instant songé à évangéliser l'Occident. Privé de son conseiller ironique, il avait cru pouvoir, dans l'exaltation d'une crise de mysticisme, recommencer la prodigieuse aventure du Bouddha. Mais la déception que lui a causée une jeune milliardaire américaine qui avait voulu devenir son disciple, et dont il était tombé amoureux, lui a dessillé les yeux. Le désir, dont l'enseignement du Parfait affirme la nécessité de l'anéantissement, lui a rendu ce service. Il a renoncé à sa folle ambition pour reprendre sa place sur la terre de ses ancêtres. Est-ce la sagesse de cet « abandon consenti », de cette résignation au destin que nous propose en exemple

M. Morand ? Je crois qu'il a voulu, aussi, nous faire toucher du doigt les vices de cette civilisation, toute matérielle, dont nous sommes si fiers, et nous avertir que c'est par manque de hiérarchie — de la hiérarchie organisée par l'Inde sous la forme du système des castes — que nous périrons. Mais la question est vaste et il ne l'a qu'effleurée, avec cette prestesse un peu désinvolte et cette élégance de touche qui caractérisent son talent. M. Morand qui sait voir, et styliser d'un trait net les particularités de notre époque, abonde en trouvailles heureuses, parfois même profondes, et il sied de reconnaître qu'il a amélioré sa manière. Il a atténué ce qu'elle pouvait avoir d'excessif. Ses images se fondent mieux dans la couleur générale de son « écriture », et ses associations ou ses jeux de mots ont moins l'air de charades, réservées seulement à des initiés.

Encore qu'il nous reporte aux temps primitifs de l'humanité, le livre que M. Pierre Goemaere intitule bellement **Le pèlerin du Soleil** est moins, sans doute, un roman préhistorique qu'une sorte de poème exotique, à cause de la magnificence des paysages qu'il évoque et de la variété de la faune et de la flore qu'il fait revivre. A l'envisager du point de vue de l'anthropologie proprement dite, on pourrait, d'ailleurs, le chicaner sur plusieurs points et, en particulier, lui faire le reproche de prêter à ses hommes du Fleuve, et à son héros surtout, chez qui nous assistons à l'éveil de la pitié, des idées ou des sentiments un peu trop voisins de ceux de représentants beaucoup plus évolués de notre espèce... Mais il n'importe, puisque — dans un décor farouche, — c'est une vision héroïque et symbolique des âges lointains de l'homme qu'il suscite devant nous, pour exalter la beauté de l'effort et la toute-puissance de l'esprit. Fausse, relativement, sa psychologie des habitants de la planète, à l'âge paléolithique, reste vraie par rapport à l'absolu, dans le sens de ce que nous savons ou croyons savoir, de façon certaine, de l'évolution. On ne manquera pas de donner pour maître, et de reconnaître pour modèle à M. Goemaere, M. J.-H. Rosny aîné, à qui son livre est, d'ailleurs, dédié. Mais la légitime admiration que M. Goemaere éprouve pour le grand romancier préhistorique n'a nullement le caractère de la servitude. M. Goemaere, en effet, qui est un écrivain de qualité, a des dons épiques très personnels, et l'on ne serait pas plus justifié de dire qu'il imite l'auteur de

La guerre du feu qu'on ne pourrait l'être d'accuser un romancier d'en copier un autre sous prétexte qu'il met en scène des gens du même monde ou des habitants d'une même région. Si M. Goemaere se plaît à montrer nos lointains ancêtres en lutte contre les éléments hostiles et à décrire les combats des grands fauves comme M. J.-H. Rosny aîné, ce n'est pas en s'inspirant de ses peintures qu'il compose. Il a le pouvoir de s'halluciner lui-même, sans que son art de mener le récit et d'en multiplier les péripéties dramatiques cesse un instant pour cela d'être lucide. C'est une œuvre attachante et généreuse qu'il a écrite, et qui permet de lui prédire un brillant avenir.

M. Jean Marquet, qui, sur les traces de Jules Boissière, écrivit pour ses débuts un remarquable roman de mœurs indo-chinoises (*De la rizière à la montagne*), publie aujourd'hui sous ce titre, **La jaune et le blanc**, un nouveau livre où l'on retrouve ses qualités de peintre fidèle de l'Extrême-Orient, mais dont on ne saurait dire qu'il ajoute à sa réputation. C'est une histoire assez terne qu'il nous raconte ou, plutôt, c'est une sorte de récit uniforme qu'il nous fait de l'existence d'un gérant de magasins à sel de Dziem-Dziem, et son évocation des indigènes et des paysages du delta tonkinois n'est pas à mon gré suffisante à soutenir l'intérêt, ni même à justifier les prétentions romanesques de son petit volume. Son héros — si héros il y a — s'acoquine avec une *congaï* sans relief, et n'éprouve de cette concession aux mœurs des « broussailleux » que des déboires. On souhaiterait autre chose que ce déroulement d'événements monotones qui donne l'impression de la réalité quotidienne, mais que ni l'imagination ni la sensibilité de l'auteur ne teintent de couleurs particulières.

M. Panaït Istrati, après avoir composé l'épopée roumaine avec la série des « récits d'Adrien Zograffi », nous raconte dans **Codine** une émouvante histoire d'enfant, celle du barde même ou du rhapsode dans la bouche duquel il a mis des récits. M. Panaït Istrati excelle aux évocations d'un réalisme brutal, et son tableau de la vie misérable d'une petite ville de la Roumanie en proie à tous les fléaux, et sans cesse secouée de convulsions violentes, est un des plus âpres qu'il ait brossés. Sans doute s'est-il représenté lui-même sous les traits d'Adrien Zograffi, qui lit à treize ans les *Souvenirs de la maison des morts*, mais il a

réussi de Codine, l'apôtre assassin, un portrait d'une intensité d'eau forte.

M. Jean-Toussaint Samat narre, avec une agréable simplicité, dans **Mangamasch, la Fille-aux-yeux-bleus**, l'histoire d'une Bretonne qui s'assimile si bien les mœurs de Madagascar, où le destin l'a fait naître, qu'elle préfère cette patrie d'adoption à sa patrie véritable et devient, en quelque sorte, l'idole des Malgaches au milieu desquels elle vit. C'est une bien curieuse et attachante figure que M. Jean-Toussaint Samat a dessinée. Il a apporté un soin presque pieux à cette œuvre, et son étude des indigènes de la grande île révèle un observateur sagace.

Le crime de Lazarina, de M. Jean Psichari, est l'histoire d'un des multiples drames qui n'ont cessé d'ensanglanter la Grèce depuis qu'elle a secoué le joug de la Turquie. Le roman de M. Psichari est émouvant, mais ce qui en fait l'intérêt principal, c'est qu'il a été écrit en *grec moderne* avant de paraître dans notre langue. Voilà près de cinquante ans que M. Psichari, qui dès 1880, avec *Mon Voyage*, a entrepris pour la prose vulgaire grecque une tâche analogue à celle de Boccace pour l'italienne, de Rabelais et de Montaigne pour la française, écrit des livres où il s'ingénie à codifier un parler grec vivant, capable de tout exprimer, idées et sentiments, et destiné à remplacer le charabia livresque dont on se sert officiellement à Athènes. Il convenait de signaler ou de rappeler son effort aux lecteurs du *Mercure* qui a publié de lui, naguère, *Le solitaire du Pacifique*.

M. Jehan Cendrieux nous affirme dans **Al Ghâdir ou le Sexe-Dieu** que, parmi les Alaouites, des sectateurs *chiites* de l'Islam — les Ismaïliehs — pratiquent une religion secrète comportant le sacrifice divin de l'Union des Sexes. Il nous initie aux mystères de cette religion, non sans analogie avec ceux d'Eleusis. Mais son initiation est assez superficielle et, d'ailleurs, décevante, comme toutes celles du même genre que l'on a tentées. Aussi bien, pour nous émouvoir ou nous intéresser, lui faut-il recourir à un pathétique romanesque un peu gros, où sa sincérité transparaît, toutefois...

C'est dans une Arabie légendaire, et à une époque indéterminée, que se passe **Faramouz ou le protecteur des amants**, le dernier roman de M. Edouard de Keyser, que l'on ne saurait accuser d'être un écrivain rare, puisqu'il ne publie pas

moins de deux ou trois livres chaque année... Il y a de la couleur et du mouvement dans celui-ci, où la volupté s'accompagne de cruauté, comme il sied, puisque nous sommes en Orient. M. de Keyser fait preuve de fantaisie dans l'image qu'il trace de Faramouz, le protecteur du prince et de la belle captive, mais son récit est trop touffu.

Mémento. — Dans *Morpho* (E. Fasquelle), M. Zell a choisi les Indes, dont il brosse une fastueuse peinture, pour étudier chez une femme l'éternel conflit de l'esprit et des sens. Il a écrit un livre agréable. — Avec un humour non sans lourdeur, M. Georges Poulet, dans *Autour d'une Femme, sous les tropiques* (Albin Michel), nous conte l'histoire d'une aimable petite Française en butte aux convoitises du gouverneur de Boulam, en Guinée portugaise. L'honnête créature se défend, en outre, contre l'amour qu'elle inspire à un compatriote, et que ce compatriote lui inspire. Mais elle meurt empoisonnée par une Peulhe jalouse au moment où, veuve, elle allait pouvoir goûter le bonheur sans remords. — Exotique, le roman de M. Armand Mercier, *La vengeance de Kali* (Editions de France), ne l'est que par son héroïne, une jeune femme d'origine hindoue, puisqu'il se passe en Suisse, sur le bord du Léman et que les trois autres personnages qu'il met en scène sont ce qu'il y a de plus modernes. Mais M. Mercier, qui se pourrait dire un disciple de M. Pierre Benoît, fait jouer avec habileté les péripéties, et son livre plaira, sans doute, à beaucoup de lecteurs.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Vieux-Colombier, promoteur et type du faux théâtre d'art (1).

Le Vieux-Colombier n'a eu existence que de théâtre de quartier, avec sa clientèle craintive, timorée, qui aurait été vite effarouchée si quelque force morale lui avait été proposée. Car la force morale qui, par sa seule présence, désigne, secoue, laboure alentours, paraît une menace — par contre-coup, selon l'imagination qui déborde — pour la stabilité stagnante des écus et des mœurs. Justement, M. Copeau avait choisi ce public pas accoutumé à dissocier automatiquement les vigueurs généreuses et les courroux essentiels de l'œuvre d'art (et ne parlons pas de ses grâces !) d'avec le courant de la vie pratique. Public qui ne sait pas assez que, si le spectateur d'un ouvrage magnifique y reçoit parfois — outre la divine exaltation — un sentiment de misère,

(1) Suite et fin de mes observations du 1er septembre.

de pénurie personnelle, de honte dans sa conscience habituellement bornée, mais forcée là de s'ouvrir, rien n'implique que de cet aveu intime découlera pour lui aucun châtiment! Le mouvement de son émotion — qu'il se rassure ! — ne lui demandera pas de se prolonger dans sa vie. Voilà surtout, et premièrement, ce dont M. Copeau eût pu bien avertir son public spécial, confessionnel, de caste aisée et plein certainement de la meilleure bonne volonté à devenir davantage, si M. Copeau avait eu quelque chose d'original à lui présenter.

(Par parenthèse, l'auteur original n'a pas, lui, au contraire de l'entrepreneur de spectacles, à s'embarrasser, lorsqu'il se manifeste sous la forme fondamentale de l'écriture, des pusillanimités du public. Et c'est en quoi le Théâtre ne dépend pas des *théâtres*. Qui passe avec authenticité, originalité et qualité (et cela d'ailleurs en toutes branches), aucun spectateur ni lecteur averti et libre d'esprit ne l'abandonne, et dût-il même, celui-ci, réagir et ressentir sa propre révolte.)

En somme, en dehors de l'effort à propos des rudiments de l'interprétation du classique, reste à la gloire de M. Copeau d'avoir tenté de réaliser certains des paragraphes des *Considérations d'ordre général* sur lesquelles s'ouvrait le *Projet d'un Théâtre d'Art* tracé par Golberg, et publié en 1907, peu de mois avant sa mort :

PROJET D'UN THÉATRE D'ART. — But : créer un abri permanent pour toutes les manifestations de l'art dramatique qui, pour des raisons diverses, ne trouvent pas d'hospitalité dans aucun des théâtres existants. Manifestations qui se réduisent au fond à quelques faits suivants : 1° simplifier la mise en scène ; 2° interdire sur la scène ce qui n'a aucun rapport direct avec l'art et qui finit par le reléguer au second plan : lancement de robes, chapeaux, cravates, sous prétexte d'un drame ; 3° donner toute l'ampleur à la liberté de l'écrivain, de façon à supprimer le fantôme de « nécessités de la scène », qui n'est qu'un préjugé de directeurs illettrés, ou un non-sens. Toute pièce, toute œuvre littéraire est jouable dans certains milieux, et surtout si l'on relève le niveau de l'art de la récitation ; 4° deux grands principes de l'art au théâtre : la lumière en scène et la musique de la phrase — l'éclairage et la sensation ; 5° l'art compris de cette façon : englober toutes les manifestations de l'art littéraire, du moment où l'œuvre n'est plus lue ou pensée, mais dite ; 6° éviter PAR PRINCIPE les vedettes, les artistes à nom, mais attacher à notre théâtre d'art de jeunes artistes dévoués à

l'art, ignorés, travailleurs, hommes et femmes qui comprendraient qu'il n'y a pas de *premier* rôle dans une œuvre d'art, mais des artistes jouant avec dévouement et compréhension. De cette façon, on formera peu à peu une troupe unie. Les vedettes, au contraire, désorganisent l'esprit général, et rendent la pièce subordonnée à leur talent. La célèbre troupe de Meiningen ignore les « vedettes » et c'est un théâtre modèle pour jouer aussi bien Shakespeare que Gœthe ou Ibsen ; 7° éloigner toute pièce qui peut trouver son emploi facile dans les théâtres existants, pièces à thèses faciles genre Brieux, pièces à adultères, etc. On aimerait des coups de fouet robustes, à raccourcis même violents, de grandes pièces d'horreur et de grotesque, genre *Ubu Roi* ; etc... ; 8° pas de « comptes d'auteurs » ; *etc., etc...* (1).

Suit, méthodiquement précisé, le détail minutieux (une dizaine de pages) de l'organisation générale, depuis le mécanisme de la direction, de l'économat, des ressources financières et des spectacles, jusqu'au vestiaire ! Membres d'honneur, membres actifs ou sociétaires, membres abonnés. Puis la mutualité : association des auteurs, des artistes, des décorateurs et des machinistes.

Pour la plus grande partie, M. Copeau a bien suivi tout cela qui, à l'époque du *projet* (1907), pouvait être relativement utile et nouveau, et artificieusement alléchant pour un départ, si nous trouvons aujourd'hui, comme je l'ai avancé au début de cette chronique, que cette conception de l'art séparé du train de l'époque est un vice durement limitatif de l'effort vers le meilleur.

Mais il est un paragraphe que M. Copeau a complètement contrefait et contourné, le voici :

Le nouveau théâtre d'art doit se préoccuper de la démocratie, mais en éduquant le peuple, en lui donnant de la saine nourriture et non plus de la bouillie intellectuelle. Le peuple a la tête solide et n'a pas besoin de nourriture intellectuelle de dyspeptique. Pour cela, le *Théâtre d'art* se mettra en rapport avec les Universités Populaires, avec les Bourses du Travail, en mettant à leur disposition une certaine quantité de places contre une très faible rétribution. Il mettra des places à la disposition de la *Ligue de l'Enseignement*, des *Amicales d'instituteurs*, de la *Municipalité* pour les Ecoles de la Ville, de l'Instruction publique pour les lycées, et des associations d'étudiants. De cette façon, il créera sa foule et sa clientèle démocratique, sans faire du « théâtre populaire » et en sauvegardant la liberté et la pureté de l'art.

Naturellement, nous devons faire, parmi ce texte, la part qui

(1) Ce *Cahier de 1907*, très rare, figure à la bibliothèque de M. Doucet.

revient à la phraséologie de l'époque : n'importe, le fond est positif et pouvait exciter un essai de réalisation pratique selon les autres paragraphes du *Projet*. Et M. Copeau, qui a emprunté tout le reste de l'architecture, peut-il être excusé de n'avoir pas su le faire vivre, le transformer, le faire fructifier, le rompre, l'outrepasser au besoin, alors qu'il a passé du rôle généreux, tout au moins, que lui proposait le *Projet*, à celui de majordome à l'office théâtral de ce groupement de caste aisée, alors déjà réuni à cette époque, dans le département des Lettres, par la confessionnelle « Nouvelle Revue Française » ? En fait, on ne peut pas ne pas remarquer l'abominable détournement vers le favorisé de ce qui était destiné au plus modeste.

Le Vieux-Colombier n'était pas moralement viable, vicieux qu'il était dans sa constitution congénitale, adultérée selon sa propre envergure par M. Copeau. Qui sait si l'auteur véritable du *Projet* authentique n'en aurait pas compris certains partis pris, séduisants au premier abord, mais pipés, à la réflexion, et s'il ne les aurait pas écartés promptement au cours du travail ? Pourquoi par exemple des acteurs ayant professionnellement les quelques petites scélératesses théâtrales de la vanité seraient-ils nécessairement inemployables ? Ces bêtises-là (accrues dans une époque qui leur est propice) se casseraient, se disciplineraient facilement, selon des œuvres qui rendraient automatiquement ces pratiques — ou l'excès de ces pratiques — ridicules, et, au surplus, sur une scène où les *cabotins* comprendraient facilement qu'ils se haussent jusqu'à la profession de comédien, en les abandonnant à quelques histrions officiels chez qui elles sont un pli définitif. Et puis, est-ce que, aujourd'hui, le *cabotinage* n'a pas passé du monde des acteurs à celui des auteurs ?

Bref, M. Copeau a sombré de toutes manières. On ne peut dire que l'auteur du plan qu'il a suivi ait une part de la défaite. Et, cette défaite acquise, on trouve que M. Copeau a, en somme, agi avec justice en prenant seul la paternité du *Vieux-Colombier*, et en se montrant toujours si chatouilleux et si coquet sur l'honneur de cette prérogative... empruntée à un autre.

L'auteur du *Projet* de 1907 (lequel, par parenthèse, avait été établi à l'usage de M. Valmy-Baysse, l'actuel secrétaire général de la *Comédie-Française*), l'auteur du *Projet* de 1907 avait une causticité, une sensibilité extrême, une malice diabolique, une

intuition, une intelligence des arts singulièrement actives. Nul doute que, au lieu de s'acharner, de se buter aux points artificieux de son plan, il eût converti certaines de ses vues primitives dans un travail pratique de direction beaucoup plus riche, original, mordant et générateur que n'a été celui de M. Copeau. Et c'est en me reportant à lui, à ce qu'il était, que je comprends peut-être mieux encore la tare exécutive de celui qui s'est substitué à lui. Cette tare, c'est la moralité spécifiquement calviniste (que ceux qui l'ont, pour quelques années passées, mise à la mode, soient protestants ou non) qui a sévi et régné à la base de tout ce que la N. R. F. ancienne et le Vieux-Colombier ont entrepris solidairement. Tare éminemment dangereuse — quoique d'une portée toute précaire et passagère — en ce qu'elle réussissait à faire prendre le sévère apparent des visages et des mœurs pour l'indice de la présence de l'art.

Cela était en définitive d'autant plus ridicule que M. Jacques Copeau a été obligé de jouer des pièces qui lui étaient imposées, soit par la camaraderie, soit par la nécessité de rester dans les faveurs des soutiens de l'exploitation. Son système à lui était aussi pourri que celui des autres théâtres. Les pressions qu'il avait à subir venaient tout bonnement d'autres mobiles, mais étaient équivalentes ; un autre genre de parasites ou d'écornifleurs l'entamait. Un théâtre, cela ne se passe pas dans l'absolu. Prisonnier, disons sans détour que c'est son étroitesse d'esprit calviniste, son orgueil, son caporalisme puritain qui l'ont absolument empêché de donner aucun coup de balai aux écuries, et de donner aucun élan dans le monde à aucun pur-sang. Il a enfermé les gens dans une atmosphère cultuelle irrespirable, où un lourd ennui insupportable a sévi jusqu'au marasme.

Au contraire de telles tricheries avec les principes en de telles équivoques, il nous plaît de considérer la figure de l'infatigable, du souple, du tenace Lugné-Poe. Ce hardi aventurier de l'art du théâtre, ce boucanier, pirate industrieux de toutes sottises rançonnables, ce contrebandier d'Ibsen, aidé de sa complice Suzanne Desprès ! A-t-il peur, lui qui, par son ascendant acquis, par son autorité enfin rayonnante, subjugue aujourd'hui jusqu'à ces « boulevards » en transes, a-t-il peur, lui, des « comptes d'auteurs » passagers, idoines à boucher les trous d'un budget aux débours par ailleurs héroïques ; a-t-il peur des belles filles

accoutumées pourtant jusqu'ici à réduire les auteurs à n'être rien qu'un tapis à leurs grâces, comme cette Madeleine Carlier qu'il a si bien apprivoisée cet hiver (1) !

Ah, ce Lugné-Poe, qui, en fait, seul dans l'époque, depuis 40 ans, a su tenir au poing, contre vents et marées, et fût-ce avec des dégagements de satrape, la torche du Théâtre propre, plus belle encore de rester isolée ! Lui auprès de qui il faut bien reconnaître que les Antoine et les Copeau pleins d'une sourde, âpre et pontifiante infatuation, cachée derrière une fausse bonhomie, une simplicité tout apparente, ne sont point dignes seulement de lui brosser son chapeau.

Comme le rideau est tombé sur tant de manifestations de la déconfiture, il nous reste de claquer, en manière de consolation, pour cet exemplaire, robuste et libre entrepreneur. Le style positif où navigue un homme remarquable éclate en celui-ci avec une vigueur tortueuse, mais efficace.

Mémento. — Dans *Le Temps* (lundi, 29 août), l'intérimaire ou l'invité au feuilleton dramatique, M. A. Lang, fait, sous le titre : *L'effort des jeunes*, une sorte de manifeste des « Jeunes ». Il énumère nommément 50 auteurs d'après-guerre qui sont l'espoir, ou même déjà l'honneur du Théâtre. Tous ses arguments sont pitoyables (ou mercantiles à la façon d'Antoine) et ne tiennent pas devant le moindre examen. Pour n'en prendre qu'un — le plus *matériellement* faux — il pose que le succès d'un auteur ne dépasse pas 15 ans. Est-ce que Scribe, les deux Dumas, Augier, Sardou — sans être des génies — n'ont pas occupé la scène (et même parfois y tiennent encore) pendant le double, le triple de ce laps ?

Le vieux refrain téméraire, mais généreux : « Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde », subit aujourd'hui la transposition vulgaire en : « Ote-toi de là, que je m'y mette ». C'est-à-dire que c'est la curée autour du gâteau, et qu'il faudrait bien restreindre les tours de chacun des clowns équivalents, pour que chacun d'eux puisse montrer sa petite farce. Seulement, on ne sait pas si les gradins seront garnis, et par qui ?

Puisque nous sommes sous le règne du médiocre, nous ne demandons à personne de frayer une voie nouvelle. Mais seulement que l'on nous épargne l'ennui. Ce serait au moins une étape.

ANDRÉ ROUVEYRE.

(1) Dans *Le Cœur ébloui* de Descaves.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Jean Granier : *Mesures électriques*, Colin. — F. Martin et G. Guillou : *Grandeurs et unités*, Chiron. — Augustin Boutaric : *La physique moderne et l'électron*, Alcan. — Félix Colomer : *Manuel pratique de radium*, Editions d'actualités. — J. Groszkowski : *Les lampes à plusieurs électrodes et leurs applications* (traduction G. Teyssier), Chiron. — Baudy de Saunier : *Initiation à la T. S. F.*, Flammarion. — J. d'Anselme : *La T. S. F. et les phénomènes radioélectriques*, Chiron. — Mémento.

La métrologie électrique est devenue depuis longtemps un chapitre spécial de l'électromagnétisme : c'est ainsi que, dès sa fondation, l'Ecole supérieure d'Electricité a prévu un cours sur les **Mesures électriques**. De telles mesures se sont vite généralisées à des phémonènes où l'électricité ne joue qu'un rôle secondaire, en photométrie par exemple ou pour l'évaluation des températures élevées ; je rappellerai que, personnellement, j'ai usé de l'électromètre pour suivre les réactions chimiques, ce qui permet de déceler des masses de l'ordre du dix-millionième de milligramme (1) et que le physicien américain P. W. Bridgman (de l'Université Harward) se sert de la variation de conductivité électrique pour apprécier d'énormes pressions : dix-mille atmosphères et plus.

Tous ceux qui construisent ou utilisent des appareils électriques ont intérêt à posséder un laboratoire de mesures, si petit soit il. Le constructeur, poussé par la concurrence à faire travailler au maximum la matière première, trouve un avantage considérable à déterminer les propriétés électriques ou magnétiques des matériaux qu'il emploie et à contrôler, en cours de fabrication, la bonne qualité de ses produits. L'exploitant, de son côté, doit être à chaque instant renseigné sur l'état de son installation, soit pour y apporter des améliorations, soit pour remplacer en temps voulu les appareils défectueux.

Telles sont les phrases par lesquelles débute la préface du petit volume que Jean Granier, préparateur à la Faculté des Sciences de Montpellier, a rédigé pour l'excellente collection Colin ; et, du premier coup, il a réussi à condenser l'essentiel du sujet d'une manière remarquable. Les trois premiers chapitres

(1) Ces recherches ont été résumées par Georges Matisse, *Le mouvement scientifique en France : les sciences physicochimiques et mathématiques*, p. 37-41, Payot, Paris, 1925 (Cf. *Mercure de France*, 15 décembre 1925, p. 723-726).

servent d'introduction et traitent des unités, des erreurs expérimentales, de la sensibilité des appareils (1), sous une forme désormais classique (2). Le reste de l'ouvrage s'occupe des courants, des résistances, des tensions, des charges, des capacités, des grandeurs magnétiques, des coefficients d'inductance, des puissances, des énergies, des déphasages et des fréquences. Sur chaque question, les ordres de grandeur, les précisions, les détails pratiques abondent. Nous avons maintenant un manuel, qui nous donne une idée nette de l'importante question des *Mesures électriques.*

Sous le titre **Grandeurs et unités**, en 120 pages, deux ingénieurs se sont appliqués à rassembler un grand nombre de renseignements épars sur les unités mécaniques, électriques, optiques, calorifiques, et aussi sur les systèmes de mesure employés à l'étranger. Par définition, un ouvrage de ce genre, qui consiste en une intelligente complication, ne doit comporter aucune erreur fondamentale (en dehors des coquilles... inévitables). Malheureusement, personne ne contestera — pas même les auteurs — que leur brochure est déparée par un nombre considérable de confusions et d'incompréhensions. Ils évoquent (p. 61) un système électrodynamique « qui n'est pas employé », sans s'apercevoir que c'est justement le système électromagnétique usuel. Ils confondent la masse et le poids, l'énergie et la tension, la puissance et le travail (3). Ils écrivent en tête de leur introduction:

> Le plus grand nombre des erreurs que commettent les étudiants et les ingénieurs est dû à une ignorance des unités.

En effet... Il ne suffit pas de publier un ouvrage sur les unités pour s'immuniser soi-même contre ces erreurs.

§

Je n'estime guère les productions d'Augustin Boutaric, professeur à la Faculté des Sciences de Dijon : livres d'enseignement,

(1) Signalons toutefois quelques rares lapsus (p. 3, 5 et 6). En parlant des grandeurs mesurables, l'auteur écrit : « Ce sont les seules dont nous nous occuperons » ; j'avoue ne pas connaître, en électricité, des grandeurs, qui ne soient pas mesurables.... Dans la définition du travail, il faut préciser que la force déplace son point d'application *dans sa propre direction*. Enfin l'expression *charge* électrique est préférable à celle de « masse électrique ».

(2) C'est la forme même que j'employais dans mon *Précis de Physique*, p. 10, 15, 213 et 574 (Dunod, Paris, 1920.)

(3) En écrivant qu'un cheval-heure « vaut trois mille six cents chevaux-vapeur », c'est un peu comme si on exprimait *en heures* le poids d'un colis postal.

ouvrages et articles de vulgarisation, analyses critiques,... j'ai eu plusieurs fois l'occasion de le dire sans ambages aussi n'en suis-je que plus à l'aise pour reconnaître que son exposé intitulé **La physique moderne et l'électron** m'a fort satisfait et pour en recommander la lecture à tous ceux qui désirent s'initier aux théories actuelles. Il ne fait d'ailleurs pas double emploi avec le remarquable ouvrage de Millikan, traduit par Adolphe Lepape, *L'électron* (1), et paru récemment dans cette *Nouvelle collection scientifique*, que dirige Emile Borel ; ce dernier a donc fort bien fait d'accueillir le volume de Boutaric.

Non pas qu'il soit sans défaut... Ainsi, l'auteur n'a pas l'air de se douter (p. 126) que certains phénomènes d'induction comportent l'émission d'une onde d'accélération ; il donne (p. 35-36) une formule fausse et un raisonnement faux sur la force électro magnétique ; il omet (p 225) les essais de télévision ; il reproduit (p. 152) un raisonnement incorrect d'Eugène Bloch (1912) sur le mécanisme de la chaleur dégagée par un courant dans un métal ; il attribue (p. 48) une certaine valeur à des conceptions (de Daniel Berthelot), les unes sans intérêt, les autres franchement absurdes. Sans parler d'un certain nombre de petites inexactitudes (2).

Mais, somme toute, ce ne sont là que des critiques de détail. L'ensemble est bien équilibré et il renferme, outre une bibliographie sommaire, une documentation précise sur les propriétés et les modes d'isolement de l'électron, sur les théories électroniques, sur les applications. Il n'est que temps que l'électron ait droit de cité dans l'enseignement de l'électricité, comme je m'y applique dans mon cours à l'Ecole des Hautes Etudes commerciales, dans le sens que j'ai indiqué par un article de vulgarisation (3), dans le sens que vient de préconiser Boutaric.

Un ingénieur des mines, Félix Colmer, a fait paraître un **Manuel pratique du radium** (à l'usage des agriculteurs, chimistes, ingénieurs, médecins, prospecteurs). On y trouvera certes des renseignements sur ce qu'on peut appeler la « cuisine » et la « quincaillerie » du radium ; mais l'auteur réédite pêle-mêle des conceptions délaissées et des théories encore en vigueur :

(1) *Mercure de France*, 15 octobre 1926, p. 299-404.

(2) Pages. 8, 17, 42, 55, 78, 120, 219, 220...

(3) « Qu'est-ce que l'électricité ? Qu'est-ce que le magnétisme ? » *La Science et la Vie*, avril 1927, p. 288-300.

il nous raconte qu'il passe « un fluide » dans les fils électriques et que le radium émet un « fluide gazeux » ; il omet les transmutations réalisées par Rutherford ; ... Ouvrage bien médiocre au point de vue scientifique ; aussi médiocre que celui de Fernand Honoré (Gauthier-Villars) (1) et ce n'est pas peu dire !

§

Il reste à signaler quelques ouvrages concernant la radiotélégraphie. Tout d'abord un traité sur **Les lampes à trois électrodes et leurs applications**, traduit du polonais et présenté aux lecteurs français par un savant spécialiste René Mesny. On y trouvera une étude complète de l'effet thermoélectronique, des lampes à deux et à trois électrodes, des fonctions détectrice, amplificatrice et génératrice, des divers montages et des nouveaux modèles (lampes à quatre électrodes, de Fleming, lampe bigrille de Schottky,...). Cet exposé complète utilement le manuel de Camille Gutton, sur le même sujet, paru il y a quelques années (2).

Les ouvrages destinés au grand public sont toujours aussi médiocres : ne comprenant pas grand'chose à ce qu'ils se chargent de raconter, les auteurs vulgarisent (dans le plus mauvais sens du mot). La brochure de Baudry de Saunier a été tirée à plusieurs dizaines de mille, et elle ne s'améliore pas en vieillissant (l'auteur l'a sans doute jugée parfaite du premier coup); elle se poursuit au rythme moyen d'une grosse erreur par page et il y a 286 pages... Les trois brochures de Carlo Toché sur l'électricité en général (parues dans la même collection Baudry de Saunier) ne méritaient pas un tel appendice, qui aurait pu tout aussi bien être signé Nordmann ou Moreux (3).

(1) Cf. *Mercure de France*, 15 avril 1925, p. 424-425.

(2) *Mercure de France*, 15 avril 1924, p. 471.

(3) A propos de l'abbé Moreux, j'avais cité Molière (*Tartuffe*, III, 3) ; je ne m'étonne donc guère de sa réponse (*Mercure de France*, 15 juin 1927, p. 760-763). Voici où nous en sommes :

MOI. — Il y a telle ou telle question que vous n'avez pas comprise.

LUI. — Peu m'importe (*sic*) : mes livres ont un tel succès...

MOI. — Il y a telle ou telle erreur que vous propagez.

LUI. — Oui, mais les humbles cancres (*sic*) m'admirent.

MOI. — Au fond, vous n'êtes ni mathématicien, ni physicien.

LUI. — La belle histoire (*sic*) : j'ai eu des relations avec de si grands savants...

On concevra qu'il n'y ait rien à répondre à ces échappatoires.

L'œuvre du polytechnicien J. d'Anselme est, elle aussi, bourrée d'inexactitudes et d'incompréhensions : méconnaissance des lois électriques les plus élémentaires (p. 30), abus intempestif du courant d'eau pour représenter n'importe quoi, ignorance de la nature du magnétisme (p. 48), l'éther (?) identifié avec « un tissu d'électrons » (p. 77), etc., etc.

Il n'y a toujours qu'un bon livre élémentaire de T. S. F., c'est celui de Gutton, paru dans la collection Colin et refondu tous les ans ; en en parlant (1), j'émettais le vœu qu'un auteur très compétent écrivît un livre « un peu plus minutieux dans les explications et limité à un plus petit nombre de dispositifs ».

Nous l'attendons encore.

Mémento. — *L'Illustration* (13 août 1927) : « Les dernières révélations de la physique », par Charles Nordmann. C'est une mise au point de l'état de la physique après les travaux du Danois Niels Bohr (1913) : « dernières » veut donc dire : « datant de près de quinze ans ». Si on néglige un certain nombre de plaisanteries d'un goût douteux, qui sont dans la manière nordmannienne, l'ensemble est à peu près correct ; notons toutefois que ce vulgarisateur de seconde main est complètement brouillé avec la correspondance entre les raies spectrales et les sauts des électrons d'une orbite sur une autre, ce qui était précisément l'objet essentiel de l'article.

La Science et la Vie (septembre 1927) : Louis Houllevigue, professeur à l'Université de Marseille, montre, par quelques exemples frappants, les « avantages du système métrique ». — Jules Lemoine, professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, dans une étude abondamment illustrée, étudie « les défauts de l'œil » et les moyens d'y remédier. — J'ai moi-même retracé l'œuvre de l'Autrichien Zsigmondy, prix Nobel de chimie 1926, à qui nous devons d'importants travaux sur les colloïdes et l'ultramicroscope. — Dans un second article plus étendu, je m'occupe de « la mesure de la lumière et des progrès de l'éclairage » : ce sont des mesures très délicates et des théories très ingénieuses, dues à Kirchhoff, Stefan, Wien, Planck,... qui ont abouti à l'universelle lampe électrique dite demi-watt.

MARCEL BOLL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Marcel Marion : *Ce qu'il faut connaître des crises financières de notre histoire*, Boivin et Cie. — George-Edgar Bonnet : *Les expériences monétaires con-*

(1) *Mercure de France*, 15 avril 1924, p. 469-471 et 472.

temporaines, Armand Colin. — Georges Lacout : *Le retour à l'étalon d'or*, Payot. — Louis Franck : *La stabilisation monétaire en Belgique*, Payot.

Ce n'est pas la première fois que la France a des soucis d'argent. De tout temps, selon M. Marion, les gouvernements ont été plus ou moins aux prises avec ce mal redoutable. Quelques-uns en sont morts, d'autres ont réussi à vivre avec leur mal, généralement pour peu de temps, rares sont ceux qui ont pu guérir. On pourrait presque dire que chez nous la maladie a été l'état normal et la bonne santé l'exception. M. Marion, dans son livre sur **Ce qu'il faut connaître des crises financières de notre histoire**, excepte, en effet, quelques années de la fin du règne de Henri IV et du ministère de Colbert, le Consulat, les premiers temps de l'Empire et les années qui s'écoulèrent entre la réparation des désastres de 1815 et les revers de 1870. Ceci mis à part, nos annales ne présentent rien de vraiment satisfaisant au point de vue de la gestion financière.

Mais l'étude de M. Marion porte seulement sur les périodes où le mal a pris une gravité particulière. Et il recherche surtout comment se sont terminées ces crises et comment le malade a recouvré la santé. Ainsi qu'il le fait remarquer en effet, jusqu'ici le malade a triomphé en dépit des maladies et surtout des médecins. Notre pays a-t-il conservé cette vitalité ? C'est évidemment le secret de l'avenir. Le but de M. Marion est d'exposer le passé pour lui demander enseignements et conseils. Malgré les changements que le temps apporte en effet dans l'aspect des problèmes financiers, il y a certains éléments permanents et il y a profit à chercher dans l'histoire les exemples à suivre et ceux à éviter. Entre les efforts de nos rois des XIVe et XVe siècles, constate M. Marion, entre les rudesses de Sully et de Colbert, entre la vigilance de Gaudin, l'habileté du baron Louis et la politique financière de l'Assemblée de 1871, il y a des traits communs et ces traits sont essentiels : but défini, poursuivi avec décision, énergie et persévérance. A cela doivent être joints l'ordre et l'économie. Ces deux vertus suffisent quand on a le courage et la fermeté, mais elles sont indispensables. Comprimer les dépenses, accroître les recettes, « non par une fiscalité échevelée, mais par une fiscalité productive », c'est-à-dire par une fiscalité à base très large. Or, il a été toujours difficile de lever des impôts sur la classe la plus nombreuse ; on comprend donc le goût des finan-

ciers chargés d'un assainissement pour les impôts indirects. C'est la suppression des impôts indirects qui a mis les finances révolutionnaires en très mauvaise posture. C'est leur rétablissement qui a chassé le déficit de nos budgets et permis de supporter sans fléchir le poids des charges énormes consécutives aux désastres des deux Empires. Enfin, les gouvernements réparateurs ont été attentifs à ne pas nuire au crédit de l'Etat. Casimir-Périer disait que la base des finances de tous les Etats, c'est l'économie : il ajoutait que la source du crédit et de la confiance, c'est la fidélité à remplir ses engagements.

§

M. George-Edgar Bonnet, dédaignant le passé trop lointain, étudie, lui : **Les expériences monétaires contemporaines**. Il rappelle que depuis Ricardo, pour ne pas remonter plus haut, tout un faisceau de théories s'est édifié, sur lequel reposaient au début du xxe siècle les régimes monétaires des différents pays civilisés. Toutefois, depuis la guerre, le public s'est demandé, à diverses reprises, si les principes fondamentaux qui servaient de base à ces divers régimes ne s'étaient pas effondrés. Les doctrines classiques correspondent-elles toujours à la réalité, telle qu'elle est apparue au cours de ces dernières années ? M. George-Edgar Bonnet fait justement observer avec quelle mesure doivent être formulées des conclusions en cette matière. Il est en effet extrêmement difficile de déterminer les faits, et encore moins aisé d'analyser les relations de cause à effet entre les phénomènes. L'auteur n'a pas la prétention de découvrir d'immuables lois naturelles définitives et nécessaires. Il cherche simplement, en se basant sur l'examen des faits, à déterminer dans la mesure du possible les actions et réactions probables des phénomènes les uns sur les autres. Il faut convenir que c'est déjà un très beau programme. Dans une première partie, l'auteur passe donc en revue les expériences anglaise, américaine, allemande, française, autrichienne, tchécoslovaque, polonaise et belge, et, dans une seconde partie, il confronte les théories monétaires et les leçons des faits. On lira avec un particulier intérêt le chapitre consacré à la stabilisation monétaire. L'auteur rappelle la répugnance de l'organisme social à l'égard de l'instabilité monétaire. Dans tous les pays, elle s'est manifestée par des réactions en quelque sorte spontanées. Au delà d'une certaine limite,

l'instabilité n'est plus supportable et, là où les remèdes véritables ne sont pas employés, le public a recours aux palliatifs. Pour parer au désordre social, l'objectif essentiel à atteindre est donc d'obtenir la stabilité des prix. Or, les faits ont trop clairement démontré l'influence du change sur les prix pour que le meilleur moyen de stabiliser ne soit pas de rétablir un rapport constant entre la monnaie nationale et l'or. Non pas, comme le fait remarquer M. Bonnet, parce que la monnaie d'or est douée d'une vertu mystique, mais parce qu'elle est en fait celle dont le pouvoir d'achat demeure le plus stable. C'est donc vers une stabilisation sur la base de l'or qu'il faut tendre. Il importe néanmoins, déclare notre auteur, de ne se faire aucune illusion. La stabilisation ne va ni sans efforts ni sans inconvénients. Aucun pays n'a réussi, après une longue période d'inflation, à stabiliser sa monnaie sans avoir à traverser une crise économique plus ou moins pénible et plus ou moins longue. Disparaît, en effet, la fameuse prime à l'exportation, stimulant à la production. Mais les profits de la stabilisation sont tels qu'ils doivent faire accepter ces troubles passagers. Toute l'histoire contemporaine montre qu'aucun pays ne peut impunément vivre longtemps dans des conditions monétaires instables et que tout retour à la stabilité comporte l'élimination de certains facteurs artificiels d'activité économique, la renonciation à certains avantages résultant de l'instabilité même.

Arrivé au terme de son ouvrage, M. George-Edgar Bonnet est obligé de constater que les phénomènes monétaires apparaissent à l'analyse d'une complexité telle qu'ils débordent bien souvent le cadre trop étroit des doctrines d'avant-guerre, mais d'autre part il ressort de cette complexité même que la solution des problèmes monétaires ne relève pas du simple bon sens ou de l'intuition du premier venu. « Une grande part des maux dont l'Europe a souffert depuis quelques années, écrit-il, est venue de ce que les questions de finances, de monnaie, de crédit, ont été presque toujours traitées sur le plan sentimental et politique par la foule des ignorants ».

§

Avec M. Georges Lacout et M. Louis Franck, nous ne sortons pas des questions monétaires. Le premier, dans **Le Retour à l'étalon d'or**, étudie **la politique monétaire de l'An-**

gleterre, le second **La stabilisation monétaire en Belgique**.

On sait que la restauration monétaire réalisée par la Grande-Bretagne est un des événements les plus remarquables et les plus intéressants de ces dernières années. Après avoir indiqué les causes de la dépréciation de la monnaie anglaise, M. Georges Lacout analyse de la façon la plus complète les mesures prises par le Gouvernement Britannique pour enrayer la baisse de la livre sterling et préparer la voie au redressement financier. L'auteur n'a pas manqué de faire ressortir les conséquences fâcheuses de la hausse précipitée de la devise anglaise sur la situation économique du pays ; il montre pour quelles raisons le rétablissement de l'étalon-or opéré en 1925 était prématuré et il indique les conditions artificielles dans lesquelles fonctionne actuellement le nouveau régime monétaire anglais.

M. Louis Franck, grand avocat d'affaires, professeur à l'Université de Bruxelles et aujourd'hui gouverneur de la Banque Nationale de Belgique, a dirigé pendant la guerre l'administration et les finances de la ville d'Anvers. Déporté en Allemagne pour son opposition à l'envahisseur, il a été, après l'armistice, appelé par le roi Albert à la tête du département des Colonies. Pendant son ministère, qui dura de 1918 à 1924, il a appliqué au Congo belge une politique qui s'est traduite par une prospérité remarquable. Ayant quitté le pouvoir en 1924, il signala les causes d'échec du premier projet de stabilisation belge. Quand ses prédictions se furent réalisées, M. Franck contribua à amener la constitution d'un gouvernement d'union nationale. Celui-ci redressa la situation par toute une série de mesures qu'on trouvera exposées dans le livre de M. Louis Franck. On y verra comment se présentait le problème, d'après quelles bases fut calculé le taux de stabilisation et quelles furent les conséquences de la création du belga.

LOUIS CARIO.

POLICE ET CRIMINOLOGIE

Les sports et la musique à la Préfecture de Police. — M. Chiappe, le nouveau préfet de police, vient d'instituer, pour les gardiens de la paix, une école de chauffeurs. On ne compte plus les cours que les gardiens de la paix sont appelés

à suivre pour parfaire leur instruction technique. Nous avions déjà l'agent fluvial, l'agent polyglotte interprète, l'agent-pilote, l'agent à bicyclette et l'agent à cheval ; nous aurons bientôt sans doute l'agent-aviateur. Et dire qu'il se trouve encore des gens pour considérer les gardiens de la paix comme de vulgaires désœuvrés, d'oisifs flâneurs. Vous savez le refrain qui se chantait, naguère, à tous les carrefours : *Les agents s'baladent tout l'temps.*

Ce temps heureux est passé pour eux, s'il est vrai qu'il ait jamais existé. La vie s'est tellement compliquée ! Les agents d'aujourd'hui ressemblent à des machines sous continuelle pression. Ils sont emportés par un tel courant d'activité que leurs délassements mêmes en gardent le caractère. Ennemis des jeux sédentaires, ils sont requis par les sports. La plupart ont à peine quitté leur service, qu'ils enfourchent leur bicyclette ou leur moto, pour courir dans les divers gymnases de la Ville y prendre des leçons de culture physique.

Ils s'enrôlent de plus en plus nombreux à l'A.S.P. P., c'est-à-dire à l'Association sportive de la Préfecture de Police, pour n'être pas en reste de vigueur avec les deux autres corps rivaux de l'Administration : la garde républicaine et les sapeurs-pompiers. L'histoire de cette association, aujourd'hui florissante, vaut d'être contée, parce qu'elle démontre ce que peut l'esprit d'initiative et de ténacité.

A la fin du siècle dernier, quelques fonctionnaires, commissaires de police et officiers de paix : MM. Guillaume, Bénin, Duponnois, Charles Meyer... amis du fleuret, avaient, sous l'égide de M. Mouquin, lui même friand de la lame, obtenu l'autorisation de se réunir dans un local de la caserne de la cité, pour s'y livrer à des assauts d'escrime. Les amateurs du jeu s'y donnaient rendez-vous, y compris de simples gardiens de la paix, anciens moniteurs de régiment. C'est cette petite société qui, sentant lui venir l'appétit au fur et à mesure, et soucieuse de donner satisfaction à tous les fervents du muscle, prit, en 1900, le nom d'Association sportive de la Préfecture de Police.

Son but était, comme il est dit dans l'article 2 des statuts, de *donner à ses membres, quel que fût leur âge, par une méthode de gymnastique scientifique et rationnelle, une éducation physique, un exercice utile, salutaire et fortifiant, un*

entraînement à la défense personnelle, un délassement agréable et économique, au sein de l'Administration.

L'idée était excellente. Elle végéta longtemps néanmoins, faute de ressources et d'outillage. On avait bien réussi à se munir d'agrès de gymnastique et d'haltères, mais qui encombraient la salle d'armes jusqu'à menacer de la rendre impropre à sa destination. Et si l'on avait créé une section de *foot-ball* et de *rugby*, on n'était pas en mesure de lui fournir un terrain d'entraînement. C'est qu'un terrain d'entraînement, correctement aménagé, coûte cher, et que l'A. S. P. P., bien que disposant de l'estampille du Préfet et de sa bienveillance, est un organisme indépendant, réduit à ses seules ressources, savoir : la cotisation de ses membres, cotisation minime, comme bien l'on pense. A la vérité, il s'y peut joindre des contributions volontaires, des dons de bienfaiteurs, des subventions officielles, mais d'une perception lente et limitée, de sorte que l'A. S. P. P. attendrait encore son stade, si M. Gaston Faralicq n'était intervenu.

M. Gaston Faralicq fut élu président de l'Association à la mort de son collègue M. Duponnois. Il fut élu presque à son corps défendant, car ces fonctions de président, pourtant absorbantes, ne dispensent nullement son homme des obligations courantes du métier. M. Faralicq n'y pouvait consacrer que ses moments perdus. Il s'estimait déjà suffisamment occupé par son poste de commissaire divisionnaire du VIe district. Il dut céder, néanmoins, à la pression de ses collègues et pour le profit de tous, car M. Faralicq a le génie de l'organisation. C'est un imaginatif. Il a de qui tenir, sous ce rapport, puisqu'il est le frère de l'ex-commissaire de police aux délégations judiciaires, qui s'est fait renom de poète et d'auteur dramatique et, que l'on fêtait récemment chez Aurel. Il se jura de pourvoir la société d'un stade. Voici comment il y est parvenu.

Avisé, en 1924, qu'un terrain de trois hectares, situé à Pantin, route de Flandre, appartenant à la ville de Paris, était disponible, il en prit la location. Le terrain servait, depuis plusieurs années, de lieu de décharge publique. C'était devenu, d'un côté, un véritable dépotoir, de l'autre, une savane une forêt vierge, un fouillis inextricable d'orties et de plants sauvages. Il y mit ses adhérents, qui, sans négliger leur service ordinaire et n'utilisant que leurs heures de loisir, réussirent, après plusieurs mois d'un

travail acharné, à le rendre praticable. Et pour vous donner idée de l'immensité de la tâche, songez qu'il y fut enlevé plus de cent cinquante tombereaux de gravats. Une grande baraque, devenue inutile dans la cour de la caserne de la cité, y fut transportée, et servit à l'aménagement des vestiaires. Il fallait y amener l'eau pour les douches. On établit une canalisation. Une piste athlétique de mâchefer pilé fut construite autour du terrain, toujours par les seuls sociétaires, et c'est là, maintenant, que les coureurs vont s'entraîner, aux heures de liberté. C'est là que fut disputée, le 13 juin 1926, la quatrième épreuve du Challenge de Castellane, entre les trois corps-frères de l'Administration : gardiens de la paix, gardes républicains, sapeurs-pompiers. Evidemment, ce stade laisse encore à désirer sous bien des rapports. Si économiquement que l'on ait procédé à son installation, il a fallu débourser déjà une soixantaine de mille francs. Il en faudrait davantage pour l'amener à son point de perfection, y édifier, notamment, un système de chauffage pour les douches. On compte sur le concours de généreux Mécènes pour y parvenir. Le rêve de M. Faralicq serait de construire dans ce terrain, utilisé par les seuls coureurs, un bâtiment qui abriterait concurremment la lutte, la boxe, la gymnastique et l'escrime, sans préjudice d'une cour de tennis. Il n'y a qu'une piscine à quoi il lui est interdit de songer. En attendant, les membres de l'A. S. P. P. cultivent tous les genres de sports sous la direction de leurs moniteurs et le contrôle de leurs chefs hiérarchiques. M. Bénin, commissaire d'arrondissement, s'occupe spécialement de l'escrime, son collègue, M. Rebut, de la natation, M. Morand, commissaire aux Cies de circulation, de la boxe, M. Mourgues, inspecteur principal du 3e arrondissement, de la lutte, et son collègue à la police judiciaire, M. Gadoin, du cyclisme.

L'A S.P.P. a même son journal, journal illustré, mensuel, rédigé par ses seuls adhérents et qui enregistre leurs exploits sportifs, ce qui entretient parmi eux une noble émulation. Cette association s'est déjà classée honorablement, parmi les sociétés sportives de France. Les diverses équipes se sont produites en public, avec succès, aussi bien chez nous qu'à l'étranger. Elles ont disputé divers championnats, notamment à Prague, à Vienne, à Copenhague et à Londres. Sa quatrième rencontre avec la *Métropolitan police* de Londres a eu lieu récemment à Paris, au

stade *Buffalo*, et les concurrents ont été reçus officiellement par nos plus hautes autorités sportives : le prince Murat, le comte de Vogüe, le vicomte de Rohan, M. de Wendel...

L'A.S.P.P. a ses insignes et ses couleurs, qui sont celles de la ville de Paris : rouge et bleu. Elle compte des champions d'élite, qui se révéleront, sans doute un jour, enleveurs de records, mais l'essentiel n'est pas, à mon avis, pour l'A.S.P.P., de produire des *as*, mais d'offrir à ses hommes une distraction saine et de les rendre capables d'endurance et de dextérité.

Et s'il est des gens assez défiants pour s'inquiéter de cette éducation sportive policière, comme d'un encouragement au passage-à-tabac, qu'ils se rassurent en considérant que la Préfecture s'humanise, puisqu'elle a maintenant sa musique. Ne dit-on pas que la musique adoucit les mœurs ? Et la meilleure preuve que les agents-athlètes ne nourrissent aucune intention hostile à l'égard de la population parisienne et qu'ils sont mus de dispositions pacifiques, c'est qu'ils se sont annexé ce corps musical. La musique de la Préfecture de Police et l'A.S.P.P. ont, pour même président, M. Gaston Faralicq. C'est d'un heureux augure. Pourquoi la milice des gardiens de la paix n'aurait-elle pas sa musique comme tous les régiments ont la leur ? Et ici, encore, c'est le hasard qui est intervenu, pour la mettre sur pied.

Il y avait, jadis au IX[e] arrondissement, qu'administrait le commissaire divisionnaire Rousselot, un agent mélomane qui, de sa propre autorité, avait convié ses collègues de l'arrondissement, instruits d'un instrument quelconque, à se réunir chez lui, pour y exécuter quelques morceaux d'ensemble. La chose alla bien un temps, puis, la discorde s'était mise dans le clan, à propos de je ne sais plus quelle histoire d'instruments, achetés à frais communs, endommagés ou mal répartis. Ceux qui croyaient avoir à se plaindre s'étaient adressés au Préfet, qui ne se souciait guère d'intervenir, comme arbitre, dans une discussion d'ordre privé, d'ailleurs assez confuse, et qui ne relevait pas de ses pouvoirs, mais un haut fonctionnaire, estimant la réclamation fondée, s'était entremis, en sous-main, pour servir de trait d'union aux dissidents. Ces derniers, avec son appui et à son instigation, constituèrent un groupe nouveau, qui, élargissant son action, recruta des adhérents parmi l'ensemble de la police parisienne, et dont M. Bleu, brigadier, ancien chef de musique au régiment, prit la

direction. C'est ainsi que, peu à peu, le corps musical de l'A. S. P. P. fut en mesure de se faire entendre, d'abord dans les stades et vélodromes, puis dans les squares et les jardins publics, concurremment avec sa glorieuse aînée, la musique de la garde républicaine, qu'elle brûle d'égaler, bien que cette dernière ne soit composée que de professionnels, triés sur le volet.

Après tout, où est le mal ? La chose ne serait blâmable que si les agents-musiciens en venaient à négliger leur service de surveillance, mais de même que leurs collègues sportifs, ils ne sacrifient que leurs loisirs à leur second métier. Et la preuve m'en est apportée ce matin même (23 avril) par les journaux, où je lis le fait divers suivant, que je reproduis *in extenso* pour en mieux souligner l'authenticité :

La musique de la préfecture de police venait d'exécuter une répétition dans la cour de la caserne de la cité, et les musiciens avaient obtenu dix minutes de pause. Deux d'entre eux, les brigadiers Aubertin et Roussel, s'étaient écartés jusque sur le quai Saint-Michel, lorsqu'ils aperçurent deux hommes qui se disputaient. L'un d'eux, sortant un revolver de sa poche, en abattit l'autre d'une balle en pleine poitrine et s'enfuit. Les deux musiciens se lancèrent à sa poursuite et parvinrent à s'en saisir au moment où il s'engouffrait dans le couloir d'une maison de la rue du Fouarre. Ils le conduisirent, eux-mêmes, au commissariat du quartier, tandis que d'autres musiciens transportaient le blessé à l'Hôtel-Dieu. Le blessé se nomme André Fouque et demeure 21, rue Galande. Le meurtrier, Georges Mathieu, est chauffeur et habite 42, rue Saint-Paul. Tous deux se disputaient une femme.

Les Parisiens peuvent donc se rassurer. Ils sont toujours sous bonne garde.

ERNEST RAYNAUD.

ENSEIGNEMENT

Abel Hermant : *Xavier ou les Entretiens sur la grammaire française*, Le Livre. — André Fontaine : *Le Problème grammatical*, Nathan. — Etienne Le Gal : *Ne dites pas... mais dites*, Delagrave.

Tous les gens de goût déplorent que notre langue soit aujourd'hui très mal parlée et très mal écrite. Certains appellent cela la *Crise du Français*, mais peut-être le terme *crise* n'est-il pas heureux, car il désigne proprement un changement brusque qui survient au cours d'une maladie, et dans la langue courante un passage périlleux et décisif. L'affection dont souffre la langue

française eut-elle jamais ce caractère de gravité soudaine, et apparut-elle, comme on a feint de le croire, brusquement après la réforme de 1902?

Récemment, M. Daniel Mornet apportait des faits. Il est allé à la Sorbonne, où il a pris au hasard 200 copies du baccalauréat de 1902 et 200 copies de 1910. Il a compté les fautes de français corrigées par les examinateurs et il y en avait plus en 1902 qu'en 1910. Je suis persuadé que les choses ne s'aggravent pas, au contraire; mais du passé nous ne relisons que les meilleures œuvres et, du présent, tout nous passe sous les yeux: l'excellent, le médiocre et le pire. N'y eut-il pas toujours dix mauvais écrivains et plus pour un bon?

Nos aïeux étaient moins que nous esclaves de la correction grammaticale et de l'orthographe; ne sont-ce pas leurs habitudes et quelquefois leurs caprices qui sont devenus nos lois? Les règles orthographiques ne furent jamais énoncées avec plus d'impérieuse précision qu'elles ne le sont maintenant, ni plus superstitieusement respectées. Quel sermonnaire écrirait aujourd'hui comme Bossuet *atantat* et *répandant*; quelle femme du monde comme Mme de Sévigné, *ciècle*, *sertaine* et *sérémonie*? La fantaisie s'excuse, dira-t-on, aussi longtemps que la physionomie des mots et les habitudes syntaxiques ne sont pas cristallisées; elle serait impardonnable aujourd'hui.

Mais aussi, ne serions-nous pas devenus trop méticuleux? N'est-il pas excessif que dans certains examens, les succès et les échecs soient presque exclusivement le fait de la « dictée »? Remy de Gourmont dénonçait déjà avec une vigueur justifiée « l'hystérie de l'orthographe », qui sévit dans l'Université.

Il le faisait à propos de la circulaire ministérielle du 28-2-1901, relative aux tolérances orthographiques, qui avait été inspirée par le plus louable souci de simplification. Incohérente parfois, maladroite en certains points, mais attendue et presque timide en d'autres, cette circulaire ne fut jamais à l'honneur parmi les écrivains.

En son savoureux ouvrage : **Xavier ou les Entretiens sur la grammaire française**, M. Abel Hermant feint de l'ignorer ou ne s'en souvient que pour la combattre. Cependant, il admet sans peine qu'il convient, non de simplifier notre langue, mais d'en rendre l'étude plus aisée et plus aimable. S'il dé-

sire que l'on soit impitoyable pour les solécismes qui trahissent un défaut de logique dans l'esprit, il requiert l'indulgence pour les fautes vénielles qui témoignent seulement de l'ignorance de certaines anomalies de la langue. En son vivant et profond **Problème grammatical**, M. Fontaine montre lui aussi qu'il faut faire le départ entre certaines lois fondamentales, dont l'histoire nous révèle la permanence et la nécessité, et les particularités éphémères et superficielles. Laissons de côté toutes les règles qui ont cessé de répondre aux besoins pratiques et toutes celles qui, s'appliquant à des cas particuliers, peuvent être apprises au hasard de leur rencontre dans les textes. Evitons les subtilités, les exceptions rares et les pièges ingénieux.

Se trouve-t-il encore quelque part des maîtres pour proposer à leurs élèves, en guise d'exercice grammatical, des *colles* où le pronom relatif se différencie mal de la conjonction, où le participe présent confine à l'adjectif et le participe passé à la conjonction?

Une réglementation abusivement arbitraire et tracassière lasserait les meilleures dispositions. Plaignons les délicats qui, par exemple, condamnent *de suite* au sens de *tout de suite* et, comme le *Journal des Instituteurs et des Institutrices*, proscrivent le si naturel *traverser un pont*.

Cette forme se trouve dans la *Chanson de Roland*:

Passent dis portes, traversent quatre punz (V. 2690),

ainsi que M. André Thérive l'a rappelé dans une des *Consultations grammaticales*, à la fois érudites et très sages, qu'il donne hebdomadairement aux lecteurs des *Nouvelles Littéraires*.

Précisément, je reprocherais à M. Abel Hermant quelque excès dans le purisme; il en sera sans doute étonné, car il se tient pour latitudinaire.

C'est trop de sévérité que de condamner une scène *émouvante*, une énigme *troublante*; ces néologismes sonnent moins étrangement à nos oreilles de modernes que tel tour archaïque :

« Parlons un peu de cette pédagogie, que vous prétendez qui ne me soucie guère... » (P. 188).

Un grand artiste comme M. Paul Claudel est infiniment plus

accueillant aux fortes beautés du parler populaire (1). Au nom de l'euphonie, il défend le « direct et prompt *je pars à Paris* » contre « le bourbeux *je pars pour Paris* » ; il préfère « le solide *malgré que*, qui grippe et grince à la perfection », aux « freins claqués comme *bien que* ou *quoique* ». On voit assez qu'il ne prépare pas sa candidature au *Grammaire-Club*. Ne sait-il pas que « les grands écrivains n'ont jamais été faits pour subir la loi des grammairiens, mais pour imposer la leur?... » Assurément ce sont les grands écrivains qui fixent l'usage, et la grammaire ne se propose rien de plus que de constater et de recommander cet usage.

Elle s'efforce à perpétuer une tradition, et par là elle contribue à maintenir l'unité du langage, élément non point indispensable, mais très précieux, de l'unité de l'Etat.

On lui suggère d'autres ambitions. Certains voudraient qu'elle s'efforçât de saisir l'usage en plein travail de transformation, en plein enfantement du devenir. D'autres, qu'elle cessât d'être l'étude des signes et de leurs relations, pour devenir l'étude des idées dans les diverses formes qu'elles revêtent. « Il faut se résoudre, écrivait M. Brunot (2), à dresser des méthodes de langage où les faits ne soient plus rangés d'après l'ordre des signes, mais d'après l'ordre des idées. » Antinomie toute arbitraire; est-ce qu'à l'ordre des idées ne correspond pas l'ordre des signes? La grammaire ne peut être qu'une science de l'ordre des signes, sauf à montrer la relation du signe à l'idée. Pourquoi lui reprocher de n'être pas ce qu'elle ne saurait devenir sans cesser d'être elle-même : la philologie ou la stylistique? — deux sciences inaccessibles à quiconque n'est pas d'abord familiarisé avec la grammaire. On peut redouter l'infiltration dans l'esprit de cet enseignement d'un certain dilettantisme, très scientifique dans son essence, mais dangereux dans ses conséquences.

Les philologues nous rebattent que toute langue évolue, que la pureté d'aujourd'hui est faite de l'incorrection d'hier et que notre argot anticipe sur le français de demain. Un solécisme est à leurs yeux un fait grammatical tout comme une tournure correcte, et souvent plus significatif. Ils ont mille fois raison, mais on peut

(1) Paul Claudel : *Réflexions et propositions sur le vers français*, Nouvelle Revue française, 1er nov. 1925.

(2) *La Pensée et la Langue*, Préface.

craindre qu'ils ne préparent à la paresse et à la pire fantaisie trop de bonnes excuses. M. Abel Hermant et M. André Fontaine rompent des lances en faveur de la grammaire classique, pour laquelle il est encore des formes correctes et des formes incorrectes.

Un peu de dogmatisme sied à cette grammaire, et rien n'est plus légitime qu'un manuel conçu en deux colonnes comme l'ouvrage de M. Etienne Le Gal : **Ne dites pas... mais dites**; ouvrage excellent et qui devrait être dans tous les pupitres et sur toutes les tables.

Mais les pédagogues lui reprocheront sans doute de n'être qu'instructif et de manquer d'agrément. Toujours la confusion du sérieux et de l'ennui. Le fin du fin est aujourd'hui de transformer la classe en un divertissement continu. Un érudit enseignait naguère *le latin sans pleurs* ; nous faisons mieux, un professeur aimable l'enseigne *par la joie* aux petites cousines des *Annales*. L'idée n'est d'ailleurs pas nouvelle. On vit au XVIe siècle — celui même de l'érudition revêche — une floraison de grammaires divertissantes. Qui ne voudrait étudier les conjugaisons dans la *Grammaire pittoresque et amusante à l'usage des dames*, du sieur Thibierge, ou dans *l'Admirable Vélocifère grammatical ou la langue francaise et l'orthographe apprises en chantant*, par la demoiselle Stéphanie de Warchouf? Je n'aurai pas l'impertinence, pour revenir à mon sujet, de rapprocher les *Lettres à Caroline ou la grammaire en vaudevilles*, des spirituels *Entretiens sur la grammaire française*.

M. Abel Hermant sait enseigner agréablement. Si déplorable que soit l'humeur accoutumée des maîtres de Xavier, le livre, plein de finesse, poudré d'archaïsmes, est savoureux d'un bout à l'autre. Tout au plus lui souhaiterait-on un entrain plus véritable et une grâce plus spontanée.

Xavier — qui est aviateur, tout comme M. Jacques Boulenger, le fondateur du *Grammaire-Club* — a étudié la grammaire autrefois au Lycée. Aussi la méthode socratique, je veux dire interrogative, rend-elle merveille avec un élève pour qui apprendre n'est véritablement que se ressouvenir. Le point de départ est la phrase, la phrase « toute faite et bien faite » où les mots s'offrent en flagrant délit.

Ici, j'applaudis. Je voudrais en effet que l'on partît toujours de la phrase et qu'on y distinguât deux fonctions essentielles.

Un sujet désigne l'être dont on parle, un attribut (ou mieux un prédicat) exprime ce qu'on en dit. Le mot principal du sujet est toujours un nom ou un équivalent du nom comme le mot principal du prédicat est un verbe ou un équivalent du verbe. Les équivalents peuvent être des mots simples, des locutions ou des propositions.

Je considère comme très importante cette notion d'équivalence fonctionnelle entre un terme et un groupe de termes ; on peut, grâce à elle, résoudre bien des difficultés. La phrase

Quiconque viendra sera bien reçu

semble embarrasser M. Fontaine lui-même. Qui ne voit que le sujet de *sera* est la proposition *Quiconque viendra* tout entière ? De même, dans

Je sais ce que je fais,

l'objet de *sais* est le groupe entier *ce que je fais*, où *ce* est un mot principal.

Le nom, le verbe ou leurs équivalents peuvent être accompagnés de compléments, eux-mêmes mots simples, locutions ou propositions.

Pour M. Hermant, le verbe est un mot qui indique soit l'état du sujet, soit l'action dont il est l'agent ou l'action qu'il souffre. Mais un substantif ne nomme-t-il jamais un état (repos, malaise) ou une action (course, battage) ? M. Fontaine ajoute très justement que la notion de temps est inséparable du verbe.

Aussi les notions de mode et de personne. Dès qu'un verbe cesse d'exprimer ces circonstances de temps, de mode et de personne, il cesse de remplir une fonction de verbe et devient un véritable substantif, comme cela se produit à l'infinitif : le manger, le coucher.

On comprend mal pourquoi le savant professeur de Xavier s'obstine à parler des *verbes neutres* (p. 196), à dire *passé défini* (p. 199), alors que *passé simple* est plus juste et universellement accepté, à perpétuer *quatre conjugaisons*, alors que la classification moderne en *trois groupes* est aussi claire et plus scientifique.

Il rejette les tolérances orthographiques qui permettent de toujours faire accorder *vingt* et *cent* avec leur multipiicatif et les adjectifs *nu* et *demi* avec le nom qu'ils précèdent. L'usage lui donne raison. Mais l'usage le contredit quand il affirme que la

bonne règle, quand un mot se termine par deux consonnes, est « de ne prononcer que la première ». Comment Xavier lira-t-il *le temps actuel* ou *un fils aîné* ? Tout au contraire, la pénultième consonne ne se prononce qu'exceptionnellement, quand elle est par exemple une *r* comme dans le vers : *la Mort a des rigueurs.*

Ce sont là des vétilles qui n'empêchent pas les leçons que reçoit Xavier d'être excellentes et de joindre avec un goût exquis l'exemple au précepte.

Toutefois, je suis persuadé que ce jeune homme ne lirait pas sans profit le *Problème grammatical* de M. Fontaine, bien que ce livre soit destiné aux maîtres de l'Enseignement primaire, ce qui ne saurait être une recommandation auprès de Xavier qui est, comme chacun sait, réactionnaire.

M. Fontaine vient discuter, pour ainsi dire devant ses lecteurs et avec eux, la valeur des notions grammaticales qu'ils sont appelés à enseigner. Il fait un pressant appel à leur bon sens et à leur modestie pour que cet enseignement ne perde jamais le caractère de simplicité et d'utilité pratique qu'il doit conserver à l'école primaire. Il ne s'agit que de mettre l'enfant en mesure d'assembler correctement les signes de la langue. On y parviendra par l'étude de phrases bien construites et de bons textes. La grammaire ne saurait oublier tout à fait ses origines et qu'elle fut simplement au début le commentaire des bons auteurs : *recte loquenti scientia et poetarum enarratio*, dit Quintilien. Le texte est sa raison d'être, mais l'explication grammaticale ne saurait en aucun cas se confondre avec l'explication littéraire.

Le maître évitera les subtilités et les anomalies de la langue, il réduira au minimum la part des définitions abstraites et de la terminologie technique. Peu importe qu'un enfant ne sache pas définir le verbe ou l'adjectif, s'il a la notion juste et comme l'intuition de la chose. Cette intuition s'acquiert par la répétition d'exercices concrets et la pratique de la lecture.

A propos de l'article, M. Fontaine dit « qu'on a subtilisé longtemps pour savoir à quoi il servait ». Il n'est pas indispensable que le candidat au certificat d'études primaires y ait réfléchi, non plus qu'à la nature exacte de l'adjectif qualificatif. Mais avec les maîtres auxquels s'adresse l'auteur, cela peut s'expliquer.

Appelons *contenu* l'ensemble des idées et des images qu'éveille

en nous un nom, *cheval* par exemple ; *étendue* l'ensemble des êtres auquel ce nom convient. Le qualificatif influence le contenu du nom, généralement il l'enrichit : *cheval blanc, cheval pie.* D'autres adjectifs agissent sur l'étendue du nom, souvent pour la restreindre, quelquefois pour préciser qu'elle n'est pas restreinte : *ce cheval, son cheval, trois chevaux* ou *tout cheval.* On voit qu'il n'était pas arbitraire de grouper ces derniers adjectifs sous la dénomination commune d'adjectifs *déterminatifs.*

Ce terme ne figure plus sur la nomenclature officielle, mais c'est une lacune regrettable. L'article est le simple indice de la détermination du nom : *Un* loup n'avait... *ce* loup rencontre.. puis *le* loup...

Taine pensait qu'une science achevée n'est qu'une langue bien faite. La grammaire est très éloignée de cet état ; on y souffre de la diversité et de la confusion de la terminologie. Chaque grammairien a la sienne et donne de chaque terme une définition personnelle. Cela ferait parfois souhaiter une nomenclature officielle plus complète que celle du 15 juillet 1910 et accompagnée de définitions.

Le grand mérite de cette première tentative fut d'introduire pour la première fois dans la classification des compléments du verbe la distinction fondamentale du *sens* et de la *forme.* M. Fontaine expose excellemment la nécessité et les avantages de cette distinction. Au point de vue du sens, tous les compléments du verbe sont d'objet ou de circonstance ; au point de vue de la forme, ils sont directs ou indirects c'est-à-dire construits sans préposition ou avec préposition.

Rien de plus simple si l'on veut bien oublier que les termes direct et indirect n'avaient pas exactement cette signification autrefois. Je regrette seulement que M. Fontaine n'ait pas osé aller jusqu'aux conséquences nécessaires de ses définitions et qu'il ait fait des concessions à l'ancienne nomenclature. Pourquoi n'a-t-il pas appelé hardiment compléments *directs* tous les compléments construits sans préposition, y compris *en, y, lui, eux, te, se...* dans : *il en parle, il lui répond, je te demande...?*

Supposer, pour justifier l'ancienne dénomination de compléments *indirects*, une préposition sous-entendue est contraire à la fois à l'histoire de la langue et à l'esprit de la classification moderne.

D'ailleurs pour éviter toute confusion, il suffirait de toujours dire : complément *construit directement* ou *construit indirectement*. Je recommande ce procédé aux maîtres.

Je leur recommande surtout de lire et de méditer, chapitre par chapitre, le *Problème grammatical*. Non pas que tout y soit parfait — je ne vois pas pourquoi par exemple une proposition subordonnée déterminant un mot ne pourrait être considérée comme un complément de ce mot (chap. XLI). Cependant, c'est le meilleur manuel de grammaire que nous ayons et le plus profitable.

Et réjouissons-nous de voir combattre côte à côte, pour la simplicité et la pureté de la langue, les universitaires et les écrivains. Des romanciers ont fondé ce *Grammaire-Club* dont l'idée venait d'un poète — P.-J. Toulet. Xavier en arrive tout droit. Serait-il le symbole d'une nouvelle génération littéraire, qui ne dédaignerait plus de savoir conjuguer les verbes et accorder les participes ?

JEAN MOREL.

VOYAGES

Francis de Croisset : *La Féerie cinghalaise*, Bernard Grasset. — Mgr H. Vandame : *Notre-Dame de la Treille*, Desclée, de Brouwer et Cie, 41, rue du Metz, à Lille.

J'ai pris plaisir à le constater, le volume de M. Francis de Croisset : **La Féerie cinghalaise** (*Ceylan avec les Anglais*), est une très remarquable et précieuse publication. C'est un récit brillant, mouvementé, plein d'humour, dont les images vivent et s'agitent sous nos yeux. C'est surtout le spectacle d'une terre merveilleuse, dont la végétation splendide, fourmillante d'insectes et de bestioles diverses, nous a été présentée déjà, sans doute, mais jamais avec une telle intensité de coloration, car elle apparaît ici avec un talent nombreux et une expression surtout brillante.

Après avoir traversé la Méditerranée, en passant à Aden, M. Francis de Croisset signale les curieuses citernes dites de Cléopâtre. Elles sont au nombre de trois et ne contiennent pas une goutte d'eau : c'est qu'il ne pleut dans ce pays qu'une fois tous les cinq ans, et une averse s'y volatilise à mesure. Les vautours heureusement sont chargés du service de la voirie.

Nous avons, en passant, une impression de Bombay, par une

chaleur à cuire le pain, sous la lumière crue de la région, qui transforme les couleurs et abolit les ombres. C'est l'éclairage violent d'un bec Auër.

On arrive enfin à Ceylan pour débarquer à Colombo. Une verdure noire, tragique, de somnolentes cheminées de briques, des boutiques, des affiches, et l'horreur vernie d'un tramway. Mais ce n'est qu'une première impression. Il y a la population, le pays, sa végétation folle. Quand on est sorti de la ville, « par un chemin cramoisi dont, à perte de vue, le tapis enflammé longe une mer bleue comme un drapeau », il n'y a plus d'autos, plus de tramways, « rien que ces petites corbeilles où les Anglaises ont l'air de grosses fleurs du Nord, et qui filent derrière les minces coureurs dont les pieds nerveux grêlent le sable ».

« Face à la mer, au bout de la jetée de sang, là où d'innombrables rickshaws stationnent, leurs coursiers humains au repos, une caserne jaune : c'est le Palace », le grand hôtel de l'endroit.

Mais, à Colombo, il n'y a, en somme, pas de ville indigène, « il n'y a qu'un ensemble de villages éparpillés dans la jungle et qui baignent, humides, dans une ombre lumineuse et verte ». « Ni rues, ni ruelles, mais de larges avenues de verdure que voûte, comme une nef, le dôme naturel des feuilles. » Les maisons ne sont que des boutiques « où, sur sa natte, le marchand, accroupi, exerce un métier millénaire. Mais « le potier, encadré d'amphores, le vannier de corbeilles, le marchand d'eau fraîche de ses outres, le fruitier de ses régimes, chacun, immobile, semble poser pour son enseigne ».

Pour atteindre le marché, nous traversons une lagune. La lourde eau cireuse miroite sous un rideau de moustiques.

Des blanchisseuses, dans ce bain jaune, trempent leur linge.

M. Francis de Croisset fait la connaissance de deux officiers anglais qui croient l'avoir déjà rencontré sur le front, de sorte qu'ils se trouvent comme en famille. Dès lors, il est piloté, convoyé et voyage sur les autos de l'état-major, ce qui lui permet une véritable expédition à l'intérieur de l'île. Le plus curieux, ce sont d'ailleurs les conversations entre l'auteur et ses guides.

Avec un des officiers, il monte vers Kandy, par une route rouge, à travers une végétation exubérante, qui grouille de bestioles. On passe près de rizières où travaillent des buffles bossus

et de marécages qui fument sous le soleil, avec leurs tourbillons d'insectes et leurs bandes criardes d'oiseaux.

Parée de son lac bleu et de sa pagode bouddhique, Kandy, l'antique capitale des rois cinghalais, n'est plus aujourd'hui qu'un village.

Ce village s'efforce d'être une ville et compte déjà trois banques, un café, deux hôtels modernes, un jardin botanique et une prison. Kandy aura demain son cinéma.

La ville est assiégée par la forêt, par des jardins, comme toujours peuplés d'insectes, « ils sont là par milliers, par myriades, avec leur jazz diabolique ; » on les entend partout, on ne les aperçoit nulle part. Ils s'identifient aux plantes, au sol, aux verdures.

Dans la ville, un lac est entouré d'un parapet avec créneaux, son eau sacrée est réservée aux lotus et aux cygnes.

En passant, on nous parle d'un montreur de serpents, espèce assez nombreuse dans le pays ; puis, on atteint la jungle, avec une nouvelle voiture, la première étant incapable de passer.

On y voit

des arbres qui s'enlacent, qui se tiennent par les branches, qui se rejoignent de rameau en rameau ; des arbres de toutes espèces, groupés au gré de la fantaisie la plus folle, échelonnés au hasard de la montagne, par bouquets ou par boquetaux, et què séparent des forêts de fleurs violentes ou des cactus plus hauts que nos peupliers.

De cette orgie de feuilles, de fleurs, de troncs, de branches, de plantes, s'exhale une joie lyrique, furieuse, passionnée, et l'air est moins embaumé qu'alourdi des fortes sueurs de cette foule végétale.

Bientôt, c'est le roc de Sigiri, auquel se rattachent d'étranges histoires de mœurs et sur lequel un roi fit bâtir, il y a quinze cents ans, une citadelle qui devait défier jusqu'aux nocturnes incursions des fantômes.

Sur cela, la jungle a poussé, faisant éclater le ciment et les pierres. Le palais s'est écroulé avec ses créneaux, ses remparts et ses tours.

Ensuite, on visite la montagne toute creusée de galeries, les voyageurs reprennent la route, mais qui se trouve barrée par une immense armée de papillons, dont on nous décrit l'assaut étrange. L'auteur indique que ces migrations durent quelquefois de deux à huit jours.

Après avoir admiré une étrange fourmilière dont les hôtes

manœuvrent comme des soldats à la parade, M. Francis de Croisset arrive à Pallanarua, ancienne capitale des rois de Ceylan, que recouvre maintenant la végétation folle des tropiques.

Des ruines de Pollanuara, dont l'accumulation est prodigieuse, on ne retrouve que des champs de pierres, dont les monuments ont été disloqués par des racines qui ont fait basculer les dalles, arraché les piliers et labouré le ciment par un effort de huit siècles. Ce n'est qu'un champ de décombres. Seul, un palais a survécu ainsi que des temples, dont l'un paraît comme un îlot sur la mer.

On visite encore d'autres villes, d'autres ruines, dont Anuradhapura, toujours dévorées par la jungle. Le voyageur finit par prendre rendez-vous avec ses hôtes, les officiers anglais, pour se retrouver à Paris.

Le livre de M. Francis de Croisset est à lire, en somme, d'un bout à l'autre.

§

Mgr H. Vandame publie sur la **Basilique-cathédrale de Notre-Dame de la Treille**, à Lille, église qui se trouve en voie de construction, semble-t-il bien, une brochure donnant la description des sept chapelles terminées et consacrées au culte.

Notre-Dame de la Treille semble avoir été protégée miraculeusement pendant la guerre, et la consciencieuse description que donne Mgr Vandame de ses merveilles intactes intéressera tous les fidèles qui lui ont voué un culte.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre. — La comédie du Désarmement. — Marchand: *Plans de concentration de 1871 à 1914*, in-8. — L.-col. Laure : *La Victoire franco-espagnole dans le Rif*. — L.-col. Paquet : *Le dressage des cadres à la recherche du Renseignement*. — Col. Œmichen : *Essai sur la doctrine de guerre des coalitions*.

Nous avons assisté, ces derniers temps, à des spectacles contradictoires. Il ne faut pas s'en étonner. Le monde n'a pas encore retrouvé son équilibre. Pendant que M. Boncour plaidait à Genève, sans succès, la cause du Désarmement, il obtenait du Parlement français de voter, en un tournemain, avec un enthousiasme et une unanimité qui relèvent de la psychologie des foules, une

loi sur l'organisation de la nation en temps de guerre, qui est, tout compte fait, une aggravation de la guerre. S'il s'était trouvé un militaire assez fou pour proposer la mobilisation des femmes et des enfants, à l'instar des hommes en état de porter les armes, il n'y aurait pas eu assez de pierres sur les routes de France pour le lapider. Il est vrai qu'un esprit judicieux s'est fait entendre pour faire observer qu'avant de pouvoir appliquer une telle loi, il faudrait réviser les règles du Droit International. C'est dire que le vote de cette loi est une manifestation purement oiseuse. Toujours est-il que si elle devait être un jour promulguée, au cas où la France serait de nouveau envahie, l'envahisseur serait autorisé à exporter, comme un troupeau, les femmes et les enfants des territoires envahis. Et si nous étions nous-mêmes l'envahisseur, agirions-nous de même ? Avons-nous déjà oublié nos protestations contre les agissements de nos ennemis d'hier dans les régions envahies ? Nous en sommes là. Nous avons pour nous consoler la quasi-certitude de ne pas être témoins d'une guerre pire que celle des Huns. Nos petits-fils seuls connaîtront le fin du fin de la civilisation occidentale et son dernier terme. Décidément, les hommes du passé étaient plus intelligents que ceux d'aujourd'hui, à qui la billevesée des progrès mécaniques a tourneboulé la tête. Regrettons le temps où le Maréchal de Saxe, qui passe pour un grand homme de guerre, ne faisait la guerre que pendant la belle saison. C'était bien assez. Les mauvais jours venus, les troupes prenaient leurs quartiers d'hiver, et les chefs des armées rentraient dans leurs capitales faire leur cour. Si la guerre, en effet, est inévitable ; si elle est un mal nécessaire, pourquoi ne pas chercher à en restreindre l'activité ? Pourquoi s'acharner à la rendre plus ruineuse et plus cruelle ? Est-ce dans le stupide espoir de la rendre plus courte ? La dernière guerre, fille de la Technique, du Machinisme et du Molochisme industriel, a-t-elle été plus brève du fait d'un déploiement de matériel et d'un raffinement de cruauté, jusque-là inconnus ?

§

La Conférence préparatoire du Désarmement, dont on attendait merveille, a fait long feu. L'Angleterre, cette fois, n'est pas seule la cause de cet échec. Il faut loyalement le reconnaître. La Délégation française en a la plus grande part de responsabi-

lité. Elle a prétendu, en effet, aborder le problème dans toute sa complexité, en mettant en avant la périlleuse question des Potentiels de guerre. D'abord, il est de simple bon sens que, par exemple, entre l'Angleterre, puissance insulaire, et la France, puissance continentale, il y aura toujours une opposition irréductible. Elles n'ont pas les mêmes besoins de défense ; par suite, la nature de leurs armements diffère profondément. Donc, persister à vouloir résoudre le problème, comme on vient de le faire, en portant la discussion sur tous les éléments dont il se compose (effectifs, armes, inventions, budgets, nombre de navires, catégories de navires), revient à tenter de résoudre la quadrature du cercle.

Il est regrettable qu'on ait l'impression que nul, dans ces solennelles assises de Genève, ni parmi les délégués techniques, ni parmi les hauts personnages, fleur de la diplomatie, ne croit sincèrement à la possibilité de désarmer. Le Désarmement intégral, dans l'état actuel des choses, est une chimère. Il n'est pas cependant de question plus simple à résoudre, si l'on procède par étapes successives, dans le simple but d'alléger le faix des dépenses militaires. Ce qui importe est de ne pas mettre la charrue avant les bœufs. Il faut aller du simple au composé et commencer par le commencement. Une première étape à franchir est la suivante. Des militaires, au premier Congrès de La Haye, l'ont indiquée.

Les éléments qui constituent une organisation de guerre, ou si l'on préfère un potentiel de guerre, pour employer cette expression de pet-de-loup d'Etat-major, sont :

1° Les armes ;

2° Les combattants qui en font usage (effectifs) ;

3° Les supports ou les véhicules des armes : fortifications, affûts, navires ;

4° Les arsenaux et les usines qui les fabriquent.

Ces quatre éléments sont dans une étroite dépendance les uns des autres. Si l'on fait porter une diminution sur le premier élément, les armes, tous les autres se trouvent diminués ou allégés, dans une certaine proportion. Il est donc tout à fait inutile de parler de réduire à la fois les armes, les effectifs, les flottes, les usines, etc.

Que l'on s'accorde sur un calibre maximum à donner aux canons de marine, aux canons de siège, aux canons de campagne, — et c'est là une question purement technique, où les diplomates

et les hommes politiques n'ont qu'une compétence assez faible, — l'on aura accompli un premier pas, dont les conséquences seront d'une importance capitale. Que l'on reconnaisse, par exemple, que les calibres de 450, 380, 305 sont parfaitement inutiles, ce qui est la vérité, pour faire la guerre à des groupements humains; qu'ils représentent un excès de puissance, dont on peut se passer tout en prétendant conduire une guerre efficace ; qu'on fixe le calibre maximum des canons à 200 m/m pour les navires, l'armement des fortifications et l'artillerie de siège, et l'on arrive de suite à un résultat immédiat : diminution du tonnage des navires, du bétonnage de la fortification, des moyens de traction, des dépenses de fabrication, avec une réduction sensible sur les effectifs. Et ce premier pas franchi, on se dégagera vite de cette obsession de la nécessité, pour faire la guerre, d'un machinisme somptuaire, qui est surtout utile aux industriels qui le fabriquent. On reconnaîtra aisément qu'un canon de 200 m/m. produira, au point d'impact, avec une portée aussi grande qu'un canon de 305, un effet meurtrier suffisant pour détruire des existences humaines. Il n'est pas besoin d'un marteau-pilon pour casser une noisette. Il n'est pas besoin davantage, pour ruiner des abris, d'obus capables par leur déflagration de creuser des entonnoirs d'une vingtaine de mètres de diamètre. Excès de puissance, dépense inutile, mauvais rendement. A mesure que l'industrie des armements se développe, — elle a atteint aujourd'hui une puissance prodigieuse — elle prend dans la préparation des moyens de faire la guerre une influence, non seulement ruineuse, mais pleine de périls inutiles pour assurer le succès. La guerre des militaires est près de devenir désuète : la guerre des civils prétend la remplacer. On est effrayé des conceptions, puériles si l'on veut, mais cependant pleines de danger, qui germent aujourd'hui dans le cerveau de certaines personnes, appartenant même au gratin du Pacifisme. Nous reviendrons sur ce sujet dans une prochaine chronique.

§

Il me faut maintenant parler de quelques ouvrages, récemment parus. M. Marchand, inspecteur général des chemins de fer, s'est livré à l'étude des **Plans de concentration, de 1871 à 1914**. De notre concentration en cordon, qui arrachait, en 1870, à un vieux militaire autrichien ce cri d'admiration : « Excellent contre la peste » ! à notre inoubliable plan XVII, qui

dame le pion, comme cordon sanitaire, à celui de 1870, nous avons eu quatorze plans de concentration, dont un seul prévoyait les projets de notre adversaire. C'est le plan IV, qui fut élaboré vers 1880. Il est le seul qui prévoyait l'invasion par la trouée de Chimay.

M. le lieut-col. Laure, dans **La victoire franco-espagnole dans le Rif**, s'est proposé de mettre en lumière le rôle joué par M. le maréchal Pétain dans l'imbroglio de l'affaire riffaine. Son livre peut être donné comme un modèle de littérature officielle. On sait ce que je pense de celle-ci ; je reconnais cependant qu'elle n'est pas inutile. Puis, elle est amusante dans son effort pour concilier des termes contraires.

M. le lieut-colonel Paquet s'est spécialisé dans la question de la recherche et de l'utilisation des renseignements. Il vient de publier dans cet ordre d'idées un nouvel ouvrage sur le **Dressage des Cadres à la recherche du Renseignement.** Je ne voudrais pas voir, pour ma part, nos officiers trop orientés vers une telle recherche. Leurs qualités d'initiative risqueraient de s'en trouver diminuées. La service des Renseignements doit jouer son rôle avant l'ouverture des hostilités. Il a alors un rôle capital à remplir. Une fois la partie engagée, son rôle devient secondaire. Il n'est plus qu'un des nombreux rouages de l'organisation d'une armée, dont les mouvements ne doivent pas toujours être subordonnés au renseignement. Celui-ci peut faire défaut ou être inexact. Un chef actif et avisé saura se passer du renseignement. D'autre part, le manque de psychologie chez un officier peut favoriser une trop grande crédulité. Il y a là une matière délicate à manier ; une extrême prudence est nécessaire.

M. le col. Œmichen est l'auteur d'un **Essai sur la Doctrine de Guerre des coalitions**. Sujet oiseux, qu'on me permette de le dire. La plus ferme doctrine ne prévaudra jamais contre l'égoïsme des nations et le tempérament de la race. Une telle question est une question d'espèces. Tout dépendra des hommes qui auront la direction. Et, en ce qui concerne le passé, notre étonnement n'est pas mince de voir M. le colonel Œmichen aboutir à cette conclusion que, si le maréchal Joffre n'avait été relevé de son commandement en décembre 1916, nous aurions très probablement vu la fin de la guerre en 1917. Après ce que l'on connaît de la conduite des opérations alliées en 1915 et 1916, qui, au dire

du colonel Œmichen lui-même, ne fut marquée « que par des parades tardives, partant coûteuses et stériles », on pouvait s'attendre à voir énoncer, comme conclusion, tout autre chose que cette plaisanterie vraiment un peu forte.

JEAN NOREL.

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

Dr Raymond Penel et Noémi Regard : *Qu'est-ce que la Vérité ?* Perrin. — Abbé Francis Trochu : *Le curé d'Ars*, Vitte. — Abbé Hoornaert : *Sainte Térèse écrivain*, Desclée. — A. Sainte-Marie Perrin : *Pauline Jaricot*, de Gigord. — Alphonse Séché : *Histoire merveilleuse de Jésus*, Fayard. — Mémento.

Le Dr Raymond Penel, protestant d'origine, devenu incroyant dans sa jeunesse, puis converti au catholicisme à l'âge de trente-sept ans, échangea des lettres sur la religion avec Mlle Noémi Regard, institutrice, petite-fille de catholiques savoyards, passée au protestantisme, puis à un déisme assez vague. C'est leur correspondance qui vient d'être publiée sous le titre : **Qu'est-ce que la Vérité ?** Le Dr Penel explique qu'il est venu à l'Eglise par « la compréhension claire que seul le catholicisme a sauvé le christianisme intégral en maintenant l'humilité à la place dominante à laquelle elle a droit et surtout sur le plan intellectuel qui commande les autres ». Mlle Regard, quoique sa sensibilité penche vers le catholicisme, se déclare détachée de tout dogme précis. Elle ne voit dans toute religion établie « qu'un même élan humain vers la majesté de la vie », ce qui n'explique pas grand'chose. Cependant elle reconnaît qu'elle doit beaucoup au christianisme pour sa formation morale.

Ces lettres sont fort intéressantes, d'autant que les deux épistoliers montrent une grande loyauté dans la discussion et une bonne foi évidente dans l'exposé de leurs convictions. La controverse n'aboutit d'ailleurs pas, chacun d'eux n'ayant pas réussi à persuader l'autre. Les arguments du Dr Penel sont de nature à faire réfléchir les esprits qui, libres de préjugés agnostiques, inclinent au catholicisme. Une belle préface de M. Georges Goyau définit lucidement la portée de cette correspondance.

La canonisation récente du Bienheureux Vianney confère un grand intérêt à ce livre, **Le Curé d'Ars**, publié par M. l'abbé Francis Trochu, vicaire à l'église Notre-Dame de Nantes, et qu'il faut se garder de confondre avec un autre Trochu qui, à Rennes,

s'occupe beaucoup plus de politique et d'affaires commerciales que d'hagiographie.

Cette vie du Curé d'Ars est certainement la plus complète qui ait été publiée à ce jour, l'auteur s'étant servi pour l'écrire des documents réunis pour les procès de béatification et de canonisation et des notes manuscrites laissées par les contemporains de saint Jean-Baptiste Vianney. « Ces témoins, dit-il fort exactement, on n'a pas attendu vingt ou trente ans pour les faire parler. L'avantage précieux de cette cause, c'est qu'elle a commencé à être instruite aussitôt après la mort de l'abbé Vianney ; la légende, cette trop jolie suivante de l'histoire, n'a donc pas eu le temps de transformer et de défigurer des faits encore très précis dans les mémoires. » On appréciera d'autant plus ce travail qu'on n'avait guère auparavant que les deux volumes de l'abbé Morin, qui « présentent les caractères d'une œuvre hâtive et incomplète », et la Vie abrégée publiée dans la collection *les Saints* de la maison Lecoffre. M. l'abbé Trochu a su, en assemblant des faits d'une authenticité indiscutable, en usant d'un style sobre et précis, nous donner un portrait fidèle de cette étonnante figure par qui s'avère, pour ceux qui ne ferment pas volontairement les yeux, l'action permanente du Surnaturel dans les événements de ce monde. Beaucoup pourront l'étudier avec profit. D'abord le clergé, s'il se souvient que, par un décret en date du 12 avril 1905, le très grand et très saint Pape Pie X a donné saint Vianney « pour patron à tous les prêtres ayant charge d'âmes en France et dans toutes les contrées soumises à la France ». Ensuite les fidèles qui y trouveront un modèle d'ascétisme et de dévouement à l'Eglise. Enfin, les esprits à la recherche de la vérité, que les pauvres conjectures du matérialisme ambiant ne peuvent satisfaire ; ils y apprendront comment se forme, souffre et triomphe un saint. Pour tous, ce livre est à lire ; et quand ils l'auront lu, ils n'auront qu'une envie : le relire.

Voici une réédition du beau livre de M. l'abbé Hoornaert : **Sainte Térèse écrivain**. La première édition, publiée en 1922 et dite « édition scientifique », contenait une foule de détails d'érudition pure et notamment une étude approfondie des Sources. Cette « gangue documentaire », comme l'appelle l'auteur, était de nature à intéresser et à renseigner les spécialistes des études térésiennes. Mais M. Hoornaert a pensé qu'elle pouvait

rebuter un public moins habitué à l'analyse des éléments d'une œuvre. Il nous donne donc cette nouvelle édition où, l'appareil scientifique du livre occupant moins de place, la grande figure de sainte Térèse nous reste vigoureusement évoquée en ses lignes les plus caractéristiques. La voici présentée dans le milieu qui la vit naître et se développer, analysée dans ses facultés et surtout dans l'œuvre qu'elle produisit, éclairée en outre des lumières surnaturelles qu'elle reçut avec abondance. L'ensemble est d'une lecture profondément attachante, et certains chapitres apparaissent comme ce qui a été écrit de plus complet, du moins en français, sur la réformatrice du Carmel, par exemple celui qui s'intitule : *l'Esthétique physique et l'image*, et cet autre : *le Lyrisme*. Quant à la valeur des écrits de sainte Térèse, au point de vue de la théologie mystique, M. Hoornaert la détermine d'une façon si nette qu'on ne peut que souscrire à ses conclusions. Livre précieux, livre indispensable à quiconque aime et admire sainte Térèse.

Il existe et il a toujours existé, dans l'Eglise, des âmes qui la servirent à travers des tribulations constantes, qui furent en butte non seulement à l'animosité de ses adversaires, mais aux contradictions de catholiques bien intentionnés, mais aveugles. Telle fut la Lyonnaise, née en 1799, morte en 1862, dont Mme Sainte-Marie Perrin vient de raconter la vie dans ce livre : **Pauline Jaricot**. Utilisant une documentation précise, commentant avec clairvoyance les vicissitudes d'une existence vouée tout entière à l'abnégation et au sacrifice pour Jésus-Christ, ce récit exprime des faits réels, attestés par nombre de témoins et qui laissent loin derrière eux les fictions les plus ingénieuses. Le grand titre de Pauline Jaricot à la vénération des fidèles, c'est qu'elle fut l'instigatrice de cette œuvre évangélique : *la Propagation de la Foi*. C'est par là que cette figure, baignée de lumière surnaturelle, prend tout son relief. Les masses croyantes et aussi les chefs de l'Eglise s'en rendirent compte. Et c'est pourquoi l'auteur de cette biographie a raison d'écrire : « C'est une histoire vivace, formée à l'ombre des plus pauvres murs, dans toute la France et fort loin à l'étranger. Cette rumeur modeste et puissante a vaincu toute ignorance voulue et toute erreur ; elle a submergé les dénégations mesquines et le silence même, élevant à Pauline Jaricot, fondatrice de la Propagation de la Foi, un

culte obstiné. Les générations se le sont transmis. En 1895, le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, a mis en honneur ses reliques. En 1879, Mlle Maurin écrivant sa biographie, des témoignages par centaines lui vinrent de particuliers, de missionnaires, d'évêques attestant leur vénération pour Pauline Jaricot. La vérité sur son rôle universel se fait jour dans tous les esprits. » Enfin, un bref de Léon XIII et une encyclique de Pie XI sanctionnent les élans de la reconnaissance des fidèles envers cette grande âme si longtemps méconnue : Pauline Jaricot.

Afin de donner une idée du dessein poursuivi par M. Alphonse Séché dans son **Histoire merveilleuse de Jésus-Christ**, on ne saurait mieux faire que de transcrire quelques passages de l'intéressante préface qu'il écrivit pour ce livre. « Voici mon objet, dit-il : permettre à tous, dans un but d'enseignement intellectuel, la lecture des livres du Nouveau-Testament. La tâche est moins aisée qu'on ne l'imagine. Les quatre Evangélistes se répètent, se complètent, sans se concilier toujours. Je me suis efforcé de les coordonner, de les fondre en un seul et de rendre cette version aussi simple, aussi claire et aussi attrayante que possible... Il y a dans la Bible de grandes beautés littéraires et de grandes beautés poétiques. J'y ai puisé des psaumes, des expressions, des images. Par ailleurs, j'ai cru devoir faire des emprunts aux Evangiles apocryphes, que l'Eglise rejeta, avec raison, comme dénués d'authenticité, mais qui ont eu l'action la plus féconde sur le développement de la poésie et des arts, l'épopée, le drame, la peinture et la sculpture du moyen âge. »

M. Séché a du reste pris soin d'indiquer, au cours du volume, d'une façon très nette, ce qui appartient aux textes canoniques et ce qui ne relève que de la légende ou d'une tradition douteuse. Il a réussi, de la sorte, à composer une fresque aux nuances variées qu'on examine avec intérêt et même avec plaisir, étant donné que son travail ne manque, en aucun endroit, au respect dû à la personne du Rédempteur.

Mémento. — A lire dans un des derniers numéros de *La vie spirituelle* (Ascétique et Mystique) un article de Dom Aubourg : *le Mystère de saint Benoît,* où sont réfutées, en passant, certaines assertions de M. l'abbé Bremond sur les rapports de la poésie pure avec la prière : *La poésie n'aboutit pas de sa nature à la prière ; la poésie est un signe ; elle est l'indice d'une haute faculté en nous, capable de recevoir*

Dieu, impuissante de soi à l'appréhender. Il y a au fond de chacune de nos âmes un miroir tendu vers l'invisible. La poésie reflète le mystère des choses dont les images multiples s'y jouent. Mais la prière contemplative est l'éclat chaleureux du visage de Dieu imprimé sur cette transparence. Ce n'est pas encore néanmoins la vision face à face sicuti est. »

M. Bremond est une intelligence brillante, mais brouillonne. Quand on lit ses essais, il importe de ne jamais oublier qu'ils ne formulent que des fantaisies individuelles et qu'ils n'expriment pas du tout la pensée catholique.

ROBERT ABRY.

MÉTAPSYCHIQUE

Prof. Dr Hans Thirring : *The position of science in relation to psychical research*, « British Journal of psychical research », n° 6, 1927. — Une séance avec Rudi Schneider. — Une épreuve collective de télépathie. — Mémento.

Continuons à enregistrer l'adhésion des esprits scientifiques à la métapsychique. Après le naturaliste anglais R. J. Tillyard, de la Société Royale, c'est le physicien autrichien Hans Thirring, professeur à l'Université de Vienne et déjà bien connu pour ses recherches dans le domaine des radiations et de la relativité. Dans une conférence qu'il a faite récemment au *National Laboratory of psychical research* de Londres, sous le titre : **La position de la science à l'égard des recherches psychiques**, et qui est publiée dans le *Journal* de cet établissement, il raconte comment il s'est intéressé à cette branche nouvelle de la science et comment il en a reconnu la réalité. Sa confession est à lire tout entière et à méditer par ses collègues scientifiques encore incrédules.

Ma position personnelle dans la question était, il y a trois ans, exactement celle de la moyenne des hommes de science : ignorance complète de la littérature sérieuse du sujet et incrédulité absolue concernant les prétentions des métapsychistes, autant qu'on les connut par la presse du jour ou les propos de table. J'avais entendu parler des expériences de Schrenck-Notzing et de Crawford, mais je refusais de croire aux phénomènes de matérialisation et de télékinésie, parce qu'ils semblaient contredire toute notre expérience biologique et physique.

C'est Willi Schneider qui opéra sa « conversion ». Le jeune sujet téléplastique, après avoir été éprouvé par Schrenck-Notzing à Munich, fut recueilli dans la maison du Dr Holub, directeur de

l'asile d'aliénés de Steinhof, près de Vienne, où il donna, sous un contrôle sérieux, de brillants phénomènes. Quoique fort sceptique, Thirring résolut de former un petit comité d'étude avec d'autres personnalités scientifiques et de photographier le sujet aux rayons ultra-violets au moment des manifestations. Pour des raisons techniques, les expériences furent infructueuses. A son corps défendant, il consentit alors à assister aux séances de Steinhof et là il constata des mouvements à distance qui, en toute conscience, ne lui parurent pas attribuables à la fraude. Il s'agissait notamment d'épingles lumineuses qu'il avait placées à l'extrémité de la table, à la portée de sa main et à 1 mètre du sujet :

Elles furent renversées plusieurs fois sur la table sans qu'on pût percevoir le plus petit mouvement ou le plus léger bruit. Je ne trouvais pas du tout facile d'expliquer ce phénomène à la manière physique ordinaire. Les contrôleurs étaient tous les deux des médecins ayant une position officielle ; et le directeur de l'asile avait en particulier toutes sortes de raisons de ne pas s'exposer aux critiques. Une collusion entre eux me paraissait une chose absurde. Toute intervention des autres assistants était exclue : l'éclairage rouge donnait une lumière suffisante entre la table et eux pour rendre impossible une fraude de leur part. De plus, le sujet avait des boutons lumineux cousus à ses manches, autour des poignets, et à ses pantalons, autour des chevilles. S'il avait échappé au contrôle des médecins, nous aurions aperçu tout mouvement de ses bras ou jambes.

Cette expérience donna à Thirring le goût d'en voir davantage, et, comme il dit, d' « aller au fond des choses ». Entre temps, les professeurs Meyer et Przibram avaient « reconstitué » une séance où les manifestations de Willi étaient reproduites par artifice ; mais cette démonstration de collègues notoirement prévenus ne troubla pas Thirring, qui organisa une série de séances dans son propre laboratoire de l'Institut de physique, à l'Université de Vienne. Elles eurent lieu en lumière rouge et tout le monde était contrôlé, assistants et sujet.

Dans ces conditions nous observâmes des mouvements télékinétiques d'objets placés sur la table à des distances allant jusqu'à 1 m. 20 du sujet. Je décrirai seulement un de ces mouvements qui me parut des plus frappant. Une épingle lumineuse fut placée au milieu de la table, à une distance d'environ 75 cm. du sujet. Elle fut d'abord renversée et ensuite, avec des bonds semblables à ceux d'une grenouille, elle s'éloigna à l'extrémité opposée de la table et tomba par terre...

On objecta du dehors que le physicien avait été victime d'une illusion due à la fatigue du contact et que Willi avait libéré sa main. Thirring répondit en offrant une contre-épreuve, il ajoutait :

Je défie quiconque de répéter les phénomènes produits par Willi en se plaçant dans des conditions parfaitement identiques.

L'esprit critique du savant était si peu endormi que quelque temps après, il démasqua un charlatan nommé Kraus qui prétendait produire des phénomènes authentiques. Rapprochant les deux cas, il déclare que la fraude de Krauss n'entame en rien sa conviction scientifique de la sincérité de Willi :

Dans le cas de Willi, un contrôle subjectif très efficace était exercé d'une double façon. Je tenais ses mains et étais en contact constant avec ses pieds. En outre, les boutons lumineux rendaient visibles ses quatre extrémités. Le démasquement de Kraus ne nous donne aucune solution en ce qui touche l'explication normale des phénomènes de Willi.

Thirring fait deux reproches aux hommes de science :

Ils traitent le sujet comme un criminel, un accusé, au lieu d'un instrument humain d'une investigation très délicate... Reproche plus grave, ils prennent ces questions d'une façon superficielle. Pendant l'activité de notre commission, j'aurais pu dire à mes collègues les mensonges les plus ridicules sur de prétendus trucs du sujet : ils les auraient gobés comme vérités d'évangile et auraient fondé sur eux un jugement officiel sans même se donner la peine d'examiner mes constatations. Comme mes observations étaient au contraire favorables au sujet, mes collègues non seulement ne crurent pas en moi, mais ils ne voulurent pas écouter mes arguments...

Et le savant physicien conclut :

Une entente entre la science et la métapsychique ne peut pas se faire par le vain triomphe de cette dernière; un *modus vivendi* peut être trouvé sur la base d'un respect mutuel des opinions. Les hommes de science devraient savoir que l'étudiant moderne en métapsychique n'est pas plus un fou superstitieux qu'un chimiste n'est un alchimiste ou un astronome un astrologue. Ils devraient comprendre qu'un grand nombre de métapsychistes ne sont pas de « fieffés spirites », mais des investigateurs sérieux, qui souvent ont des doutes et restent sceptiques.

Willi est actuellement malade et se repose en Suisse. Mais j'ai pu avoir récemment **une séance avec Rudi Schneider**, son jeune frère, qui a les mêmes facultés téléplastiques. C'était

au cours d'un voyage à Munich, où je pris contact avec les collaborateurs du Dr de Schrenck-Notzing, tous universitaires et savants connus, qui me dirent leur certitude inébranlable et leur foi en l'avenir de la métapsychique comme science expérimentale. En compagnie de l'un d'eux, je me rendis à Braünau-sur-Ill, à la frontière autrichienne, pour voir Rudi. J'ai rendu compte en détail de cette séance dans le numéro de juillet du *Journal of the American Society for psychical research*. Elle fut très réussie et nous eûmes en lumière rouge la matérialisation d'une main ayant tout l'aspect et la mobilité d'une main vivante, mais à laquelle il manquait deux doigts. La main que je pus observer à une distance de 50 cm. (alors que le sujet était tenu aux mains et aux pieds à 1 m 50 de là), se présenta d'abord comme une main d'enfant et prit soudain les proportions d'une main d'adulte. Elle me toucha et me mit dans la bouche une cigarette prise dans un étui qu'on lui tendait. Son contact était rugueux comme celui d'un gant de chamois. Son agilité était extraordinaire.

Une expérience collective de télépathie a été organisée par la Société anglaise de recherches psychiques le 16 février dernier, avec le concours de la T. S. F. Radiophonant du poste de Londres, ce soir-là, à 11 heures, Sir Oliver Lodge exposa à ses auditeurs invisibles, que de cinq minutes en cinq minutes, cinq objets seraient successivement présentés, dans un local clos et sans relation avec l'extérieur jusqu'au lendemain matin. Ceux qui, par télépathie, auraient cru deviner les objets en question étaient priés de décrire leur vision sur une carte postale qui, pour être valable, devait porter le cachet de la poste du soir même ou du lendemain matin, première levée. Toutes les garanties de sincérité étaient ainsi données à cette épreuve. J'avais répété ces instructions au poste radiophonique de la Tour Eiffel.

La S. P. R. ne reçut pas moins de 25.320 réponses, ce qui montre l'intérêt qu'on porte à ces questions, en Angleterre. Les cinq objets étaient les suivants : 1° le deux de trèfle, imprimé en vert sur fond noir ; 2° une estampe japonaise représentant un crâne humain posé sur l'herbe, avec deux oiseaux dont l'un perché sur le crâne ; 3° une gerbe de lilas blanc ; 4° le neuf de cœur imprimé en rouge sur fond noir ; 5° un homme portant un masque grotesque et un chapeau de joueur de boules. On avait prévenu

les auditeurs que les numéros 1 et 4 étaient des cartes à jouer et le numéro 2 une image.

Il est remarquable que 4 personnes virent pour le numéro 2 un crâne, et l'une d'elles un crâne dans un jardin ; 8 personnes exprimèrent la crainte ou la répulsion et 30 virent des oiseaux. Mais le plus curieux est que 687 personnes indiquèrent comme un crâne l'objet nº 3 et 148 personnes l'objet nº 5, pendant que 41 indiquaient le premier et 46 le second comme un squelette.

Pour le nº 3, une personne nomma le lilas blanc et une autre le lilas mauve, mais 151 personnes virent des fleurs blanches ou des fleurs odoriférantes dans le nº 3 et 26 dans le nº 5. Pour le nº 5, 76 personnes eurent la sensation d'un divertissement, 51 virent un chapeau de joueur de boules. 25 un chapeau noir ou un chapeau d'homme, 7 une autre espèce de chapeau, 83 eurent l'impression d'un masque.

La divination des cartes est intéressante en ce qu'elle permet l'application du calcul des probabilités. 148 personnes virent le 2 de trèfle au nº 1, 39 au nº 4, 93 virent le 9 de cœur au nº 4. Si l'on s'en tient à une réponse exacte, il y avait environ 500 personnes qui pouvaient par simple chance tomber juste. Le résultat est donc tout à fait inattendu et Lodge voit dans cet échec une « complication psychologique », le choix du plus grand nombre s'étant porté sur des figures plus recherchées, as ou personnages. Le don télépathique serait ici masqué par des tendances plus fortes. Je crois qu'il faut y joindre aussi la sorte d'aversion qu'ont les sujets réellement doués pour les épreuves où rien ne parle à leur imagination ou à leur sens dramatique. C'est un fait universellement constaté. Les plus belles divinations ont un caractère émotif. Exemple : la vision du crâne, où le nombre des réponses justes ou approchantes est visiblement supérieur à la probabilité (non chiffrable d'ailleurs). Quant à l'attribution des visions justes à un numéro postérieur, elle est un fait de latence également très commun dans ce genre d'expériences. En somme, bien que non probante pour les sceptiques, cette épreuve de la S. P. R. a pour les métapsychistes un intérêt que l'analyse complète des réponses ne peut manquer d'accroître encore.

Mémento. — Du 26 septembre au 2 octobre prochain se tiendra à Paris le 3ᵉ Congrès international de recherches psychiques qui réunira comme le précédent, celui de Varsovie, les personnalités scientifiques

de tous pays s'intéressant à la métapsychique. Il faut espérer qu'il répudiera pareillement le spiritisme « révélé » et les croyances mystiques. Une des premières questions à l'ordre du jour est celle de la terminologie.

RENÉ SUDRE.

LES REVUES

L'Europe nouvelle, La Revue Universelle, Revue des Deux Mondes : Trois articles sur Robert de Flers. — *La Nouvelle Revue* : Le costume du travailleur intellectuel. — *Etudes* : Les Eurasiens, l'Eurasie, l'héritage de Gengis-Khan. — Mémento.

On pourra critiquer les comédies de Robert de Flers, dire qu'elles furent conçues pour le temps de leur représentation et à dessein de récréer le public. L'homme était d'une rare finesse, très cultivé, un ami d'une loyauté exemplaire. Il a écrit très exactement le théâtre qu'il pouvait le mieux réussir. Il avait le don du charme. La vie lui a été favorable et il l'a mise en scène dans des couleurs attrayantes.

M. Etienne Rey, un de ses collaborateurs, écrit dans **L'Europe nouvelle** (6 août) :

Des yeux bleus, vifs, un regard franc, direct, un visage arrondi et souriant, beaucoup d'aisance et de simplicité dans les manières, une physionomie ouverte, un abord extrêmement affable, tel était Robert de Flers au physique.

Au moral, un confortable optimiste, un caractère loyal et sûr, un heureux équilibre, le don de la sympathie, un grand art de plaire. Joignez à cela toutes les grâces de l'esprit, un libéralisme éclairé dans les idées, une raison lucide, de l'adresse et de la force, et enfin, par-dessus tout, cet attrait secret des êtres à qui tout a réussi dans la vie et qui se sentent les favoris de la fortune.

Ce fut un homme d'une activité prodigieuse ; il adorait le travail, et il est mort d'un trop long surmenage.

...... Robert de Flers aura représenté l'esprit français dans sa grâce la plus séduisante et la plus profonde.

L'esprit français, ce n'est pas seulement la fantaisie d'un paradoxe, d'un dialogue, le comique des mots, l'art ingénieux d'une formule. C'est aussi, sous cette parure, une raison souriante et avertie, un bon sens aiguisé, le goût de la mesure, et aussi une espèce d'accord secret entre l'intelligence et la moralité, comme une double et délicate probité du cœur et du talent, enfin les meilleures qualités de la race sous

leur forme la plus aimable. Personne mieux que Robert de Flers n'a personnifié cet esprit-là.

Un anonyme, qui l'étudie avec sympathie dans **La Revue universelle** (15 août), juge que Robert de Flers « semble » n'avoir pas « été fait pour le théâtre » encore qu'il y ait réussi comme on le sait.

Il était né pour écrire, et pour écrire une langue alerte, fine, avec les mots à facettes, une langue claire qui s'apparente à celle de nos écrivains du XVIII[e] siècle, de nos hommes d'esprit dont les « anas » nous rapportent les reparties, comme ils nous donneront les meilleures répliques du *Roi*, de l'*Habit vert*, des *Nouveaux Messieurs* ou des *Vignes du Seigneur*. Il était né pour cette fantaisie peut-être un peu froide, dont il donna, dans son discours de réception à l'Académie française, en 1923, cette définition : « La fantaisie n'est-elle point la forme la plus charmante de l'indulgence ? » et qui l'éloignait de toute poésie imaginative. Il était né aussi pour de nobles emportements qu'on ne soupçonne guère dans son œuvre, qui lui firent, pendant la guerre, accomplir courageusement, en Russie et en Roumanie, de délicates missions, et qui lui dictèrent quelques protestations véhémentes quand il fallut défendre le goût français, menacé, sur la scène, par des influences étrangères.

M. René Doumic, qui a reçu M. Robert de Flers à l'Académie, le montre « très réservé » aux séances de la compagnie, mais plein « de bon sens enveloppé de courtoisie et d'esprit ». « Dans ce cadre sévère, sa présence mettait de la joie, de la lumière. » A peine trois pages de la **Revue des Deux Mondes** (15 août). Il y est question des « années où nous avons connu la douceur de vivre » et des chroniques, des conférences de Robert de Flers, de ses opuscules académiques, de son talent de lecteur. Et M. René Doumic termine ainsi :

La dernière fois que je l'ai vu, — il y a si peu de jours ! — c'était à la Commission pour les familles nombreuses. Il était arrivé portant dans ses bras l'énorme paquet des dossiers Cognacq. Le travail terminé, il se mit à causer avec son enjouement de toujours. Rien ne laissait deviner que sa santé fût gravement atteinte, ni qu'il en eût souci. Mais un tel homme ne pouvait pas vieillir. Heureux jusque dans la mort, il n'aura pas connu l'usure de l'âge et de la maladie qui diminue. L'image qu'il nous laisse de lui-même est restée intacte et c'est, rayonnante de jeunesse, de bonne grâce et de fierté, la belle image dont rien n'est venu ternir l'éclat.

Qu'il est facile d'écrire à propos d'autrui : « heureux jusque

dans la mort » parce que celui-là meurt avant la soixantaine! Ne souhaitons un tel bonheur à personne.

§

M. le Dr Jean Bouchon a écrit sur « le costume du travailleur intellectuel » un essai fort intéressant que publie **La Nouvelle Revue** (15 août). L'auteur voudrait que le costume en question, dont on le « félicite depuis 1914 », justifiât, dit-il, « cet aphorisme que je crée : Propre et correct comme un travailleur ». Le Dr Bouchon supprime le chapeau. Il a conçu une coiffure qui « évite le vieillissement de la face et met en liberté nos organes visuels et auditifs. » La coiffure, pour le moment, n'est pas plus explicitement définie par son inventeur. Il prohibe le faux-col.

Voici le « veston du travailleur intellectuel » « établi » par M. Bouchon, en 1914 déjà, et tout le costume :

Les manches sont à soufflet, comme dans certains vêtements de chasse. Des boutonnières permettent de retrousser les manches jusqu'au-dessus du coude pour mettre la main à la pâte.

Le col souple peut être droit ou rabattu et un jeu des boutonnières médianes permet de l'entr'ouvrir, en partie ou même en totalité pour dégager l'encolure.

Mon veston descend en cuirasse pour protéger le bas ventre contre le froid, car le ventre est très sensible aux variations de température. Et la mode de la jaquette, par exemple, protège les régions postérieures, seule partie du corps qui se protège elle-même, en exagérant parfois ! On n'attrape jamais froid aux fesses; c'est pourquoi la mode ridicule les protège. Le ventre, lui, est à peine protégé par des muscles plats, très minces. Aussi la mode stupide échancre bien et laisse à découvert toute la région abdominale antérieure et inférieure. Je me suis permis de coudre une peau de chat pour mieux protéger le ventre comme doublure du veston pour monter en avion, ou pour l'hiver. Ce vêtement évite de prendre froid au niveau du ventre et évite ainsi un grand nombre de crises d'appendicite.

Les bretelles doivent disparaître. Les bretelles gênent la circulation des vaisseaux et compriment les nerfs qui vont aux membres supérieurs. Il faut accrocher le pantalon par des boutons au niveau de la taille ; c'est-à-dire au-dessus du nombril, au-dessus de l'estomac qui ne sera plus comprimé par la sangle des pantalons anciens qui commencent trop bas, au niveau du nombril. Je le répète : il faut que la culotte commence au-dessous des seins, au niveau de la région que les femmes appellent la taille. Ainsi le ventre sera libre et la digestion de l'homme gros mangeur — véritable grossesse — ne sera plus entra-

vée. La culotte ample et serrée au genou facilitera l'hygiène, car les pantalons qui traînent partout sont des porteurs de germes comme les jupes longues.

Je complète mon équipement par des bottes ou par des leggings moulés, ou par des bas de laine de sport

§

Etudes (5 août) contient une étude du plus haut intérêt, de M. Charles Bourgeois : « L'héritage de Gengis-Khan. — Les Eurasiens. » Il s'agit d'un mouvement créé en 1921 par les émigrés russes en Bulgarie et qui tend à répudier toute influence occidentale, pour s'inspirer de l'Asie.

M. Berdiaeff disait récemment — écrit M. Bourgeois — que, parmi tous les systèmes constitués depuis le bolchevisme, l'eurasisme est la seule idéologie qui ait su tenir compte des faits de la Révolution ; il représente une mentalité de jeunes qui ont appris quelque chose et ont su oublier.

« ... Car il est temps de cesser de fermer les yeux sur ce qui s'est accompli : plus rien de prérévolutionnaire n'est maintenant possible ; il n'y a plus de place qu'à des mouvements postrévolutionnaires ; l'eurasisme s'efforce d'être de ces derniers. Là gît son mérite et son avantage sur tous les autres mouvements... Ils [les Eurasiens] sentent très amèrement que l'Europe a fini d'avoir le monopole de la culture, que les peuples de l'Asie vont bientôt rentrer dans le torrent de l'histoire mondiale. Pensée importante, qui forme contrepoids aux tendances réactionnaires (des Russes monarchistes), suivant lesquelles on ne pourrait sortir de la catastrophe russe que par le secours de la bourgeoisie d'Europe... »

... L'idée fondamentale des Eurasiens est que l'Eurasie est un continent parfaitement délimité, se suffisant à lui seul.

Si nous considérons le territoire qui va du Bug à l'océan Pacifique, limité au sud par la mer Noire, le Caucase, l'Afghanistan, les Monts Altaï, la Mandchourie, avec quelques prétentions sur le Turkestan chinois et la Mongolie du Nord, nous y trouvons une remarquable unité.

... L'avenir de l'Eurasie est tout entier dans le lien très étroit de ces trois éléments : vie privée, gouvernement et religion.

Un pouvoir impie et antireligieux comme le bolchevisme est une création strictement européenne, fruit naturel de tout l'état d'esprit de la civilisation occidentale. Il est vrai que les Européens sont très fiers de tels résultats, qu'ils estiment progrès ; mais, en général, ils magnifient ainsi tous les produits de leur culture.

Les Eurasiens se nomment « le peuple-messie ». Et ils s'expriment ainsi :

Les normes directrices de l'Europe reposent sur le droit romain. On peut remonter du code Napoléon au Digeste et à Licinius. Cette tradition latine se retrouve dans l'Église catholique romaine et l'a toute imprégnée ; elle nous est étrangère.

Cette culture a pu s'implanter dans nos lois et la civilisation de nos grandes villes, mais son esprit nous échappe. Le nôtre est le rejeton du désert de l'ermitage d'Optino. Ce qui nous pousse, ce n'est pas, comme une *vis a tergo*, un passé de traditions glorieuses, mais l'attente d'un avenir que nous enfantons.

Les centres de notre histoire ne sont pas des centres d'organisation. Ce n'est pas dans Pétersbourg, ni dans la vieille Kiev, ni Novgorod, ni dans notre mère Moscou, mais dans les communautés des saints russes, chez saints Serge, Barlaam, Cyrille de Bielozersk... que nous retrouvons l'esprit russe.

Mémento. — *Le Correspondant* (10 août). — « Penmarc'h », par M. A. Masseron. — « L'honorable Mme Liu et sa famille », par Mme Marc Hélys.

La Revue européenne (août). — « Bonne villégiature », par M. Joseph Jolinon. — « O Vie ! », poème de M. G. d'Annunzio. — « Mine Hana », par F. Wedekind.

Revue de Paris (15 août) : « Hollywood dépassé », par M. Luc Durtain. — « André Gide », par M. Albert Thibaudet. — « Documents anglais sur l'origine de la guerre », par M. Elie Halévy.

Cahiers Léon Bloy (juillet-août) : Fragment inédit d'un livre inachevé de Léon Bloy sur Barbey d'Aurevilly.

La Grande Revue (juillet) : par M. Jules Sageret : « Les prophéties ». — « Th. Mann et la République allemande », par M. J. Dresch. — « Romantisme et gastronomie », par M. A. de Bersaucourt.

La Revue des Etudes hongroises (janvier-juin) : « Le romantisme français et le roman hongrois avant 1848 », par M. Ferenc Szinniei. — « Erasme en Hongrie », par M. Thivadar Thienemann.

L'Opinion (31 août) : « La Thymiamatologie », par M. le Dr J. Laumonier.

Les Humbles (juillet) : Poèmes de MM. de Vlaminck, J. Chahine, Lucien Jacques, Paul Myrriam.

Le bon Plaisir (juillet) est consacré « à la mémoire de « Marc Lafargue, pur poète ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Elisée Reclus et la réforme du calendrier, Lettre inédite (*L'En dehors*, juillet). — Le crime passionnel d'Ali, chien caniche (*L'Intransigeant*, 21 août).

Au sujet d'un livre consacré à la mémoire des frères Reclus, Elie et Elisée (et publié «•at » « The Oriole-Press », Berkeley Heights, New Jersey), M. E. Arnaud écrit dans **l'En dehors**:

Ce livre qui contient force informations et renseignements, émanant de sources diverses, sur l'activité polyforme des frères Reclus, a omis de présenter Elisée Reclus sous son aspect de Réformateur du calendrier, aspect très naturel d'un homme qui a composé des ouvrages tels que *La Terre*, *La Géographie Universelle*, *L'Homme et la Terre*. Elisée Reclus avait été frappé de l'absurdité de la double chronologie actuelle, classant tous les événements de l'histoire suivant deux gammes contradictoires, l'une descendant, jusqu'à zéro, l'autre remontant, de ce même zéro jusqu'à nos jours. Il voulait remplacer l'ère actuelle par une ère assez reculée pour que la chronologie en dérivant pût embrasser toute la suite des événements constituant notre histoire. Pour établir cette ère nouvelle, Elisée Reclus écartait naturellement les faits historiques et politiques ; il s'adressait aux mouvements célestes. Il proposa comme commencement à l'histoire humaine la date de la première éclipse reconnue (par les Chaldéens) à laquelle il donna le nom d'ère d'Oppert, assyriologue fameux. La proposition m'intéressa et je demandai à Elisée Reclus de la préciser. C'est ce qu'il fit en me répondant par la lettre suivante :

Bruxelles, 7 mai 1905.

Mon cher camarade, — L'ère que je me propose d'adopter pourrait être désignée, ce me semble, sous le nom d'*ère d'Oppert*. Cette appellation aurait l'avantage d'être brève, débarrassée de tout « emberlificotement » scientifique et en outre elle rejette toute la responsabilité sur un savant académicien : nous n'avons pas à fournir le calcul, les traditions de documents cunéiformes ; c'est l'affaire des assyriologues ; et nous n'avons qu'à profiter de leurs travaux.

Je disposerais donc mon premier tableau de la manière suivante :

Ère d'Oppert —	Ère des Olympiades —	Ère vulgaire —	Ère Républicaine —
Plus ancienne éclipse reconnue			
1	....	....	....
10.766	1	....	....
11.542	776	1	....
13.334	2.568	1792	1
13.447	2.681	1905	CXIII (à partir du 22 septemb. 1905).
....	....	....	
....	....	....	
....	....	....	

Quant au calendrier, il est évident que nous aurions à nous débarrasser des noms de mois plus qu'absurdes par leur ordonnance et pourris d'esprit monarchique, mais nous ne pouvons adopter le calendrier républicain puisqu'il se rapporte seulement à la France : ce n'est plus qu'un beau chant, une poésie de toute une nation glorifiant la nature. Le calendrier devra être purement astronomique comme l'ère : je choisirais les signes du Zodiaque. C'est encore ce que nous avons de mieux que cette ancienne division babylonienne de l'année.

Restent les abominables dénominations des sept jours, mais la division du mois en semaines fait corps avec notre organisme économique et sociale. On ne peut le changer qu'avec le salariat, lors du « grand chambardement ». — Très cordialement. — Elisée Reclus.

La construction du Parthénon serait donc datée 11.004, la découverte de l'Amérique par les Normands 12.542 et « l'an de grâce » 1927 s'appellerait année 13.469. De 1905 à 1914, dans *l'Ere Nouvelle, hors du troupeau, les réfractaires,* concurremment à l'indication de l'ère vulgaire, j'ai daté tous les numéros conformément à la chronologie proposée par Elisée Reclus, en substituant cependant au terme « ère d'Oppert » celui de 13.447, etc., après la première éclipse reconnue.

Des personnes compétentes m'ont dit que cette chronologie prêtait le flanc à la critique. Je ne veux pas discuter à ce sujet. J'apporte cette lettre comme contribution à l'histoire d'Elie et d'Elisée Reclus et pour donner une idée de l'ampleur du rayonnement intellectuel de ce dernier.

Cette nouvelle chronologie imaginée par Elisée Reclus prête peut-être, en effet, le flanc à la critique. L'ère d'Oppert, cela est bien vague. Mais une réforme de ce genre, s'il était possible d'en établir une qui satisfasse la science, aurait cet avantage de nous relier logiquement aux civilisations antérieures et de nous situer un peu moins orgueilleusement dans le temps que ne le fait notre petit calendrier chrétien. Derrière le Calvaire, il y a les mondes romain, grec, égyptien, etc., que nous nous contentons de continuer. Peut-être l'idée d'Elisée Reclus n'est-elle pas morte à jamais. A mesure que les nations s'unifieront, on éprouvera plus intensément le besoin d'unifier aussi le calendrier — et peut-être les langues.

(Mais ce ne sera pas l'espéranto qui réalisera ce dernier miracle !)

§

Mme Blanche Vogt nous raconte dans **L'Intransigeant** « un drame canin de la jalousie » dont elle a été l'un des quatre témoins, et dont elle est, dit-elle, encore toute frémissante.

Avant de rapporter cette histoire, il faut bien noter ce qu'il peut entrer d'anthropomorphisme dans nos interprétations au sujet des bêtes. On se demande si les animaux pensent, et tout de suite on songe aux « Pensées » de Pascal, ou aux rêveries humaines sur les voies lactées et les nébuleuses. Non, la pensée des bêtes ne s'évade pas de leur physiologie, mais il est certain tout de même que cette pensée va jusqu'à une sorte d'image générique des objets qui est le commencement de l'abstraction : agglomérat de sensations odorales, visuelles et tactiles qui forment des images dans leur cerveau et feront qu'un chien aboiera devant une affiche représentant un autre chien. Il faut avoir mené des chiens au cinéma pour comprendre combien ils sont sensible à l'image pure, abstraite, dégagée de toute sensation odorale, image qui réveille en eux des sensations subconscientes et endormies. En somme, le même mécanisme cérébral que chez l'homme : simplement, comme le disait déjà Montaigne, une différence de degré. D'ailleurs cette tendresse, cette adoration jalouse du chien pour l'homme prouve à quel point nous sommes de la même espèce : c'est une sorte de sensualité transposée et comme une sorte d'admiration où il entrerait le désir de s'élever au-dessus de sa race, de s'évader de son obscurité silencieuse. Mais voici l'histoire d'Ali, caniche noir, auquel on parle comme à une personne ordinaire, car il comprend tout. Il sait aussi voyager seul en chemin de fer et, arrivé à destination, se faufiler par un trou de la haie pour éviter qu'on lui réclame le billet qu'il a oublié de prendre.

Mais Ali « voulait être exclusivement aimé ». Et son maître eut le tort de lui imposer un compagnon, un nommé Toto, bull à gueule courte.

— Tu comprends, Ali, j'entends que vous fassiez bon ménage !

La main du maître pesa-t-elle un peu trop longtemps sur la tête du nouveau venu ? Ali mit sa patte sur son œil droit, renifla l'odeur de l'intrus et lui abandonna sur-le-champ, en signe d'hospitalité, sa gamelle pleine, son bol d'eau pure et le meilleur coin de son bout de tapis.

Le lendemain, le maître d'Ali alla prendre son tub dans la rivière, selon son aquatique habitude. Ali, qui est une sorte de chien-poisson, courut à l'eau aussi, mais moins vite qu'à l'accoutumée. C'est que, en cours de route, il insistait auprès du camarade Toto pour lui vanter

les charmes du bain. Toto se laissait séduire. Il se mit gentiment à l'eau au côté d'Ali...

C'est alors que le drame commence. L'eau coulante était glacée et dure à couper à la brasse en amont. Le maître d'Ali revint sur la berge, tandis que, insensiblement, côte à côte, les chiens s'éloignaient du bord.

Alors nous vîmes Ali qui a, à son tableau d'honneur, trois sauvetages, pousser tout doucement, du flanc et de biais, avec une suprême science de maître nageur, le Toto vers le milieu de la rivière. L'autre obéissait avec une difficulté de plus en plus perceptible. Mais, soutenu, accolé, happé par le compagnon, il allait vers le large...

Arrivés au plus fort du courant, nous comprîmes que le bull était exténué. Le maître d'Ali jeta un ordre. Nous vîmes Ali se dresser dans les remous, droit et cornu comme un diable noir ; nous le vîmes — Ali, je n'oublierai jamais cela — enfoncer, sous l'eau, en le frappant avec ses deux pattes de devant, la tête harassée de son compagnon.

L'assassinat dura quelques secondes. Toto coula... Nous étions quatre, sur la rive, à crier d'épouvante. Le maître d'Ali hurlait des malédictions.

Ali nous observa une longue minute, il secoua ses oreilles au-dessus de l'eau ; puis, à longues foulées, il fendit la rivière en son mitant. Nous ne vîmes plus qu'un mouvant sillage qui retombait peu à peu à l'immobilité comme la terre se referme derrière le coutre qui la coupe.

Nous savons qu'Ali a pris le maquis à la manière d'un bandit conscient. Les uns, les autres, l'ont vu passer avec sa mine de criminel averti. Le soir du drame, le maître d'Ali s'indignait : « Je lui casserai les reins ! » Aujourd'hui il n'est plus question de correction. L'homme a compris la bête... L'homme est le grand animateur, sinon le grand responsable de ces tragédies où la jalousie mène les âmes. Mais nous le sentons bien : si Ali revient sur le seuil de la maison d'amour, ce sera pour y mourir...

Crime passionnel et conscience de son crime ! On doit tout de même se demander s'il n'y a pas là plutôt une adaptation aux circonstances, qu'une vraie détermination, qu'une préméditation. En tout cas il n'y a pas un jury, en France, surtout en l'Ile-de-France, qui ne s'empresserait d'absoudre ce criminel par passion. Et quant au maître maladroit, qu'il rappelle Ali : il doit non seulement lui pardonner, mais lui demander pardon de n'avoir pas su comprendre l'amour exclusif de cette petite bête, dont peut-être il n'était pas digne.

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

La question de l'exposition Liebermann au Jeu de Paume. — Importante acquisition du Musée archéologique de Nîmes. — Un vol au Musée de Troyes. — Mémento.

M. Édouard Herriot a reculé devant la perspective du scandale qu'allait déchaîner son projet, dénoncé dans notre dernière chronique, d'une **exposition Max Liebermann au Jeu de Paume** : notre confrère M. Thiébault-Sisson ayant protesté dans le *Temps* (numéro du 23 août) contre une éventualité si offensante à la fois pour la dignité nationale, pour notre Académie des Beaux-Arts et pour les artistes des pays alliés, le ministre, voyant l'orage monter, s'est empressé de faire machine arrière et d'envoyer à la presse un communiqué assez confus, et peu franc (dont nous n'avons pu faire état, notre article étant déjà à l'impression), où il est dit qu' « il est inexact que la salle du Jeu de Paume ait été choisie pour cette exposition, si elle a lieu ». Tout en maintenant formellement l'exactitude des renseignements que nous avions donnés touchant le choix du Jeu de Paume (et que confirme une information envoyée de Berlin le lendemain de la communication ministérielle et disant qu' « on a renoncé » à cette salle, ce qui indique bien qu'on y avait d'abord songé), nous prenons acte de cette renonciation. Mais la *Gazette de Voss* annonce en même temps — ce que n'a pas osé avouer le communiqué de la rue de Grenelle — que l'exposition « aura certainement lieu » et qu' « il est possible qu'elle soit présentée au Musée des Arts décoratifs », — c'est-à-dire, en somme, au palais du Louvre. Nous voilà donc forcé de renouveler notre protestation. Pour être moins éclatant qu'au Jeu de Paume, musée d'État, portant, qui plus est, le bas-relief commémoratif de l'exécution de Miss Cavell, le scandale d'une exposition Liebermann *organisée sous le patronage du gouvernement français dans un palais national*, même si elle a comme contrepartie, ainsi qu'on l'annonce, une exposition Claude Monet à Berlin, n'en subsiste pas moins. Nous espérons que les membres du comité de direction de l'Union centrale des Arts décoratifs auront le courage de conseiller poliment à M. Herriot de chercher un autre lieu d'asile pour le représentant indésirable d'une nation que lui-même, il y a neuf ans, préconisait de tenir « même dans la paix, isolée, enfermée avec elle-même », et

nous espérons aussi que l'Académie des Beaux-Arts, qui a exclu M. Liebermann comme indigne, ne tolérera pas l'affront que constituerait cette réhabilitation.

§

Le **Musée archéologique de Nîmes** s'est enrichi dernièrement de deux bustes curieux découverts dans un champ près de Saint-Chaptes, à une quinzaine de kilomètres de Nîmes, qui constituent de précieux documents pour l'étude d'une période de civilisation encore très obscure : la lointaine époque, dite par les uns celtique, par les autres ligure ou gréco-ibérique (des découvertes faites à Ensérune, près de Montpellier, ayant fait trouver dans des sépultures de cette époque des poteries d'importation grecque et des poteries locales de type ibérique), qui précéda l'arrivée des Romains sur le littoral méditerranéen. De l'art tout particulier de cette période archaïque on ne connaissait jusqu'ici qu'un seul monument, entré il y a une trentaine d'années dans ce même musée de Nîmes et dont deux répliques, en fort mauvais état, existent au Musée de Montpellier : la partie inférieure d'une statue d'homme ayant la tête couverte d'un casque couvre-nuque rappelant ceux que portaient les Allemands pendant la guerre. Les deux bustes de Saint-Chaptes ressemblent absolument à cette demi-statue, et les archéologues dissertent sur la signification de ces images, les uns voulant y voir des stèles funéraires de chefs, les autres des représentations d'une divinité guerrière. L'un des deux bustes qui viennent d'entrer au Musée de Nîmes porte à sa base, gravées au trait, des figures d'animaux, notamment d'un cheval et d'un bœuf, exécutées à la manière des dessins relevés dans les grottes de la période magdalénienne. M. le commandant Espérandieu, le savant directeur du Musée archéologique de Nîmes, étudie en ce moment ces curieuses sculptures en vue d'un article que publieront les *Monuments Piot* édités par l'Académie des Inscriptions. Nous tiendrons nos lecteurs au courant de ses conclusions.

§

Le 15 août un visiteur a dérobé au **Musée de Troyes** une miniature sur vélin, de forme ovale, mesurant 57 millimètres sur 49, et d'auteur inconnu, représentant Catherine Duche-

min, peintre de fleurs, femme du célèbre scuplteur Troyen François Girardon, représentée en buste, décolletée, coiffée à la Sévigné. Cette miniature avait été acquise en 1872, à la vente Philippe Lenoir à Paris, pour la somme de 300 francs et était surtout précieuse à cause de son intérêt historique local. A la date où nous écrivons (31 août) elle n'a pas encore été retrouvée.

Mémento. — Chaque année, à l'assemblée générale des « Amis du Louvre », une lecture est faite par un des membres de cette Société sur un sujet intéressant le musée : biographie d'un grand donateur, histoire de telle ou telle partie de nos collections. Cette année, c'est l'histoire de la collection des peintures septentrionales au Musée du Louvre qui a été traitée — et de main de maître — par Mme Clotilde Brière-Misme, dont on sait l'érudition étendue et sûre en tout ce qui concerne particulièrement l'art flamand et hollandais (Paris, imp. Lahure ; in-8, 31 p.). Après avoir montré l'état du goût en France au xviie siècle, le peu d'estime et de compréhension dont jouissaient alors les qualités de réalisme et d'intimité des peintres du Nord, rappelé la querelle qui mit aux prises « rubénistes » et « poussinistes », elle note, après la commande faite par Marie de Médicis à Rubens des vingt-quatre grandes compositions allégoriques sur la vie de la reine destinées à sa galerie du Luxembourg et aujourd'hui transportées au Louvre, l'évolution qui s'accomplit du temps même de Louis XIV et que marqua l'acquisition, en 1685, de la réaliste *Kermesse* de Rubens. Mais c'est surtout au xviiie siècle que cette évolution se précise et s'amplifie : Watteau imite Téniers ; Roger de Piles « déterre », après Rubens, Rembrandt; Chardin devient l'émule des Terborch et des Metsu, et sa *Raie* fait pendant au *Bœuf écorché* de Rembrandt. Fragonard, Demarne, Lantara, Taunay, Drolling et autres subissent l'influence hollandaise, et, en 1781, l'Académie des Beaux-Arts, gardienne jusque-là des traditions « nobles », s'avoue vaincue en élisant parmi ses membres Debucourt, « peintre de petits sujets dans le genre des Flamands ». Ces Flamands remplissent les collections privées ; les galeries royales vont suivre le mouvement : en 1710 elles étaient encore fort pauvres en œuvres des écoles du Nord et ne comprenaient qu'un Rembrandt, admirable il est vrai : le portrait du maître âgé debout devant son chevalet ; mais sous Louis XV et surtout sous Louis XVI elles vont s'enrichir considérablement ; on trouvera la liste de ces acquisitions dans la notice de Mme Brière. La Révolution continue l'œuvre commencée par l'ancien régime : deux toiles magnifiques viennent de monastères dissous : la *Vierge au chancelier Rolin* de Van Eyck, propriété jusque-là de la collégiale d'Autun, la *Crucifixion* du « Maître de *Saint Barthélemy* » précédemment au Val-de-Grâce. Nous ne parlons pas des conquêtes artistiques de la Révolution et de l'Empire, si consi-

dérables, mais qu'il fallut restituer presque toutes, sans recouvrer, en retour, des morceaux de premier ordre comme le *Martyre de saint Liévin* de Rubens, des Tintoret, des Palma, des Guardi et autres tableaux italiens provenant des anciennes collections royales, envoyés par la France à Bruxelles et à Anvers lors de la fondation des musées de ces deux villes. Au XIXe siècle les enrichissements continuent, de plus en plus nombreux; nous renvoyons, pour leur détail, à la brochure de Mme Brière. Nourrie de documents et de références, écrite, en outre, d'une plume élégante, cette instructive et intéressante monographie mérite de prendre place dans la bibliothèque de tout historien d'art.

En 1907 notre distingué confrère M. P. Ratouis de Limay publiait une importante étude, aussitôt remarquée, sur un peintre orléanais peu connu du XVIIIe siècle, dont il descend : Aignan-Thomas Desfriches. Après lui, et utilisant son abondante documentation, M. Lucien Leluc vient de résumer dans une attrayante brochure la vie de cet artiste (*Un artiste orléanais au XVIIIe siècle : Aignan-Thomas Desfriches, 1715-1800* ; Orléans, éd. des Cahiers orléanais ; in-8, 47 p.). Se destinant d'abord à l'art et ayant étudié à Orléans chez le peintre Dominé, puis à Paris chez Bertin et chez Natoire, obligé ensuite de revenir dans sa ville natale diriger la maison de commerce paternelle, mais ayant conservé sa passion de l'art, occupant tous ses loisirs à dessiner, et si joliment que Moreau le jeune, au dire d'un de leurs amis communs, le « considérait comme le plus parfait dessinateur de son genre », ardent collectionneur de tableaux, en relation avec tous les artistes de Paris (Perronneau — qui fit de lui le portrait que nous avons admiré à la récente Exposition des pastels du XVIIIe siècle, — Chardin, Cochin, Natoire, Silvestre, Hallé, Vien, Watelet, Wille, Joseph Vernet, et autres), c'est une figure délicieuse d'artiste et d'amateur comme il en existait autrefois en province. En des pages pleines de vie M. Lucien Leluc le dépeint à nos yeux tour à tour à son comptoir, dans son cabinet de dessins, à la promenade le crayon en main, croquant tous les sites pittoresques qu'il rencontre, ou bien réunissant ses amis, le soir, dans sa maison de campagne de la Cartaudière, ou bien encore correspondant avec les artistes parisiens auxquels il rend sans se lasser mille services et qu'il comble d'attentions (« Monsieur et ami », lui écrit la bonne Mme Chardin, « nous avons reçuë hier samedy un pâtée sans lettre d'avis, ce qui ne m'a pas empêchée de le reconnaître pour estre de vostre part et dont nous vous fesons nos très humbles remerciements »). Il nous le montre, en outre, bon citoyen, promoteur, à Orléans, de deux œuvres, dont l'une fut la réfection (malheureusement détruite sous la Révolution) du monument de Jeanne d'Arc mutilé pendant les guerres de religion, puis démoli

au xviiie siècle lors de la reconstruction du pont où il se trouvait, et dont l'autre fut la création d'une Ecole de dessin qui est actuellement l'Ecole des Beaux-Arts d'Orléans. Bon et généreux, ami très sûr, modeste malgré son talent (qualité rare chez un artiste), « il demeure le type de l'amateur éclairé, et représente à merveille cette bourgeoisie savante et « curieuse » — de la province qui ne se laisse pas encore absorber par Paris, mais reste quand même les yeux constamment fixés sur ce centre », et il faut remercier M. Leluc, après M. Ratouis de Limay, de le rappeler, en ces jolies pages, à notre souvenir.

Nous avons en outre à signaler une intéressante brochure où M. Maurice Bladel a étudié *Le Concept de la foi selon les peintres flamands* depuis les Primitifs jusqu'à nos jours (Bruxelles, éd. de la Renaissance d'Occident ; in-16, 41 p.; 3 fr.).

AUGUSTE MARGUILLIER.

L'ART A L'ÉTRANGER

L'œuvre du Ministère de l'Instruction publique espagnol. — Le *Centro de Estudios Historicos*. — Historiens de l'art espagnols.

Celui qui voyage en Espagne note avec satisfaction une renaissance économique qui s'accompagne d'une vive renaissance intellectuelle et artistique. Dans une étude du mouvement d'art contemporain, il faut accorder une place importante aux peintres et sculpteurs d'Espagne. D'un autre côté, le grand passé artistique de cet admirable pays commence à être exploré méthodiquement ; de nombreux documents sont publiés, et il est probable que d'ici quelques années un Mas, de Barcelone, ou un Moreno, de Madrid, auront des archives photographiques d'un intérêt comparable à celui des collections italiennes Alinari ou Anderson.

§

Dans cet ordre d'idées, le **Ministère de l'Instruction publique** a rendu les plus grands services en créant ce *Catalogo monumental de España*, qui est une source capitale de renseignements de toute nature. Lorsqu'il écrivit pour l'*Histoire de l'Art*, publiée sous la direction d'André Michel, cette série de chapitres qui restent fondamentaux, Emile Bertaux puisa largement dans cet abondant catalogue, dont rien n'était encore publié ; il fut le premier à en signaler le grand intérêt ; aujourd'hui encore, on ne sait pas assez en France le labeur que

représentent de pareilles recherches et la mise au point d'une aussi riche documentation.

Dans son excellent petit guide d'Avila paru en 1920 (1), M. Elias Tormo, Professeur d'histoire de l'art à l'Université de Madrid, déplorait que le Gouvernement espagnol n'eût pas encore fait paraître l'ensemble des études consacrées par M. Gomez-Moreno à la province d'Avila. Le souhait de M. Tormo se réalisera bientôt ; car, depuis plusieurs années, le ministère de l'Instruction publique espagnol n'a pas d'autre but que d'aider les travailleurs en faisant imprimer, successivement, les tomes les plus importants du « Catalogo monumental ». Le plus anciennement paru est consacré à la province d'Alava, dont le centre est la charmante ville de Vitoria : M. Cristobal de Castro a accompagné les illustrations d'un commentaire rapide, trop rapide parfois ; dans la suite, on a jugé plus expédient de séparer texte et illustrations, et il faut reconnaître que le maniement du catalogue en devient plus facile.

M. Gomez-Moreno a été chargé de la province de Léon (2), et l'on ne pouvait faire un meilleur choix. Le savant professeur de l'Université de Madrid est un des meilleurs connaisseurs des beautés artistiques de son pays, et sa vaste érudition le met à même de les analyser avec une remarquable sûreté. Il faut admirer la précision avec laquelle les monuments et les œuvres d'art sont étudiés, toutes les formes de civilisation apparaissant les unes après les autres depuis la néolithique jusqu'à celle du XVIIIe siècle. Les préhistoriens, les épigraphistes, les historiens de l'art, les géographes même y trouvent les renseignements les plus divers et les plus intéressants. Une œuvre aussi complète fait honneur à la science espagnole, et il faut se réjouir que d'autres volumes capitaux de ce catalogue aient été également confiés à M. Gómez-Moreno. C'est ainsi que le ministère de l'Instruction publique annonce, pour un avenir très prochain, la province d'Avila. Viendront ensuite celles de Salamanque et de Zamora, en

(1) Il fait partie de la série des « Cartille » Tormo, qui rendent aux touristes et aux historiens de l'art les meilleurs services.

(2) *Catálogo monumental de España. Provincia de Léon,* par Manuel Gómez-Moreno : le volume de texte (de 586 pages) a paru en 1925 et celui des illustrations (au nombre de 622), accompagné d'une excellente carte topographique, a été publié en 1926.

attendant celle de Grenade, que M. Gómez-Moreno connaît peut-être encore mieux que les autres.

Badajoz et Cacéres ont eu leur historien avec M. José Ramon Mélida, Directeur du Musée archéologique et professeur à l'Université de Madrid. Moins connues que certaines autres provinces d'Espagne, elles méritaient un examen minutieux ; à chacune M. Mélida a consacré deux volumes de texte et un volume d'illustrations; pour beaucoup d'archéologues, ce sera une véritable révélation, les œuvres d'art conservées en des villes aussi peu visitées qu'Alcántara, Arroyo del Puerco ou Coria, étant dignes d'êtres connues à l'égal des plus célèbres d'Espagne. L'église San Benito d'Alcántara n'est-elle pas une des plus curieuses de ce pays, et rencontre-t-on souvent des tombeaux aussi puissamment construits que celui de Frey Antonio Bravo, de Jerez ?... Les volumes de M. Mélida (1) sont riches d'information et de documentation, et ils contribueront certainement à ouvrir au tourisme artistique des provinces où l'on ne visite guère jusqu'à présent que des centres comme Cacéres ou l'admirable couvent de Guadalupe.

C'est donc une œuvre de la plus grande utilité que poursuit le ministère de l'Instruction publique ; le Directeur des Beaux-Arts, le comte de las Infantas, et son actif collaborateur, M. José de Acuña, tiennent à publier le plus vite possible les tomes essentiels : travail de grande envergure qui, lorsqu'il sera achevé, donnera à l'Espagne un répertoire incomparable de monuments et d'œuvres d'art, qui méritera, d'être cité en exemple aux autres pays européens.

§

Parallèlement à cet effort considérable, il faut signaler celui du **Centro de Estudios historicos**, qui consacre à l'archéologie et à l'histoire de l'art une bonne partie de ses ressources. On sait le rôle important joué, en ces dernières années, par la Junta para ampliácion de estudios. Le Centro de estudios historicos est une dépendance de cette Junta et sa section d'histoire de l'art est une des plus prospères. Les étudiants y reçoivent l'enseignement des maîtres de l'Université de Madrid MM. Gó-

(1) *Catálogo monumental de España. Provincia de Badajoz*, par José Ramon Mélida, 2 vol. de texte (488 et 468 p.), 1 volume de 431 illustrations. *Provincia de Caceres*, par José Ramon Mélida, 2 vol. de texte (316 et 414 p.) 1 volume de 365 illustr. (Ministerio de Instruccion publica y bellas artes).

mez-Moreno, Tormo et Sanchez Cantón, sous-directeur du Musée du Prado. Sous les auspices du Centro ont été entreprises une série de publications qui, unies à celles du ministère, donnent la meilleure idée de l'état actuel de l'érudition espagnole. Il ne nous appartient pas d'en donner une liste complète ; il nous suffira d'indiquer les plus importantes.

Parmi les collaborateurs de cette importante collection, on retrouve M. Gómez-Moreno, dont le livre, *Iglesias Mozarabas*, est devenu classique (1). C'est en effet à l'archéologie musulmane, au style mudéjar et à l'art mozarabe que le savant madrilène se consacre particulièrement. Dans ses « Iglesias mozarabas », il fait œuvre exhaustive, analysant les uns après les autres, dans tous leurs détails, les monuments les plus notables de l'art mozarabe, travail important qui lui permet de nous faire mieux comprendre les origines de l'architecture romane espagnole, au sujet de laquelle il combat la thèse, trop facile, d'Enlart qui veut qu'il n'y ait pas de roman espagnol avant le roman français, et que celui-ci explique celui-là : idées sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir à propos de publications récentes qui leur ont redonné une vive actualité (2).

M. F. J. Sanchez Cantón a rendu le plus grand service aux érudits en réunissant en volumes les sources littéraires de l'histoire de l'art espagnol; le premier volume, paru en 1923, contient des textes, importants : à ceux de Diego de Sagredo et de Cristóbal de Villalori il faut ajouter les « dialogos de la pintura » de Fransisco de Holanda, les « comentarios de la pintura » de Don Felipe de Guevara, les « Memorias de El Escorial » de Fray Juan de San Jerónimo, les traités de Juan de Arfe, de Diego de Villalta et de Hernando de Avila ; et pour finir, les extraits des *Vite* de Vasari qui se rapportent à l'art et aux artistes classiques, et ce n'est pas la partie la moins utile de ce volume, indispensable aux historiens de l'art espagnol.

Le Centro de Estudios históricos poursuit d'un autre côté la publication de documents inédits concernant l'art d'Espagne, et

(1) *Iglesias Mozárabas, arte español de los Siglos* IX a X., par M. Góm ez-Moreno, Madrid, 1916.

(2) Ce sont surtout les volumes de Kingsley Porter qui ont présenté ce problème sous un jour nouveau.

(3) F. G. Sanchez-Cantón : *Fuentes Leterarias para historia del arte español*, 1er vol., Madrid, 1923.

il a commencé par donner le texte des papiers des archives de la cathédrale de Tolède, tels que les a compilés au XVIIIe don Francisco Perez Sedano : papiers dont s'était largement servi Agustin Cean Bermúdez, dans ce *Diccionario histórico de los más illustres profesores de las bellas Artes en España*, qui reste encore, bien que très vieilli, un instrument de travail très utile.

M. Elias Tormo y Monzó a repris le travail qu'il avait présenté au Congrès international d'histoire de l'art de 1913, et, en étudiant les rapports de l'art flamand et de l'art espagnol, il a fait surgir de la pénombre, l'éclairant d'une vive lumière, la figure du peintre Jaime Baco, surnommé Jacomart (1). Des documents nouveaux, dont les plus importants sont publiés par M. Tormo, ont permis à celui-ci de renouveler le travail d'Emile Bertaux, et de nous donner une série de points de repère, grâce auxquels s'établissent avec la plus sûre méthode la biographie et le catalogue des œuvres du maître valencien, un des plus grands « Cuatrocentistos » espagnols.

C'est à l'histoire de la sculpture que se consacre presque exclusivement M. Ricardo De Orueta. Il faut mentionner en premier lieu le volume qu'il a publié sur Pedro de Mena (2), avec une biographie très complète, qu'il fait suivre d'une description — accompagnée de belles reproductions — de toutes les œuvres connues de l'artiste andalou ; et ainsi apparaissent à nos yeux les caractères essentiels de formes sculpturales, si propres à l'Espagne, d'une polychromie souvent si raffinée, et dont le saint François d'Assise de la Cathédrale de Tolède, qui est d'ailleurs le chef-d'œuvre de Pedro de Mena, donne la meilleure idée. Plus tard, M. De Orueta a étudié la sculpture funéraire de son pays (3), sujet d'un rare intérêt ; car les tombeaux espagnols, du XIVe au XVIe siècle, sont souvent d'une ligne émouvante : ils mériteraient que l'on fît à travers l'Espagne l'enquête la plus détaillée ; pour les provinces de Guadalajara, de Cuenca et de Ciudad Real, le travail de M. de Orueta nous offre un répertoire très précieux ; il va bientôt être complété par un volume analogue sur la région de Tolède, une des plus riches en tombeaux de grand style.

(1) *Jacomart y el arte hispano-flamenco*, par E. Tormo y Monzó, Madrid.

(2) *La vita de Pedro de Mena y Medrano*, Madrid.

(3) Ricardo de Orueta : *La escultura funeraria en España*, Provincias de Ciudad Real, Cuenca, Guadalajara, Madrid, 1919.

§

Le ministère de l'Instruction publique espagnol a enfin eu l'heureuse idée d'entreprendre, à l'usage des touristes, des guides détaillés analogues à ceux du Touring club italien, dont le *Mercure* a dit tout l'intérêt. Là aussi on veut aller vite en besogne. Dans cet ordre d'idées, il y a déjà un modèle, et il est excellent ; c'est le guide de M. Elias Tormo pour le *Levante* (1), où la description de villes comme Valence, Jativa et Segorbe est aussi complète qu'on peut le désirer. C'est d'ailleurs M. Tormo qui dirigera la collection que va publier le ministère, et dont le premier volume, *l'Espagne centrale*, est annoncé pour les premiers mois de 1928.

J. ALAZARD.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Les manœuvres du Comte Bégouen continuent ; des réponses s'imposent. — Une lettre de M. Vayson de Pradenne. — *L'Illustration* à Glozel. — Un article de M. Henry de Varigny.

Les manœuvres du comte Bégouen continuent ; des réponses s'imposent. — Sous ce titre, nous avons reçu la lettre suivante :

Vichy, le 1er septembre 1927.

Monsieur le Directeur,

Plus que personne je trouve que la polémique, sans aucune portée scientifique, soulevée au sujet de Glozel par M. Bégouen, *en mal de réclame*, a trop duré. Mais pourquoi annonce-t-il dans sa lettre du *17 août 1927*, adressée au Directeur du *Mercure*, que « quoi que puisse dire dorénavant M. le Dr Morlet, je ne répondrai plus » quand il fait paraître — AVANT MÊME QUE J'AIE RÉPONDU — de nouvelles insultes dans le *Journal des Débats* du 28 août 1927 ?

Néanmoins, puisque vous nous le demandez, Monsieur le Directeur, je ne répondrai pas ici personnellement. Je ne citerai que l'opinion d'un préhistorien qui a bien voulu m'y autoriser.

Je rappelle seulement que M. Bégouen prétend ne *jamais* publier d'articles dans les journaux *sans l'autorisation des inventeurs*. Or voici ses agissements :

HOUNTAOU. — « En août 1921, je crois, m'écrit M. Cazedessus, le préhistorien bien connu, le comte Bégouen, ayant appris que j'avais trouvé du magdalénien, vint me rendre visite à Labarthe-Inard. Je le

(1) Publié par la maison d'édition Calpe, Madrid, 1925.

conduisis dans la grosse de Ganties, puis il déjeuna chez moi. A son départ il emporta mon travail, encore manuscrit, sur cette grotte. »

Lisez maintenant l'étude de M. Jean Cazedessus ayant pour titre : *Galerie Préhistorique de Montespan-Ganties (Hountaou)*, vous y verrez :

« Si cette galerie est connue, c'est un peu grâce à moi, BIEN QUE MON NOM N'AIT JAMAIS PARU DANS LES JOURNAUX A CE SUJET. » Et c'est M. Bégouen qui a fait les articles dans les journaux !...

SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES. — « Mon collègue et ami, Sapène, continue M. G. Cazedessus, dirige depuis dix ans au moins des fouilles gallo-romaines à Saint-Bertrand-de-Comminges. Il a créé dans cette localité un magnifique musée. L'an dernier des statues de marbre furent exhumées. Le comte Bégouen accourut chez mon collègue qui le conduisit au Musée et sur le chantier. *Un ou deux jours après parut dans le* Télégramme *de Toulouse un grand article portant la signature de Bégouen*. DE SAPÈNE, PAS UN MOT ; *à quoi bon?* M. Sapène, outré, adressa au comte Bégouen une lettre fort vive *pour lui demander une rectification sur le* Télégramme. Je ne sais si elle a jamais paru. »

GROTTE DU TARTÉ. — On peut lire dans le travail de M. Cazedessus, présenté au congrès de Dax, juillet 1926 : « En janvier 1924, je louai verbalement la grotte. Chaque jeudi, parfois le dimanche, avec mon collègue Ribeill, jusqu'à la mi-juin, j'y travaillai régulièrement 7 heures. Le comte Bégouen eut vent de mes abondantes trouvailles. Comme je suis, depuis la découverte de la Hountaou et certain démenti que je lui infligeai sur *Paris-Soir*, en butte à sa haine, haine qui s'est encore de façon perfide étalée récemment dans la *Revue Anthropologique*, il résolut de m'éloigner du Tarté. Il dépêcha au propriétaire, à diverses reprises, l'Anglais sir Bazil Thomson qui, bien stylé d'avance, sut, contre toute probité, arracher au propriétaire un bail de 3 mois sur papier timbré,

» Dès lors cet étranger acheva, avec une équipe de manœuvres, le saccage du gisement. »

Voilà, Monsieur le Directeur, l'homme qui veut s'immiscer, malgré nous, par n'importe quels moyens, dans les fouilles de Glozel ! « Nous aurons en perspective de belles études à entreprendre sur un matériel inattendu », ose-t-il prétendre en terminant ! *Le noble savant !* Il daignera plus tard répandre ses lumières de génie sur une station *préhistorique* qu'il n'a pu détruire ! Il est bien digne des *Crawford* et des *Vayson* dont il se réclame !

Avec tous mes remerciements, veuillez agréer, Monsieur le Directeur, etc.

Dr A. MORLET.

§

Une lettre de M. Vayson de Pradenne. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Javon, 19 août 1927.

Monsieur le Directeur,

Dans un article intitulé « Sherlock Holmes à Glozel », paru dans le *Mercure* du 1er août, votre collaborateur le Dr Morlet faisait un récit qui semblait me concerner. N'y étant pas nommé ou désigné de façon précise et le caractère fantaisiste du récit étant visible, je n'ai pas jugé qu'il y ait lieu de répondre.

Mais dans une note parue au *Mercure* du 15 août vous déclarez que le Dr Morlet a entretenu d'une façon humoristique, mais scrupuleusement exacte les lecteurs du *Mercure* des accusations de faux portées par certaines personnes désirant jouer un rôle dans les découvertes de Glozel.

Puisque l'article doit être pris au sérieux et qu'il correspond suffisamment aux notes que j'ai publiées dans le *Bulletin de la Société préhistorique française* pour qu'on ne puisse se méprendre sur ses visées j'estime avoir le droit et le devoir de répondre et vous prie de vouloir bien publier cette réponse.

Pour ne pas abuser de votre papier et de vos lecteurs je serai le plus bref possible, me bornant à relever les inexactitudes matérielles de l'article en question.

Pour vous prouver que je ne cherche pas à utiliser votre Revue pour me faire connaître je vous demanderai de ne pas indiquer mon nom. Il suffit de me désigner comme l'auteur des notes sur Glozel parues dans le *Bulletin* de juin-juillet 1927 *de la Société Préhistorique française* (1).

L'article du Dr Morlet est semé d'erreurs tendancieuses visant les unes à me discréditer personnellement, les autres à infirmer en partie mes affirmations. Comme les premières n'ont qu'une relation indirecte avec la question et que je m'estime au-dessus d'elles je n'y répondrai pas, me gardant d'autre part d'adopter le même ton que je laisse aux polémistes de bas étage.

Pour les faits matériels je relève les points suivants où le Dr Morlet est en flagrante inexactitude.

1° Dès que j'ai exposé le résultat de ma première fouille au Dr Morlet je lui ai fait savoir que j'avais presque complètement détruit, en le sectionnant pour l'étudier, le canal d'introduction d'un objet dans la fouille dont j'avais constaté l'existence ; seule la partie terminale devait sub-

(1) Le nom de M. Vayson de Pradenne ayant été cité dans une note et dans une lettre parues dans notre dernier numéro, nous ne croyons par devoir supprimer sa signature. — N. D. L. R.

sister et je pensais qu'il serait encore possible de la voir. Quand nous sommes allés le lendemain à la fouille sous une pluie battante qui durait depuis plus d'une heure il était inutile de rechercher de telles traces sur une argile où l'eau ruisselait avec d'autant plus de force que l'endroit en question est situé en bas d'une grande pente dénudée. Nous n'avons même pas cherché à voir l'emplacement et le Dr Morlet n'a aucunement insisté sur ce sujet.

Quant à la question d'obliquité plus ou moins grande du conduit d'introduction de l'objet, elle est, comme je l'ai dit au Dr Morlet, sans importance ; je n'ai pas mesuré cette obliquité, difficile d'ailleurs à définir pratiquement vu la forme courbe du front de taille au point considéré. La seule chose importante, que j'ai constatée sans erreur possible et à laquelle je me suis toujours tenu, comme M. A. Guillon qui était présent peut en témoigner, c'est que dans l'argile ferme de la base avait été creusé un petit conduit rond, rempli d'une argile semblable, mais de consistance beaucoup moins ferme, et au bout duquel se trouvait placardé un petit galet orné. Ce conduit venait du front de taille et s'enfonçait dans la masse en restant horizontal.

Je n'ai jamais comparé ce petit conduit à un trou d'obus, comme le prétend le Dr Morlet, mais au trajet que la fusée de certains obus percutants laissait dans le sol. Quant l'obus éclatait la fusée partant la première s'enfonçait assez loin dans le terrain, mais son trajet était immédiatement rempli de terre par l'explosion même. La consistance de ce remplissage n'était cependant pas la même que celle de la terre vierge et j'avais utilisé cette remarque pour rechercher les fusées ennemies qu'il m'intéressait d'étudier. Je sectionnais proprement le terrain du côté où la fusée avait dû partir et je recherchais son trajet. Ce que j'ai vu et fait à Glozel était analogue et c'est l'analogie que j'ai signalée au Dr Morlet.

Relevons hâtivement pour clore cette lettre déjà un peu longue à mon propre gré quelques autres « erreurs » de moindre intérêt.

2° Je n'ai pas « déconsolidé », « risquant ainsi un éboulement », la paroi de la tombe que j'ai examinée devant le jeune Fradin et sans qu'il protestât le moins du monde. La pierre que j'ai retirée du bout des doigts et qui, avec un peu de terre, masquait du côté de l'ouverture la mauvaise application latérale de la murette contre le terrain était de la grosseur d'une orange tout au plus et ne jouait aucun rôle dans la construction ;

3° J'avais fort bien eu en main lors de ma première visite à Glozel le vase traversé par une racine et sur lequel j'ai montré au Dr Morlet les traces qu'il a discutées ;

4° et 5° Je n'ai aucunement proposé d'acheter des objets de la collection Fradin « n'importe quel prix ». C'est une expression dénuée de tout

sens que je n'ai jamais employée de ma vie ; je n'allais pas commencer pour des objets dont j'estimais la valeur intrinsèque à zéro. J'ai demandé seulement à acquérir quelques débris, quelques spécimens brisés des différents types de Glozel dont je voulais faire apprécier la technique à mes collègues préhistoriens de Paris. M. Fradin, après s'être d'abord réservé, a finalement refusé de m'en vendre. Il n'a jamais «eu de peine» ni n'a « dû se fâcher » pour m'empêcher d'acquérir des objets ou de gratter un galet. Il n'y a eu entre nous rien qui ressemble à une discussion, pas un mot plus haut que l'autre.

Je passe sous silence d'autres détails inexacts d'encore moins d'intérêt et ne me livre ici à aucune controverse. C'est dans le *Bulletin de la Société préhistorique* et sans doute aussi dans d'autres publications scientifiques spécialisées que je traiterai la question en elle-même.

Veuillez agréer, etc.

A. VAYSON DE PRADENNE.

§

L' « Illustration » à Glozel. — Le 5 et le 6 mai dernier, l'*Illustration* a envoyé à Glozel un savant qui avait déjà effectué des fouilles dans la célèbre grotte de Cabreret, en le chargeant de venir étudier sur place les collections déjà réunies et le gisement lui même.

M. Labadié part « sans idée préconçue et sans d'autre parti pris que celui d'ignorer s'il allait débarquer en territoire préhistorique ou dans la Gaule des derniers Césars ».

Après entente avec les auteurs des fouilles, M. Labadié exécute lui-même des recherches où bon lui semble. Il préfère choisir la tranchée *Ouest* qui est de beaucoup la plus fertile.

Au bout de trois quart d'heure, écrit M. Labadié, nous sommes en possession de six objets : une tablette à inscription, une lampe, une pendeloque, un polissoir, une bobine, un galet gravé de signes alphatiques.

Et pour la première fois, comme M. Labadié est accompagné d'un excellent photographe, « on peut suivre, ainsi qu'il le dit, les diverses phases de l'exhumation de la tablette d'argile ». C'est là un document de premier ordre sur lequel on ne saurait trop insister.

Nous voulons encore signaler dans l'étude de M. Labadié, où une documentation toute scientifique s'allie très heureusement à l'élégance de l'exposition, une suggestion vraiment intéressante au sujet du soi-disant sorcier envoûteur :

Et quel collectionneur de préhistoire! écrit-il. Avec quel soin le sorcier a dû sélectionner dans ses recherches un mobilier préhistorique homogène ne descendant pas au-dessous de l'azilien, ne remontant pas jusqu'au magdalénien.

Puis il conclut :

On aperçoit toute la largeur du fossé qui sépare les partisans chaque jour plus nombreux du néolithique, du camp gallo-romain où M. Jullian s'est retranché. Pour moi, naturellement, je m'abstiens de prendre parti dans une querelle aussi savante. Qu'il me soit permis toutefois d'affirmer ceci : aucun objet n'est faux à Glozel...

Je tiens donc à donnner mon témoignage le plus formel à MM. Morlet et Fradin qui sont (il faut les avoir vus à l'œuvre) absolument incapables d'une supercherie.

§

Un article de M. Henry de Varigny. — M. Henry de Varigny, l'éminent collaborateur scientifique du *Journal des Débats*, a consacré un nouveau feuilleton à « l'affaire de Glozel » (*Journal des Débats* du 25 août) :

Ceux qui s'intéressent à la question de Glozel, dit-il, mais toutefois ne la suivent pas spécialement en lisant les publications de l'Académie des Inscriptions, en lisant le *Mercure de France*, qui est la revue la mieux renseignée sur ce point, — comme sur beaucoup d'autres, — en lisant l'*Anthropologie*, etc., voudront peut-être savoir où en sont les choses. D'autant que depuis la dernière mention faite ici même il y a eu du changement.

M. de Varigny expose longuement la thèse gallo-romaine de M. Camille Jullian, puis la théorie orientale de l'abbé Breuil, d'un groupe humain exotique arrivé au stade néo-énéolithique. Après avoir montré comment cette dernière théorie se rapproche sur certains points et s'écarte sur d'autres des conclusions du Dr Morlet, M. de Varigny continue comme suit :

Le Dr Morlet, toutefois, a beaucoup de philosophie. Et il le fait voir, avec esprit d'ailleurs, devant les attaques d'un antiquaire anglais, du nom de Crawford, qui a entrepris de démontrer que le docteur Morlet est la victime du génie infernal d'un faussaire qui n'est autre que M. E. Fradin. Il faut lire sa *Lettre ouverte à M. O. G. S. Crawford* (*Mercure de France*, 1er mai, et *Sherlock Holmes à Glozel* (*Mercure*, 1er août). Il ne prend pas au tragique les assertions de M. Crawford : il ne consent même pas à prendre le personnage au sérieux. En quoi il

a raison. Car les arguments invoqués en faveur d'une fraude sont réellement bien médiocres. M. E. Fradin serait vraiment un faussaire de bien faible envergure. Croirait-on que ce malheureux qui, pourtant, a de la culture, pour avoir prévu l'intérêt extrême qu'aurait au point de vue scientifique son truquage, introduit les objets dans le sol par des trous horizontaux qu'il rebouche ensuite. Mais cela devrait se voir, le résultat de ces manœuvres : il devrait y avoir des couloirs de terre meuble. Et on les verrait. « Je les ai découverts, moi », déclare Sherlock Holmes. Mais quand on demande indiscrètement à les voir, il n'en trouve pas un à montrer. Et tous ceux qui ont visité Glozel ont trouvé les objets à même dans le sol dur et tassé, non remanié. C'est Sherlock Holmes qui a découvert la dernière fraude de M. Fradin. Celle-ci a consisté à bâtir les tombes en tunnel, les voûtant dans les mêmes conditions. Il faut lire en entier le spirituel article du docteur Morlet. Ce dernier a préféré rire : cela valait mieux que de se plaindre. Cela ne méritait rien de plus. Car les faits ne cadrent pas avec les suppositions et accusations, du moins jusqu'ici (1).

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

S. S. le Pape Pie XI. — Quand le Pape actuel revêtit la tiare, on fit observer qu'entre autres originalités spécifiques, il possédait celle d'être le premier bibliothécaire de profession qui montât sur le trône de saint Pierre. Ce n'était, cependant, point là chose absolument exacte, en ce sens que, dès la première moitié du VIIIe siècle, il s'était trouvé un certain Grégoire II, qui, outre qu'il envoya saint Boniface — son vrai nom était Wynfrith — évangéliser les Allemands, passe pour avoir été le premier « bibliothécaire » du Saint-Siège. Mais qui ne voit qu'en ces âges lointains, ce terme de bibliothécaire ne pouvait s'appliquer qu'à la garde des archives du Latran ? Le terme et l'acception modernes impliquent des fonctions si différentes qu'en réalité ce ne fut qu'en vertu d'un trop subtil distinguo qu'on récusa à Achille Ratti une primauté qui lui revenait de plein droit. Car, s'il y avait eu avant lui des bibliothécaires revêtus de la pourpre cardinalice — tel, pour n'en citer qu'un, cet Angelo Mai, docteur de l'Ambrosiana de 1811 à 1819, *primo Custode* de la Vaticane ensuite et créé, après une longue vie d'honneurs, Cardinal avec

(1) A ce propos, voir dans le *Mercure* du 15 août une intéressante discussion de M. Butavand, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. — (Note de M. de Varigny.)

Mezzofanti en 1838 : c'est à lui qu'est adressé le poème de Leopardi : *Ad Angelo Mai, quand'ebbe trovato i libri di Cicerone « Della Repubblica »* (1820) (1) — nul ne l'avait devancé dans l'ascension glorieuse qui conduisait cet obscur fils de tisserands de Desio à la royauté spirituelle sur 300.000.000 de sujets.

Achille Ratti, on vient de le dire, est né à Desio, dans l'arrondissement de Monza — la vieille résidence lombarde dont la cathédrale conserve la Couronne de Fer — le 31 mai 1854. Son père, originaire de la Haute Brianza, y dirigeait une filature, au Pian d'Erba. Quatrième de cinq enfants, il semblait, au cours de ses études, que ce fussent les mathématiques qui dussent entraîner son choix futur et, en fait, il les enseigna un certain temps dans les classes de lycée du Séminaire de Milan où, en 1882, il fut nommé aux chaires d'éloquence sacrée et de théologie dogmatique. Ses préférences allaient d'ailleurs, aussi, vers les sciences naturelles. Cependant, il se fit prêtre. L'année d'avant son ordination — à Rome, le 20 décembre 1879 — il avait publié son premier travail qui ait eu les honneurs de l'imprimerie. C'est une traduction de l'allemand : *Ueber das Dirigieren katholischer Kirchenmusik nebst Bemerkungen über den Gesangsunterricht*, ouvrage anonyme de Franz de Witt, paru en 1871 à Ratisbonne, chez Pustet. La version du jeune Ratti n'a été donnée que sous forme de fragments en 1878, dans *Musica Sacra* (Milan), sans nom d'auteur, mais le manuscrit original complet est entre les mains de l'abbé Amelli, qui en a rendu compte dans son article : *I Papi Pio X et Pio XI per la musica sacra*, dans cette même Revue — *Musica Sacra*, mars 1923, p. 21-22.

Ratti, ordonné prêtre, n'interrompit pas ses études religieuses, mais se fit inscrire, à Rome, à l'Université grégorienne, qui, le 13 mars 1882, lui octroie le diplôme de théologie, le 9 juin celui de droit canon et, le 23 juin, celui de philosophie (Académie de saint Thomas). De retour à son diocèse de Milan, il gère d'abord, pendant les trois mois de l'été de 1882, la petite paroisse de Barni en Valassina, puis passe, immédiatement, à la carrière enseignante, dans l'emploi déjà signalé. Il combinera cette fonction, depuis novembre 1882, avec celle de chapelain des Sœurs

(1) Voir Giacomo Leopardi, *J. Canti*, éd. Michele Scherillo (IVe éd., Milano, Hoepli, 1920), p. 325 et suivantes.

de Notre-Dame du Cénacle, office qui ne devait pas lui déplaire, puisqu'il le remplira jusqu'à sa définitive installation à Rome, en 1914.

Ratti conserva, en revanche, cinq années seulement son poste professoral. Cet homme, qui enseignait l'art de bien dire aux futurs ministres du Verbe, n'a jamais su appliquer à lui-même les recettes théoriques de l'éloquence sacrée. A une fâcheuse lenteur de parole, il unit, en effet, un débit précieux et subtil qui se combine avec un pédantesque abus de citations, allant de saint Ambroise à Manzoni, le tout ne l'ayant pas empêché de prêcher énormément, même en allemand — comme ce fut tant de fois le cas à Milan, à l'usage de la colonie boche de l'église San Giuseppe. Et l'on n'a pas encore oublié, là-bas, son premier discours archiépiscocal, au Duomo, le 8 septembre 1921, reproduit par la presse politique et qui souleva des tempêtes, dans son essai de conciliation entre le pouvoir temporel et le spirituel. Le texte complet de ce document est dans la *Rivista Diocesana Milanese*, XXXIXe année, n° 10 (10 octobre 1921), p. 326-334. Mais Ratti était bibliothécaire dans l'âme, nullement professeur. Aussi saisit-il la première occasion qui s'offrait pour lâcher une carrière ingrate, du moins pour ceux — et ils sont rares — qui n'en ont pas la bosse. Le 8 novembre 1888, il se faisait nommer membre du *Collegio Dottorale Ambrosiano*.

Avant de le suivre dans ses fonctions nouvelles, voyons-le sous un aspect assez peu banal et qui lui a valu, certes, plus de popularité en Italie que ne lui en ont acquises ses doctes exhumations de science morte, encore qu'étonnamment et capricieusement ondoyante et diverse. Ce prêtre pieux, réglé, à l'esprit droit et équilibré, cet esprit *signorile* et de bon ton, amoureux de vie sociale et de joyeux devis, eut son « violon d'Ingres », comme nous en avons tous un. Seulement, il l'alla chercher sur les cimes des Alpes et l'y trouva si pleinement accordé à ses goûts qu'il en joua des airs passionnés, encore qu'un peu en désaccord avec son existence coutumière. Mais qui ignore que la Montagne ne lâche plus ceux qui ont une fois véritablement tâté d'elle ? *L'alpinismo* — a-t-il confessé — *non è già cosa da scavezzacolli* (casse-cou), *ma al contrario è tutto e solo questione di prudenza e di un poco di coraggio, di forza, di costanza, di sentimento della natura e delle sue più riposte bellezze — talora tre-*

mende, allora appunto più sublimi e più feconde per lo spirito. C'est en août 1885 qu'il commencera ses premières ascensions alpestres, sur la cime de Jazzi et au Col du Turlo.

Admis le 10 juillet 1888 comme membre de la section milanaise du Club Alpin italien, on trouve sa signature dans les deux organes de cette association : le *Bollettino* — volume XXIII, année 1889, p. 1-29 — et la belle *Rivista Mensile* — volume IX (1890), p. 65-68, p. 326-330 ; volume X (1891), p. 127-128 ; volume XXXI (1912), p. 392-393, publiés l'un et l'autre à Turin et dont l'intérêt n'est pas moindre que celui de l'organe du Touring Club italien, *Le Vie d'Italia,* qui se publie aussi chaque mois, mais à Milan. Qui voudrait connaître cet aspect « grimpeur » du pape qui avait pris, à Milan, la devise *raptim transit,* n'aurait qu'à se procurer la publication de ses *Scritti Alpinistici*, parus en novembre 1923 à Milan, à l'occasion du cinquantenaire de la section milanaise du Club, par les soins de l'avocat Bobba et de l'ingénieur Mauro. Mais, précédemment, avait été publié, incomplet, un texte anglais de ces mêmes ascensions : *Climbs on Alpine Peaks*, traduction de J. E. C. Eaton et préface de l'évêque de Salford, Casartelli (London, T. Fisher Unwin, 1923) et il en est aussi un texte français, également incomplet, dû à M. Emile Gaillard : *Ascensions, Mont-Rose, Cervin, Mont-Blanc* (Chambéry, 1923). L'édition italienne de Milan a été traduite en espagnol par J. R. García Díaz (Madrid et Buenos Aires, « Editora Internacional », 1925), et en allemand par Leopold von Schlözer (Berlin, R. Mosse, 1925), mais l'un et l'autre texte ont été imprimés à Berlin.

Ratti avait 31 ans à son entrée à la Bibliothèque Ambrosienne. Il y est resté 24 années, de 1888 à 1912, en étant devenu Préfet en 1907, à la mort de son ami, l'abbé Ceriani, excellent paléographe et orientaliste de talent, dont les connaissances en syrien étaient remarquables. C'est à Ratti que l'Ambrosienne est redevable de sa réorganisation matérielle, de 1905 à 1906, qui lui a valu une décoration du Gouvernement italien, car le 30 décembre 1906 il était nommé, par décret royal de *motu proprio*, Chevalier de l'Ordre des saints Maurice et Lazare, *perche si rese benemerito degli studi storici ed ha condotto a termine il riordinamento della Biblioteca e Pinacoteca Ambrosiana.* Son activité purement scientifique s'échelonne, durant ce long séjour

parmi les livres, de 1890 — année où il publie, sans jamais en avoir achevé la collection, les *Acta Ecclesiae Mediolanensis*, vol. II, dont les autres volumes sont de 1892 et de 1897 — à 1913 — date de l'édition du *Missale Ambrosianum Duplex*, en collaboration avec le chanoine Magistretti. Ses travaux sont dispersés dans divers recueils, en particulier les *Rendiconti* de l'Institut Lombard scientifico-littéraire, dont il était membre actif depuis 1901, et l'*Archivio Storico Lombardo*, organe de la Société d'Histoire lombarde, dont il fut Conseiller de 1901 à 1913, Vice-Président de 1913 à 1915 et, en 1916, nommé Délégué près l'Institut Historique italien. Mais le détail de toutes ses publications — il ne comprend pas moins de 130 numéros — dépasserait les bornes de cet article. On le trouvera, à peu près complet, dans le petit livret que son ancien collègue de la Brera, le bibliothécaire en retraite Giuseppe Fumagalli, lui a dédié, en 1925, dans la collection *Medaglie* de l'éditeur romain A.-F. Formiggini, et on pourra consulter aussi, avec fruit, l'article de Don Silvio Vismara, *L'attività scientifica del Cardinal Ratti*, dans le numéro d'octobre 1921 de la *Revue* franciscaine, *Vita e Pensiero, Rassegna Italiana di Coltura* (Milan, 6e année), mais surtout le beau volume du sénateur, Comte Nereo Malvezzi de' Medici : *Pie XI nei suoi scritti* (Milano, Treves, 1921, VIII et 214 p. in-16). Il ne sera pas, cependant, superflu de rappeler ici que, lorsqu'en 1910 les élèves et amis d'Emile Chatelain — ce bibliothécaire qu'il fut si difficile de déloger de son repaire de la Sorbonne, où il s'était installé, lui et les siens, comme dans un fief définitif — lui offrirent un volume de *Mélanges* parus chez Champion, Ratti y collabora par un travail sur les manuscrits français de l'Ambrosienne, inséré aux pages 588-597. Un autre travail français de Ratti : *Saint Charles Borromée et les Exercices de saint Ignace*, publié par les Jésuites de l'Action Populaire de Reims chez Lethielleux en mars 1911 et réimprimé en 1922 au même lieu par le P. Watrigant dans la *Collection des Retraites Spirituelles*, n'est qu'une version augmentée de l'étude : *San Carlo e gli Esercizi Spirituali di Sant'Ignacio*, qui fait partie de la suite d'articles donnée en 1908-1910 par Ratti dans le périodique milanais qu'il dirigeait : *San Carlo Borromeo nel terzo Centenario della canonizzazione*. A cette activité scientifique s'en alliait une autre, semi-diplomatique. C'est ainsi que

Ratti accompagnera à Vienne en juin 1891 l'ablégat Radini-Tedeschi, porteur de la barrette cardinalice de l'archevêque A. Gruscha, et qu'en juillet 1893 il se rend à Paris comme secrétaire du même ablégat, porteur du même insigne, mais destiné à Mgr Bourret, évêque de Rodez. En juin 1914, il se rendra à Oxford, à l'inauguration de la statue de Roger Bacon, lors du VII[e] centenaire de sa naissance, et je me souviens que, dans l'*Osservatore Romano* du 16 juin 1914, je lus sa description enthousiaste de la cérémonie. Ajoutons qu'il conduisit à Lourdes, dans l'été de 1921 et déjà nommé archevêque de Milan, le pèlerinage national italien et nous n'aurons cité que les plus brefs voyages du futur Pape, car le plus important, le plus gros de conséquences pour lui, le plus mystérieux va faire l'objet de réflexions spéciales.

Ratti semblait, de par son rôle intermittent de médiateur entre les autorités civiles et religieuses italiennes, appelé à de plus hauts destins qu'à ceux de simple bibliothécaire. Cependant les années passaient et il s'immobilisait à Milan. Ce n'était, naturellement, qu'à Rome que son destin pouvait tourner de façon définitive. Mais comment y trouver un emploi ? L'occasion lui en fut offerte en 1911 et sans sortir de ses fonctions. Le Jésuite wurtembergeois, aujourd'hui cardinal et honoré d'une *Miscellanea Franz Ehrle* par divers savants, ses admirateurs, — on en trouvera l'analyse, par H. Lemaître, dans la *Revue des Bibliothèques* (1),— Ehrle, préfet de la Vaticane depuis 1895, était un vieil ami du bibliothécaire milanais. Lors de la Conférence de Saint-Gall pour la conservation et la restauration des anciens manuscrits, ils s'étaient entendus pour que le frère de Ratti, qui est dans la soierie à Milan, se chargeât de la fabrication d'une très fine mousseline destinée au pansement des vieux *codices* fatigués par l'âge. Ehrle, fatigué lui aussi, s'arrangea donc pour que Benoît XV lui adjoignît, en novembre 1911, le sympathique

(1) *Miscellanea Francesco Ehrle. Scritti di storia e paleografia, pubblicati sotto gli auspici di* **S. S.** *Pio XI in occasione dell'ottantesimo natalizio dell'Emo. Cardenale Francesco Ehrle* (*Roma, Biblioteca Apostolica Vaticana* 1924 ; 5 volumes et album in-8° de 2226 pages, avec zincogravures et 8 planches de phototypie, dont un portrait) — Voir au tome III, p. 210-223, l'étude d'A. Schulte sur la ville wurtembergeoise d'Isny, dont est originaire Ehrle, appartenant à une famille dont les membres sont voués à l'Eglise ou à la profession médicale. Ces 5 volumes renferment de véritables trésors d'érudition et ont pris place dans la série des *Studi e Testi* (n° 37-42) publiés par la *Vaticane*.

collègue, nommé Vice-Préfet avec droit de succession — selon la formule chère à la Curie papale, — mais conservant — il le gardera jusqu'en février 1912 — son poste milanais et se bornan. provisoirement à se rendre à Rome une semaine chaque mois. Le 20 février 1912, Ratti assumait définitivement ses fonctions de Vice-Préfet à la Vaticane. Il n'avait pas, pour autant, dit adieu à l'alpinisme, puisque en octobre 1913, il faisait, de la Capanna Relaccio, l'ascension de la Grigna septentrionale par le *canalone*, restant quatre jours à la *Capanna della vetta* et redescendant en ce bas monde de l'air confiné et des intrigues pieuses par Esino. C'est, du moins, la dernière excursion en montagne que nous trouvions enregistrée dans le volume des *Scritti Alpinistici*.

La guerre rendit à Ehrle le pavé romain peu sûr. Toujours est-il que celui que Pie XI devait récompenser par l'octroi de la pourpre cardinalice jugea prudent de se démettre de son emploi dès qu'éclatèrent les hostilités et que ce fut, le 1er septembre 1914, Ratti qui le remplaça. Le 14 septembre 1914, il était en outre nommé chanoine du Chapitre du Vatican, emploi qu'il gardera jusqu'en 1919. Le 28 octobre 1914, on en faisait un Protonotaire Apostolique surnuméraire. Le 16 novembre 1914, les bergers de l'Arcadie le recevaient dans leurs rangs sous le nom de Nicodromo Antinoideo. Le 14 janvier 1915, il était élu membre de l'Académie Pontificale Romaine d'Archéologie et son dernier travail scientifique — sur un document relatif à la Basilique Saint-Sébastien à Rome — a paru en 1920, au tome XIV des *Dissertazioni* de cette Société, p. 137-146, alors que son auteur était depuis longtemps en Pologne. Mais, avant de parler de cette aventure, disons qu'à la Vaticane, Ratti, s'il n'eut pas le temps de faire grand'chose, n'en a pas moins laissé des traces durables de son zèle et de son expérience. Il a continué la catalogation des manuscrits et l'ordonnancement des imprimés, la publication des précieux *Studi e Testi*, s'est fort intéressé à la restauration des vieux *codices*, inaugurée par Ehrle, a mis en ordre la si intéressante série des *Indirizzi*, avec l'aide efficace, il est vrai, de son camarade de l'Ambrosienne, le prêtre Giovanni Mercati, qui l'a remplacé en mai 1918 dans les fonctions de Préfet, et a écrit, le plus souvent en latin, quantité de lettres officielles, sur papier à en-tête de la *Biblioteca Apostolica Vaticana*.

Tous ceux qui ont travaillé à la Vaticane quand Ratti la diri-

geait sont unanimes à en vanter les qualités exquises de courtoisie, de patience — une patience inlassable, même pour certains « raseurs », et qui s'étendait à la correspondance, — mais encore faut-il ajouter que ces dons personnels n'eussent point été si appréciables si ne les avaient rehaussés des qualités rarissimes d'érudition sûre, tant ancienne que moderne, d'ordre, de minutieuse exactitude, et cet amour des livres que rien ne saurait remplacer, sorte de vertu innée dont la puissance est telle que l'actuel Pape n'a pas de plus grand plaisir, à l'issue de longues et — disons le mot — fastidieuses réceptions, que de s'isoler avec un beau volume, une pièce rare et vraiment curieuse. Je ne sais si, au fond, il ne regrette pas quelquefois cet *otium cum dignitate* de la Vaticane. Il y était si bien dans son milieu! Il y eût certainement réalisé d'excellentes choses. On a fait allusion tout à l'heure à son dernier écrit. Il en avait d'autres en train, qu'il a légués à Mercati, son exécuteur testamentaire littéraire. Ainsi sont passés divers manuscrits à l'Académie de Vienne, aux Bollandistes, à feu Magistretti — pièces de l'*Archivo Segreto Vaticano* sur l'histoire de Milan et de la Lombardie, — à l'Ambrosienne — le Préfet de cette dernière, le Dr G. Galbiati, s'en est servi en 1921 pour la publication, avec son prédécesseur, Mgr Gramatica, du codex Ambrosianus du *Liber Diurnus Romanorum Pontificum* (Milan, Alfieri et Lacroix). Mais, pour Ratti, l'heure avait sonné d'autres activités.

Nommé, le 25 avril 1918, Visiteur Apostolique en Pologne et Lithuanie, il part de Rome pour Varsovie le 19 mai. Les fortunes de la Guerre avaient conféré à la Pologne russe libérée du joug tsariste une apparence d'autonomie, bien qu'occupée militairement par les forces autro-germaniques et gouvernée, le plus nominalement que l'on puisse s'imaginer, par une ombre de régence. Mais les évêques polonais avaient demandé au Pape de leur envoyer quelqu'un d'apte à les représenter et les soutenir dans ce chaos, et Benoît XV avait tout de suite arrêté son choix sur l'homme rompu au maniement de la langue germanique et de tout temps familier avec les tours un peu tortueux de la pensée allemande. Ainsi s'explique cette mission, qui, par Milan et diverses villes d'Allemagne, atteignait la Pologne sur la fin de mai et devait durer 37 mois.

Le détail en est resté mystérieux. En 1923, sur la foi de quel-

ques *notes*, que lui avait communiquées l'archevêque d'Adana et nonce apostolique à Belgrade, ex-secrétaire, puis auditeur de Ratti, Mgr Ermenegildo Pellegrinetti, le prêtre Angelo Novelli en a traité superficiellement dans son *Pio XI* paru à Milan dans la collection *Pro Familia*. Mais le Pape ne veut pas qu'on parle de cette phase de sa vie et l'historien de celle-ci aura un jour l'ingrate tâche d'aller rechercher le compliqué récit de ses intrigues et aventures polonaises dans les dépôts d'archives, à Varsovie et à Rome, et dans divers journaux de Pologne, où il trouverait bien des choses, en particulier plusieurs discours — devant le Chef d'Etat, lors de la présentation des lettres de créance du Nonce, car Ratti était devenu d'abord Visiteur Apostolique de toutes les anciennes régions de l'Empire russe (mais il se garda de franchir la frontière), puis, en juin 1919, avait été nommé Nonce Apostolique en Pologne, que le Pape s'était enfin décidé à reconnaître — au Président Pilsudski (19 juillet 1919) ; au nom du Corps diplomatique, le 1er janvier 1920 ; à la Commission interalliée pour la Haute Silésie, le 10 juin 1920 ; à l'église paroissiale d'Oppeln, en juin 1920, etc. Le 28 octobre 1919, Ratti avait été, à Varsovie, consacré, par l'archevêque Kalowski, archevêque titulaire de Lépante, dignité à laquelle il renoncera un peu plus d'un an plus tard en faveur de Tedeschini, destiné à la nonciature de Madrid et qu'il échangera alors pour celle d'archevêque titulaire d'Adana, le 12 avril 1921. Mais, encore une fois, il faut renoncer à rien savoir de précis sur toute cette activité polonaise — janvier-mars 1920 : voyages à Wilna, puis à Kovno, puis à Riga ; juin 1920, participation, à titre de Haut Commissaire Ecclésiastique, au plébiscite pour la Haute-Silésie (Oppeln), etc., et aux affaires de la zone plébiscitaire, à Marienwerder et à Allenstein, etc. Tout cela, compliqué de difficultés considérables, que toutes les qualités du fin diplomate Ratti ne purent pas toujours solutionner — spécialement en Silésie, où Ratti fut très attaqué, — décida le Pape à rappeler son Nonce à Rome et à lui donner un témoignage de satisfaction bien mérité et public. Le 4 juin 1921, Mgr Ratti quittait donc Varsovie définitivement et, le 13 du même mois, Benoît XV, en Consistoire secret, profitait de la mort du cardinal Ferrari pour le nommer au siège vacant de Milan, en le créant cardinal du Sacré Collège au titre des SS. Sylvestre et Martin *ai Monti*, le chapeau lui étant conféré,

ainsi qu'à ses autres nouveaux collègues, dans le Consistoire public du 15 juin 1921.

Qui eût pensé, alors, que Mgr Ratti ne resterait que cinq mois à la tête du clergé milanais? Le *raptim transit* qu'il adopta alors comme devise allait s'avérer vite autre chose qu'une formule héraldique, puisque, le 22 janvier 1922, Benoît XV étant mort des suites d'une brève maladie, onze jours après, Ratti entrait en conclave avec ses collègues les cardinaux, pour n'en pas sortir. Le secret qu'imposent de récentes constitutions apostoliques touchant les intrigues qui président à la nomination du Pape a, pour ce qui est de celle de Mgr Ratti, à peine été soulevé par le cardinal Mercier dans sa pastorale : *La Papauté et l'élection de S. S. Pie XI* (Malines, 1922). C'est ainsi que l'on a appris qu'entrés le 6 février 1922, vers onze heures, dans leur 14e scrutin, les membres du conclave arrêtèrent leur vote sur la personne de l'archevêque de Milan. Immédiatement, le nouveau Pontife apparaissait dans la basilique Vaticane et, du balcon central de la façade extérieure de Saint-Pierre, bénissait le peuple assemblé sur la place, cependant que les troupes italiennes présentaient les armes. Son premier acte pontifical fut l'Encyclique : *Ubi arcano Dei consilio*, en date du 23 décembre 1922, mais les *Acta Apostolicae Sedis* contiennent le texte d'autres manifestations officielles antérieures, de moindre importance — par exemple une lettre au cardinal Gasparri sur la Conférence de Genève, etc. Ceci, cependant, n'est plus du domaine de cet article. Il nous a suffi de retracer ici, brièvement, le *curriculum vitæ* du Pape qui a condamné Maurras.

CAMILLE PITOLLET.

LETTRES ANGLAISES

Roman anglais et roman français. — H. G. Wells : *Meanwhile, the Picture of a Lady*, Ernest Benn. — Arnold Bennett : *Lord Raingo* et *The Woman who stole everything, and other Stories*, Cassell. — Maurice Baring : *Tinkers' Leave*, Heinemann. — Eden Phillpotts : *The Jury*, Hutchinson. — Charles Landstone : *Blue Tiger Yard*, Faber and Gwyer. — Hannah Berman : *Ant Hills*, Faber and Gwyer. — Edna Ferber : *Mother knows best*, Heinemann. — Compton Mackenzie : *Rogues and Vagabonds*, Cassell. — G. K. Chesterton : *The Return of Don Quixote*, Chatto and Windus. — Hilaire Belloc : *The Haunted House*, Arrowsmith. — Harold Nicolson : *Some People*, Constable. — F. Tennyson Jesse : *Tom Fool*, Heinemann. — G. F. Bradby : *The Eternal Past*, Constable. — John Carruthers : *A Man Beset*, Jonathan Cape. — Virginia Woolf : *To the Lighthouse*, Hogarth Press.

Le **roman anglais** s'apparente au **roman français** par de nombreuses caractéristiques, à tel point même qu'il ne serait pas aventuré de dire qu'ils possèdent l'un et l'autre les mêmes caractères et se réclament des mêmes préoccupations ; mais les proportions y sont très différentes, si bien que ce qui est *sauce for the goose* n'est pas nécessairement *sauce for the gander*. Le plat de résistance offert au lecteur anglais risque souvent de n'être plus, au goût du lecteur français, qu'un morceau insipide et indigeste. Ce ne serait pas tellement paradoxal, après tout, que de pousser plus loin ce parallèle entre les nourritures matérielles et spirituelles des deux peuples ; on arriverait sans doute à cette conclusion que, si le Français a fait de la cuisine un art raffiné, il n'en est pas moins vrai que l'Anglais pratique avec maîtrise la cuisson au naturel, et qu'un *joint* ou un *grill* est assez savoureux et succulent pour satisfaire le palais du gourmet le plus délicat.

Le lecteur qui prend plaisir à Balzac, à Stendhal, à Zola, à Flaubert, aux Goncourt, à Alphonse Daudet, à Anatole France, pour ne citer que quelques morts, se délectera tout aussi bien à Walter Scott, aux Bronté, à Dickens, à Thackeray, à R. L. Stevenson, à Thomas Hardy, à George Meredith, à Henry James, à H. G. Wells, à John Galsworthy, à Joseph Conrad, à Arnold Bennett, et à cent autres parmi lesquels il aura évidemment ses prédilections. S'il a moins de trente ans, ses goûts seront moins éclectiques, et nous avons connu nous-même l'époque où il nous semblait tout naturel de proclamer que « nul n'aura de talent que nous et nos amis » ; mais, avec les années, le goût s'affine, la connaissance augmente, le jugement s'équilibre.

Tandis que chez nous le réalisme étudiait surtout les instincts de l'homme, sa physiologie, le roman anglais s'attachait à la conscience, à l'âme de l'homme, à sa psychologie, et, malgré cette différence essentielle, l'intérêt moral était le même. Français ou anglais, le roman refléta les mœurs de son pays et de son époque. Plus libre en France, il dut se soumettre Outre-Manche à des conventions rigides. L'ère victorienne est marquée par une respectabilité qui confina à l'hypocrisie. Les existences devinrent uniformes, le cadre de la vie se banalisa et s'enlaidit, les vices se dissimulèrent, la réalité fut truquée, les idées eurent peur.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Les romanciers anglais

contemporains se préoccupent moins de psychologie ; ils choisissent plus librement leurs sujets ; ils sont plus hardis dans le traitement des caractères ; plus réalistes dans la peinture des mœurs ; ils manient sans crainte les idées. Cette indépendance leur est possible parce que, depuis le début du siècle, l'Anglais s'est émancipé et qu'il se dégage de plus en plus des entraves de la respectabilité qui paralysa les contemporains de Victoria. Désormais, il aborde plus volontiers la physique des sentiments, et il accorde aux questions sexuelles une place mieux proportionnée à leur importance.

A ce sujet, le *Mercure* a publié l'an dernier une intéressante étude du romancier J. D. Beresford qui examina l'influence du freudisme sur le roman anglais contemporain. Mr J. D. Beresford, qui fut freudien avant la lettre, reconnaissait, en effet, que la doctrine de Freud et de ses disciples avait agi profondément sur certains auteurs anglais, mais que cette action tendait à s'affaiblir. Il paraît bien qu'il avait raison. Son pronostic se vérifie en ce qui concerne les écrivains de premier plan qui se libèrent visiblement, mais il est encore beaucoup de romanciers plus récents chez qui le freudisme exerce une influence très directe et le plus souvent excessive.

Mais cela n'a guère d'importance au jugement de l'ordinaire lecteur qui se soucie peu de ces questions critiques. Selon sa culture, il exige de ses auteurs qu'ils lui donnent une nourriture à son goût, substantielle, agréable et variée. Il n'aura eu, cette année, que l'embarras du choix. Le nombre est effarant des romans qu'on lui a offerts en pâture. Le fait que les éditeurs ne font pas faillite et qu'ils annoncent d'interminables listes de romans nouveaux pour la saison prochaine, tend à prouver que le public absorbe cette production et que sa voracité est insatiable.

Je ne m'excuserai pas de n'avoir pas lu tous les romans publiés depuis quelques mois Outre-Manche, et je ne me propose pas non plus d'analyser ici tous ceux que j'ai lus. Tout au plus me bornerai-je à en énumérer quelques-uns sans souci d'ordre ni de classement.

Il y a peu de temps, un lecteur du *Mercure* m'écrivit pour me demander s'il valait la peine d'acheter *William Clissold* en anglais. Comme cet ouvrage récent de H. G. Wells est en trois volumes, le débours en francs est considérable, ce qui explique

la circonspection de mon correspondant. Cette œuvre n'est pas seulement remarquable par ses dimensions. Je l'ai lue avec un intérêt qui croissait à chaque page, et j'ai pris des notes copieuses en vue d'un article que je n'ai pas eu le loisir d'écrire. Du moins ai-je pu exprimer à Wells, de vive voix, mon admiration pour cette fresque formidable. A peine a-t-on fermé le dernier volume de *Clissold* que Wells nous met dans les mains un nouveau livre : **Meanwhile, the Picture of a Lady**, qui doit être, je crois, sa soixantième œuvre. Œuvre, en effet, car Wells écrit maintenant des romans qui ne sont pas des romans, et j'ai publié ici même, avant que n'ait paru *Clissold*, un résumé des théories de Wells sur ses œuvres récentes et la forme qu'il leur donne. Elles échappent à toute définition reconnue, dépassent tous les cadres, défient toute classification. Il a bien, pour lui emprunter un de ses titres, « le scepticisme de son instrument ». Et c'est fort bien. A mesure qu'il avance dans la vie, H. G. Wells parvient à une vigueur intellectuelle toujours plus grande. Des richesses d'observation et de pensée qu'il a accumulées, il édifie des monuments sans précédent. C'est toute l'époque présente, ce sont tous les hommes d'aujourd'hui qu'il révèle sous un aspect inattendu. Le vaste tableau qu'il trace, les portraits vivants qu'il peint sont sans doute plus vrais que nous ne savons les voir, et qui sait si les générations futures ne les trouveront pas plus exacts et plus révélateurs que les documents historiques les plus précis et les plus secs ?

Il est assez curieux de constater que Mr Arnold Bennett a tenté, lui aussi, un tableau de ce genre. Après la forte et balzacienne histoire de *Riceyman Steps*, il a conté la brève carrière politique de **Lord Raingo**, où l'on a voulu voir un roman à clé. Il est évident que Mr Arnold Bennett s'est souvenu là qu'il a rempli, vers la fin de la guerre, des fonctions officielles au ministère de l'Information, ainsi que se dénommait l'organisation de la propagande britannique. Il a rencontré à cette occasion des personnages qu'il a dépeints et qu'on a pu reconnaître, si caricaturés qu'ils fussent. Mais le personnage principal diffère grandement de l'original qu'on a désigné, encore que divers traits et certains incidents de carrière permettent des rapprochements. En tout cas, il est peu probable que ce livre prenne rang parmi les quelques-uns qui assureront à Mr Bennett une place enviable

parmi les écrivains de son époque. Son œuvre est varié et fort inégal, avec toujours les mêmes défauts et les mêmes qualités, et la différence vient de ce qu'il y applique plus ou moins de son savoir faire qui est grand. On s'en rend compte en lisant son dernier recueil de nouvelles : **The Woman who stole every thing, and other Stories.** Il est difficile de mieux savoir son métier.

Extrêmement varié aussi est l'œuvre de Mr Maurice Baring. Dans quelle catégorie se classe son dernier livre, **Tinker's Leave** ? Dans celle des romans qui n'en sont pas, assurément. Il s'est posé la question : est-ce un roman, un récit de voyage, une œuvre de polémique, une peinture de mœurs ? Et il conclut que c'est peut-être une relation de souvenirs et d'impressions de Russie et de Mandchourie au temps de la guerre russo-japonaise, transposés en une sorte de fantaisie. En tout cas, le récit est infiniment mouvementé et d'une lecture attachante. L'auteur y révèle une rare connaissance des hommes et des choses de ce monde qu'il envisage avec une sereine philosophie et un amusement que rien ne lasse.

Une histoire de détective, **The Jury**, va nous distraire un moment. L'auteur, Mr Eden Phillpotts, nous a habitués à d'autres récits, à des peintures assez réalistes des mœurs paysannes du Sud-Ouest de l'Angleterre, et son nouveau livre est un début dans un genre qu'il veut renouveler, et il le fait au moins dans la forme. Il a eu l'idée d'observer la règle des trois unités, comme dans les tragédies classiques ; il se conforme parfaitement à son dessein et il obtient un effet qui est assurément inattendu. L'histoire y gagne en intensité poignante, et l'on apprécie le soin qu'a pris l'auteur de créer des personnages qui ne sont pas les ordinaires fantoches de feuilletons.

La vie des quartiers juifs de l'East End de Londres offre ample matière au romancier, surtout quand il est juif lui-même. Dans **Blue Tiger Yard**, Mr Charles Landstone a su rendre la curieuse atmosphère de ces communautés juives que soutient l'orgueil de la race, et qui, au fur et à mesure que leur labeur les enrichit, émigrent, famille après famille, vers les quartiers suburbains, et même vers l'élégant et opulent West End.

Miss Hannah Berman, dans **Ant Hills**, reconstitue d'une façon impressionnante la vie des communautés juives en Lithuanie

sous le règne du Tsar Nicolas Ier. L'âme des personnages n'est pas toujours suffisamment révélée, et il y a trop de menus incidents ; mais l'atmosphère est soigneusement recréée et tout le livre est imprégné d'une intense ferveur religieuse.

Avec Miss Edna Ferber nous revenons aux Juifs de notre temps, mais aux Etats-Unis. Son livre est fait de huit nouvelles et porte le titre de la première : **Mother knows best.** Une ironie souvent âpre, beaucoup d'humour dissimulent parfois une tendresse profonde pour les faiblesses et les misères humaines.

Bien qu'il fasse débuter son récit le 20 juillet 1827, Mr Compton Mackenzie ramène promptement ses **Rogues and Vagabonds** à la dernière année du siècle. C'est une peinture animée de l'existence vagabonde des acteurs en tournée avec les mille aventures drôlatiques, les perpétuels avatars, les incidents sordides, la misère gaiement supportée et les caprices de la fortune acceptés sans étonnement. L'auteur conte son histoire avec une vivacité inaccoutumée.

Il est plaisant de se sentir rajeuni, même si c'est une illusion, et c'est cette illusion-là que m'a donnée la lecture du roman fantaisiste que Mr G. K. Chesterton appelle **The Return of Don Quixote.** L'auteur n'a rien perdu de sa verve, et il a le talent de faire accepter en riant les données les plus absurdes, avec lesquelles il aboutit à des conclusions qui ont l'air parfaitement raisonnables. Mais tant d'esprit, d'humour, de malice, ne parvient cependant pas à dissimuler tout ce qu'a de spécieux la thèse qu'il soutient et tout ce qu'a d'abusif son argumentation. Presque à chaque page une épigramme infiniment drôle réjouit le lecteur, et si les personnages sont inconsistants, ils rachètent au moins ce défaut par leur espièglerie. Par exemple, un politicien explique la popularité du Derby en disant que la « démocratie se soucie diablement plus de l'inégalité des chevaux que de l'égalité des hommes ». A propos d'un projet de loi tendant à « introduire plus d'humanité dans les asiles d'aliénés », un adversaire de la mesure explique qu'il y a encore « beaucoup d'humanité qui ne tient pas à être introduite dans les asiles ». Parfois, l'épigramme n'est plus qu'un bon mot, car il est facile de pousser le procédé à l'excès.

C'est à ce même procédé qu'a recours Mr Hilaire Belloc dans le roman satirique qu'il appelle **The Haunted House**, et que Mr G. K. Chesterton a orné de faciles et amusantes carica-

tures. Il est difficile de ne pas songer à Oscar Wilde, celui des *Intentions* et de son théâtre, en lisant Mr Belloc et Mr Chesterton, et la jeune génération, et nous-mêmes sans doute aussi, peuvent trouver que « ça date ». Il ne faut pas chercher trop de vraisemblance dans tout cela : la comédie y tourne souvent à la grosse farce et le paradoxe s'y trouve souvent au service de thèses captieuses. Mais Mr Belloc délectera le public intelligent qui déteste le parvenu et le charlatan.

Il serait possible de découvrir une vague parenté entre le livre de Mr Maurice Baring et **Some People**, de Mr Harold Nicolson. Serait-ce que tous deux ont subi la même formation diplotique de l'esprit ? Toutefois, Mr Nicolson est infiniment plus caustique, ce qui tient probablement à ce qu'il est plus jeune. Sa perception du comique est extraordinairement pénétrante et il tire les ficelles de ses marionnettes avec une remarquable dextérité.

Le héros de Mrs F. Tennyson Jesse, **Tom Fool**, est marin par vocation irrésistible, révélée dès son enfance au cours d'un voyage en Australie. Il aime la mer et les voiliers à la façon de maint héros de Joseph Conrad, mais sans l'espèce de défiance haineuse qu'inspire à ceux-ci la traîtrise de l'Océan. La première partie du livre est captivante, mais la seconde, dès qu'apparaît l'amour d'une femme, est un peu décevante. Pourtant, *Tom Fool* est une belle œuvre.

Les bons romans de l'enfance sont rares. Il semble que les hommes oublient les enfants qu'ils ont été, ou que le temps déforme et défigure leurs souvenirs, quand il ne les oblitère pas tout à fait. Dans **The Eternal Past**, Mr G. F. Bradby raconte la très simple histoire de deux enfants, fille et garçon, qui s'aiment. Elle meurt et lui, continue à l'aimer jusqu'à son âge mûr. C'est tout le sujet, que l'auteur traite avec une délicatesse et une vérité qui séduisent d'un bout à l'autre. Le récit est situé dans un village des Cornouailles et le cadre pittoresque ajoute à l'intérêt des personnages si prenants.

C'est un cas particulier de freudisme que traite Mr John Carruthers dans **A Man Beset**. Le héros dit de lui-même qu'il est un être « fendu en deux » et qu'il n'a jamais permis que sa femme le vît autrement que de sang-froid, « autrement elle aurait fui de dégoût et d'horreur la brute qui est en moi, et à qui je

n'ai jamais permis de prendre le dessus sur moi-même ». Cependant, l'ivresse vient à bout de sa volonté. Les contraintes imposées depuis l'enfance sont débordées et laissent reparaître la violence naturelle de son tempérament. Le sujet est traité avec beaucoup d'intelligence et de courage.

On peut dire de Mrs Virginia Woolf qu'elle a trouvé un réalisme nouveau. Son art s'apparente à celui de certains peintres récents chez qui l'interprétation des formes oblige à voir le réel sous un angle imprévu. L'histoire qu'elle raconte dans **To the Lighthouse** est une série de tableaux aux couleurs plus ou moins vives qui forment un ensemble sans donner l'impression d'unité et bien moins encore d'uniformité. C'est plein de touches charmantes, de trouvailles heureuses, qui accrochent le tout dans la mémoire. Il s'agit ici d'une période de dix ans dans l'existence d'une famille, avant et après la guerre. Pendant les deux tiers du volume, nous les voyons, le père, la mère, les huit enfants, et parfois un invité, au cours d'une villégiature où l'on projette d'aller « jusqu'au phare », *to the lighthouse*. Dans une succession de scènes domestiques sans plus d'importance que ce qu'offre la vie quotidienne, les personnages révèlent leur caractère non pas directement, mais d'après leurs gestes, leurs paroles, leur humeur. Ces touches sont d'une telle pénétrattion, d'une intuition si subtile que chaque portrait devient étrangement vivant. Puis en quelques pages, dix ans s'écoulent : la mère meurt, un fils est tué à la guerre, une fille meurt en couches et ce qui reste de la maisonnée revient à la villégiature d'autrefois, où quelques-uns d'entre eux accomplissent enfin la visite au phare, projetée et jamais faite. La lecture de ce curieux récit serait plus agréable si le style en était moins heurté.

Encore une fois, cette énumération n'est pas un choix, et ces ouvrages ne sont pas d'un mérite égal. Du moins les auteurs y font-ils preuve de talent et s'efforcent-ils de rendre une exacte justice à la nature humaine.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES ITALIENNES

Ferdinando Paolieri : *Natio Borgo Selvaggio*, 1re éd., Vallecchi, Florence ; [illegible] éd., Treves, Milan. — Giovachino Forzano et Ferdinando Paolieri : *Maestro [illegible]andi*, Barbera, Florence. — Ferdinando Paolieri : *La Mistica Fiamma*, Bar-

bera, Florence. — Ferdinando Paolieri ; *Faggiaschi*, Treves, Milan. — Enzo Palmieri : *Giovanni Papini*, Vallecchi, Florence.

Il est fort rare, quand on est obligé de lire par profession, qu'une lecture soit entièrement un plaisir. On lit par devoir, par habitude, avec la préoccupation de la technique et du métier. Mais un livre qui satisfasse pleinement par le pur plaisir esthétique en faisant oublier le reste, combien en rencontre-t-on ? Un sur cent est beaucoup dire. C'est ce qui m'arriva la première fois que je lus **Natio Borgo Selvaggio** de Ferdinando Paolieri. Ce n'est pas un roman ; on ne peut pas non plus prendre ce livre comme une autobiographie complète où l'auteur a rapporté ses années de jeunesse. C'est la vie d'un bourg de Toscane et de toute la région qui l'environne telle qu'elle se déroulait encore, à la fois patriarcale et pleine d'accent, il y a trente à quarante ans. Aujourd'hui, elle nous paraît aussi lointaine que l'époque de Charlemagne ou de la comtesse Mathilde. La guerre a passé.

La Toscane, quoique cette proposition puisse paraître paradoxale, est un pays assez ignoré. La plupart des voyageurs n'en connaissent que quelques villes : Florence d'abord, puis Sienne, Pise ; quelques-uns aussi Pistoïa et Volterre ; de plus rares ont vu Arezzo et Cortona ; mais le vrai pays toscan, les petits endroits, la campagne, la brousse, combien, même parmi les Florentins, s'y sont arrêtés ? En général, on ne voit la Toscane qu'à travers Florence, qui est trop purement ville pour la représenter justement, et l'âcreté de ses faubourgs où flotte une odeur mélangée de salaisons, de vin de Chianti, de cigares et d'urinoirs empêche beaucoup de sentir l'odeur du fameux jardin de Toscane qui s'étale entre la Chiana et la mer Tyrrhénienne.

C'est cette terre que Ferdinando Paolieri a chantée. Son *sauvage bourg natal,* terme qu'il emprunte à Leopardi, est l'Impruneta qui jouit dans le territoire florentin d'une sorte de facétieuse renommée ; villages de grasses foires que Callot illustra, tout près du Chianti, au milieu de ces collines aux lignes douces mais enchevêtrées qui font de la région un labyrinthe de vallonnements. Paolieri en décrit la nature, les bêtes et les gens avec un ton d'une ironie quelque peu incisive à l'adresse de ces derniers, mais tempérée par la joie de vivre, par le sens profond d

la vie universelle qui anime tout le livre. Il avait d'abord pensé intituler son livre : *Les Colonnes de la Société*, par dédain rétrospectif envers les bourgeois de cette époque particulièrement incompréhensive, et non seulement en Toscane ; mais dans ces petits endroits de Toscane, où l'esprit populaire est demeuré si agile, cette sottise prudhommesque, plus qu'ailleurs, s'accusait par contraste. La jeunesse y prenait des allures d'anarchique indépendance. Cette révolte lui servit à retrouver l'ordre véritable et la pure tradition. Chemin faisant, elle bafoue ces pontifes en des farces dans le goût du terroir, godaille à bon compte, comme on pouvait le faire dans ces campagnee alors si abondantes, court les filles, et chante poétiquement des stornelli sous les fenêtres des paisibles fiancées. Et pour se donner l'illusion des grandes aventures, elle n'a qu'à s'élancer à corps perdu à travers le pays. Ce sont les ravins écartés, les bois, la chasse, les braconniers, quelque bandit inoffensif, et la grande vie pastorale qui passe sur les pistes tout juste marquées pour aller hiverner dans la Maremme immense et sauvage. Tout cela est exprimé directement sans artifice, avec un relief étonnant. Le sentiment de la nature y est extrême. Il est encore d'usage d'établir une antithèse entre la Nature, dont la Renaissance serait allée chercher l'interprétation chez les anciens, et le spiritualisme traditionnel. Un livre comme *Natio Borgo Selvaggio* montre au contraire comment, en Toscane du moins, ces deux éléments ont pu presque toujours s'accorder. Il y a l'exemple de saint François et celui de Dante. Mais les philosophies du Nord, qui se sont imposées depuis un siècle ou deux, ont peu compris le tempérament méridional et lui ont le plus souvent attribué un panthéisme qui ne lui convenait guère. Maints passages de *Natio Borgo* le disent assez

Je végétais au contraire comme les plantes et j'étais heureux. Tellement qu'en repensant à cette période, je comprends parfaitement l'essence de l'éternité ; elle est certainement constituée par le défaut absolu de la notion de l'écoulement du temps.

Cette œuvre restera comme une expression typique de la Toscane, laquelle connaît aujourd'hui une brillante période littéraire grâce à un groupe d'écrivains de première force. Paolieri y a sa place bien à lui. A côté de l'immense culture de Papini, de la manière forte et serrée de Soffici, de l'accent florentin de Cico-

gnani, il représente l'esprit du terroir, agile, sain, et d'une élégance naturelle que l'on trouve dans la poésie populaire qui jaillit encore spontanément dans les campagnes,

Un livre comme *Natio Borgo Selvaggio* ne peut pas avoir de second. Paolieri devait se renouveler : et courageusement, il a tenté des voies nouvelles.

Mon rêve, déclare-t-il dans une lettre inédite, est la résurrection de la grande littérature romantique italienne, ou pour mieux dire latine ; parce que nous, Latins, nous sommes des romantiques. Et qu'est donc le catholicisme, sinon sentiment, c'est à dire romantisme ?

En France, nous ne voyons pas les choses de cette façon. Le romantisme, pour nous, vient du Nord avec Shakespeare, Byron, Gœthe et Schiller. D'autre part, il est bien évident, et on l'a fait remarquer maintes fois, que Dante, l'Arioste, Le Tasse, Manzoni, Cervantès, Calderon tiennent au romantisme. Pourquoi sont-ils généralement moins connus que les grands écrivains du Nord? C'est qu'il est dififcile d'en saisir les finesses de structure et de pensée sans une préalable initiation, malgré le préjugé courant. L'année dernière, un ministre de l'Instruction publique affirmait que l'étude des langues et des littératures septentrionales donnait à l'esprit français un plus large dépaysement que celle des langues et des littératures méridionales. Actuellement, c'est le contraire qui est vrai ; et les déclamations de politesse sur les sœurs latines ne changeront rien à cela. Les romans de Walter Scott sont considérablement plus lus chez nous que les *Fiancés* de Manzoni.

Quoi qu'il en soit, Ferdinando Paolieri, suivant cette nouvelle direction, donne à ses œuvres une couleur d'histoire. Je passe sur ses drames, **Mistica Fiamma**, qui a comme protagoniste Sainte-Catherine de Sienne, et **Maestro Landi** écrit en collaboration avec G. Forzano et où l'aventure du dernier bourreau de Florence est retracée avec une verve d'un fort accent local. J'arrive tout de suite à une œuvre très forte: **Fuggiaschi**, *Fugitifs*. La scène se passe, aux premières année du XIXᵉ siècle, dans l'île du Giglio et dans la Maremme toscane. Le thème est très romantique : un rapt fait par des pirates tunisiens. Et très méditerranéen. Pendant des siècles, jusqu'en 1830, les habitants des côtes et des îles italiennes ont vécu sous le coup de cette terreur. Tout un livre du Décaméron, roule sur de semblables aventures ; Le Tasse

s'est rappelé, en composant sa *Jérusalem délivrée*, les frayeurs d'une incursion barbaresque pendant laquelle peu s'en fallut que sa sœur ne fût enlevée. Et maint *stornello* montre que ces souvenirs vivent encore dans l'imagination populaire :

All'erta, all'erta, che il tamburo suona ;
I Turchi sono armati alla marina ;
La povera Rosina è prigioniera.

Ce sujet, manié par un auteur vulgaire, prêterait aux développements les plus romanesques. Paolieri l'a traité au contraire avec un réalisme d'une extrême sobriété et une vérité psychologique d'une rare profondeur. Au cours d'une incursion dans l'île du Giglio, Fiamma, la fille du syndic, sorte d'amazone un peu farouche, est violentée par Ali, le chef des corsaires tunisiens, qui est fait prisonnier. Elle conçoit contre lui une haine inextinguible, Une vieille femme qui est restée quarante ans prisonnière en Algérie tente de l'éclairer sur la véritable nature de cette haine. Et en effet, s'étant rendue dans la prison pour le tuer, Fiamma est définitivement subjuguée par l'homme, de corps et d'esprit. Elle le fait évader. Mais elle est enceinte, sa famille la repousse, sa vie n'est pas sûre. Après la naissance de son enfant, elle veut passer en barque sur le continent au moment même où Ali vient la rechercher. Les barques italiennes se lancent à la poursuite des fugitifs qu'unit un lien indestructible. Car l'acte naturel de leur accouplement, bien que violent, n'en a pas moins créé une famille ; et c'est désormais l'épouse, la mère et l'enfant qui s'enfuient devant la persécution. Jetée en pleine Maremme, ils se sentent traqués pendant des jours. L'intérêt dramatique devient alors intense. Les marches forcées à travers les embûches de ces solitudes malsaines et luxuriantes, l'orage qui détermine la catastrophe sont peints avec une puissance tout à fait exceptionnelle. C'est du Gorki civilisé, et mieux que du Gorki. Il est difficile de trouver le sentiment de la nature exprimé d'une façon aussi intense. Ni chez les Russes, ni dans les fameuses descriptions qui ouvrent chaque partie des *Paysans*, de Ladislas Reymont. La simplicité du dénouement atteint à la grandeur d'une sorte d'épopée agreste et maritime.

Il reste à se demander pourquoi une œuvre aussi vigoureuse n'a pas reçu en Italie l'accueil dont elle était digne, alors que nous voyons tous les jours la critique accueillir sur le ton du dithy-

rambe les inepties les moins discutables. Et j'éprouverais, certes, quelque gêne à cette question si elle ne se posait que pour l'Italie. Mais nous savons du reste comment en France autant qu'ailleurs, et sinon plus, la cohue, la foire littéraire nuit à la diffusion des belles œuvres ; comment les nécessités matérielles de l'édition poussent à la réclame commerciale en faveur des produits qui se peuvent le mieux vendre, que c'est à la clientèle facile qu'on va d'abord, et qu'on craint de la dérouter en lui recommandant un livre qui sort trop de ses habitudes. Force est de nous soumettre à ces conditions, mais il est permis de les trouver affligeantes. En tout cas, passé cette effervescence artificielle, il est facile de prévoir que Paolieri aura sa revanche, parce que ses livres dureront.

Enzo-Palmieri vient de publier le premier volume des *Interprétations de mon temps* : un **Giovanni Papini**, le premier ouvrage d'ensemble sur le fameux auteur florentin. Ce sera désormais un livre indispensable pour tous ceux qui voudront s'occuper de lui et de son œuvre. Je n'entreprendrai pas de le résumer. Il faudrait remettre tout Papini en discussion, et ce serait un bien dur morceau. Les problèmes que pose l'œuvre de Papini, aussi bien esthétiques que philosophique, sont tous abordés en ces pages forcément très condensées. Le volume est complété par une bibliographie absolument complète dressée par Tito Casini, aussi bien des œuvres de Papini que de ce qui a été écrit sur elles. C'est un travail de bénédictin. Signalons cependant, pour une deuxième édition, que quelques erreurs typographiques ont altéré certaines dates. Ainsi, p. 251, ce n'est pas le 12 février 1926, pas même le 12 février 1907 que Papini a fait, à la Bibliothèque philosophique de Florence, une conférence sur le Pragmatisme. Par la même occasion, pourrai-je aussi obtenir de ne plus être traité, p. 267, de *tetro cittadino* ; le trait, certes, est noir. C'est par pure coquetterie que je fais ces petite remarques, et pour montrer que j'ai mis du soin à dépouiller l'ouvrage.

PAUL GUITON.

LETTRES NÉO-GRECQUES

M. Jean Psichari et Kostis Palamas. — Psichari : *Kostis Palamas*, étude critique ; Cassigonis, Alexandrie. — Marinos Sigouros : *Stephanou Martzoki Apanda,* Imp. Makris, Athènes. — Mémento.

A travers les flux et reflux de la redoutable question de langue qui ne cesse, en Grèce, d'embrouiller toutes les notions, M. Jean Psichari, chef incontesté de ce que l'on est en train d'appeler le purisme de gauche, risque d'être trahi par ses propres victoires. Et il souffre de n'être pris que pour simple glossologue.

A ne jeter qu'un rapide coup d'œil en arrière, pour remonter jusqu'à l'apparition du *Taxidi* en 1888, on est obligé de reconnaître que l'œuvre littéraire de M. Jean Psichari, pourtant, est immense et particulièrement originale. Elle embrasse, du reste, tous les genres, mais néglige le vers. Cela ne permet guère d'opposer M. **Jean Psichari** à **Kostis Palamas.**

Le prosateur et le poète, au contraire, se complètent admirablement ; mais sur pareille assertion M. Psichari lui-même va-t-il aussitôt m'arrêter : car il ne veut renoncer au titre de poète, qui d'abord signifie créateur. Or, de plus en plus, le public de Grèce ne veut voir en lui que le linguiste, le législateur souvent intransigeant de la *démotiki* intégrale, armé tout à la fois de science et de bonne humeur. On se refuse à voir l'artiste pur, le psychologue, le penseur, pour ne considérer que l'éplucheur minutieux de mots et de syllabes. Cependant M. Psichari a rêvé sans doute d'être pour son pays et pour le grec populaire vivant une sorte de Dante prosateur, un Mistral armé de sûre critique, mais dévot à toutes les Muses. Ainsi les lauriers d'un Koraïs ne sauraient lui suffire, et nous ne nous sommes jamais fait prier, ici, pour le proclamer.

Poète, et poète de la Romaïcité, M. Jean Psichari l'est essentiellement dans ses contes, dans ses romans, dans la fantaisie ailée qui orne d'impayable ironie ses moindres articles ; il l'est par la pensée et par le sentiment. N'avoue-t-il pas quelque part :

> Depuis que j'écris — il y a belle lurette ! — tel fut mon rêve, telle fut mon aspiration, tel fut mon cri : saisir au passage, arrêter en notations rapides ces battements du cœur fugitifs et profonds, où l'être entier se révèle, vit et meurt.

Mais pourquoi M. Jean Psichari, poète lyrique, compose-t-il en italien ses délicieux *Fioretti par Francesca* ? Il déclare que le sentiment du rythme lui fait défaut dans sa langue, dès qu'il s'agit de versifier. Pourtant, ces petites pièces sont des épigrammes dignes de l'*Anthologie*, et je suis sûr qu'elles garderaient en grec tout leur charme.

Quelque ingénieux compatriote de M. Psichari se chargera peut-être un jour de cette transposition. Mais qu'importe? Pour Psichari, le grand innovateur italien n'est pas Dante, mais l'énorme Boccace, puisque, dit-il, « l'Italie a eu le privilège de donner au monde moderne son premier poète et son premier prosateur ».

En réalité, ajoute-t-il, c'est la prose qui crée : elle seule marque l'avènement de la logique dans une nation et, sans logique, il n'y a point de développement harmonieux de vie nationale. C'est Dante que l'on a admiré ; c'est Boccace que l'on a suivi.

Il va de soi qu'en énonçant jugement pareil, M. Psichari songeait à la Grèce moderne, et que ce parallèle entre Dante et Boccace restait présent à son esprit, quand il écrivait sa récente étude sur **Kostis Palamas**, laquelle prend par endroits l'allure du paradoxe; mais la position prise par le génial grammairien n'est pas de nature à susciter d'injurieux soupçons. N'eût-il pas mieux valu toutefois laisser à d'autres le soin de porter sur l'œuvre de Kostis Palamas ce jugement restrictif, que nous ne saurions personnellement ratifier, mais dont il convient de méditer avec attention les considérants...?

Pour M. Psichari, le chef-d'œuvre de Kostis Palamas, c'est sa nouvelle de *La Mort du Palikare*, où l'âme néo-grecque est analysée avec une infinie délicatesse, en un style d'une grâce enchanteresse, et qui cause avec son lecteur.

Dès 1897, dans son livre *Autour de la Grèce* et dans la presse française, il en proclamait la souveraine beauté. Son admiration est restée la même, et il place nettement aujourd'hui le prosateur au-dessus du poète, qu'il encensa naguère, dit-il, sans l'avoir lu réellement.

En poésie, Palamas, selon lui, reste flou et vague ; il ne serre point le contour des choses. Somme toute, M. Psichari incrimine le côté livresque de l'œuvre de Palamas, dont il préfère les pièces de sentiment pur, trop rares à son gré. Pour lui, Palamas n'a pas d'idées; mais il sait faire des vers et sa virtuosité est extrême. En vers également, il écrit un démotique irréprochable ; mais seulement en vers. Et après avoir dénié le don lyrique à celui qu'il fut l'un des premiers à saluer naguère comme « le plus grand poète contemporain de l'ancien comme du nouveau monde », M. Psichari, qui trouve en vérité trop sage et trop grave le chan-

tre des *Iambes et Anapestes*, consent à le placer au-dessous de Solomos et Valaoritis, immédiatement au-dessous. Et il conclut :

« Que Palamas est tout de même un grand poète, mais pour les Balkans. »

M. Psichari nous semble jouer quelque peu sur les mots. Donnons au titre de poète tout son sens d'évocation pure, en dehors de la métaphysique ou de l'éthique sentimentale ; confrontons ensuite l'œuvre de Palamas avec celle de n'importe quel poète européen vivant, et nous serons obligés de reconnaître que le poète grec, qui est, à l'instar de Gœthe, de Hugo, de Pouchkine, un grand prosateur, se hausse, en dépit des reproches, au niveau des plus glorieux.

Pourtant, Psichari a raison sur un point: *La mort du Palikare* est un pur chef-d'œuvre. Et il y a en Grèce d'autres poètes ; car nulle part ailleurs peut-être en Europe la Poésie ne garde un aussi grand nombre d'adeptes et de qualité certaine.

Pour ceux d'aujourd'hui naturellement, Palamas est déjà presque un ancêtre. C'est pourquoi l'heure est venue de mesurer sa véritable taille.

Parmi ceux qui débutèrent en même temps que lui, et qui parurent un instant pouvoir lui disputer la palme, il convient de ne pas oublier Stephanos Martzokis de Zante, qui mourut en 1913, laissant une œuvre inégale et considérable. Ses *Œuvres complètes* viennent d'être éditées par l'un de ses pieux disciples, M. Marinos Sigouros. Comme Solomos, Martzokis avait débuté par des vers italiens, et l'exemple de Carducci lui fit composer ses *Vers barbares*. Martzokis est un romantique attardé, qui abuse de la plainte pessimiste et léopardienne, mais qui, dans les *Sonnets*, dans les *Ballades*, dans certaines pièces d'émotion sentimentale, sait être gracieux, éloquent et vrai. L'un des premiers, il a réussi, en Grèce, à introduire la science dans la poésie ; mais il s'est fort dispersé, et n'a pas réussi à concentrer dans une œuvre les dons réels qu'il possédait. Peut-être ne s'est-il pas senti assez Grec. Peut-être a-t-il trop cherché, en matière de versification, la difficulté à vaincre. C'est un poète de transition qu'on ne peut se dispenser de connaître, et auquel personnellement nous nous devions de rendre hommage. Nullement dogmatique, ce fut un bon ouvrier de la langue vivante.

Et puisque nous en sommes au chapitre de la révision des va-

leurs, sans doute est-il injuste de rejeter en bloc toute la production puriste du XIX[e] siècle, au nom de la linguistique démotique. Les œuvres valent d'abord par leurs qualités littéraires intrinsèques, par leur potentiel lyrique ou dramatique. Dans cette pensée, un vétéran dela scène néo-grecque, M. Nikos, a entrepris de refondre en grec vivant le chef-d'œuvre de Vassiliadis : *Galathée*. L'exemple sans doute sera suivi et les meilleures pièces de Vernardakis, de Vyzandios, etc., pourront également être transposées. L'heure tardera-t-elle longtemps encore, où la langue parlée deviendra la langue officielle ? Il est difficile de se prononcer là-dessus ; mais l'apparition d'un ouvrage aussi soigneusement composé que la *Grammaire méthodique de la démotiki*, à l'usage des classes, par M. Chondromitros, ne peut que hâter cette heureuse échéance.

Mémento. — Tout chargé des dons glorieux d'une maturité généreuse, Sotiris Skipis, que l'Angleterre s'apprête à découvrir à son tour, nous offre dans *Louloudia tis Monaxias*, une synthèse merveilleuse de son génie lyrique, dans *Galazia Messiméria* un lumineux poème des quatre saisons. Tour à tour élégiaque amoureux et satirique social, M. Petros Magnis, dans les *Tragondia ti Sémis*, affirme un beau talent, de souffle un peu court.

Essentiellement grec et classique se montre M. Petridis, dans les *Exastika*, où il célèbre son île, et il faut saluer sa maîtrise dans ces poèmes courts, comme il faut saluer celle de M. Alexios dans ses *Sonnets* candides, si variés, si purs ! Les *Rythmikes Zôes* de M. Poly Modinos sont une gerbe de poèmes en prose, variations musicales et philosophiques sur des sensations, où la préoccupation esthétique est très vive. *Grammata* d'Alexandrie en ont fait une superbe édition. Sous la même firme vaillante paraissent *Enas Xénos ki alla diyimata* de M. G. Pieridis, qui manifeste un talent sûr de conteur alerte et vigoureux. Mention spéciale doit être faite des récits et contes d'Alkis Thrylos, *I Dekati triti ôra*, qui sont écrits dans une langue merveilleuse.

On sait, par ailleurs, quelle place éminente Alkis Thrylos a su récemment conquérir dans la critique. Et nous prendrons soin d'analyser tout prochainement le savant travail historique édité par le vaillant *Agôn* de Paris : *Les causes et les facteurs de la Révolution grecque de 1821* par M. Daskalakis, que tous les amis de l'Hellénisme voudront posséder. M. Daskalakis s'attache à montrer en premier lieu les différences profondes qui séparent la Révolution grecque, mouvement racique et national, de la Révolution française et de la Révolution américaine.

Une autre fois seront analysées les revues, toujours nombreuses. Pour les Français, c'est à *Libre* qu'ils se peuvent référer avec le plus de sûreté.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

Religion. — Dans une maison que je fréquente, des gens ont perdu un fils à la guerre du Maroc. Ils étaient en vacances dans un petit village de l'Isère et ils sont aussitôt rentrés à Paris. Il paraît qu'on les entendait, de l'escalier, sangloter tous les deux chez eux, et aux amis qui venaient pour les réconforter ils disaient : « Si c'est possible ! Mort ! Nous avions pourtant bien prié Dieu. Nous avions fait le sacrifice d'un bras, d'une jambe... Nous espérions qu'il nous entendrait. Mais tout, Seigneur ! tout !... » Ainsi, pour ces gens, Dieu est vraiment un personnage auquel on s'adresse, avec lequel on marchande, on négocie, on transige, lui cédant ceci pour avoir cela. Pour eux, Dieu pouvait décider à l'égard de leur fils : ou seulement un membre emporté, ou la mort. Quelle profondeur de bêtise !

Autre histoire à peu près du même genre. Mme X..., sœur d'une de nos femmes de lettres, femme fort jolie et fort répandue, catholique stricte et pratiquante, avait une petite fille d'une dizaine d'années, une merveille de grâce et de beauté. Un jour, cette enfant tombe malade et est rapidement emportée. Cette femme sent alors, dans l'excès de sa douleur, une sorte de révolte monter en elle, et s'adressant à Dieu (elle aussi comme s'il était une réalité et en état de l'entendre) : « Comment ? tu m'as fait cela ? tu m'a pris mon enfant ? à moi, qui t'ai toujours prié fidèlement, qui ai toujours observé les pratiques de la religion, qui me suis imposé toutes les vertus ? Je suis jolie, je suis courtisée, j'aurais pu prendre un amant. Je me suis tout refusé. Je croyais pouvoir compter que tu m'épargnerais. Et tu m'as fait cela, tu m'as pris mon enfant, à moi qui ai toujours été une chrétienne parfaite ? Eh ! bien, non, non. C'est fini, bien fini entre nous, fini pour de bon. Ce serait trop bête, à la fin ! » Au moins, celle-là ne voulait plus être dupe. Mais quel exemple encore, cette histoire, comme la première, et toutes deux authentiques, que la religion, dans toutes ses manifestations, n'est qu'une affaire de marchandage.

On a célébré dernièrement le centenaire de Laënnec. M. Léon Daudet, qui joue depuis quelque temps au catholique fervent (on sait comment l'Eglise l'en a remercié), a voulu à ce propos nous démontrer que Laënnec ne fut un si grand médecin que parce qu'il était un grand mystique. De croire en Dieu, cela faisait plus grande la sûreté de son diagnostic. Un pas de plus, et nous retournerions aux sorciers. M. Léon Daudet a accompagné sa démonstration de quelques extraits des « méditations » de Laënnec, « un morceau admirable ». Je copie celui-ci :

Pensée terrible et déchirante pour l'impie qui voit s'avancer un avenir auquel il n'avait pas songé, et auquel le passé n'offre plus rien. Combien ce moment est différent pour le chrétien qu'éclaire une foi vive, à qui une vie sans reproche ou sanctifiée par la pénitence permet de se confier à la miséricorde de son Dieu ! Malgré cette horreur si naturelle de la mort, cette horreur que Jésus-Christ lui-même a daigné partager, il peut encore regarder comme le plus beau des jours celui où il va faire l'échange d'une vie mortelle, semée de peines, contre le repos du ciel ; d'une vie sujette aux afflictions, aux infirmités, aux douleurs, contre une couronne immortelle, contre une paix que rien ne pourra plus troubler ; et il s'endort dans cette consolante assurance que son bonheur n'aura point de fin, *vita in prœmio*.

Ici, la démonstration est irréfutable : si Laënnec fut un grand médecin, quel remarquable esprit !

A un bout de l'an de Guillaume Apollinaire, à Saint-Thomas-d'Aquin, auquel j'assistais, dans une chapelle voisine des gens communiaient. Ils étaient là à genoux devant l'autel. Le prêtre assistant se mit à cracher dans son mouchoir. Celui qui officiait se mettait les doigts dans le nez. Il offrit ensuite, des mêmes doigts, l'hostie à ses clients. Il fallait voir la figure de ces gens s'en retournant s'asseoir, ayant avalé leur rondelle de pain azyme. On n'exprime pas plus complètement la stupidité humaine. J'éclatai de rire malgré moi, malgré la « majesté du lieu ». On devrait cacher ces bouffonneries malpropres.

Il est bien dommage qu'on ne puisse pas mettre d'images au *Sottisier*. Celle que je vais décrire irait parfaitement. C'est une photographie qui a paru dans un numéro de la *Vie catholique* et qui montre une collection de prélats, assemblés sur un rang, comme à la parade, en grande tenue : mitres, chasubles et cros-

ses, à propos du sacre d'un évêque. Est-il possible qu'existent encore de pareilles mascarades ? Ce sont de vrais « cabots » ces gens-là, — et ce sont, en effet, les acteurs de la religion. Je n'exagère pas : on dirait la photographie d'une scène de revue des Folies-Bergères.

Il ne faut désespérer de rien. Toutes les comédies du mysticisme religieux ou civique sont possibles. Nous avons eu en Jeanne d'Arc une fille à soldats canonisée par l'Eglise et sacrée « héroïne nationale ». Nous avons vu, récemment, à Lisieux, l'invention d'une nouvelle « sainte », avec les restes, exhumés tout exprès, d'une petite religieuse faible d'esprit. On nous a élevé, à l'Arc de Triomphe, un autel de la dévotion à la guerre. Un homme de théâtre, — c'était bien sa partie, — a donné l'idée d'y allumer une « flamme perpétuelle », toute pareille à la « lumière » du Saint-Sacrement dans les églises. On vient de parler, à son sujet, de « profanation » et de « purification » tout comme pour un sanctuaire religieux. Il y a des jours éternels pour l'idolâtrie et la superstition.

Les journaux ont annoncé que dans un petit pays de l'Ukraine, toutes les églises, de toutes les confessions, ont été fermées, aucun des habitants ne les fréquentant plus. Voilà toujours un petit coin de libéré.

C'est un grand mot celui de Lichtenberg, le Chamfort allemand : « Les saints en bois sculpté ont plus fait dans le monde que les saints vivants. »

PAUL LÉAUTAUD.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Lyautey : *Paroles d'action*, A. Colin. — Hubert-Jacques : *L'Aventure riffaine*, Bossard. — André Ott : *L'Infernal Désarroi*, A. Delpeuch.

Le talent d'écrivain du maréchal Lyautey est apprécié depuis longtemps ; il fera le succès de son nouveau livre : **Paroles d'action**. L'illustre académicien y a réuni ses discours de 1900 à 1926. Ils permettent de suivre dans le détail ses efforts, aussi habiles que tenaces, pour faire progresser notre colonisation à Madagascar, dans le Sud Oranais, à Oran et enfin au Maroc.

Le volume de M. Hubert Jacques : **L'Aventure riffaine**

est basé sur les papiers du m. Lyautey ; c'est un exposé détaillé des événements politiques et militaires causés par les agissements d'Abd-el-Krim. Il commence en 1923, par le récit d'un essai de négociation qui peint ce chef : il envoie à la fois 3 plénipotentiaires qui s'ignorent les uns les autres. En mai 1924, il attaque les Beni-Zeroual, protégés par nous, mais échoue. Un instant déconcerté, il se ressaisit vite et en juin et juillet harcèle nos postes. Le 20 déc. 1924, le maréchal signale l'incertitude de la situation. En 1923, il avait consenti à une diminution de 30.000 h. (ce qui avait ramené nos forces à 64.500 h., dont 20.000 Français), la défaite de l'armée espagnole, forte de 160.000 h. (??) avait changé la situation.

L'État riffain existe dès maintenant, continuait le maréchal dans sa lettre à M. Herriot, il y a là une menace des plus sérieuses... Il faudrait être d'un aveuglement et d'une imprévoyance impardonnables... pour ne pas prendre...les mesures qu'elle comporte... [Le programme doit être :] ne pas mettre le pied dans le Rif, c'est un guêpier... ne pénétrer sur aucun point de la zone espagnole, s'abstenir de toute provocation à l'égard d'Abd-el-Krim... exercer avant tout une action politique aussi intense que possible... ensuite, une action effective par l'occupation... des points utiles de notre zone... En l'état actuel, je ne possède pas les moyens... de faire face à une attaque sérieuse d'Abd-el-Krim.

Le maréchal concluait en demandant 5 bataillons de renfort immédiatement et 4 avant le 1er avril. Il semble n'en avoir reçu que 5 au début de mars. Le 12 avril, Abd-el-Krim attaque ; le 14, Lyautey demande des renforts ; une crise ministérielle le 16 est cause qu'ils ne commencent à arriver que le 23 avril ; notre faiblesse fait que vers le 30 avril les Branès partent en dissidence. Le 4 mai, échec devant Bibane qui n'est délivrée que le 13. Nos troupes, insuffisamment renforcées, ne peuvent empêcher l'ennemi de le prendre le 5 juin. Le 12, M. Painlevé, à une demande de renforts, répond qu'il n'a plus à envoyer que 3 bataillons malgaches. En réalité, il finit par envoyer encore 36 bataillons métropolitains et coloniaux, mais il attendit pour cela le départ de la Chambre en congé le 13 juillet, puis le 16 il envoya Pétain en mission au Maroc; la manœuvre personnelle de M. Painlevé commençait : il allait disgracier Lyautey pour rejeter sur lui la responsabilité de la crise et donner satisfaction aux socia-

listes qui se plaignaient que « notre protectorat fût surtout à forme militaire ».

L'annonce de l'arrivée des renforts raffermit la fidélité des tribus prêtes à se joindre aux dissidents. Néanmoins la situation resta très grave, les Tsoul ayant imité les Branès et menacant avec eux la région de l'est.

Le 16 juillet, le m. Pétain fut désigné pour se rendre au Maroc « afin de conférer avec le m. Lyautey sur toutes prévisions et mesures à prendre ». Le 17, il arriva à Rabat, visita le front et retourna en France. Le 24 juillet, le g. Naulin prit le commandement du front nord ; jusqu'au 15 août, il parcourut victorieusement le Sarsar à l'ouest, les Tsoul et les Branès à l'est.

Depuis le début d'août, on publiait que Lyautey était « très fatigué » ; le 17, on annonça que Pétain retournait au Maroc; le 18, Lyautey fit déclarer par la *Havas* « qu'il ne s'était jamais mieux porté » ; le 22, Pétain, après avoir conféré à Algésiras avec Primo de Rivera, arriva à Rabat ; le 26, Lyautey fut appelé à Paris ; le 2 sept., la *Dépêche* de Toulouse laissa entrevoir le but: « l'ère du gouvernement civil allait s'ouvrir ».

Avant le retour de Pétain au Maroc, Lyautey et Naulin avaient déclaré que la seule opération possible était de prendre à revers, par les vallées de l'Amzer et de l'Aoudoun, tout le haut massif montagneux qui borde l'Ouergha à l'ouest. Pétain avait approuvé ce plan, mais, pendant l'absence de Lyautey, il le modifia et

le réduisit à des objectifs minuscules, tout à fait hors de proportion avec l'importance des effectifs employés... Quand Lyautey revint le 15 sept.. les opérations entamées le 11 étaient terminées... Elles ont provoqué une véritable stupeur chez tous ceux qui, sur place, savaient ce que nous devions faire avec les énormes moyens dont nous disposions. Deux masses de 24 et 20 bataillons séparées par une distance de 40 kil. avaient laissé subsister entre elles toute une zone de dissidence de 30 kil. de large et s'étendant *jusqu'au sud* de l'Ouergha. Les Marocains eux-mêmes étaient les premiers à ne pas comprendre,

Ce n'est que le 16 que Pétain se décida à faire occuper le Bibane abandonné par les Riffains dès le 11, mais où quelques-uns d'entre eux étaient revenus.

Après ce beau succès, Pétain voulut... faire part à Lyautey de la suite qu'il comptait donner à ses opérations : — S'agit-il, demanda ce dernier, de projets d'opérations ou de décisions arrêtées ? — Il s'agit, dit Pétain, d'opérations que j'ai décidées et qui sont déjà en voie de

préparation. — Dans ces conditions, répondit Lyautey, vous voudrez bien considérer qu'il est tout à fait inutile que je les connaisse... — Et la conversation en resta là.

Le 24 sept., Lyautey démissionna.

La campagne du Maroc, dit M. H. Jacques, n'a point augmenté la réputation du m. Pétain. A un de ses officiers qui lui demandait pourquoi il avait réduit à rien les opérations du 11 sept., il aurait répondu : « Croyez-vous que je veuille risquer ma réputation sur un coup de dés ? »

L'Infernal Désarroi, pour M. André Ott, c'est celui de l'Europe depuis le traité de Versailles. M. Ott est plein de tristesse en voyant qu'en Pologne, Roumanie, Tchécoslovaquie, Yougoslavie et Italie, les Allemands, les Magyars, les Bulgares, les Ruthènes et les Russes blancs ne sont pas toujours traités conformément au droit et à l'équité. Il ne tient aucun compte de ce que avant 1919, Allemands et Magyars étaient les tyrans les plus abhorrés et les Bulgares les plus égoïstes, les plus éhontés de l'Europe. Reconnaissons d'ailleurs que M. Ott est un esprit généreux : il était engagé volontaire dans notre armée pendant la guerre et vit en 1919 à Varna livrer aux Roumains les canons de sa batterie. Pour défendre l'idéal auquel il avait cru, il fonda ensuite une revue intitulée *Pax* que continue le livre que nous annonçons. Je crois cependant, quoi qu'il dise, qu'il y a bien plus de justice en Europe actuellement qu'en 1914. mais l'édifice élevé par le traité de Versailles n'en est pas plus solide pour cela. On ne saurait d'ailleurs refuser à M. Ott une certaine impartialité : dans un livre de 157 p. sur les iniquités en Europe, il en a consacré 2 à celles des Soviets en Géorgie : « Moscou, conclut-il, aime le pétrole et exècre le socialisme. »

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

J. Reed : *Dix Jours qui ébranlèrent le monde*, Editions sociales internationales. — J. Xydias : *L'Intervention française en Russie* (1918-1919), les éditions de France.

Un jeune socialiste américain, John Reed, qui avait déjà en 1912, dans le *Mexique en révolte*, fait l'apologie de la révolution dans ce pays, devint en 1914 correspondant de guerre et en 1915 alla en Russie où ses articles sur l'antisémitisme lui valurent d'être arrêté, puis expulsé. Après la révolution, il retourna en

Russie et ce sont ses souvenirs sur le coup d'Etat bolchévique du 25 oct.-7 nov. 1917 qu'il a intitulées **10 jours qui ébranlèrent le monde**. Ce récit a été recommandé par Lénine « aux ouvriers de tous les pays » ; il déclara « l'avoir lu jusqu'au bout » ; est-il exact ? On peut en douter, car Mme Kroupskaïa, l'auteur de la préface, dit que Reed ignorait la langue et les mœurs de la Russie et il se représente lui-même comme n'éprouvant pas la moindre difficulté à parler à des hommes ne sachant que le russe. Evidemment, Reed a complété ses souvenirs avec des matériaux recueillis par lui jusqu'en 1919, époque où il publia son livre. Celui-ci, s'il est plus que suspect au point de vue de la méthode d'exposition et de l'impartialité, est écrit d'une plume alerte et se lit avec plaisir.

Tout différent est le volume de M. Jean Xydias, **L'Intervention française en Russie (1918-1919)** : son scrupuleux souci d'exactitude est évident. L'auteur, Grec naturalisé russe et banquier à Odessa, y avait vécu successivement les jours pénibles de la domination bolchévique et l'occupation allemande quand, le 18 déc. 1918, 1.800 de nos soldats débarquèrent. A ce moment, Odessa était occupé trois quarts par les Pétliouriens, un quart par 200 officiers de Denikine qui avaient peut-être une plus grande horreur pour les Petliouriens que pour les Bolcheviks. Le général Borius, qui commandait nos troupes, ne s'étant pas opposé à ce que les volontaires de Denikine attaquassent les Petliouriens, les premiers se jetèrent aussitôt sur les seconds et après un combat sanglant s'emparèrent de la ville. Nous fûmes ainsi entraînés dans le camp russe, mais nous ne pûmes nous y entendre avec Denikine, dictateur intransigeant.

> Faute d'un pouvoir démocratique influent dans le sud de la Russie, il y fut impossible de constituer une armée... Les Français ne pouvaient, ni ne voulaient admettre, comme de juste, que leurs soldats dussent se faire tuer sous les murs de Nikolaev ou de Kherson, alors qu'on comptait à Odessa non moins de 200.000 h. bons pour le service... Denikine, d'Ekaterinodar, envoyait des ordres de destitution... et craignait jusqu'à la plus timide allusion à la moindre décentralisation... A la tâche que les Français comptaient poursuivre (la lutte contre les Bolcheviks) se substituait celle de défendre la réaction russe.

Peu de temps après l'arrivée des Français, des troupes grecques arrivèrent. Les premiers, « soldats et officiers, jugeaient étrange et injuste de risquer leur vie pour une cause qui n'était

pas la leur, alors que la guerre était finie » ; les Grecs au contraire étaient « pleins d'entrain », mais ils relevaient du commandement français : « les ordres de ce dernier eurent vite fait d'arrêter leur élan. »

Pendant cette période d'inaction, les troupes petliouriennes fondirent peu à peu ; après leur dispersion, les troupes alliées se trouvèrent en contact avec les Bolcheviks. Ceux-ci attaquèrent Kherson. Les Grecs qui la défendaient, fusillés dans le dos par les complices des Bolcheviks qui tiraient des maisons, durent se retirer à Odessa après avoir subi de grosses pertes. A peu près à la même époque, un détachement russe, français et grec fut, à Beriezovka (à quelques dizaines de kilomètres d'Odessa) mis en déroute par un train blindé bolchévique. Le cercle se resserra autour de cette ville. Le 20 mars 1919, le général Franchet d'Esperey, venu à Odessa, déclara que « l'armée appelée à débarrasser le territoire russe des usurpations bolchévistes ne pouvait être qu'une armée russe ». Il était trop tard pour cela. D'ailleurs, le 2 avril, l'ordre d'évacuation arriva brusquement. Elle eut lieu dignement grâce à l'énergie du général Anselme.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Archéologie

Pierre Gauthiez : *Florence*. Avec 184 héliograv.; Rey et Arthaud, Grenoble. « »

Georges Guibon : *Le Château de Dieppe*. Avec des illust.; Imp. centrale, Dieppe. « »

Esotérisme et Sciences psychiques

D. Pla : *La christologie païenne*, remise en forme; L'Eglantine. Bruxelles. « »

Littérature

Gustave Combès : *La doctrine politique de saint Augustin*; Plon, 35 »

Charles Ecila : *Les conférences de la « Dame aux besicles »*, enquête, avec une préface de M. Fortunat Strowski; Figuière. 5 »

Abbé Mugnier : *J.-K. Huysmans à la Trappe*. Avec un portrait par Ch. Jouas et un fac-similé d'écriture; Le Divan. « »

Philosophie

Dr Alberto Mochi : *La connaissance scientifique*; Alcan. 25 »

Poésie

Jacques-Louis Aubrun : *Sensations*; Figuière. 10 »

Politique

Urbain Gohier : *Cassandre ou La folie des Blancs*; Edit. Georges Anquetil. 3 »

Roman

Andersen : *Rien qu'un violoneux* (Coll. Aurore); Gédalge. 7 »

Andrée Carelle : *Le secret de madame Laborde* ; Flammarion. 12 »

Louis Martin-Chauffier : *L'amant des honnêtes femmes*; Nouv. Revue franç. 12 »

Gabriel Maurière : *Peau de pêche.* (Coll. Aurore); Gédalge. 7 »

Mathilde Osso : *Zaripha*, idylle orientale. Lettre-préface de Paul Brulat; Edition idéaliste. 10 »

Jules Reboul : *Le père Bacchus.* Préface de J.-H. Rosny aîné; Edit. de la Terre. 12 »

Théâtre

François Vaucienne : *Pétrarque et Laure*, drame en 5 actes, en vers. Portrait de l'auteur par Henry de Groux; Jacomet, Villedieu (Vaucluse). 10 »

Urbanisme

Jules Gérard : *Meudon*, étude d'évolution urbaine. Préface de M. Marcel Poète. Avec des illust.; Presses universitaires. 40 »

Voyages

Andrée Viollis : *Seule en Russie, de la Baltique à la Caspienne.* (Documents bleus, n° 38); Nouv. Revue franç. 13 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos d'une biographie de Maupassant. — « L'Assommoir » au « Bien Public ». — Précisions sur « Manco Capac ». — Les origines de Nazleh Hanoum, reine d'Egypte. — Le kermès n'est pas une baie. — Mais ceci est une autre paire de manche. — Nouvelles de Russie. — Les événements de Chine. — Inauguration d'un monument à Eugène Le Roy. — Erratum. — Le Sottisier universel.

A propos d'une biographie de Maupassant.

Vernon (Eure).Ce 20 août 1927.

Monsieur le Directeur,

Dans votre numéro du 15 juin, votre Monsieur Henry-D. Davray qualifiait de « tout sans aucune importance » ce qui concerne ma biographie de Maupassant. Et voilà que deux mois plus tard, c'est-à-dire dans votre dernier numéro du 15 août, il revient à la charge avec une lettre de quatre pages, écrite en collaboration avec M. Edmond Perrée et Monsieur Léon Deffoux. Je frémis à la pensée du factum auquel j'aurais été forcé de répondre si M. Davray eût attaché une importance quelconque à mon livre.

Je n'ai rien à dire ni à Davray ni à Deffoux. J'ai déjà expliqué les raisons de leur rancune à mon égard et il est inutile d'y revenir. Mais quant à leur collaborateur, M. Edmond Perrée, et ses accusations contre

moi de plagiat motivé par un bas appât de lucre, mon honneur mis en cause m'oblige de vous prier de me laisser exercer mon droit de réponse.

J'ignorais l'existence et de Monsieur Perrée et de son article sur *Boule de Suif* jusqu'au jour, en octobre 1926, où me parvint en Corse le *Journal de Rouen* du 24 octobre de cette année qui contenait le long et élogieux article sur mon *Maupassant* de feu M. Georges Dubosc, le chroniqueur normand, auteur et historien dont nous déplorons tant la mort récente. Et voilà comment j'ai appris qu'un Monsieur Perrée existait et qu'il eût écrit un article sur *Boule de Suif* dont je me serais servi. Je cite Dubosc :

Le début du livre de l'écrivain anglais est bien original et bien inattendu. C'est la vie triste et lamentable d'Adrienne Legay, celle qui fut la véritable *Boule de Suif*. Autant que possible, Robert Sherard l'a reconstituée en une véritable enquête très adroitement menée. Il s'est appuyé sur le récit qui avait été publié à sa mort, sur cette pauvre femme, dans le *Journal des Débats* par Edmond Perrée. Il l'a complété par de nombreux détails, parfois attristants, sur les milieux où se déroula cette existence, jusqu'à une tentative de suicide vraiment navrante. Il apparaît, dans cette sorte de préface à la vie douloureuse, *evil fate*, de Guy de Maupassant, que l'écrivain anglais a voulu rapprocher ces deux cas d'une affreuse détresse morale, *general sensation of gloomy wretchedness*, et éclairer l'un par l'autre. Tous deux n'étaient-ils pas des enfants du pays de Caux ? Elle, née à Eletot, et lui à Tourville-sur-Arques.

Cet article parut sept semaines après la publication de mon livre. Ne connaissant aucun Monsieur Perrée de nom et n'ayant vu aucun article sur *Boule de Suif* qui aurait paru dans le *Journal des Débats*, je m'imaginais que M. Dubosc s'était trompé, ma conviction étant avoir puisé cette partie de mon travail dans le *Journal de Rouen* et *Le Petit Rouennais*. J'aurais écrit à M. Dubosc pour m'éclairer la religion, n'eussé-je pas su par expérience que, bon et serviable au plus haut degré, Dubosc ne répondait jamais. Sa belle plume était autrement occupée.

Personne ne m'a jamais parlé de M. Perrée ni de son article sur *Boule de Suif* et lorsque M. Perrée dit savoir « que son nom me fut indiqué par divers amis auxquels je m'étais adressé lors de mon passage à Rouen pour me documenter sur Maupassant », il dit ce qui n'est pas. Je le mets au défi de citer le nom d'une seule personne qui m'aurait indiqué son nom. Je me suis d'ailleurs exclusivement adressé à des messieurs de la Bibliothèque Municipale et ce furent M. Henri Labrosse, M. Delavigne et M. Isaac. Pour me documenter sur Adrienne Legay j'ai exploré le quartier de la rue des Charrettes, j'ai rendu visite aux commissariats de police et j'ai même « interviewé » le digne et serviable Monsieur Gigas. J'ai bien donné deux semaines à tâcher de me renseigner sur la pauvre Adrienne. Eussé-je su qu'il

vivait à Rouen un Monsieur Perrée, qui aurait écrit sur cette malheureuse, je me serais précipité chez lui avec la célérité d'un lièvre électrique.

Ce fut le nommé Deffoux qui, consacrant à mon livre qu'il n'avait pas lu un article diffamatoire dans une brochure de publicité de la Maison Crès, me fit savoir que le Perrée dont parlait Dubosc existait réellement et que c'était dans *Le Temps*, et non pas dans *Les Débats*, dix ans après la mort d'Adrienne Legay, qu'il avait publié sur elle un article que Deffoux me reprochait d avoir utilisé sans référence à son auteur. Je répondis de suite que je n'avais, avant la publication de mon livre, jamais entendu parler de Perrée ni de son article. Les éditeurs de la brochure en question n'insérèrent point ma lettre, mais m'écrivirent une lettre me proposant contre remboursement un exemplaire du livre de M. Albalat. A une deuxième lettre plus tard ils me répondirent en m'envoyant une carte imprimée où je lus que le directeur — comme le Monsieur d'une farce célèbre — resterait chez lui « pour ses amis », telle heure et tel jour.

Ce ne fut que lors de la publication de la lettre de Monsieur Perrée dans votre revue du 15 août avec les colonnes parallèles de son texte et de mon adaptation de celui-ci que je me rendis compte qu'effectivement je m'étais servi d'un article dont il était l'auteur. Je croyais tout d'abord qu'il avait dû puiser à la même source pour ses renseignements sur *Boule de Suif*, où j'étais encore convaincu avoir puisé ces renseignements moi-même, c'est-à-dire dans les journaux contemporains de Rouen. Je pris de suite le train pour Rouen, trouvai la Bibliothèque fermée, mais s'ouvrant gracieusement pour moi, et demandai de suite communication de mon livre sur Maupassant, et de la collection du *Journal de Rouen* et du *Petit Rouennais*. Rien. Je me fis alors donner le dossier Maupassant et le parcourus soigneusement sans trouver aucune coupure de journal contenant ce que je cherchais. Un des employés m'affirma alors que la Bibliothèque n'avait jamais possédé l'article de Monsieur Perrée et qu'il n'avait jamais été au dossier Maupassant. « Mais alors où ai-je pu trouver tout cela sur *Boule de Suif* ? » Ce fut le même employé qui me suggéra le beau livre de Lumbroso. Il me le chercha et effectivement là, à la page 351, je trouvai un article sur « Maupassant et *Boule de Suif* », de sept pages. Aucun nom d'auteur n'était donné ni référence au Journal d'où il fut extrait. Pourtant, en tournant la page 357, je vis au commencement d'un nouveau chapitre ces mots : — « A ces renseignements fournis par Edmond Perrée sur l'origine des contes de Maupassant, etc... ». — Etait-ce là l'assertion que les sept pages précédentes furent copiées textuellement d'un article de M. Perrée ou une indication que l'article ainsi annexé avait paru telle date dans le *Temps* ? J'ai compris alors comment bien involontairement

j'avais été porté à infliger à Monsieur Perrée la terrible perte financière et littéraire en ne l'ayant pas cité comme « ayant fourni les renseignements » sur lesquels étaient basés mes chapitres sur *Boule de Suif*, dont il se plaint si amèrement dans votre revue et qui a tant révolté l'âme candide des deux plumitifs qui l'ont fait servir à leurs basses rancunes. J'avais fait copier par la dactylographe de la Bibliothèque qui a fait beaucoup de travaux de la sorte pour moi les 7 pages que Lumbroso avait copiées du *Temps* et ce manuscrit est allé rejoindre dans mon immense dossier Maupassant tous les papiers, coupures, etc., que j'avais sur Adrienne Legay, à laquelle à ce moment-là je ne pensais consacrer que quelques lignes. Quand pour des raisons que vos trois correspondants ne comprendraient certainement pas, mais dont Georges Dubosc a indiqué une partie, je me résolus de mettre *Boule de Suif* en vedette, je me suis servi de tout ce que j'ai trouvé à son sujet parmi mes notes. La copie de l'article de Lumbroso ne portant aucune indication d'origine aura été pris par moi comme un reportage quelconque anonyme. Même si je l'avais reconnu comme sortant du livre de Lumbroso, je ne lui en aurais pas attribué la paternité, car je connaissais son livre comme un ramassis de coupures de toutes sources. Mais j'ai dû l'attribuer à un des journaux de Rouen, le *Petit Rouennais*, où j'ai aussi fait copier des articles. Ce journal étant défunt et l'article anonyme, j'ai négligé d'annoncer que c'était sur lui que j'avais basé une partie de mon travail. Et voilà les faits sur lesquels M. Edmond Perrée base contre moi son accusation de plagiat.

Quant à l'accusation d'avoir agi dans un esprit de lucre, Monsieur Perrée peut se consoler. Mon livre de propagande pour un auteur français méconnu et même condamné dans les pays vertueux pour lesquels j'écris ne pourrait jamais être du bon « business ». Mais comme pour mes livres sur Wilde et sur Zola, je m'étais résigné d'avance à une forte perte pécuniaire. Le trio qui a essayé de me salir dans votre revue ne comprendra pas, mais le fait est que j'ai trouvé et pour mes livres sur Wilde et mes écrits sur Zola ma grande récompense dans la réussite écrasante de ma propagande. J'ai lieu de penser que la même récompense m'attend pour mon livre sur un homme auquel je dois les plus grandes joies littéraires de ma vie. En attendant j'en suis pour plus de 250 livres sterling de ma poche. Cela rentrera sans doute avec le temps, mais assurément pas de mon vivant.

Comme autre consolation au lésé Monsieur Edmond Perrée, je lui promets que, dans une nouvelle édition de mon livre que je dois préparer, je supprimerai les deux premiers chapitres. Mon éditeur désire une édition abrégée du *Maupassant*, ne pouvant pas, dit-il, donner pour 10/6 un volume qu'il vend actuellement à l. 1 — et la biographie devant

être conforme comme prix et comme format à l'édition complète des œuvres traduites de Maupassant.

J'avais voulu faire quelque chose pour la mémoire d'une pauvre fille. Son concitoyen m'en empêche. Haussons les épaules et passons.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, mes respectueux hommages.

ROBERT HARBOROUGH SHERARD.

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à MM. Henry-D. Davray et Léon Deffoux qui nous répondent :

Cher Directeur,

Des lettres écrites sans courtoisie, sur un ton insolent et comminatoire, ne sont pas des arguments et ne sauraient nous intimider. Dans cette correspondance au sujet de Maupassant, la personnalité de Mr Sherard nous importe peu et nous lui laissons le soin de se présenter lui-même. Ses propos impertinents nous dispensent de tout commentaire. Nous avons démontré que Mr Sherard a fait son emprunt sans référence, et ses aveux confirment notre démonstration.

Ce qui nous importe, c'est que chacun reçoive son dû. Il nous a paru certain que la découverte de l'identité de Boule de Suif est entièrement et exclusivement due aux sagaces recherches de M. Edmond Perrée. Nous l'avons dit et prouvé.

Dans son incohérente élucubration, Mr Sherard reconnaît qu'il a pris dans le livre de M. Albert Lumbroso ce qui concerne l'identification de Boule de Suif. Mais alors que M. Albert Lumbroso ne manque pas de noter que « ces renseignements ont été fournis par M. Edmond Perrée », Mr Sherard ne cite ni M. Edmond Perrée ni M. Albert Lumbroso.

Néanmoins il a l'audace de dire que le livre de ce dernier est un « ramassis de coupures ». Voilà une expression de mépris qui ne va pas sans étonner chez un « auteur » qui a trouvé ce livre assez bon pour y prendre sept pages avec une telle hâte qu'il en « oublia » de fournir la moindre référence.

Le mauvais cas étant prouvé, Mr Sherard ergote. Peu importe. L'essentiel est qu'il reconnaît qu'il a connu l'article de M. Edmond Perrée « *vià* » Lumbroso. Il n'est pas inutile d'avoir obtenu de lui-même ces aveux sur sa méthode de travail.

Il dit aussi avoir trouvé des renseignements dans le *Petit Rouennais* qu'il « n'a pas cité parce que ce journal n'existe plus sous ce titre » ! Or, le *Petit Rouennais* a reproduit intégralement, en son temps, *y compris la signature E. Perrée*, l'article en question.

Que Mr Sherard ait recopié l'article de M. Edmond Perrée dans *Le Temps*, dans *Le Petit Rouennais* ou dans le livre de M. Lumbroso, nous avons à retenir son aveu qu'il l'a connu, et le rapprochement des tex-

tes, l'enchaînement des faits rapportés prouvent qu'il n'a fait que le traduire. C. Q. F. D.

Nous en avons une preuve plus catégorique encore. Mr Sherard a reproduit servilement une faute typographique. Ce n'est pas vers 1848, comme il a été imprimé dans *Le Temps*, et par suite dans Lumbroso et dans *Le Petit Rouennais*, qu'est née Adrienne Legay, mais le 20 octobre 1842, ainsi qu'en témoignent le registre de l'état civil d'Eletot et le dossier commercial de la malheureuse fille qui eut trop bon cœur pour réussir dans le commerce... « surtout en Normandie », comme dit avec tact Mr Sherard.

En outre, la population d'Eletot, qui était de 850 habitants environ, il y a une trentaine d'années, lorsque M. Perrée procéda à ses recherches, n'est plus que de 690 habitants depuis la guerre. C'est ce chiffre qu'aurait trouvé Mr Sherard s'il ne s'était borné à recopier celui de 1902.

Pour ce qui est de l'allusion à *Madame Bovary*, Flaubert dit bien, comme le rappelle M. Perrée, qu'elle rencontre l'étudiant Léon vers le bas de la rue Nationale, mais il ajoute qu'ils vont ensuite dans un hôtel sur le port. Il n'est pas question du tout, à l'encontre de ce qu'allègue Mr Sherard, de café de la rue Nationale, et il faut être singulièrement ignorant des choses de province pour supposer que Mme Bovary aurait consenti sans hésiter à suivre Léon dans un des meublés de cette rue où elle aurait eu grande chance d'être signalée.

De tout ceci il ressort que c'est M. Edmond Perrée qui a identifié Boule de Suif, et que Mr Sherard s'est borné à utiliser le résultat des recherches de l'érudit Rouennais sans donner aucune indication de source. Nous laissons aux lecteurs le soin de donner à ce procédé le qualificatif qui lui convient. Et nous ajouterons que le geai a tort de pousser des cris quand il est paré de plumes de paon.

Croyez bien, cher Directeur, à nos sentiments les meilleurs.

HENRY-D. DAVRAY.

LÉON DEFFOUX.

§

« L'Assommoir » au « Bien Public ». — Sur l'édition pré-originale de *L'Assommoir* et sur les incidents qui marquèrent la publication de ce roman dans le *Bien Public*, d'Yves Guyot, puis dans la *République des Lettres* de Catulle Mendès, le *Mercure de France* a déjà publié plusieurs échos documentaires dans ses numéros des 1er novembre et 1er décembre 1926, 1er et 15 août 1927.

Il reste, pour être complet, à reproduire la note qu'inséra, le 6 juillet 1876, *Le Bien Public*, lorsqu'il annonça en première page que la publication de *L'Assommoir*, interrompue dans ses colonnes, allait continuer dans la *République des Lettres*.

Comme nos lecteurs le savent, nous avons dû interrompre la publication de *L'Assommoir*, le remarquable roman de M. Emile Zola; l'auteur s'étant laissé devancer nous avait demandé un délai.

Aujourd'hui, la deuxième partie de *L'Assommoir*, beaucoup plus considérable que la première, est entièrement terminée ; mais, comme nous nous trouvons engagés dans une publication nouvelle très intéressante [*Les Compagnons du Glaive*, par Léopold Stapleaux] nous avons songé à une combinaison fort avantageuse pour nos abonnés.

Par suite d'arrangements pris avec l'administration de la *République des Lettres*, 2, rue de Châteaudun, tous nos abonnés anciens ou nouveaux qui en feront la demande recevront gratuitement cette revue où sera publiée, *in extenso*, à partir du 9 juillet, la deuxième partie de l'*Assommoir*.

Et, dans le numéro du 10 juillet 1876, à l'intention de ses lecteurs abonnés, le *Bien Public* insérait la note suivante, en tête de sa première colonne :

Demain, la deuxième partie de *L'Assommoir* paraît dans la *République des Lettres*. Voulant faire bénéficier nos acheteurs au numéro de cette prime, nous joignons à chaque exemplaire un bon relié à la date du journal. 7 numéros donnent droit à un exemplaire de la *République des Lettres*.

C'était en somme répondre fort courageusement aux injures des abonnés que mécontentaient les audaces de Zola ; l'auteur se retirait ainsi avec les honneurs de la guerre et les lecteurs que *L'Assommoir* intéressait pouvaient continuer leur lecture. Seul, le journal y perdit les 10.000 francs qu'il avait versés à Zola et qu'il ne voulut point lui reprendre. — L. DX.

§

Précisions sur « Manco Capac » (à propos d'une citation du dernier numéro du *Mercure*, p. 423). — *Manco Capac*, premier inca du Pérou, tragédie nouvelle, fut représentée, pour la première fois, le 13 juin 1763, à la Comédie-Française.

Ce fut le début de M. Le Blanc de Guillet. La pièce dut, selon Grimm, un succès relatif à un seul vers, qui, d'après Bachaumont, est celui-ci :

Voici l'homme civil, et voici le sauvage.

Par contre, l'auteur dut supprimer, à la deuxième représentation, un vers que le ridicule a fait survivre :

Crois-tu de ce forfait Manco Capac capable ?

La pièce fut reprise le lundi 28 janvier 1782. Cette reprise s'explique par des tirades de cet ordre :

Ah ! crois-moi, retournons dans ces forêts tranquilles,
Du bonheur des humains seuls et premiers asiles,
Où le sauvage, errant sans travaux et sans soins,
Vit au hasard des fruits offerts à ses besoins,

Sans droits que ses besoins, sans lois que la nature,
Ignorant de nos arts la fatale culture,
Riche de tous les biens, mais sans propriété
Et souverain du monde avec égalité...

F. V. G.

§

Les origines de Nazléh Hanoum, reine d'Egypte. — Sous le titre *Une Reine d'origine française*, l'*Excelsior* du 23 août a publié une notice (1) qui fourmille d'erreurs.

Il y a cent treize ans, y lisait on, jour pour jour, le capitaine Sèves, jeune officier français, quittait son pays pour l'Egypte.

Aujourd'hui, son arrière-petite-fille arrive à Paris, reine d'Egypte... Quatre ans après son arrivée en Egypte, le « colonel » Sèves se faisait musulman... et il épousait une jeune fille musulmane. Une de ses filles devint la femme de Chérif Pacha qui fut le grand-père de la reine...

Le Lyonnais Sèves qui avait débarqué à Alexandrie au début de 1816 — et non pas en 1814 — n'épousa point une jeune fille musulmane, mais une jeune fille grecque et chrétienne, que les soldats d'Ibrahim Pacha avaient emmenée captive de Tripolitza, d'où elle était native, lors du sac de cette ville. Elle s'appelait Chrisoula et elle était âgée de 17 ans, blanche de peau, la chevelure noire, les yeux bleus. Sèves, *alias* Soliman bey, la vit, la trouva à son goût, et l'ayant achetée comme esclave, en fit sa favorite ; il l'affranchit aussitôt après en lui signant un « billet de liberté » qui lui permit d'échapper aux entreprises des *djellabs* (2) au cas où il viendrait à disparaître. Elle apprit vite l'arabe et ils s'entendirent fort bien. Le caprice se changeant en amour, quand les troupes d'Ibrahim évacuèrent la Morée (1828), Soliman transporta avec lui Chrisoula en Egypte ; à la naissance de leur premier enfant, il en fit sa légitime épouse, sans toutefois exiger d'elle ce que Méhémet-Ali avait exigé de lui-même, qu'elle abjurât sa foi, à laquelle, apparemment, elle tenait plus qu'il n'avait tenu à celle de ses pères. Chrisoula demeura donc chrétienne, quoique claquemurée dans un harem ; Soliman, incorrigible soudard, se conduisait dans le privé en parfait infidèle, sans souci des prescriptions du Koran, mangeant du porc, buvant sec et lâchant à tout propos d'épouvantables jurons (3), mais il tenait à ne pas scandaliser les Croyants et jouait le tartufe en public. Il avait eu un fils de Chrisoula, qu'il nomma, pour plaire à la mère, Iskender ou Alexandre, et deux filles à qui une ci-devant écuyère de Tarascon,

(1) Qu'on retrouve dans d'autres journaux.

(2) Marchand d'esclaves.

(3) « Le vieux brave est un excellent homme, franc comme un coup d'épée et grossier comme un juron. » Flaubert au Dr Jules Cloquet, *Corres.*, éd. du *Centenaire*, t. Ier, p. 288.

échouée en Egypte après maintes mésaventures galantes, fut chargée d'enseigner le français, les bonnes manières et le piano. Horace Vernet a peint en un tableau les traits de la progéniture du vainqueur de Koniéh. Iskender bey, bien qu'élevé en France par les soins du duc de Luynes, ne fournit pas une carrière brillante : il se fit oublier dans le poste subalterne qu'il occupait à la manufacture d'armes de Saïd Pacha ; quant à ses sœurs, filles de Soliman et de Chrisoula, l'une fut demandée en mariage par Chérif bey, né à Constantinople de parents circassiens, qui avait été attaché à la personne de Soliman, après son retour de France où il avait suivi les cours de Saint-Cyr, l'autre par un des condisciples de Chérif, Mourad Bey (1).

Nazléh Hanoum, on le voit, a du sang français et grec dans les veines. — AURIANT.

§

Le kermès n'est pas une baie. — Dans son très intéressant article *La querelle des coiffures*, P. Gentizon (page 295 du *Mercure*, n° 701) écrit :

> Grâce à une petite baie, le kermès, qui, recueilli aux environs, permettait de le teindre facilement en rouge foncé.

Kermès, de l'arabe *kirmis*, n'est pas une baie, mais un animal, petit homoptère qui recouvre de son corps ses œufs. Ainsi protégés par une coque, les œufs peuvent triompher de l'hiver. Or, c'est cette coque desséchée qui, broyée avec de l'eau, donne la magnifique couleur rouge connue sous le nom de carmin.

Le lecteur n'a qu'à examiner un rameau de figuier, il est sûr d'y voir le kermès sous forme d'une écaille ovoïde. — Dr HENRY LA BONNE.

§

Mais ceci est une autre paire de manches. — Mussolini, qui prétend régénérer l'Italie, ferait bien de s'en prendre à la plaie du pourboire, qui, comme partout, y sévit. Mais, si la chose est internationale, a-t-on observé que le nom en est français ? Oui, puisque, dans la savante *Romania* — XXVIII, 486 — Gaston Paris a écrit qu'il était « plus que probable que l'italien *mancia* est un emprunt fait au français ». *Mancia*, qui équivaut à *pourboire*, n'apparaît sans doute pas avant le xve siècle. Or, bien avant, chez nous, il était d'usage d'employer le vocable *manche* dans le sens de *bourse*. La manche, outre qu'elle se donnait en présent au moyen âge — car elle était mobile et s'adaptait à l'habit, ou, plus vraisemblablement, à la chemise (cf. A. Schultz,

(1) Chérif et Mourad devinrent par la suite pachas l'un et l'autre, le premier « ministre » des Affaires étrangères d'Ismaël, le second aide de camp de ce khédive.

Das hœfische Leben, I, 253 et L. Spitzer. *Revista de Filologia Española* — servait également à envelopper les présents que l'on faisait. Dans le *Roman de Troie*, on lit :

La destre manche de son bras
Bone et fresche de ciclaton
Li done en leu de gonfanon...

Et, dans l'*Alixandre* :

Une mance ridée, plus blance que n'est nois,
Ouvrée ricement d'un drap Antigonois
Ot li ber à son brac à la guise des Franceis...

G. Paris, d'autre part, qui n'a pas parlé du « don de la manche », citait, comme preuve que la manche servait de bourse, deux passages médiévaux caractéristiques et renvoyait à Godefroy, t. IX, *s.v.* : *fourrer* (*fourrer la manche*). Par esprit de contradiction, le *Romanisches Etymologisches Wœrterbuch* prétend (5300 et 5283) que Paris se trompa et que l'italien *mancia* serait une reconstruction (*Rückbildung*) du latin *manciola*, soi-disant « attesté par l'abruzzien *mangiole* (*petite main*) ». Ce serait le cas de répéter que l'Allemand « tient dans sa manche » (c'est-à-dire : sous son pouvoir ; cf. Leroux, *Dictionnaire comique* (1752)...) l'esprit de contradiction .. — C. P.

§

Nouvelles de Russie. — Pour continuer cette rubrique, signalons, après la survivante du massacre d'Ekaterinenbourg, la grande-duchesse Anastasie, fille du tsar, retrouvée soi-disant l'année dernière à Berlin, un nouveau survivant de la tuerie sibérienne :

Voici, écrit le *Matin* (24 août 1927), qu'on a retrouvé le grand-duc Alexis de Russie. L'héritier légitime et direct de l'immense empire a échappé au monstrueux massacre de Ekaterinenburg. Il se trouve en Poméranie polonaise, à Bydgosz, où il est l'hôte d'une famille russe du nom de Zuruk ; il exerce, si on peut dire, le métier de « linger ». Il taille et coud à la main chemises et combinaisons, et son habileté à broder, à faire les jours et les « trous-trous » est tout à fait remarquable.

Il faut savoir que l'authentique tsarevitch aurait pris l'habitude de ces travaux durant ses longues maladies.

L'homme qui vit à Bydgosz se fait appeler Eugène Nicolaiévitch Ivanoff ; il ressemble étonnemment à Alexis et souffre comme lui d'hémophilie :

L'explication de l'énigme ? Ce n'est pas le tsarevitch qui a été assassiné à la maison Ipatief, mais le fils d'un cuisinier, du nom d'Ivanoff, ressemblant au grand-duc et qu'on a réussi à lui substituer.

A rapprocher, en attendant le démenti du cuisinier Ivanoff, de cer-

tain rapport de M. Lasies analysé dans le *Mercure* du 15 avril 1920 et qui mettait en doute l'assassinat de la famille impériale.

A remarquer que tous ces « survivants » parlent admirablement l'allemand, alors qu'il est avéré que les enfants de la famille impériale ne connaissaient pas cette langue.

§

Les événements de Chine.

3 septembre 1927.

Mon cher directeur et ami,

Les événements de Chine vont si vite que mes *Lettres Chinoises*, envoyées trop tard pour le numéro du *Mercure* du 15 août, se trouvent annoncer comme probable un revirement amorcé depuis quelques jours déjà. Les Japonais, inquiets de la victoire prochaine russo-sudiste, et qui ont agi pendant la saison des pluies, finie au début d'août, ont obtenu que leur ami Tchang Tso-linn descende énergiquement vers le Sud. La bulle de savon russo-sudiste a éclaté : les Cantonais bolchevisants ne seront pas les maîtres, et le danger pour l'Indo-Chine est reporté à d'autres temps. Reste, dans le Nord-Ouest, l'autre bulle de savon russo-protestante de Feng Yu-siang. La nouvelle alliance que l'Angleterre offre au Japon permettra-t-elle de chasser les Russes de Mongolie et du Turkestan ? Ce serait alors l'effondrement des Soviets en Asie et peut-être en Europe : les nouvelles de l'automne vont être d'un haut intérêt pour le monde entier.

Puis-je vous demander, s'il n'est pas trop tard, de publier ce mot dans les *échos* pour expliquer le sens des *Lettres* parues le 1er septembre ?

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

§

Inauguration d'un monument à Eugène Le Roy. — Un comité s'est constitué pour élever un monument au grand écrivain provincial Eugène Le Roy, l'auteur de *Jacquou le Croquant*. Ce comité est ainsi composé : Président d'honneur, M. Marcel Prévost, de l'Académie Française ; président, M. Yvon Delbos, député de la Dordogne, ancien ministre de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts ; vice-présidents, MM. E. Estaunié, de l'Académie Française, président de la Société des gens de Lettres, de La Batut, sénateur de la Dordogne, président du Conseil général, Periès, préfet de la Dordogne, Raoul Rousset, ancien bâtonnier, Pantauberge, maire de Montignac ; secrétaire général trésorier, M. René Berton ; secrétaire adjoint, M. Laval. Le monument sera inauguré le dimanche 25 septembre, à Montignac (Dordogne), sous la présidence de M. Herriot, ministre de l'Instruction publique.

§

Erratum. — Au lieu de : *A propos des inédits de M. Thiers*, titre d'un écho du dernier numéro (1er septembre, p. 504), il faut lire : *Des propos inédits de M. Thiers.*

§

Le Sottisier universel.

... Enfin, tandis que notre train provincial et cahoté longe dans un grand bruit vulgaire le sentier que le traître Ephialtès indiqua aux Romains, et qui passe à mi-côte au-dessus des Thermopyles désertes... — PIERRE DOMINIQUE, *Mercure de France*, 1er août, p. 631.

Je viens de parler, Messieurs, devant vous, la bouche ouverte, plein de mon sujet... — JULES TROUBAT, *Conférence sur Sainte-Beuve* (*Une amitié* à la d'Arthez).

Voici donc officiellement dissolue l'association Drouhin-Levine. — *Le Journal* 31 août.

On recherche les survivants d'une bande de quatre Polonais dont trois ont été assassinés. — *Le Journal*, 10 août (titre d'article).

Il a grande envie de se marier. Mais il faut choisir. Très recherché, il hésite entre trois ou quatre jeune filles, dont une jeune veuve... — *Nouvelles Littéraires*, 3 septembre.

On croit pour ces jours ci à une amélioration certaine des conditions atmosphériques. —*Excelsior* 19 août (titre d'article).

Puis le chauffeur reprit sa place en poussant un cri de triomphe :
— En avant !
Et il mit l'allumage à la troisième vitesse. — *Les Aventures de Richard Bliss*, trad. par ALICE PUJO, *L'Intransigeant*, 30 août.

Les obsèques de Mme Eugène Gauthier, le regretté professeur de musique du Lycée Masséna, ont eu lieu hier matin à 8 h. 30... Le deuil était conduit par Mme Eugène Gauthier. — *L'Eclaireur de Nice*, 30 juillet.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

DU

TOME CXCVIII

—

L'OFFICE

du « Crapouillot », 3,

L'Office de Livres de l'excellente revue littéraire, « Le C
s'adressant à tous les lettrés des colonies et de l'étranger
çaises.

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le syst
chèques multiples. Au reçu du premier versement, un com
averti à chaque envoi de son solde créditeur.

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

En dehors des clients possédant des comptes co
en tous genres accompagnées de leur montant (pl

MONTANT DES PROVISIONS A

(Port re

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois..................
— 4 livres nouveaux — ....
— 8 livres nouveaux — ....
Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un
des éditions originales, des éditions d'art et de grand luxe.

Ce tarif est basé sur le nouveau prix moyen des li
tatif) à la revue illustrée d'arts et de lettres « Le C

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **55 fr.** (France) / **75 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot" (et **65 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

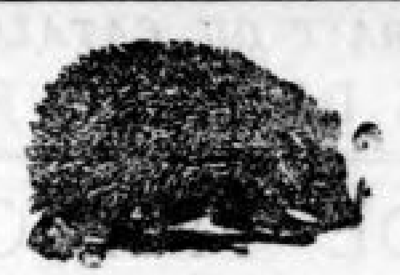
III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

Bibliothèque du Hérisson



Éditions
Edgar MALFÈRE
26, Bd. Jules-Verne
AMIENS

R. C. Amiens 39-34 — Chèque postaux Paris 22066

ROMANS NOUVEAUX (*31 Juillet*)

Jean-Renaud — LE BOUT DE RAIL.

Le Bout de Rail, c'est l'équipe des aventuriers de tout poil, Français renégats, coquins étrangers, femmes interlopes, la plupart à la solde de Moscou, qui s'efforcent de détruire l'œuvre de nos grands coloniaux pour la plus grande joie et le plus grand profit des ennemis de la France. Jean-Renaud les a vus partout dans nos colonies et il les cloue au pilori dans ce roman courageux et passionnant qui se passe au Maroc en 1926.

Yves Le Febvre. — LA FRANQUE aux CHEVEUX d'OR.

C'est l'histoire mouvementée et tragique d'une femme d'amour à la Cour de Charlemagne. Le Comte Gontran-le-Loup, l'Empereur lui-même et son fils Pépin se disputèrent ses faveurs. Mais elle éveilla la jalousie de Maltegarde, la concubine du Maître, et elle périt assassinée.

Général Krassnoff. — L'AMAZONE DU DÉSERT.

Ce charmant roman d'amour, traduit du russe par le général N. Murat, se passe dans les montagnes de la frontière russo-chinoise, au poste de Koldjat, entre un capitaine de cosaques et une amazone intrépide. Ce livre honnête et sain sur les mœurs de la Vieille Russie contient le récit d'une expédition à l'infernale Tourfan, la ville souterraine de la Chine occidentale.

Jean Favery. — THÉODORE, ROI DES ILES.

Voici l'histoire d'un roi nègre qui régnait sur un groupe d'îles de l'Océan Pacifique où la vie humaine et la possession des femmes n'ont pas la même valeur que chez nous La hantise de ses cruautés empêchait Théodore de dormir et seul l'amour pouvait lui faire oublier un instant ses crimes.

RAPPEL DES DERNIERS ROMANS PARUS

Odette Keun. — LE PRINCE TARIEL.

Odette Keun est une intrépide voyageuse. Elle a vécu de longs mois en Géorgie sous le régime mencheviste et parcouru le Caucase en tous sens après la révolution russe de 1917. Elle décrit ces contrées merveilleuses et leurs populations belliqueuses avec une puissance et un coloris extraordinaires. En même temps que le roman tragique du prince Tariel Abhazi, ce livre est l'histoire récente de sa noble patrie, la République socialiste de Géorgie qui se détacha de la Russie en 1918, se débattit plusieurs années sous les intrigues et les convoitises des Anglais, des Russes et des Turcs, et fut finalement absorbée par les Soviets.

Paul Vimereu. -- LES AMANTS DU REMPART

La Bretagne entière se passionne pour ou contre ce roman. Autour des « Amants du Rempart », la vieille cité corsaire de Saint-Malo vit de sa vie moderne si active et si pittoresque, avec ses intrigues amoureuses, politiques et commerciales. Les personnages sont si adroitement croqués et manœuvrés qu'on veut à toute force les croire vivants. Cela suscite la colère des uns, l'hilarité des autres, mais ne laisse personne indifférent.

Jean-Renaud. -- L'HOMME AU LOUP.

Après la description tragique de la révolution russe à Kiew, ce roman raconte l'odyssée passionnante d'une Sapho slave, voluptueuse et cruelle, qui entraîne l'Homme au Loup dans son sillage, de la Russie Bolcheviste à la Pologne renaissante et ensuite au Tonkin dans les milieux hallucinants de la Légion étrangère.

Chaque volume sur alfa : 12 fr. (*catalogue sur demande*).

ŒUVRES DE RACHILDE

ROMAN

Les Hors Nature, *mœurs contemporaines*, **roman.** Volume in-18.................. 12 fr. »

La Tour d'Amour roman. Volume in-18........ 12 fr. »

L'Heure sexuelle, roman. Volume in-18........ 12 fr. »

La Jongleuse, roman. Volume in-18................ 12 fr. »

Contes et Nouvelles, suivis du Théâtre. Vol. in-18.. 12 fr. »

La Sanglante Ironie, roman. Volume in-18..... 12 fr. »

L'Imitation de la Mort, Volume in-18........ 12 fr. »

Le Dessous, roman. Volume in-18................ 12 fr. »

Le Meneur de Louves, roman. Volume in-18. 12 fr. »

Son Printemps, roman. Volume in-18.............. 12 fr. »

L'Animale, roman. Vol. in-16...................... 12 fr. »

LITTÉRATURE

Dans le Puits, *ou la vie intérieure, 1915-1917*, **avec** un portrait de l'auteur par Lita Besnard, **reproduit en héliogravure.** Volume in-18..................... 12 fr. »

THÉATRE

Théâtre (précédé de *Contes et nouvelles*). Volume in-18. 12 fr. »

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

ŒUVRES DE GEORGES DUHAMEL

ROMAN

Vie des Martyrs, 1914-1916. Vol. in-16.... 12 »
Civilisation, 1914-1917. (Prix Goncourt, 1918.) Vol. in-16........ 12 »
Confession de Minuit. Vol. in-16........... 12 »
Les Hommes abandonnés. Vol. in-16...... 12 »
Deux Hommes. Vol. in-16................... 12 »
Le Prince Jaffar. Vol. in-16................ 12 »
La Pierre d'Horeb. Vol. in-16.............. 12 »
Journal de Salavin. Vol. in-16.............. 12 »

LITTÉRATURE

Paul Claudel, suivi de Propos critiques. Vol. in-16.................................. 12
Les Poètes et la Poésie. Vol. in-16........ 12
Les Plaisirs et les Jeux, Mémoires du CUIP et du TIOUP. Vol. in-16 12
Lettres au Patagon. Vol. in-16 12

PHILOSOPHIE

La Possession du Monde. Vol. in-16....... 12
Entretiens dans le tumulte, Chronique contemporaine, 1918-1919. Vol. in-16.................. 12

POÉSIE

Elégies. Vol. in-16.................................. 9

THÉATRE

Le Combat, Pièce en 5 actes. Vol. in-16.............. 12
La Journée des veux, Comédie en 3 actes, suivie de Quand vous voudrez. Comédie en un acte. Vol. in-16.......... 12
La Lumière, Pièce en 4 actes. Vol. in-18............. 7

RA E, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

: Seine 80.493

QUE CHOISIE

0,2 13,5), à 20 Francs le volume

V DE :

CE RLINCK

Hu .... 1 vol.
la e............... 1 vol.

EAN AS

es nes. Le **Pèlerin pas-**
e visage. **Sylves. Éry-**
es s............... 1 vol.
phi .... 1 vol.

RI NIER

l'Ac nçaise

d'a Cité des **eaux**. 1 vol.
ée. r des **heures**.. 1 vol.
gue ins............... 1 vol.
us. ment. **Sites. Episode.**
.... 1 vol.
s. anciens **et romanes-**
en .... 1 vol.

TH AUD

tes les manuscrits originaux
ons, ire et annotés par Paterne
em uvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

GE NBACH

ola e **Règne du silen-**
.... 1 vol.
es. ir du Ciel **natal. Plu-**
.... 1 vol.

BE AIN

In gmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
L onie **héroïque. Aux**
.... 1 vol.
èm es **inachevés**.. 1 vol.

RC WOB

.... 1 vol.
Ps Libro **della mia Me-**
.... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. ***Poèmes élégiaques**............ 1 vol.
II. ***Poèmes aristophanesques**............ vol.

JEAN DE TINAN

I. ***Penses-tu réussir?** ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*............ 1 vol.
II. ***Aimienne** ou *le Détournement de mineure*. **L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse**............ 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. ***Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie**............ 1 vol.
II. ***Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille.** 1 vol.
III. ***Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route**............ 1 vol.
IV. ***Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes**............ 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. ***Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis**............ 1 vol.
II. ***La Clarté de Vie. Chansons à l'ombre. En Arcadie. Trois chansons françaises. Vision de midi. La Partenza**............ 1 vol.
III. ***L'Ours et l'Abbesse. Saint Martinien. Phocas le Jardinier. Sainte Marguerite de Cortone. La Rose au flot. L'Amour sacré**............ 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

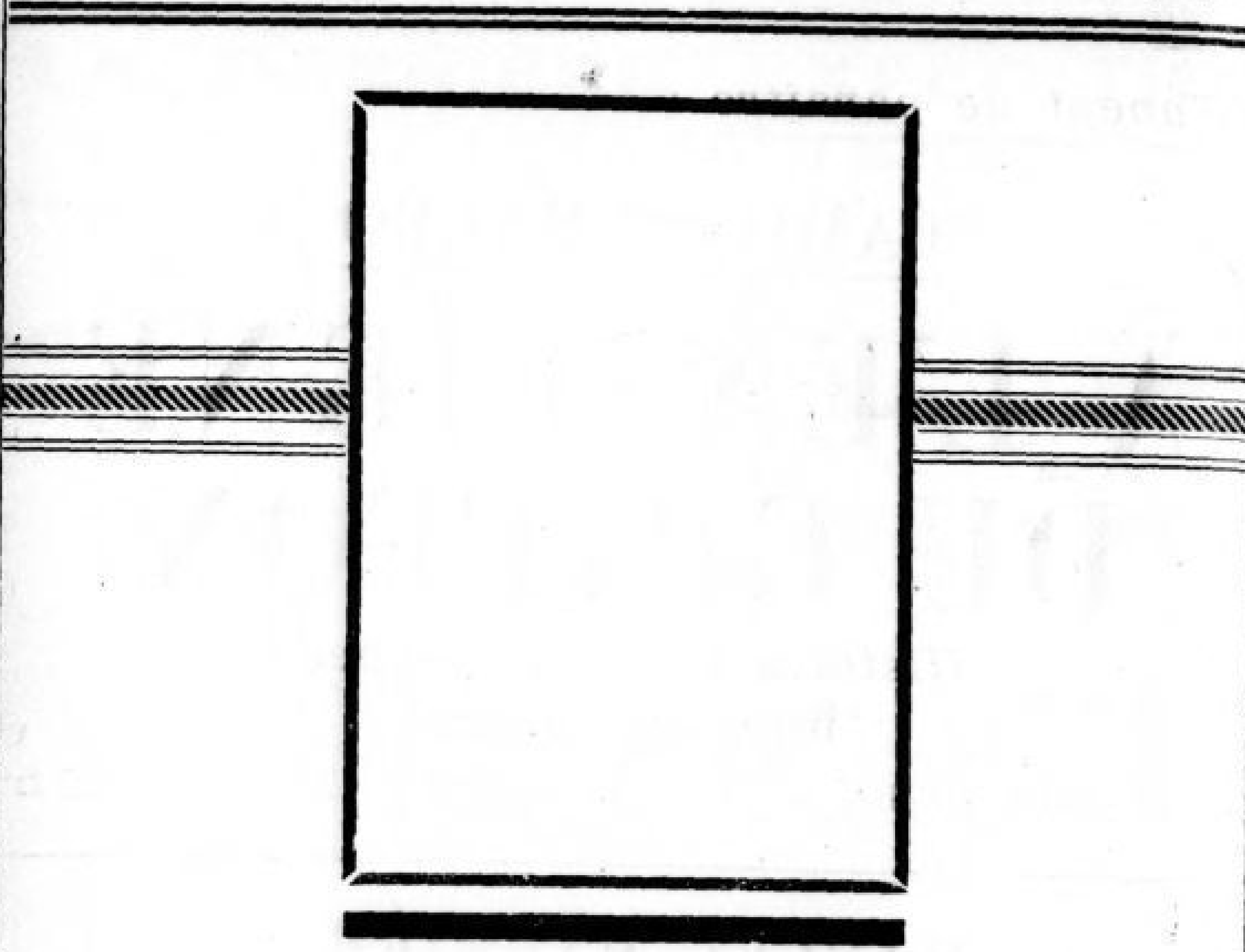
I. ***L'Ève future**............ 1 vol.
II. ***Contes cruels**............ 1 vol.
III. ***Tribulat Bonhomet** suivi de **Nouveaux Contes cruels**............ 1 vol.
IV. ***Axel**............ 1 vol.
V. ***L'Amour suprême. Akëdysséril**............ 1 vol.
VI. ***Histoires insolites**............ 1 vol.
VII. ***La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde** 1 vol.
VIII. ***Morgane Elën**............ 1 vol.

ur , et spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
n à **150** fr. et sur Arches à **60** fr.
rt S Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

peu urnis reliés, aux prix suivants:

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN.
....	**31** fr. **50**	**36** fr. **50**	**48** fr. »	**51** fr. »
....	**37** fr. »	**47** fr. **50**	**60** fr. »	**63** fr. »
....	**34** fr. »	**40** fr. »	**55** fr. »	**56** fr. »
....	**40** fr. »	**50** fr. »	**68** fr. »	**73** fr. »

ec coins, **37 fr. 50** — Plein parchemin janséniste, **75** fr.
e faut y ajouter le prix du volume.



OUVRAGES

DE

COLETTE YVER

	PRIX
AUJOURD'HUI	9 »
UN COIN DU VOILE	9 »
COMMENT S'EN VONT LES REINES	9 »
LES COUSINS RICHES	9 »
LES DAMES DU PALAIS	9 »
DANS LE JARDIN DU FÉMINISME	9 »
LE FESTIN DES AUTRES	9 »
L'HOMME ET LE DIEU	9 »
LE MÉTIER DE ROI	9 »
MIRABELLE DE PAMPELUNE	9 »
LE MYSTÈRE DES BÉATITUDES	9 »
PRINCESSES DE SCIENCE	9 »
LES SABLES MOUVANTS	9 »
VOUS SEREZ COMME DES DIEUX	9 »

Bulletin de souscription à l'abonnement du
" CRAPOUILLOT " et à " L'OFFICE DE LIVRES " du Crapouillot
3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **55 fr.** (France) / **75 fr.** (Etranger) } pour un abonnement d'un an au " Crapouillot "
(et **65 fr.** pour les pays ayant accepté le demi tarif postal.)

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire et de géographie ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

HENRI CYRAL, Éditeur

Ch. post. Paris 225-06 **118, Boulevard Raspail, PARIS-VI**e R. C. Seine 74.390

« COLLECTION FRANÇAISE »

LA « *COLLECTION FRANÇAISE* » *est créée pour réunir, sous une forme artistique, les œuvres les plus remarquables de la littérature française contemporaine. Chaque titre est tiré à 1021 exemplaires numérotés (papier de luxe : Madagascar, Arches et Rives).* L'illustration, *réservée à des artistes français, s'inspire du caractère et de l'époque de chaque ouvrage :* l'impression *est confiée au Maître-imprimeur Coulouma (H. Barthélemy, directeur) (format in-16 soleil 15,5 × 20,5).*

OUVRAGES PARUS :

DOMINIQUE, par Eugène FROMENTIN. Illustrations de Paul-Loys ARMAND. *Épuisé.*

L'EMPREINTE, par Edouard ESTAUNIÉ, de l'Académie française. Illustrations d'André FOURNIER .. .. *Épuisé.*

FROMONT Jeune et RISLER Aîné, par Alphonse DAUDET. Illustrations de P.-L. ARMAND .. .. *Épuisé.*

LES LETTRES DE MON MOULIN, par Alphonse DAUDET. 60 illustrations en couleurs de DANIEL-GIRARD .. .. *Épuisé.*

LE PETIT CHOSE, par Alphonse DAUDET. Illustrations d'André FOURNIER *Épuisé.*

LA PORTE ÉTROITE, par André GIDE. Illustrations de DANIEL GIRARD. *Épuisé.*

MADAME BOVARY, par Gustave FLAUBERT. Illustrations de Pierre ROUSSEAU .. .. *Épuisé.*

NUMA ROUMESTAN, par Alphonse DAUDET. Illustrations de P. L. ARMAND (*presque épuisé*). Sur Rives .. .. **100 fr.**

LE DISCIPLE, par Paul BOURGET, de l'Académie française. Illustrations d'André FOURNIER. Reste quelques exemplaires sur Rives, à .. .. .. **90 fr.**

LE DIVERTISSEMENT PROVINCIAL, par Henri DE RÉGNIER, de l'Académie française. Illustrations de DANIEL-GIRARD, sur Rives.. .. .. **90 fr.**

L'ASCENSION DE M. BASLÈVRE, par Edouard ESTAUNIÉ, de l'Académie française. Nombreuses illustrations en couleurs de Pierre ROUSSEAU. Reste un petit nombre d'exemplaires sur Rives, à .. .. **100 fr.**

L'ESCAPADE, par H. DE RÉGNIER, de l'Académie française. Illustrations de DANIEL-GIRARD. Sur Rives. .. .. **120 fr.**

Pour paraître en octobre :

YAMILÉ SOUS LES CÈDRES

par Henry BORDEAUX, de l'Académie Française

66 ILLUSTRATIONS EN COULEURS DE **S.-R. LAGNEAU**

30 exemplaires sur Madagascar, avec deux dessins originaux.. .. .. .. **300 fr.**
21 exemplaires sur Arches .. .. **200 fr.**
970 exemplaires sur Rives. .. .. **120 fr.**

Pour paraître en novembre 1927 :

TARTARIN DE TARASCON, par Alphonse DAUDET. Illustrations de DANIEL-GIRARD (*Entièrement souscrit*).

LES SOUSCRIPTIONS SONT REÇUES CHEZ TOUS LES LIBRAIRES